

SOUS LA DIRECTION DE  
Jacques MEINE

(2012)

Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)

*Du Languedocien à l'Européen*

Actes du Colloque international tenu à Congénies (Gard) et à Nîmes  
sous l'égide de l'Association Maurice Aliger  
sous la direction de Jean-Marc Roger et Jacques Meine  
les 1<sup>er</sup> et 2 octobre 2011

Collection  
"Civilisations et politique"

**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES**  
CHICOUTIMI, QUÉBEC  
<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès développée en partenariat avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.

**UQAC**

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25<sup>e</sup> anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Cette édition électronique a été réalisée par Pierre Patenaude, bénévole, professeur de français à la retraite et écrivain, Lac-Saint-Jean, Québec.  
[http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles\\_equipe/liste\\_patenaude\\_pierre.html](http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_patenaude_pierre.html)  
Courriel : [pierre.patenaude@gmail.com](mailto:pierre.patenaude@gmail.com)  
à partir de :

Sous la direction de Jacques Meine

**Edmond Vermeil, le germaniste (1878-1964). *Du Languedocien à l'Européen.***

Actes du Colloque international tenu à Congénies (Gard) et à Nîmes sous l'égide de l'Association Maurice Aliger sous la direction de Jean-Marc Roger (†) et Jacques Meine les 1er et 2 octobre 2011, avec un texte inédit d'Edmond Vermeil. Préface d'Alfred Grosser.

Paris : L'Harmattan, 2012, 287 pp. Collection "Allemagne d'hier et d'aujourd'hui".



Courriels : Thierry FERAL : [tadf@orange.fr](mailto:tadf@orange.fr)  
Michel Bergès : [m.berges.bach@free.fr](mailto:m.berges.bach@free.fr)

Nous sommes particulièrement reconnaissant à M. Michel Bergès, historien des idées politique et directeur de la collection "Civilisations et politique" pour ses démarches fructueuses auprès de M. Thierry FERAL afin d'obtenir son autorisation, accordée le 23 septembre 2019, de diffuser ce livre en libre accès à tous dans Les Classiques des sciences sociales.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

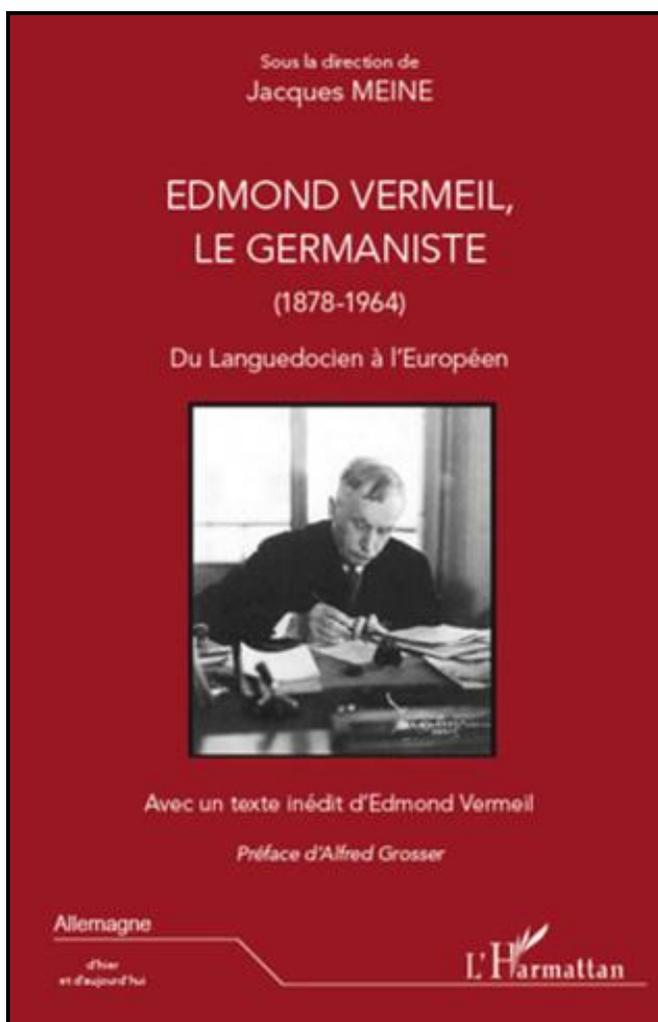
Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 15 janvier 2020 à Chicoutimi, Québec.



SOUS LA DIRECTION DE  
**Jacques MEINE**  
Edmond Vermeil, le germaniste (1878-1964).  
Du Languedocien à l'Européen.



Actes du Colloque international tenu à Congénies (Gard) et à Nîmes sous l'égide de l'Association Maurice Aliger sous la direction de Jean-Marc Roger (†) et Jacques Meine les 1er et 2 octobre 2011, avec un texte inédit d'Edmond Vermeil. Préface d'Alfred Grosser. Paris : L'Harmattan, 2012, 287 pp. Collection "Allemagne d'hier et d'aujourd'hui".

Toute notre reconnaissance à **Michel Bergès**, historien des idées politiques, professeur retraité de l'Université de Bordeaux-Montesquieu et directeur de la collection "Civilisation et politique" pour l'immense travail accompli et toutes les démarches entreprises afin que nous puissions diffuser en libre accès à tous ces ouvrages qui nous permettent non seulement de comprendre mais de nous rappeler.

### **Michel Bergès**



Travail bénévole :

[http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles\\_equipe/liste\\_berges\\_michel.html](http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_berges_michel.html)

Publications de Michel Bergès :

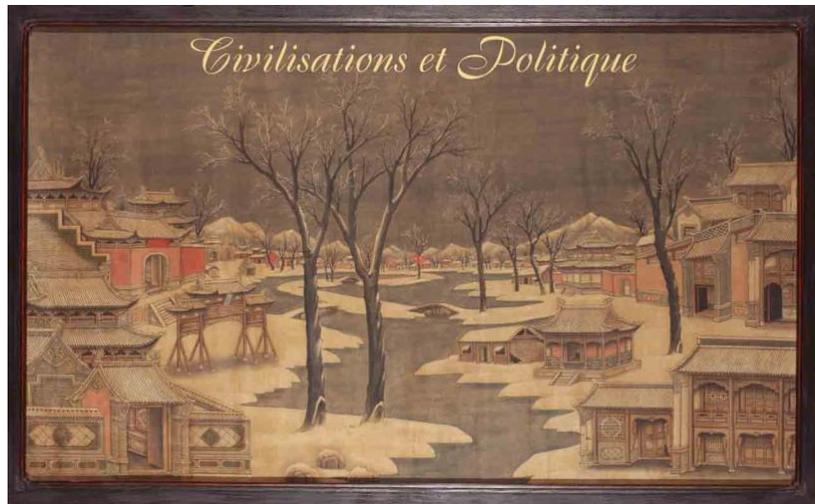
[http://classiques.uqac.ca/contemporains/berges\\_michel/berges\\_michel.html](http://classiques.uqac.ca/contemporains/berges_michel/berges_michel.html)

Collection "*Civilisations et politiques*" dirigée par Michel Bergès :

[http://classiques.uqac.ca/contemporains/civilisations\\_et\\_politique/index.html](http://classiques.uqac.ca/contemporains/civilisations_et_politique/index.html)

Un ouvrage de  
la collection “Civilisation et politique”

Fondée et dirigée  
par  
Michel Bergès  
Historien, professeur retraité  
de l’Université de Bordeaux — Montesquieu



**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**

*Du Languedocien à l'Européen*

## Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

Destin singulier que celui d'Edmond Vermeil. Petit écolier, dans les années 1880, d'un village languedocien, il va devenir l'un des pères fondateurs de la germanistique française. Des maîtres disponibles et bienveillants s'employèrent à combler les lacunes d'un système scolaire déficient et à rendre possible l'accès à un cursus universitaire. Agrégé, c'est la chaire des Études germaniques que Vermeil reçoit, d'abord à Strasbourg, puis, dès 1933, à la Sorbonne. Sur les pas de son maître Charles Andler, il pratique sa discipline comme une « science de l'Allemagne » incluant, au-delà du cadre étroit de la philologie, une analyse politique lucide et critique. Dominant parfaitement la culture allemande, il agit, dans les années suivant la guerre de 14-18, pour un rapprochement franco-allemand. Mais il perçoit et dénonce très tôt la perversion de l'idéologie nazie et sa menace sur la paix en Europe. Entré en Résistance, il est privé de sa chaire. À Londres, il va jouer un rôle de conseiller auprès des Alliés pour un programme d'éradication du nazisme. À la Libération, il récupère sa chaire à la Sorbonne où il aura pour élèves Alfred Grosser, Robert Minder, Joseph Rovin.

Auteur de nombreux ouvrages. Edmond Vermeil a communiqué sa vision de l'Allemagne à plusieurs générations de français de l'entre-deux-guerres. À la lumière du texte inédit de ses Souvenirs d'enfance et de jeunesse, sont analysées les influences et les circonstances qui marquèrent de leur empreinte un parcours exemplaire dans un contexte historique particulièrement sombre et douloureux. Les auteurs des deux pays, revisitant ses écrits, apportent leurs réflexions sur les deux

peuples, français et allemand, leurs relations, leur rapprochement et l'avenir que l'on peut en attendre.

Jacques Meine est docteur en médecine. Né de mère suisse (francophone) et de père allemand, il est également attaché aux deux cultures, française et allemande. Auteur de nombreux travaux scientifiques, il a participé depuis sa retraite dans le Gard aux activités de l'Association Maurice Aliger en collaboration avec Jean-Marc Roger, notamment par un travail de recherches sur Médecine et santé en Vaunage au XVIII<sup>e</sup> siècle. En 2002, il est élu correspondant et, en 2011, membre de l'Académie de Nîmes.

**Note pour la version numérique :** La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l'édition papier numérisée.

[1]

Edmond Vermeil,  
le germaniste

(1878-1964)

*Du Languedocien à l'Européen*

[2]

Allemagne d'hier et d'aujourd'hui  
*Collection fondée et dirigée par Thierry Feral*

L'Histoire de l'Allemagne, bien qu'indissociable de celle de la France et de l'Europe, possède des facettes encore relativement méconnues. Le propos de cette collection est d'en rendre compte.

Constituée de volumes facilement abordables pour un large public, tout en préservant le sérieux et l'érudition indispensables aux sciences humaines, elle est le fruit de travaux de chercheurs d'horizons très variés, tant par leur discipline, que leur culture ou leur âge.

Derrière ces pages, centrées sur le passé comme sur le présent, le lecteur soucieux de l'avenir trouvera motivation à une salutaire réflexion.

Dernières parutions

Evelyne BRANDTS, Rainer RIEMENSCHNEIDER, *Déchirures culturelles, expériences allemandes. Les rapports de civilisations dans l'œuvre de Catherine Paysan*, 2012.

Didier CHAUVET, *Le nazisme et les Juifs. Caractères, méthodes et étapes de la politique nazie d'exclusion et d'extermination*, 2011.

Ralph KEYSERS, *L'intoxication nazie de la jeunesse allemande*, 2011.

Hanania Alain AMAR, Arthur Koestler, *La rage antitotalitaire, Essai*, 2011.

Titus MILECH, *Le lieu du crime. L'Allemagne, l'inquiétante étrange patrie*, 2011.

Laura GOULT, *L'enlèvement d'Europe. Réflexion sur l'exil intellectuel à l'époque nazie*, 2010.

Jacques DURAND, *Le roman d'actualité sous la République de Weimar*, 2010.

Thierry FERAL, *Le « nazisme » en dates, novembre 1918-novembre 1945*, 2010.

Marie-Amélie zu SALM-SALM, *Témoignages sur les échanges artistiques franco-allemands après 1945*, 2009.

Alexandre WATTIN, *Rétrospectives franco-allemandes*, 2009.

Maud DUVAL, *L'Influence de la sœur chez Goethe, Kleist, Brentano et Nietzsche*, 2009.

François WETTERWALD, *Les morts inutiles*, présenté, annoté et commenté par Thierry Feral, 2009.

Véronique FLANET, *La RAF : vie quotidienne d'un groupe terroriste dans l'Allemagne des années 1970*, 2009.

Olivier SCHMITT, *La R.F.A. et la Politique Européenne de Sécurité et de Défense*, 2009.

Florence PACCHIANO, *Le Jumelage Bordeaux-Munich (1964-2008)*, 2009.

Ludwig KLAGES, *De l'Eros cosmogonique*, traduit de l'allemand et présenté par Ludwig Lehnen, 2008.

[3]

Sous la direction de  
Jacques Meine

Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)

*Du Languedocien à l'Européen*

*Actes du Colloque international  
tenu à Congénies (Gard) et à Nîmes  
sous l'égide de l'Association Maurice Aliger  
sous la direction de Jean-Marc Roger (†) et Jacques Meine  
les 1<sup>er</sup> et 2 octobre 2011*

*Avec un texte inédit d'Edmond Vermeil*

*Préface d'Alfred Grosser*

L'Harmattan

[4]

Avec le concours  
de la *Robert Bosch Stiftung*, Stuttgart ;  
du Conseil Général du Gard ;  
de la Mairie de Congénies ;  
de l'Association du Patrimoine de Congénies ;  
de la FAPS, Association Franco-Allemande du Pays de Sommières ;  
de la Maison de Heidelberg, Centre Culturel Allemand  
en Languedoc, Montpellier.



Robert Bosch Stiftung



© L'Harmattan, 2012  
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>  
diffusion.harmattan@wanadoo.fr

harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-96740-3

EAN : 9782296967403

[285]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)  
*Du Languedocien à l'Européen***

## Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Avant-propos](#) de Jacques Meine [5]

[Préface](#) d'Alfred Grosser [7]

[Message de Monsieur Peter Theiner](#), directeur du département des Relations internationales, Europe de l'Ouest, Amérique, Turquie, Japon, Inde, de la *Robert Bosch Stiftung*, Stuttgart [11]

[Les auteurs](#) [13]

[Première partie](#)

### **UNE PERSONNALITÉ EN GESTATION** [17]

1. Jean-Marc Roger et Jacques Meine, "[Problématique](#)." [19]
2. Jacques Paira, "[Edmond Vermeil, notre grand-père](#)". [25]
3. Danièle Bertrand-Fabre, "[Julien Bonfils \(1861-1922\). L'instituteur gardois du germaniste Edmond Vermeil](#)." [27]
4. Pierre-Yves Kirschleger, "[Le rôle du pasteur dans la vie et la sociabilité villageoises : Pierre Farel \(1842-1923\) à Congénies](#)". [44]
5. Anny Herrmann, "[Les communautés religieuses à Congénies au tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles](#)." [60]
6. Evelyne Brandts, "[Le luthéranisme, l'une des clés, selon Edmond Vermeil, de la compréhension de l'Allemagne](#)". [67]
7. André Gounelle, "[Troeltsch vu par Vermeil](#)." [77]
8. Jean-Marc Roger et Jacques Meine, "[Présentation de «Souvenirs d'enfance et de jeunesse» d'Edmond Vermeil](#)." [84]
9. Edmond Vermeil, "[Souvenirs d'enfance et de jeunesse](#)." [89]
10. Robert Chamboredon, "[Synthèse de la première partie. Edmond Vermeil : un «étranger dans la cité](#)." [166]

Deuxième partie  
**UN ARTISAN DU DIALOGUE**  
**FRANCO-ALLEMAND** [169]

1. Jacques Meine, "[\*Le cheminement d'Edmond Vermeil vers la germanistique française.\*](#)" [171]
2. Michèle Pallier, "[\*Julien Rouge. Le premier maître au Lycée de Nîmes et le mentor.\*](#)" [178]
3. Thierry Feral, "[\*Edmond Vermeil \(1878-1964\) ou la germanistique comme acte politique.\*](#)" [183]
4. André Stahl, "[\*L'Université de Strasbourg au fil des guerres.\*](#)" [188]
5. Michaël Iancu, "[\*Edmond Vermeil, Marc Bloch et la résistance à Montpellier.\*](#)" [192]
6. Katja Marmetschke, "[\*Edmond Vermeil à Londres et ses propositions de rééducation du peuple allemand.\*](#)" [202]
7. Alfred Grosser, "[\*Remarques d'un disciple critique.\*](#)" [212]
8. Christian Amalvi, "[\*Joseph Rovay \(1918-2004\), disciple rebelle d'Edmond Vermeil.\*](#)" [216]
9. Rüdiger Stephan, "[\*Edmond Vermeil, la germanistique française et les relations franco-allemandes d'après-guerre. Observations d'un acteur.\*](#)" [221]
10. Robert Debant, "[\*Les Doctrinaires de la révolution allemande : la pensée d'Alfred Rosenberg vue par Edmond Vermeil.\*](#)" [238]
11. Pascale Gruson, "[\*L'influence de la pensée d'Edmond Vermeil sur la constitution du tandem franco-allemand.\*](#)" [243]
12. Rudolf von Thadden, "[\*L'avenir des relations franco-allemandes.\*](#)" [Traduit de l'allemand par Rainer Riemenschneider.] [251]
13. Rainer Riemenschneider, "[\*\*Synthèse de la deuxième partie.\*\*](#)" [253]
14. Katja Marmetschke, "[\*\*Conclusion générale du colloque.\*\*](#) Un regard critique sur une vie exemplaire." [Traduit de l'allemand par Jacques Meine.] [259]

[ANNEXES](#)

- [Annexe 1.](#) Généalogie de la famille Vermeil. (Arbre généalogique établi par Daniel Wiart sur la base de l'étude du patronyme Vermeil de Jean Michel Vantet. [265])

[Annexe II.](#) Visite des lieux de mémoire. [270]

[Annexe III.](#) Repères chronologiques [275]

[Annexe IV.](#) L’envol pour Londres d’Edmond Vermeil en août 1943 [279]

[Annexe V.](#) Extrait de la bibliographie d’Edmond Vermeil [281]

Table des matières [285]

[5]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**

*Du Languedocien à l'Européen*

## AVANT-PROPOS

[Retour à la table des matières](#)

Le présent ouvrage est le résultat des travaux réalisés pour le colloque international « *Du Languedocien à l'Européen : le germaniste Edmond Vermeil (1878-1964)* », qui se déroula à Congénies (Gard) et à Nîmes les 1<sup>er</sup> et 2 octobre 2011. Jean-Marc Roger, ancien président de l'Académie de Nîmes, en fut l'initiateur et le codirecteur jusqu'à sa disparition quinze jours à peine avant l'ouverture de la manifestation, suite à une maladie particulièrement éprouvante.

Historien de la Vaunage et animateur infatigable de l'*Association Maurice Aliger*, qu'il avait fondée en 1994, il avait inscrit ce colloque dans une série d'hommages qu'il projetait de rendre à des personnalités marquantes du Pays vaunageol. En dépit de ses forces déclinantes, il consacra tout l'enthousiasme et toute l'énergie qui le caractérisaient à la programmation et à la réalisation de ce projet ambitieux, que d'aucuns qualifiaient d'utopiste.

Originaire d'une ancienne famille de Congénies, Jean-Marc Roger (14 février 1949 - 16 septembre 2011) s'est intéressé très jeune au patrimoine de son village et de la région qui l'entoure, la Vaunage. Parallèlement à son métier d'enseignant dans divers lycées du Gard, il déploya une activité consacrée tout d'abord à la recherche archéologique. Après le décès de son ami et mentor, archéologue et historien autodidacte, Maurice Aliger, lui-même ancien président de l'Académie de Nîmes, il décida, en hommage à ce dernier, de poursuivre son œuvre en créant l'association qui porte son nom. Doté

d'une force créatrice hors du commun, il anima tout un réseau de chercheurs et d'amis, pour écrire l'histoire des neuf villages qui constituent la micro-région du Pays vaunageol, non loin de la ville de Nîmes. Toujours à la recherche de la perfection, il sut obtenir, pour la réalisation des colloques qui marquèrent la vie de l'association, la participation de personnalités de tout premier plan, tels Emmanuel Le Roy Ladurie, Maurice Agulhon, Philippe Joutard, Jean Guilaine, tous très intéressés par cet apport à l'histoire régionale.

Il n'a pas pu voir les fruits de ce projet dont il a suivi la réalisation jusqu'à ses derniers jours. Ce livre, comme le colloque qui l'a précédé, reste sous son égide et lui est dédié en hommage reconnaissant et respectueux. C'est à lui que nous devons d'avoir délimité les thématiques de la rencontre, qui réunit sur deux journées, dans les lieux qui marquèrent l'enfance et la jeunesse de Vermeil, des universitaires de France et d'Allemagne.

Une double problématique fut en effet abordée. La première, axée autour du texte inédit des *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* d'Edmond Vermeil, avait pour objet d'éclairer, à la lumière de son ancrage culturel et spirituel local, l'œuvre future de celui qui allait devenir un germaniste éminent, doublé d'un observateur critique et influent des relations franco-allemandes. La thématique de la seconde journée à Nîmes, et donc de la deuxième partie du présent [6] ouvrage, a été de saisir, à travers son cursus universitaire, la maturation de la pensée de Vermeil, partagée entre volonté de rapprochement et observation vigilante de l'ennemi dans le contexte historique d'alors. L'objectif final de cette seconde session était, aux yeux de Jean-Marc Roger, d'aboutir à une réflexion sur les relations entre les sociétés civiles des deux pays. Témoignant de la justesse de cette approche, l'aide accordée par la *Robert Bosch Stiftung* fut, au-delà de l'appui financier, une puissante caution morale.

C'est d'Allemagne précisément, et en langue allemande, que nous est parvenue en 2008 la seule biographie connue du germaniste français le plus influent de l'entre-deux-guerres, alors qu'il demeure largement méconnu dans son propre pays <sup>1</sup>. Nous espérons que le présent recueil

<sup>1</sup> Katja MARMETSCHKE, *Feindbeobachtung und Verständigung, der Germanist Edmond Vermeil (1878-1964) in den deutsch-französischen Beziehungen* [Observation de l'ennemi et rapprochement, le germaniste

contribuera à faire resurgir de l'oubli la figure du grand chercheur, de l'observateur lucide et de l'humaniste engagé que fut Edmond Vermeil.

Nos remerciements s'adressent à la *Robert Bosch Stiftung*, sans l'appui de laquelle le colloque n'aurait pas pu avoir lieu. Nous remercions aussi le Conseil général du Gard et la Mairie de Congénies pour leur apport financier et technique. La *Maison de Heidelberg* à Montpellier, et la *FAPS* (Association franco-allemande du Pays de Sommières) ont agi en partenariat pour intégrer le colloque dans la programmation de la *9<sup>ème</sup> Semaine allemande*, contribuant ainsi à une large diffusion.

Que chacun des intervenants trouve ici l'expression de notre gratitude : partageant notre enthousiasme dès la naissance de notre projet, ils ont contribué d'une manière décisive, par la richesse de leurs apports, à la haute tenue du colloque ainsi qu'à la présente édition des actes.

Enfin le signataire de ces lignes exprime ses remerciements personnels à l'équipe de bénévoles de l'*Association Maurice Aliger*, tout particulièrement à son Président, le général René Méjean, à Mesdames Pierrette Bosc, Anny Herrmann, Anne-Marie Tsouli et à Messieurs Daniel Llinarès, Jean-Luc Pontvieux, Loïc Vannson et Daniel Wiart. Le présent recueil a tout particulièrement bénéficié de l'immense travail de mise en page réalisé par Jean-Luc Pontvieux, des corrections stylistiques d'Anny Herrmann, des connaissances de Loïc Vannson et de l'expérience de généalogiste de Daniel Wiart. Tous ces amis m'ont apporté un soutien sans faille tout au long de la réalisation de ce projet collectif dans des circonstances particulièrement difficiles.

Jacques Meine  
Codirecteur du colloque

[7]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**

*Du Languedocien à l'Européen*

## PRÉFACE

[Retour à la table des matières](#)

C'est un honneur et une joie d'être invité à préfacer ce volume présentant le riche bilan d'un colloque pleinement réussi. Il était en principe consacré à Edmond Vermeil. Je dis « en principe », parce que, à travers plusieurs contributions, apparaissait un autre acteur, à savoir le pays de Congénies. J'emploie le mot « pays » dans le sens de l'allemand *Heimat*. Depuis peu, le pays est devenu, en France, une unité territoriale supplémentaire, d'ailleurs mal définie, s'ajoutant à la région, au département, à la commune. Il vaut mieux rappeler le sens du mot dans « vivre et travailler au pays » et s'y marier avec sa « payse ». On voit donc vivre Congénies et son environnement à travers les siècles, avec ses médecins, ses artisans, ses pasteurs. Présenter la lignée des Vermeil, l'enfance, l'adolescence, la jeunesse d'Edmond, c'est faire le portrait d'un coin de France et détruire sans doute chez le lecteur non averti l'idée d'une nation uniforme. L'histoire de Congénies mérite d'être placée à côté de celle, mieux connue, d'un autre haut-lieu du protestantisme, situé plus au nord dans le Sud. Le Chambon-sur-Lignon, habitué depuis le XVI<sup>e</sup> siècle à résister à l'autorité, a accueilli, caché, mais aussi scolarisé, pendant la guerre, des centaines d'enfants juifs. La participation d'Edmond Vermeil à la Résistance relevait de cet état d'esprit.

Ce que fut l'homme, les témoignages familiaux le montrent bien, à commencer par celui de son fils Guy, lui-même pédiatre de qualité et de réputation exceptionnelles. Et aussi celui de ses petits-enfants Paira, donc enfants d'un préfet hors normes. Edmond Vermeil était connu comme germaniste, moins comme père et grand-père, moins encore

comme dessinateur et musicien. La pratique du dessin lui était familière. Pour la musique, je me souviens de mon admiration et de ma jalousie lors d'un concert écouté côte à côte. Il avait apporté la partition et la suivait pendant l'exécution de pages de Jean-Sébastien Bach, ce que j'étais bien incapable de faire !

La langue allemande, il avait commencé à l'apprendre à l'école. Plus tard, quel allemand parlait-il ? Elmar Tophoven, le remarquable traducteur que Rüdiger Stephan évoque dans sa contribution, avait créé, avec des participants de son Collège de traduction de Straelen, un petit jeu amusant, la *Phrasen-Dreschmaschine*, un petit carton contenant trois petites roues qu'on pouvait faire tourner pour laisser apparaître des combinaisons, toutes prétentieuses et creuses, de mots d'un côté « progressistes », de l'autre « conservateurs ». Ainsi, *integrierte Motivations-Präferenz* se lisait, côté conservateur, *machtvoller Vergangenheits Bezug*, tandis que *kreative Motivations Struktur* correspondait à *abendländische Schicksals Aussage*. L'allemand d'Edmond Vermeil était plus proche des « conservateurs » que des « progressistes ». Il a eu raison de vouloir être compris de ses publics en parlant la langue traditionnelle [8] plutôt que de donner l'impression de la profondeur en recourant au jargon sociologique ou politologique.

Ce Réformé n'aimait pas Luther qui, pourtant, avait rendu l'Écriture accessible aux Allemands par sa traduction jugée adéquate encore aujourd'hui. Peut-être Vermeil eût-il été plus indulgent en notre XXI<sup>e</sup> siècle qui a vu, en Alsace, s'établir une paix créatrice entre Luthériens et Réformés ! Sans doute a-t-il, dans ses analyses de la soumission au régime nazi, établi une séparation trop nette entre les deux courants du protestantisme. Lorsque, en 1945, à Treysa, les fondateurs de la *Evangelische Kirche in Deutschland*, succédant à la *Deutsche Evangelische Kirche*, ont déploré la mauvaise interprétation du chapitre XIII de l'Épître aux Romains, ils n'ont pas mis les Luthériens à part pour l'obéissance à l'Autorité. La grande majorité des uns et des autres n'avait pris en compte que les deux premiers versets : « Que toute personne soit soumise aux autorités supérieures, car il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu... C'est pourquoi celui qui s'oppose à l'autorité résiste à l'ordre que Dieu a établi. » Ils n'avaient pas tenu compte des versets suivants où il est dit : « Veux-tu ne pas craindre l'autorité ? Fais le bien et tu auras son approbation. »

Luther comme premier élément d'une triade maléfique Luther/Bismarck/ Hitler (à laquelle, en 2004, dans son livre *Le Bonheur en Allemagne ?*, Michel Tournier a osé ajouter Konrad Adenauer) ? L'idée est souvent présente dans l'œuvre d'Edmond Vermeil, même si c'est sous une forme moins caricaturale. Ce n'est pas la présence de Bismarck comme repoussoir dans le débat politique français de la fin de 2011 qui oblige les historiens d'aujourd'hui à rectifier le tir sur le « chancelier de fer ». Une fois obtenue l'unité allemande sous la domination de la Prusse, il a pratiqué une politique de modération et de prudence. Il a surtout été un grand précurseur des politiques sociales en Europe. Il aurait fallu, voici deux ans, rendre plus claire l'origine d'une nouvelle loi française destinée à atténuer les effets dévastateurs du surendettement des particuliers. Elle avait été inspirée par une législation spécifique alsacienne, elle-même née de dispositions bismarckiennes...

En fait, c'est toute l'histoire comparée qui est en cause. Il existerait une mentalité allemande opposée à la conception « occidentale » incarnée par la France. Mais qu'est-ce donc que l'« agressivité séculaire allemande », alors que l'Allemagne n'existait pas en tant qu'entité politique et qu'elle n'a connu ni un Louis XIV, ni un Napoléon ? À la fête de Hambach, en 1832, l'unité allemande était revendiquée comme chemin vers la liberté et la démocratie face au système de Metternich. Le mouvement libéral de 1848 a été réprimé plus durement en France qu'en Allemagne. Les meurtres de Karl Liebknecht et de Rosa Luxemburg, en janvier 1919, n'étaient pas grand-chose comparés à l'effroyable répression de la Commune de Paris en 1871. Et l'interpénétration des cultures de France et d'Allemagne a été particulièrement forte à la fin du XIX<sup>e</sup> puis pendant la période d'or de la République de Weimar. [9] Tel Allemand pouvait être tantôt « occidental », tantôt agressivement chauvin (comme en France, un Maurice Barrés). Edmond Vermeil a rendu hommage au démocrate antihitlérien Thomas Mann, mais dans les *Doctrinaires de la Révolution allemande*, il avait fait de l'écrivain un représentant de « l'éternelle protestation allemande contre l'intellectualisme, contre la prédominance du raisonnement ».

Entre les deux guerres, l'attitude d'Edmond Vermeil a été exemplaire par la combinaison rare de deux engagements. D'une part dans le *Comité Mayrisch* pour un rapprochement intellectuel entre les deux

pays, puis, une fois Hitler arrivé au pouvoir, dans le *Comité de vigilance des intellectuels antifascistes*. Il allait faire partie des germanistes profondément déçus par le pays dont ils avaient la charge d'enseigner la culture. Sa méfiance ancienne, héritée de Charles Andler, se trouvait confirmée. Il faudrait, après la victoire, « rééduquer » le peuple allemand.

Mais en 1945, les choses seront moins claires et l'engagement d'Edmond Vermeil sera à la fois ferme et quelque peu contradictoire. Il est d'abord président de la *Commission de rééducation du peuple allemand*, mais, en 1948, il accepte d'être coprésident du *Comité français d'échanges avec l'Allemagne nouvelle* qui rejette l'idée de rééducation. Il ne fait pas partie des germanistes qui se rangent du côté de la communiste République démocratique allemande parce qu'ils considèrent la République fédérale, à l'Ouest, comme héritière de l'Allemagne de Hindenburg et mettent en pratique la formule « l'ennemi de mon ennemi est mon ami ». Tout au contraire, il s'engage pour mener la jeunesse ouest-allemande sur les chemins de la démocratie libérale, aux côtés des rénovateurs allemands, pour une bonne part survivants de la résistance au nazisme. Il ne renonce pas pour autant à ses idées antérieures. Dans sa contribution au premier numéro du bulletin *Allemagne*, publié par le Comité, il évoque « cette philosophie de l'Histoire qui s'est efforcée de substituer à l'universalisme tel que le concevait l'Occident, un universalisme d'espèce et d'inspiration différentes, puisque fondé uniquement sur une conception pangermaniste du monde ». L'importante contribution de Rüdiger Stephan montre à quel point c'est l'engagement dans l'échange qui a été fécond. Le travail franco-allemand d'information mutuelle a porté des fruits qu'on pouvait à peine espérer dans l'immédiat après-guerre.

\*

L'ouvrage collectif que le lecteur est appelé à apprécier fait donc connaître et aimer un coin de France, avec son passé et sa culture particulière. Mais il est essentiellement consacré à un homme aux qualités exceptionnelles de courage et de fidélité. Dans sa vie professionnelle et publique, il aura surtout été un germaniste, un intellectuel engagé préoccupé de connaître et de faire [10] connaître le pays voisin, devenu le partenaire le plus proche de la France. Cela pas

seulement par l'action des hommes politiques, mais grâce aussi et peut-être surtout au travail de tous ceux qui ont fait qu'aujourd'hui - et depuis déjà des décennies - il existe dix ou cinquante fois plus de relations entre les « sociétés civiles » des deux pays qu'entre chacun d'eux et n'importe quel autre. Edmond Vermeil aura été l'un des fondateurs de ce travail.

Alfred Grosser

[11]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**

*Du Languedocien à l'Européen*

**Message de Monsieur Peter Theiner,  
directeur du Département  
Relations internationales  
Europe de l'Ouest, Amérique,  
Turquie, Japon, Inde  
de la *Robert Bosch Stiftung*,  
Stuttgart**

**Par Peter Theiner**

[Retour à la table des matières](#)

À l'ouverture du Colloque international « *Du Languedocien à l'Européen, le germaniste Edmond Vermeil* », il m'appartient tout d'abord d'adresser mes remerciements à l'Association Maurice Aliger, à son Président, le général René Méjean, et au directeur de la manifestation, le docteur Jacques Meine, pour l'invitation et l'accueil chaleureux rencontré ici à Congénies. Je suis heureux de pouvoir assister à cet événement qui est un si bel exemple du vif échange entre la France et l'Allemagne que l'on peut observer dans de nombreux domaines. Voir des participants tant français qu'allemands travailler sur un sujet commun d'une façon si naturelle est une chose d'autant plus difficile à imaginer que cela n'a pas toujours été le cas.

Edmond Vermeil, grand connaisseur de la culture allemande, n'est pas seulement un des pères fondateurs de la germanistique en France. Par son travail, il a forgé l'image de l'Allemagne de plusieurs générations de Français et a servi de médiateur entre les deux pays. Durant l'entre-deux-guerres, à une époque où c'était loin d'être évident, Vermeil s'est engagé pour le rapprochement franco-allemand.

Son contemporain Robert Bosch, un industriel allemand, visait également à surmonter les barrières dans les relations franco-allemandes et s'est prononcé en faveur d'un ordre fondé sur l'entente et les échanges. Robert Bosch, dont l'entreprise avait une filiale à Paris depuis 1905 déjà, était touché par la guerre entre les deux pays en tant qu'entrepreneur bien évidemment, mais aussi en tant qu'homme concerné par l'intérêt commun.

C'est non seulement grâce à son pragmatisme, mais encore plus à sa vision sociale et pacifiste que Bosch a commencé à s'engager plus fortement dans le domaine social et politique. Il a adhéré à l'*Union paneuropéenne* et à la section allemande du *Comité pour le rapprochement franco-allemand*. En 1935, Bosch a invité d'anciens combattants allemands et français sous le slogan « *Pioniere des Friedens - Pionniers de la Paix* », et par là même s'est mis en opposition à l'esprit dominant de ce temps-là.

Vermeil et Bosch - si différents qu'ils aient sans doute été - étaient donc animés par le même idéal et ce n'est pas exagéré de dire qu'ils étaient de véritables pionniers des relations franco-allemandes. À une époque fortement marquée par les oppositions entre les deux pays et environnée d'un climat intellectuel dans lequel on appuyait sur les différences qui semblaient alors devenir des caractères inhérents à la « nature » des deux peuples eux-mêmes, [12] ils se sont engagés pour la réconciliation et l'échange entre la France et l'Allemagne.

Aujourd'hui, il ne s'agit plus de réconcilier les voisins de part et d'autre du Rhin, mais de renforcer et de cultiver une amitié unique en Europe. Des manifestations comme ce colloque aujourd'hui aident à perpétuer les idées de Vermeil et de Bosch et à ranimer l'amitié entre nos deux pays toujours d'actualité. Je suis donc particulièrement heureux qu'en tant que représentant de la *Robert Bosch Stiftung* j'aie l'honneur d'y participer.

Edmond Vermeil et Robert Bosch ne se sont jamais rencontrés personnellement. En quelque sorte, en rapprochant Edmond Vermeil et Robert Bosch dans le cadre de cette manifestation, la boucle est bouclée. Il ne me reste plus qu'à nous souhaiter un colloque prospère, plein de rencontres intéressantes, d'échanges d'idées enrichissantes et de discussions éclairantes.

Dr Peter Theiner

[13]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**

*Du Languedocien à l'Européen*

## **LES AUTEURS**

[Retour à la table des matières](#)

**Christian AMALVI**

Professeur d'histoire contemporaine à l'université Paul Valéry-Montpellier III.

**Danielle BERTRAND-FABRE,**

Agrégée et docteur en histoire, membre du Centre d'Histoire et d'Histoire de l'Art des époques moderne et contemporaine de l'Europe méditerranéenne et de ses périphéries, université Paul Valéry-Montpellier III, membre de l'Académie de Nîmes.

**Evelyne BRANDTS**

Agrégée d'allemand, ex-enseignante à l'université d'Aix-en-Provence, présidente de l'Association franco-allemande du Pays de Sommières, colauréate du Prix parlementaire franco-allemand 2011.

**Robert CHAMBOREDON**

Agrégé et docteur en histoire, professeur de chaire supérieure au lycée A. Daudet de Nîmes, membre de l'Académie de Nîmes.

**Robert DEBANT**

Conservateur en chef du patrimoine, directeur honoraire des Archives du Gard, doyen et ancien président de l'Académie de Nîmes.

Thierry FERAL

Germaniste, directeur-fondateur de la collection « Allemagne d'hier et d'aujourd'hui » aux éditions L'Harmattan, Paris.

André GOUNELLE

Pasteur de l'Église Réformée de France, professeur et doyen honoraire de la faculté de Théologie protestante de Montpellier, docteur honoris causa de l'université de Lausanne et de l'université Laval à Québec, membre et ancien président de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier.

Alfred GROSSER

Professeur émérite des universités à l'Institut des Sciences politiques de Paris, Président du Centre d'information et de recherche sur l'Allemagne contemporaine, Prix de la Paix de l'Union des éditeurs et libraires allemands comme « médiateur entre Français et Allemands, incroyants et croyants, Européens et hommes d'autres continents » (1975).

Pascale GRUSON

Docteur en sociologie, Institut Marcel Mauss, CNRS/EHESS, Paris.

Anny HERRMANN

Professeur, membre de l'Académie de Nîmes.

[14]

Michaël IANCU

Maître de conférences à l'université Babes-Bolyai de Cluj (Roumanie), directeur de l'Institut universitaire euro-méditerranéen Maïmonide de Montpellier

Pierre-Yves KIRSCHLEGER

Agrégé et docteur en histoire, maître de conférences en histoire contemporaine à l'université Paul Valéry-Montpellier III, membre de l'Académie de Nîmes.

Katja MARMETSCHKE

Docteur en sciences politiques, chargée de cours à l'université St. Edward's à Austin, Texas, USA.

Jacques MEINE

Docteur en médecine, chirurgien FMH, vice-président de l'Association Maurice Aliger, membre de l'Académie de Nîmes.

Jacques PAIRA

Retraité HEC, petit-fils d'Edmond Vermeil.

Michèle PALLIER

Membre de l'Académie de Nîmes.

Rainer RIEMENSCHNEIDER

Ancien professeur associé de l'université Paul Valéry-Montpellier III, chercheur au *Georg Eckert Institut* de recherche internationale sur les manuels scolaires, Braunschweig, membre du conseil scientifique du Manuel d'histoire franco-allemand, correspondant de l'Académie de Nîmes.

Jean-Marc ROGER (†)

Fondateur et président d'honneur de l'Association Maurice Aliger, ancien président de l'Académie de Nîmes.

André STAHL

Professeur en retraite et ancien directeur de Recherches à l'université de Strasbourg aux facultés de Pharmacie et de Médecine, ancien membre du Conseil National des universités, ancien président fondateur du Comité d'Action Sociale de l'université Louis Pasteur.

Rüdiger STEPHAN

Docteur es lettres allemandes et françaises, vice-président du Mouvement européen France-Gard et vice-président de la Maison de l'Europe de Nîmes et de sa région, membre de l'Académie de Nîmes.

Rudolf von THADDEN

Professeur émérite de l'université de Göttingen, Prof. Dr., Dr. h. c., ancien coordinateur pour la coopération franco-allemande entre les sociétés auprès du Gouvernement fédéral, président d'honneur de l'Institut de [15] Berlin-Brandebourg pour la

coopération franco-allemande en Europe de Genshagen, membre du conseil scientifique du Manuel d'histoire franco-allemand.

Peter THEINER

Dr. phil., Directeur du Département Relations Internationales Europe de l'Ouest, Amérique, Turquie, Japon, Inde de la *Robert Bosch Stiftung*, Stuttgart.

Loïc VANNSON

Guide conférencier, membre de l'Association du Patrimoine de Congénies et de l'Association Maurice Aliger.

[16]

[17]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**  
*Du Languedocien à l'Européen*

# Première partie

## UNE PERSONNALITÉ EN GESTATION

[Retour à la table des matières](#)

[18]

[19]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**

**PREMIÈRE PARTIE**

**1**

---

## PROBLÉMATIQUE

**par Jean-Marc Roger (†) et Jacques Meine**

*L'empreinte de la famille Vermeil  
sur le village de Congénies*

[Retour à la table des matières](#)

Les Vermeil marquent le village, et nous verrons bientôt combien le destin de cette famille protestante, qui y est implantée depuis des siècles, comme l'attestent les chartes et la toponymie (Vermeillade), fut lui-même marqué par son environnement. Tenter de saisir la dynamique de la famille Vermeil nous renvoie en permanence à cette prégnance des hommes sur le terroir et réciproquement. Ainsi le toponyme « la Vermeillade » s'est-il finalement substitué à celui de Saint-André. En effet l'hypothèse retenue d'Anne Parodi, Jean-Claude Reynaud et Jean-Marc Roger <sup>2</sup> est que La Vermeillade était l'implantation de l'ancien village de Saint-André. La chapelle fondatrice de la communauté était à une certaine distance du lieu d'habitation, comme à Souvignargues ou à Aubais, pour ne citer que deux exemples. Que ce quartier s'appelle

<sup>2</sup> Jean-Marc ROGER, *Mentalités, croyances, représentations dans la région nîmoise aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, manuscrit inédit, 2011.

« La Vermeillade », alors qu'il aurait pu rester simplement « Saint-André », souligne le poids que représente cette famille dans le village.

D'où vient alors ce prestige ? Il vient de l'importance numérique et de l'ancienneté de cette lignée dans ce quartier. C'est une famille qui a été très prolifique, ce qui peut conduire à une division importante du patrimoine, à moins qu'elle ne bénéficie d'héritages collatéraux, ce qui ne semble pas avoir été le cas. Elle a dû une bonne partie de son prestige à Claude Vermeil, dit « Congénies », condamné aux galères après la Révocation de l'Édit de Nantes, et figurant sur la liste gravée au Musée du Désert. Les Vermeil sont de bons indicateurs de l'évolution économique du village. Ils ne vont s'enrichir qu'à partir de Joachim, qui a dû son ascension au négoce du vin. Sa femme, Sophie Chaudet, d'origine vaudoise, contribua elle aussi au succès de l'entreprise, grâce à son dynamisme, à son intégration et, détail important qui lui confèrera une haute considération, à son sens inné des assemblages permettant d'obtenir des vins de qualité.

Plusieurs exemples témoignent des étapes de l'ascension sociale de la famille Vermeil au cours des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles : Sur le plan professionnel, on passe progressivement de la microagriculture associée à une activité secondaire de type brassier ou laboureur, puis à un certain artisanat spécialisé de type tonnelier-foudrier, qui permettait parallèlement d'accroître la propriété, pour aboutir, avec Joachim, au statut de négociant, qui nécessitait un patrimoine préexistant. En effet, le négociant susceptible de réussir doit entourer son commerce de grands clos viticoles, qui constituent l'enseigne de ses produits et la garantie de la qualité de sa vinification.

[20]

Seuls ceux qui ont su prendre le risque de l'échec ont pu se hisser à un niveau économique et social supérieur et accéder à une certaine bourgeoisie. Les Vermeil, dont le patrimoine foncier ne permettait pas la survie économique de la famille, durent se contraindre sur plusieurs générations à une double activité, celle d'agriculteur-artisan ou mieux d'artisan-agriculteur, pour accéder enfin à la condition beaucoup plus confortable du négoce. Nombreux sont ceux qui, emportés par la concurrence ou la médiocrité des produits, durent abandonner ou se contenter d'activités subalternes, comme courtiers, ou commis. Quelques autres, tels Joachim Vermeil ou Samuel Jaulmes, sont

fondateurs de dynasties vivant désormais dans l'aisance et n'hésitant pas à le montrer. Edmond sera un des premiers à en profiter.

L'historien du protestantisme Aimé-Daniel Rabinel, qui nous a laissé des manuscrits inédits décrivant la vie en Vaunage et à Congénies particulièrement, note dans ses mémoires que son père avait conduit Joachim à Sommières pour faire l'achat de deux cornets de dragées destinés à leurs cavalières lors d'un mariage. Une demoiselle amie des Rabinel, « eut l'audace, pour jouer un tour aux jeunes gens, de chiper un des deux sacs de dragées... Mon père alors plus fortuné que son ami qui n'était qu'ouvrier foudrier prit la perte à son compte et s'arrangea pour faire l'acquisition d'un autre cornet. »<sup>3</sup>. Quelques années plus tard, on est dans l'opulence, comme en témoigne le mariage de Lucie Vermeil, fille de Joachim, avec Francis Jaulmes, lui-même issu d'une lignée en pleine ascension sociale. Le père de Francis, Samuel Jaulmes, s'était en effet lui-même aussi lancé dans le négoce du vin, avec un succès réel, mais moins spectaculaire que celui de Joachim. La description détaillée de ce mariage telle qu'elle nous est livrée par la chronique de Léopold Jaulmes, l'un des sept frères et lui-même pasteur en Suisse, témoigne d'un certain malaise face à un luxe qui contrevenait à une tradition familiale plus austère. Nous le citons :

Toutes les toilettes étaient d'un chic épatant, sauf nous, qui étions bien les plus simples ! Les messieurs en frac, redingotes, chapeaux haut de forme. [...] Seul, j'avais un chapeau de feutre, mou, sans apprêts d'aucune sorte pour tout le vêtement. [...] Quel luxe ! Mes amis ! Quelle vertigineuse nomenclature de tout ce qui flatte messire Gaster ! Quel dîner pantagruélique, et pour l'abondance et pour la qualité de ce qui fut servi, et pour la mise en scène, et pour le nombre des invités, et pour la durée de la bombance !!! Que nous sommes loin des ancêtres !!! Quel chemin parcouru depuis lors !!!<sup>4</sup>.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Chronique de la famille Jaulmes, rédigée par le pasteur Léopold Jaulmes, Registre F4, Archives Jean-Marc Roger.

[21]

### *L'empreinte de la communauté villageoise sur la destinée d'Edmond Vermeil*

Les Vermeil ont marqué le village, et le village marquera de son empreinte la destinée d'Edmond Vermeil. En ce XIX<sup>e</sup> siècle finissant, conformément à la structure rurale traditionnelle d'alors, la religion et l'école jouaient un rôle primordial dans l'éducation morale et intellectuelle des jeunes. Ce sont les clés pour comprendre la personnalité et la carrière du futur germaniste.

Résumons : Joachim Vermeil (1847-1917), le père d'Edmond, appartenait à une lignée établie depuis des générations à Congénies, protestante dès la première heure. Jeune veuf, il avait émigré pour quelques années à Vevey, en Pays de Vaud, pour y fonder un commerce de vins. Fréquentant les milieux méthodistes, il y avait rencontré celle qui allait devenir sa seconde épouse, Sophie Chaudet. Edmond avait quatre ans, lorsqu'en 1882, son père avec son épouse et ses trois enfants nés en Suisse, regagna le fief familial languedocien. Nous lisons dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* du germaniste : « Il regagna le pays de sa parenté, l'humble village du Midi viticole où s'était écoulée, avant la guerre, sa laborieuse jeunesse de tonnelier-foudrier ». Alors que rapidement s'effacent les souvenirs des bords du Léman, Congénies est désormais le lieu où se forge la personnalité du petit garçon. Joachim, le père, méthodiste très pratiquant, menait parallèlement à son négoce, une activité de prédicateur itinérant (si l'on en croit le récit tardif de son fils), ce qui ne l'empêchait pas de cultiver des relations amicales avec le pasteur de l'Église réformée, Pierre Farel. Celui-ci jouera un rôle déterminant dans l'orientation de la carrière d'Edmond.

« Toute l'atmosphère de ce village et de ses alentours était comme chargée d'effluves religieuses, toutes déterminées par le christianisme », se souviendra le germaniste. Comme les autres communes vaunageoles, Congénies s'était presque unanimement ouvert

aux idées de la Réforme dès ses débuts <sup>5</sup>. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, sa communauté protestante était devenue « plurielle » <sup>6</sup>. Le « Réveil », dont Edmond Vermeil souligne les racines non seulement britanniques, mais aussi allemandes et suisses, était passé par là, et bientôt le village eut une communauté méthodiste, avec chapelle et presbytère <sup>7</sup>.

[22]

Parallèlement, en 1822, une maison d'assemblée quaker avait vu le jour, demeurant jusqu'à nos jours le lieu de rencontre de nombreux Amis anglais et américains <sup>8</sup>. Le village comptait donc, avec l'église catholique et le temple protestant, quatre lieux de culte pour une population ne dépassant pas sept cents âmes.

Cette imprégnation religieuse, si particulière à Congénies, marquera durablement la pensée et l'œuvre de Vermeil, qui restera durant tout son parcours lié aux milieux protestants dont il était issu. Dans son éloge nécrologique, en 1964, Alfred Grosser écrira : « De cette éducation religieuse, les traces demeureront. Non pas la foi qui s'évanouira vite, mais une disposition morale, une spiritualité sans

<sup>5</sup> Jean-Claude GAUSSENT, « Les protestants de la Vaunage de la Révocation de l'Édit de Nantes à l'Édit sur les non-catholiques (1685-1787) » in Jean-Marc Roger (dir.), *La Vaunage au XVIII<sup>e</sup> siècle*, tome II, p. 29-104, Association Maurice Aliger éd., Nages-et-Solorgues, 2005, p. 29.

<sup>6</sup> Florence LÖCHEN, « La communauté protestante », in Jean-Marc Roger (dir.), *La Vaunage au XX<sup>e</sup> siècle*, tome III, p. 67-81, Association Maurice Aliger éd., Nages-et-Solorgues, 2001.

<sup>7</sup> L'Anglais Charles Cook, un pionnier du Réveil méthodiste dans le Midi de la France, était arrivé à Nîmes en 1818. Il prêcha en Vaunage, d'abord à partir de Caveirac, puis s'installa à Congénies, qui devint en quelque sorte le centre administratif et spirituel de la communauté méthodiste, avec son presbytère et sa chapelle. Voir Robert PIC, « La vie religieuse - les protestants », in Jean-Marc Roger (dir.), *La Vaunage au XIX<sup>e</sup> siècle*, p. 367-385, Lacour éd., Nîmes, 1996.

<sup>8</sup> Jeanne-Henriette LOUIS, « Les *couflaires* de la Vaunage et les *quakers* anglophones, une rencontre providentielle à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle », in Jean-Marc Roger (dir.), *La Vaunage au XVIII<sup>e</sup> siècle*, tome II, p. 145-168, Association Maurice Aliger éd., Nages-et-Solorgues 2005, p. 145-168.

contenu religieux qui sont la marque trop peu connue de l'athéisme serein »<sup>9</sup>.

Une autre influence déterminante pour l'avenir du jeune garçon fut l'école communale, qu'il fréquenta de six à onze ans. Il eut la chance d'y rencontrer un excellent maître, Julien Bonfils. Méthodiste lui aussi, celui-ci dispensait à sa classe un enseignement de qualité tout en sensibilisant ses élèves aux valeurs de la République : « ... l'esprit en était excellent ; le *primaire* prenait ici son vrai sens de *premier stade*, de formation première de l'esprit, d'art consacré à implanter dans les jeunes intelligences les données de base, sans lesquelles la poursuite des études n'est que vanité, insuccès, œuvre vaine. » Dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Vermeil évoque les lectures patriotiques relatant « le Tour de France de deux enfants partis d'Alsace » ou déplorant « la perte douloureuse de l'Alsace-Lorraine ». Déjà s'annonce à l'enfant le drame franco-allemand, qui occupera toute sa vie de germaniste.

Dans cette école, l'instituteur et le pasteur de l'Église réformée agissaient de concert, puisque ce dernier y enseignait la musique : « C'était encore l'époque du Ministère des Cultes, écrit Vermeil, la séparation des Églises et de l'État n'était pas accomplie. Grâce sans doute à cet état de choses, le pasteur Farel avait obtenu la permission de venir à l'école, une fois par semaine le mercredi. »

Les deux hommes décelèrent les potentialités exceptionnelles de l'écolier, et, après le certificat d'études, encouragèrent ses parents à l'envoyer au lycée de Nîmes. Mais, faute de collège, le garçon dut attendre de sa onzième à sa treizième année avant d'y entrer. L'enseignement bénévole du pasteur Farel combla la lacune : « C'est dans un bois de pins qu'avec quelques amis nous [23] reçûmes de lui les premiers éléments de l'allemand, du latin et du grec », se souvient le germaniste. Figure exceptionnelle que celle de ce pasteur d'une toute petite paroisse rurale du Languedoc, féru non seulement de musique, de littérature classique et d'humanisme chrétien, mais aussi de la langue et de la culture allemandes, passions qu'il communiquera à son pupille. Pierre Farel avait en effet accompli une partie de ses études à la faculté

<sup>9</sup> Alfred GROSSER, *Une vie exemplaire : Edmond Vermeil*, Allemagne. Bulletin bimestriel d'information du Comité français d'Échanges avec l'Allemagne nouvelle, 1964, n° 84-85, 1964.

de théologie de Tübingen, où *l'École de Tübingen* s'était illustrée par ses études comparatives des doctrines catholique et protestante. Ce ne sera pas le fruit du hasard si la thèse de doctorat que Vermeil présentera à la Sorbonne en 1913 aura pour titre *Jean-Adam Möhler et l'école catholique de Tubingue (1815-1840), Étude sur la théologie romantique en Wurtemberg et les origines germaniques du modernisme*. Celle-ci lui ouvrira l'accès aux Études germaniques universitaires, et sera reçue, en Allemagne, comme un message de paix <sup>10</sup>.

À cette double influence, religieuse et scolaire, s'ajoutera bientôt une troisième dimension, politique celle-là. Le jeune garçon avait été vivement impressionné par deux événements qui avaient fait irruption dans l'étroit cadre local. Ce fut la venue en tournée électorale de Gaston Doumergue, d'Aigues-Vives, futur président de la République, passant faire campagne à l'école de garçons. Puis la conférence de l'économiste et initiateur de *l'École de Nîmes*, Charles Gide <sup>11</sup>, figure emblématique du mouvement coopératif français et du *Christianisme social*, qui était venu de Montpellier afin d'encourager la création d'une société de secours mutuel. Nous citons Vermeil :

L'exposé de Gide fit grande impression. C'était un orateur de premier rang, à la fois disert, admirablement instruit, et plein d'esprit. Il fit admirablement miroiter devant l'auditoire, quels avantages on pouvait avoir en se servant de la mutualité. Le village se donna immédiatement une et même deux sociétés de secours mutuels. Et ce fut, non pas l'aurore du mutualisme, mais une sorte de catastrophe sociale, une petite affaire

<sup>10</sup> Edmond VERMEIL, *Jean Adam Möhler et l'école catholique de Tubingue (1815-1840), Étude sur la théologie romantique en Wurtemberg et les origines germaniques du modernisme*, thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, Paris, A. Colin, 1913.

<sup>11</sup> Sur Charles Gide (1847-1932), voir *Charles Gide et l'École de Nîmes, une ouverture du passé vers l'avenir*, Actes du Colloque organisé à Nîmes les 19 et 20 novembre 1993 par l'Académie de Nîmes et la Société d'Histoire du Protestantisme de Nîmes et du Gard, SHPNG éd., 1995 ; ainsi que Roger GROSSI, « Les coopératives en Vaunage au XX<sup>e</sup> siècle » in Jean-Marc Roger (dir.), *La Vaunage au XX<sup>e</sup> siècle*, tome III, p. 447-474, Association Maurice Aliger éd., Nages-et-Solorgues, 2001.

Dreyfus avant la lettre et dans un verre d'eau. Il y eut deux sociétés ennemies.

Le climat politique du Gard est alors marqué par un fort héritage républicain. Dans la plupart des villages vaunageols, les pourcentages des voix républicaines se recouvraient pratiquement avec ceux de la population protestante, s'élevant [24] autour de 90% à Congénies <sup>12</sup>. Gaston Doumergue avait été élu député radical de Nîmes aux législatives de 1893 avant de faire la carrière que l'on sait. Le tournant des deux siècles voit l'apparition du socialisme <sup>13</sup>. À Calvisson, le jeune socialiste Hubert Rouger (1875-1968) développait un militantisme actif qui l'amènera bientôt à la mairie de Nîmes, puis à la députation.

L'imprégnation religieuse villageoise, et les idéaux d'une gauche alors florissante dans le Gard furent des éléments essentiels de l'épanouissement de la personnalité du futur germaniste : Vermeil adhèrera, après la Première Guerre mondiale, au mouvement du *Christianisme social*, dont Charles Gide était l'un des fondateurs. Et nombreuses seront plus tard les organisations, revues et initiatives d'inspiration protestante auxquelles il participera assidûment, souvent avec son épouse.

Jean-Marc Roger (†) et Jacques Meine

<sup>12</sup> Raymond HUARD, « La Vaunage, terre républicaine au XIX<sup>e</sup> siècle », in Jean-Marc Roger (dir.), *La Vaunage au XIX<sup>e</sup> siècle*, p. 497-525, Lacour éd., Nîmes, 1996.

<sup>13</sup> Yolande FOURCHARD-GOUNELLE, « Droite et gauche en Vaunage de la IIP République à nos jours », in Jean-Marc Roger (dir.), *La Vaunage au XX<sup>e</sup> siècle*, tome II, p. 339-350, Association Maurice Aliger éd., 2000.

[25]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**

**PREMIÈRE PARTIE**

**2**

---

## **EDMOND VERMEIL, NOTRE GRAND-PÈRE**

**par Jacques Paira**

[Retour à la table des matières](#)

Dans la vie d'un homme, placé sous le regard attentif des siens, certains traits apparaissent au premier abord, d'autres se discernent dans un souvenir plus global.

Nous reconnaissons tous à Edmond Vermeil d'évidentes qualités : une incontestable réserve, une modestie et une absence de vanité, voire de coquetterie alors même qu'il était fort séduisant ; de plus il avait le sens de l'humour et, à ce sujet, nous devons dire que ses pastiches étaient célèbres et qu'il aimait tirer de l'œuvre de Wilhelm Busch de nombreuses citations.

Son désintéressement était absolu et son culte du travail allait jusqu'à la méticulosité le poussant, pendant plus de cinquante ans, à constituer, pour ses travaux, un immense fichier, irremplaçable et que, malheureusement pour lui, la Gestapo a saisi dès l'arrivée des troupes allemandes à Paris, en juin 1940. Toutefois, à ces qualités bien réelles, s'ajoutait un défaut : sa distraction qui a toujours fait l'objet de maintes plaisanteries familiales.

La solidité et la sérénité d'Edmond Vermeil devaient beaucoup à l'originalité et à la force du couple qu'il a constitué avec son épouse,

Madeleine Michel, fille d'un grand universitaire, spécialiste de l'histoire de l'art.

Pour les intimes, Madeleine, c'était « Tempeta » face au calme olympien de son époux « Sérénus ». Ils appartenaient à deux milieux que rien ne prédestinait à une rencontre aussi féconde. Lui, c'était le boursier issu du monde rural, pur produit de l'élitisme républicain mais n'ayant pas ses entrées dans le Paris cultivé de l'époque. Or Madeleine, qui y était déjà installée, lui en a favorisé l'accès.

Cependant l'essentiel a été, pour eux, leur passion commune pour les idées, l'art et surtout la musique.

Bien que, entre sa vie partagée dans le bonheur avec les siens et celle de l'universitaire aux responsabilités croissantes, il ait maintenu une cloison étanche, malgré tout ces deux vies parallèles mais harmonieuses ont réussi à bâtir une personnalité profonde. En effet, comment expliquer autrement l'énergie et la ténacité qui ont soutenu les forces de cet homme qui s'est constamment fait lui-même ?

Deux exemples suffiront à nous en apporter la preuve. Tout d'abord son étonnante réussite dans ses « violons d'Ingres ». N'ayant jamais suivi d'enseignement sérieux, il avait pourtant acquis la maîtrise du piano, du dessin et de l'aquarelle. Ensuite il n'a cessé de montrer sa capacité à surprendre les secrets les plus intimes de l'histoire, de la culture et de la politique du peuple allemand. Sa finesse à pénétrer ces secrets devait beaucoup à la réflexion profonde, personnelle, originale qu'il portait sur cette culture allemande qu'il n'a jamais opposée à la culture française.

[26]

Edmond Vermeil aimait évoquer avec humour ses années de jeunesse et de formation et gardait sa fidélité tant à son Midi gardois qu'au Pays de Vaud de sa famille maternelle. Dans ces deux régions, il avait rencontré une tradition calviniste, minoritaire à Nîmes, majoritaire à Lausanne.

Très jeune, il avait saisi la profondeur et la relativité des clivages qui ont modelé la culture européenne, ce qui certainement a favorisé son choix de la culture allemande comme terrain de ses recherches à venir.

Autre choix marquant sa vie personnelle : sa décision d'installer à Coupeau, face à la chaîne du Mont-Blanc, sa résidence familiale. Des

décennies durant, cet heureux chalet paysan fut utilisé à recevoir enfants, petits-enfants et amis. C'est là aussi que le professeur avait son cabinet de travail préféré. Un lieu de souvenir pour nous tous.

Jacques Paira

[27]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**

**PREMIÈRE PARTIE**

**3**

---

**JULIEN BONFILS (1861-1922),  
L'INSTITUTEUR GARDOIS  
DU GERMANISTE  
EDMOND VERMEIL**

**par Danielle Bertrand-Fabre**

[Retour à la table des matières](#)

Dans ses *Souvenirs*, le germaniste Edmond Vermeil (1878-1964), professeur en Sorbonne, fils d'un tonnelier devenu négociant en vins de Vauvage <sup>14</sup>, évoquait les deux originalités à ses yeux de l'école du village paternel où il avait suivi sa scolarité, la musique et la discipline. Sur la discipline, il écrivait :

Je dirai tout de suite que, si l'on enseignait à l'école primaire, par les soins de l'instituteur Julien Bonfils, les matières qui figuraient dans toutes les écoles de France, l'école dont je parle avait des privilèges sur lesquels il serait impossible de garder le silence. Elle avait, tout d'abord, une tradition, due à l'époque, déjà lointaine, où mon père lui-même s'y était formé par les soins de cet instituteur dont il ne cessait de faire l'éloge, tant étaient gravés, dans sa mémoire et son intelligence, les souvenirs de cet enseignement. L'instituteur en question, beau vieillard aux cheveux blancs, aux traits d'une

<sup>14</sup> La Vauvage se situe dans le Gard, entre Montpellier, Sommières et Nîmes.

frappante régularité, nous le connaissions bien, car il fréquentait la chapelle méthodiste. Il avait dû être extrêmement sévère, sévère de cette sévérité qui, dans l'esprit des élèves intelligents se transforme, plus tard à l'âge mûr, en reconnaissance éperdue <sup>15</sup>.

Un maître établi de longue date, blanchi sous le harnais, excellent et exigeant, découvreur de talents chez les enfants de milieu modeste, voici quelques-uns des éléments du mythe de l'instituteur de la IIP République, tel que le décrit Jacques Ozouf à l'issue de son enquête sur les maîtres d'école <sup>16</sup>. Ce tableau pourrait-il s'appliquer à Julien Bonfils ? Il faut en douter puisque Bonfils avait seulement dix-sept ans de plus que Vermeil et est arrivé à Congénies en cours d'année, alors que Vermeil était déjà assis sur les bancs du cours préparatoire. Le portrait est celui de Samuel Jaulmes, qui exerçait à Congénies une génération plus tôt (1829-1909) et dont le prénom est cité dans les *Souvenirs* d'Edmond Vermeil. Le témoignage d'Edmond Vermeil est [28] néanmoins intéressant et peut compléter les données du dossier professionnel de l'enseignant, tel qu'il est conservé dans les archives de l'Inspection Académique <sup>17</sup>.

Le jeune homme choisit la voie de l'enseignement à une époque où le phylloxéra a frappé précocement le vignoble de Vaunage et alentours, alors que les ceps sont arrachés partout et que des solutions efficaces sont activement recherchées pour reconstituer le vignoble. Ce

<sup>15</sup> Edmond VERMEIL, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, dans le présent ouvrage. Sur Edmond Vermeil, voir aussi : Jacques MEINE, « De l'école communale de Congénies à la Sorbonne : La carrière exemplaire du germaniste Edmond Vermeil (1878-1964) », *Mémoires de l'Académie de Nîmes*, IX<sup>e</sup> série, t. LXXXIV, année 2010, p. 151-168 ; Robert DEBANT, « L'apport des Vaunageols aux Sciences Humaines », in Jean-Marc ROGER dir, *La Vaunage au XX<sup>e</sup> siècle*, tome 3, Association Maurice Aliger éd., 2001, p. 257-282, avec notamment la photographie des parents et six enfants Vermeil vers 1900, p. 282 ; Katja MARMETSCHKE, *Feindbeobachtung und Verständigung. Der Germanist Edmond Vermeil (1878-1964) in den deutsch-französischen Beziehungen*, Böhlau Verlag, Köln Weimar Wien, 2008.

<sup>16</sup> Jacques OZOUF et Mona OZOUF, *La République des instituteurs* (1992), Paris, rééd. « Points Histoire », 2001, p. 432.

<sup>17</sup> Archives départementales du Gard (ADG), Inspection académique, 1T IA 155, Dossier Julien Bonfils.

fait économique capital ne doit pas être négligé quand on se penche sur le choix des professions par les jeunes gens des régions viticoles<sup>18</sup>. Le jeune enseignant protestant commence aussi sa carrière à l'époque de la laïcisation de l'enseignement des années 1880, sous l'impulsion de Jules Ferry. Il enseignera dans des écoles publiques laïques, nommé par son administration dans des villages où la population protestante est importante. Il sera donc possible de présenter la carrière d'un maître attaché à demeurer dans le poste de Congénies, œuvrant dans une école de village, s'efforçant de bien faire et estimé de la population, selon le témoignage des inspecteurs primaires successifs. Nous pourrions enfin envisager la nature de l'influence de ce jeune enseignant dans le devenir d'un enfant du pays, Edmond Vermeil.

## *I. Une longue carrière à Congénies*

### *Jeunesse et formation de Codognan à Dieulefit et en Vaunage*

Julien Bonfils est nommé instituteur communal à Congénies par arrêté du 22 décembre 1884, à 23 ans et deux jours. Il prend ses fonctions le 1<sup>er</sup> janvier 1884. Il se marie en 1887 avec une enfant du pays. Il reste en poste pendant 32 ans et quatre mois, jusqu'à sa retraite.

Il est né à Codognan, d'un père cultivateur puis tonnelier, Claude Bonfils. Le père meurt à 32 ans, laissant une veuve, Orphise Froment, et deux garçons, l'aîné, Julien, âgé de huit ans, et le cadet Paul, de trois

<sup>18</sup> Sur cette question, voir dans Jean-Marc Roger (dir), *La Vaunage au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lacour, Nîmes, 1996, Geneviève FONTAINE-GAVIGNAUD et Jacques FONTAINE, « Prix, revenus, niveaux de vie, consommation : "Le portefeuille du propriétaire et le panier de la ménagère" », p. 219-234 ; Robert BADOUIN, « L'économie agricole de la Vaunage au XIX<sup>e</sup> siècle », p. 95 à 160 et notamment p. 112 à 121, l'anéantissement du vignoble de Vaunage dès 1873, les migrations de population qui s'ensuivent, puis la reconstitution progressive du vignoble avec des porte-greffes américains au cours des années 1880, enfin la crise viticole de mévente et les événements de 1907. Le phylloxéra était apparu dans le Gard en 1863. Selon une tradition orale dans la famille Vermeil, le départ de Joachim Vermeil en Suisse dans les années 1870 s'expliquait par la crise du phylloxéra.

ans <sup>19</sup>. Voici un milieu [29] de cultivateurs et de travailleurs du bois, menuisiers et tonneliers, un milieu professionnel où la maîtrise du calcul est nécessaire. Voyons-y éventuellement un signe d'intérêt pour les apprentissages scolaires chez les garçons, déjà net au siècle précédent, chez les artisans.

L'orphelin entre en 1879 à l'École normale pour deux ans, à 18 ans. À la sortie, il passe le brevet élémentaire, le 23 mars 1881 à Nîmes. Cette École normale est originale puisqu'il s'agit du Cours normal protestant de Dieulefit (ou École modèle), destiné à former des instituteurs pour les écoles protestantes. Il s'engage pour cinq ans, accepte toute nomination dans une école protestante et reçoit une demi-bourse pour la deuxième année, dit-il, de la part de la *Société pour l'Encouragement de l'Instruction Primaire* (chez les protestants de France). Sa mère accepte son engagement et lui-même se dit prêt à rembourser le montant de la bourse s'il n'effectue pas son temps. Il n'enseignera pas dans des écoles protestantes *stricto sensu*, d'ailleurs en cours de fermeture progressive par manque de financement, selon l'étude de Patrick Cabanel <sup>20</sup>. L'École normale de Dieulefit disparaît également <sup>21</sup>. Bonfils obtient vite des remplacements dans son département d'origine, Anduze pour six mois, Gallargues pour deux ans. Il est titularisé le 8 décembre 1883, à 22 ans, et est nommé immédiatement instituteur communal à Boissières. Puis, un an après, c'est la nomination à Congénies, à 23 ans. Quatre postes dans une

<sup>19</sup> Archives communales de Codognan, Gard (AC Cod.). Mariage de Claude Bonfils cultivateur et Orphise Froment sans profession le 3 novembre 1860. Naissance de Julien Claude Bonfils le 20 décembre 1861 ; le père est cultivateur et la mère sans profession.

Naissance de Paul Emile Bonfils le 26 avril 1866 ; le père est cultivateur et la mère revendeuse. Décès de Claude Bonfils, tonnelier, 32 ans, le 23 novembre 1869 ; l'épouse est sans profession.

<sup>20</sup> Patrick CABANEL, « De l'école protestante à la laïcité. La Société pour l'encouragement de l'instruction primaire parmi les protestants de France, 1829 - années 1880 », *Revue d'Histoire de l'Éducation*, 110, 2006, p. 53-90 (Consultation en ligne).

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 87, l'École normale de Dieulefit est transformée par ses responsables en École primaire supérieure dès que les subventions de l'État cessent en 1883.

carrière, c'est peu ; mais comme lui, certains maîtres pouvaient vouloir rester plusieurs années au même endroit <sup>22</sup>.

De ces débuts de carrière, notons qu'il n'a que deux mois d'interruption de service, entre le brevet élémentaire et son premier poste. Il ne passe pas le brevet supérieur ni le CAP, qui ne sont alors pas exigés pour un instituteur communal et il ne les passera jamais. Il est titularisé très rapidement ; deux ans d'attente, c'est très peu. Il ne fait pas de service militaire ; un instituteur en est encore exempté, ce qui ne sera plus le cas quelques années plus tard, avec la loi sur la conscription de 1899. Ainsi un de ses collègues de Gallician, né en 1869 et de huit ans son cadet, fera trois ans de défense territoriale pendant la Grande Guerre.

[30]

### *Une carrière d'instituteur communal à Congénies*

Sa carrière se déroule de façon classique, de la 5<sup>e</sup> classe à la 1<sup>ère</sup> atteinte en 1912. Il obtient deux distinctions honorifiques, une mention honorable en 1900 et la médaille de bronze en 1908. L'obtention n'était pas automatique et récompensait quelque mérite, comme des cours d'adultes ou autres activités postsecondaires <sup>23</sup>. Il souhaite partir à la retraite en décembre 1914, comme il le déclare lors de son inspection du 1<sup>er</sup> avril 1914. Il y renonce à la déclaration de guerre quand les rangs des maîtres d'école s'éclaircissent mais aurait souhaité être nommé à Nîmes, ce qui ne se fera pas. Le maire du village Ulysse Vermeil, consulté par l'Inspecteur d'Académie, écrit le 9 septembre 1914 : « C'est

<sup>22</sup> Un tiers des instituteurs du corpus étudié par Jacques Ozouf n'a occupé que quatre à cinq postes. Jacques OZOUF et Mona OZOUF, *La république des instituteurs, op. cit.*, p. 115.

<sup>23</sup> Le dossier d'un instituteur de la Vienne est utilisé par Alain Corbin pour cerner « le désir de savoir » dans le monde rural à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. À titre de comparaison, voir dans Alain CORBIN, *Les conférences de Morterolles, hiver 1895-1896. À l'écoute d'un monde disparu*, Paris, 2011, p. 19 à 41, les pages consacrées à l'orateur et à l'auditoire de l'instituteur communal dans des activités postsecondaires.

un excellent homme qui a bien fait son travail mais vous savez lorsqu'on demeure trop longtemps dans un pays on s'y use » <sup>24</sup>.

Il est admis par arrêté ministériel à faire valoir ses droits à la retraite à partir du 1<sup>er</sup> mai 1917, avec 66% de la moyenne de ses derniers traitements (calculée sur ses six dernières années d'activités) <sup>25</sup>. Il a effectué 35 ans 4 mois et 11 jours de service, en ne prenant en compte que les années postérieures à l'âge de vingt ans. Il décède à Congénies le 22 septembre 1922. Rachel Canel, son épouse, lui survivra encore dix ans <sup>26</sup>. Il avait connu des problèmes de santé pendant ses dernières années d'activité. Il obtient des congés de maladie pendant plusieurs hivers depuis 1911, au cours desquels il doit s'aliter. Il subit aussi une maladie professionnelle répandue chez les enseignants et parle « d'extrême fatigue des cordes vocales » dans des messages à son inspecteur. Il obtient de ce fait une mise à la retraite pour ancienneté et s'en montre satisfait.

[31]

Les notes d'inspection reflètent son affaiblissement et les difficultés de la fin de carrière. De 1895 à 1910, il est noté entre 12 et 13/20, avec un pic à 14/20 en 1905. De 1911 à 1914, il n'obtient que 10 ou 10,5/20. Il est inspecté 17 fois, par quatre inspecteurs primaires successifs, soit

<sup>24</sup> Ulysse Vermeil (Congénies 29 décembre 1851 - Congénies 15 janvier 1933), maire de Congénies puis conseiller général (1898-1925), radical-socialiste ; propriétaire-négociant en vins à son décès. Son inhumation à Congénies est présidée par le pasteur méthodiste. Il est un lointain parent d'Edmond Vermeil avec lequel il partage un ancêtre commun au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Archives communales de Congénies (AC Cong.). Archives privées Église méthodiste de Codognan (AP EMC), registre d'inhumations de Congénies. ADG 1141 W 302 Bureau d'enregistrement de Sommières, Table des décès 1926-1935, n° 81. Jean-Marc BAGNOL, « Les conseillers généraux de la Vaunage de 1870 à 1998 », dans *La Vaunage au XX<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, t. 2, p. 377-396.

<sup>25</sup> Sa retraite se monte à 1 595 francs par mois. Le traitement et la retraite sont financés par l'État depuis une loi de 1889.

<sup>26</sup> Rachel Canel est décédée à Nîmes le 25 novembre 1932. Elle est inhumée à Congénies le lendemain, en présence du pasteur méthodiste. Son seul héritier est son frère Samuel Canel, menuisier à Congénies. AC Cong. pour la plaque mortuaire. AP EMC pour l'inhumation. ADG 1141 W 271 Bureau d'enregistrement de Sommières, mutations par décès, 09/03/1933 n° 40.

une fois par année scolaire, sauf en début et en fin de carrière, d'abord au moment de la laïcisation puis lors de la Grande Guerre.

Il se forme grâce à un « journal professionnel » (inspection de 1911). En 1912, la préparation de la classe, orale et non écrite, s'inspire « des directives contenues dans une bonne publication hebdomadaire », est-il écrit <sup>27</sup>. Edmond Vermeil nous apprend que son maître se rendait à des conférences pédagogiques annuelles. Ce n'était pas un examen, comme l'imaginait l'enfant, mais le moment où s'échangent des informations professionnelles, où l'inspecteur peut diffuser les dernières attentes de l'institution, notamment en matière de contenu et de pédagogie. En milieu de carrière, Bonfils est assez bien noté. « Conscientieux, dévoué. Fait travailler ses élèves. Qu'il continue », écrit le visiteur de 1910 en attribuant la note de 12/20. Le dernier inspecteur cependant semble plus exigeant sur les résultats : « Résultats généraux suffisants pour une petite école rurale », écrit-il en 1911. En 1912 et 1914, il estime que le niveau des études est moyen. Les élèves, comme les écoles, ne sont pas identiques et il convient de s'intéresser en particulier à celle de Congénies.

## ***II. Une petite école rurale : des locaux et des élèves***

Dans ces années-là, Congénies compte 700 habitants, à 80% protestants, estime-t-on. 10% d'entre eux sont des enfants qui fréquentent l'école primaire, théoriquement pendant cinq ans. Filles et garçons sont séparés et chaque cours est unique ; il n'y a pas de coéducation à Congénies, qui mélangerait filles et garçons pour certains enseignements. Aucune information sur les institutrices n'a pu être

<sup>27</sup> Il s'agit soit du *Manuel général de l'Instruction Primaire* où écrivait Ferdinand Buisson, soit *Au Journal des Instituteurs*. Retenons qu'il suit les propositions d'activités de la presse professionnelle et qu'il peut par ce moyen se tenir au courant de la vie culturelle. Dans son édition de 1911, le *Nouveau Dictionnaire de Pédagogie* sous la direction de Ferdinand Buisson indique que, dans un numéro du *Manuel*, « toutes les semaines, une revue littéraire ou scientifique tient les lecteurs au courant du mouvement des idées et des productions les plus remarquables des écrivains, des savants et des artistes. » (Disponible en ligne, art. *Manuel général*).

utilisée <sup>28</sup>. Edmond Vermeil indique avoir fréquenté une sorte de jardin d'enfants, ou école maternelle privée, organisé par une de ses parentes, entre quatre et six ans. Il dit y avoir appris les rudiments : « Les deux années au cours desquelles, de quatre à six ans, j'ai appris d'elle les rudiments du savoir, de l'orthographe et de la grammaire, je les ai toujours considérées [32] comme infiniment productives, comme une préparation excellente à l'école communale de garçons ». Ayant appris à lire et à écrire, il estime : « J'étais mûr pour passer entre les mains de l'excellent instituteur que mes parents connaissaient bien ». Cette fréquentation ne devait pas être néanmoins le cas le plus répandu dans le village puisque les inspecteurs relèvent le nombre d'enfants du cours préparatoire ne sachant pas encore lire. La famille Vermeil avait donc un projet de scolarisation sérieuse pour son fils <sup>29</sup>.

<sup>28</sup> D'après les *Annuaire du Gard* consultés, exercent à Congénies les institutrices suivantes : Nathalie Dezon en 1890, Madame veuve Laurent en 1894, Mademoiselle Bastide en 1910.

<sup>29</sup> Sur les écoles protestantes avant la laïcisation, des données dans Jean-Claude VINARD, « Les écoles protestantes avant la laïcisation », *Actes du colloque Médard*, Lunel, 1999 (consultation en ligne). Un article très documenté sur la Vaunage à la même période, Roger LEFEBVRE, « L'enseignement en Vaunage au XIX<sup>e</sup> siècle (Les écoles et la scolarisation) », in Jean-Marc Roger (dir.), *La Vaunage au XIX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 285-312. Nous en retirons les données suivantes sur la situation à Congénies. Il y avait 23 instituteurs et institutrices en Vaunage en 1834. Trois écoles fonctionnaient alors à Congénies et le nombre d'enfants non scolarisés y était de 30% (33% en moyenne nationale). En 1861, trois écoles communales existaient, dont une catholique. En 1867, en votant la gratuité de la fréquentation, le conseil municipal la vote pour les deux écoles protestantes et non pour l'école catholique ; celle-ci disparaît de ce fait. Une classe d'asile mixte était aussi ouverte pour les très jeunes enfants. La fermeture d'une classe a été justifiée au motif d'une baisse de la population, suite à la crise du phylloxéra ; Roger LEFEBVRE, *op. cit.*, p. 288-289.

### *Des locaux convenables*

Les locaux de l'école publique se remarquent dans l'espace villageois. Une autre maison d'école existait avant celle-ci <sup>30</sup>. La présence d'une école en activité et fréquentée est confirmée par les performances élevées des conscrits en 1866 et par le nombre assez important des signatures au bas des actes de mariage <sup>31</sup>. L'habitat groupé, fréquent en région viticole, permet d'ignorer certaines causes d'absentéisme, comme l'éloignement par mauvais temps. Ajoutons-y la nécessité de s'instruire, chère aux protestants, si l'on s'en tient aux garçons. L'école avait été également rendue obligatoire pour les enfants des familles protestantes après la Révocation de l'Édit de Nantes, avec la déclaration royale de 1698 <sup>32</sup>.

[33]

Intégrant deux salles de classe, le nouveau bâtiment est une mairie-école. Il est réalisé en 1867, sous le Second Empire, par l'architecte diocésain Henri Révoil, membre de l'Académie de Nîmes. Il pourrait peut-être s'agir d'un modèle, d'une proposition pour ce genre de constructions appelées à se développer ; des recherches architecturales avaient lieu dans toute la France, débouchant sur le modèle postérieur

<sup>30</sup> ADG 2 O 646, dossier de la mairie-école de Congénies. En 1862, la décision est prise de construire une nouvelle école, la précédente étant en mauvais état. Les travaux et études s'effectuent entre 1864 et 1868. La date de 1867 est gravée sur la façade actuelle du bâtiment. Il est entièrement affecté aujourd'hui aux locaux de l'école.

<sup>31</sup> AC Cong., État civil, sondage dans les mariages des années 1859-1862. Roger LEFEBVRE cite une étude de Raymond Huard sur l'année 1866 ; les cantons protestants de Sommières, Saint-Mamert, Vauvert et Quissac ont le plus faible pourcentage de conscrits illettrés du département, de 2 à 8%, *op. cit.*, p. 310.

<sup>32</sup> L'école communale est d'implantation ancienne en Vaunage et est attestée à Congénies lors de la visite pastorale de 1722 (ADG 2 Mi 19 3). Sur l'obligation scolaire pour les enfants protestants et son contrôle, au temps de la Révocation de l'Édit de Nantes, voir Louis SECONDY et Danièle BERTRAND-FABRE, « L'école en Vaunage au XVIII<sup>e</sup> siècle », dans Jean-Marc Roger (dir.), *La Vaunage au XVIII<sup>e</sup> siècle*, t. 2, Association Maurice Aliger, 2005, p. 415-446.

d'écoles bon marché dites « de type Jules Ferry »<sup>33</sup>. Celle-ci est en pierre, de belle couleur blonde, avec des lignes horizontales qui soulignent les fenêtres. Edmond Vermeil en parle avec émotion : « La mairie s'encastre entre les deux salles de classe et l'ensemble du bâtiment, originairement bâti en belles pierres de taille de la région, fait honneur au village ». Une avant-cour, sur le modèle des hôtels particuliers, comprend les entrées séparées des filles, de la mairie et des garçons. L'accès aux logements de fonction à l'étage se fait au moyen d'un escalier intérieur. Les cours de récréation comportent des latrines et sont séparées par un jardin<sup>34</sup>. L'objectif de cet espace obligatoire était de s'exercer à des pratiques agronomiques. Le visiteur de 1895 le juge « médiocrement tenu » ; les autres rapports d'inspection n'en diront rien. Le prix d'une école s'apprécie au nombre d'élèves scolarisés. Hors prix du terrain, l'école a coûté environ 300 francs par élève, en enlevant le coût estimé de la mairie. Ce qui la place dans la fourchette des écoles parisiennes étudiées par A.-M. Châtelet. Le bâtiment, particulièrement imposant dans ce village aux rues et maisons modestes, témoigne de la place réservée à l'école dans l'imaginaire collectif local. Les inspecteurs ne s'y trompent pas. La maison d'école est toujours jugée convenable ; il n'y aura que le carrelage à réparer, une fois, dans le logement de l'instituteur. Des réparations sont faites, par exemple par le menuisier et entrepreneur de travaux publics Jules Canel en 1882-1883, une vingtaine d'années après la construction et juste avant l'arrivée de Julien Bonfils ; Canel est son futur beau-père<sup>35</sup>. L'école fonctionne donc conformément aux obligations de l'autorité communale. En 1887, une réserve est émise par l'inspecteur : « Maison d'école bien convenable ; la salle de classe est bien trop grande maintenant à cause de la dépopulation ». Il y avait cependant 37 inscrits cette année-là dans la classe du jeune maître et parmi eux, Edmond Vermeil.

<sup>33</sup> Anne-Marie CHÂTELET, *La naissance de l'architecture scolaire. Les écoles élémentaires parisiennes de 1870 à 1914*, Paris, 1994. Ouvrage de référence pour l'architecture scolaire du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>34</sup> ADG 2 O 646 pour le plan. Carte postale avant modifications récentes (*coll. part.*)

<sup>35</sup> ADG 2 O 646 Restauration de la mairie-école en 1882-1883 ; travaux de peinture, chaulage, réparations diverses de toiture, menuiserie et vitrerie ; réfection des parquets et pavés.

Rien à redire sur le mobilier scolaire que la loi prescrit aux communes de fournir. Au détour d'une phrase, il est dit qu'il existe une armoire-bibliothèque, rendue obligatoire en 1860, des cartes murales, des cahiers, des ardoises, des livres. Edmond Vermeil nous renseigne sur les manuels en usage, à Congénies [34] comme dans d'autres écoles selon lui, *L'Histoire de France* d'Ernest Lavisse, la *Géographie* de Pierre Foncin, *Le Tour de la France de deux enfants* et *Francinet* de G. Bruno. Dans ces années-là cependant, la collection complète de ces ouvrages n'était pas générale. Cette école est bien équipée, ce qui montre une participation financière de la commune, active et précoce <sup>36</sup>.

### *Des élèves présents*

Les effectifs sont relevés systématiquement, inscrits et présents. Rien n'est écrit des raisons de l'absentéisme, sauf qu'un 24 décembre, où l'instituteur remplace un jour d'absence, certains petits seraient malades ! Quand Edmond Vermeil fréquente l'école communale, Bonfils est inspecté deux fois. Le 2 février 1885, sur 37 inscrits, 32 sont présents. Le 4 février 1887, sur 32 inscrits, 28 sont présents, soit 87% de taux de présence. Au cours de la carrière de Bonfils, la médiane des inscrits est de 36, dans une fourchette principale de 30 à 40 inscrits. La médiane des présents est de 31, dans une fourchette de 27 à 34. À partir de 1908, les effectifs diminuent et tournent autour de 30 inscrits. L'absentéisme est limité et se situe habituellement entre 10 et 15%. Quelques pics apparaissent les 23 et 24 décembre ainsi qu'un 29 juin, pour des raisons faciles à se représenter ; l'absentéisme est alors de 25% environ. Les inspecteurs ne parlent quasiment pas, comme cela pouvait être le cas ailleurs, de l'absentéisme. Cependant, en 1906, il est noté que la fréquentation n'est pas régulière, seule mention au demeurant sur la période.

Le maître organise de façon habituelle la classe en trois cours, cours préparatoire (cp), cours élémentaire (ce) et cours moyen (cm), en cinq ans, pour des enfants de 6 à 11 ans. Le cours préparatoire ne durerait

<sup>36</sup> La présence de ces manuels n'était pas systématique dans les écoles de la Haute-Vienne à l'époque, selon Alain Corbin.

que l'année de l'apprentissage de la lecture. Cependant, le jeune Edmond Vermeil, né en 1878, y entre en 1884 avec son frère Alfred, né en 1879. Ce dernier aurait donc eu seulement cinq ans <sup>37</sup>. Des comparaisons peuvent être faites sur six années, dont quatre presque consécutives, 1906, 1907, 1909 et 1910 (*voir tableau page suivante*).

[35]

*Organisation des cours dans la classe de Bonfils à Congénies (1895-1910).*

Année	CP	CE	CM	inscrits
1895	15	5	14	34
1900	22	13	11	46
1906	10	16	10 (*)	36
1907	13	12	9 (*)	34
1909	7	11	8	26
1910	11	5	10	26
Total	78	62	62	202
%	38,6	30,7	30,7	100

\* un élève a le certificat d'études.

Ce tableau donne des tendances. Sur 62 élèves du cours moyen, seulement deux ont le certificat d'études, que l'on passe à l'époque à onze ans. Le cours préparatoire est surreprésenté en nombre d'élèves alors qu'il n'est fréquenté en principe qu'une seule année. Le cours élémentaire a un nombre d'élèves très variable d'une année à l'autre. Nous ne pouvons pas suivre les cohortes d'élèves, même si les chiffres de 1906 et 1907, puis de 1909 et 1910, sont très proches. L'hypothèse qui mérite d'être avancée est celle d'une fréquentation traditionnelle de l'école primaire rurale, pour la plupart des enfants et des familles. On vient pour apprendre les rudiments et on quitte l'école

<sup>37</sup> L'artilleur Alfred Vermeil, mort pour la France le 7 octobre 1918 lors d'une permission à Générac (Gard), est né, d'après sa fiche, le 8 septembre 1879 à Vevey (Suisse), classe 1899. (Consultation en ligne du site [memoiredeshommes.sga.defense](http://memoiredeshommes.sga.defense)).

progressivement ; dès le cours élémentaire, l'inscription pourrait ne pas être reprise. Le vice-recteur de la Corse en 1904 décrit une situation semblable avec un cours préparatoire plus chargé que les autres <sup>38</sup>. L'instituteur repère aussi quels enfants seraient susceptibles d'être présentés au certificat d'études et peut être amené à convaincre les familles de leur laisser terminer le cursus primaire qui les préparera au certificat. Edmond Vermeil parle de « bifurcation quasi fatale » pour des camarades de classe de condition très modeste qu'il considérait comme intelligents. Les réserves implicites du dernier inspecteur seraient alors compréhensibles quand il écrit « niveau des études moyen » en 1912 et 1913. Il exprime des exigences de résultats pour les ruraux aussi car la société change, le secteur tertiaire se développe à la campagne comme à la ville et les professions se diversifient, nécessitant une correcte maîtrise des rudiments.

La photo de classe de Congénies du début du siècle, qui montre Bonfils à l'âge d'environ 40 ans, vient renforcer l'hypothèse ci-dessus. La photo est prise devant les latrines ; un grand, près du maître, a l'âge de servir de moniteur pour les petits que nous voyons assez nombreux. Des frères se remarquent à leurs vêtements et à leur coupe de cheveux semblables. Ces enfants sont bien mis, [36] bien chaussés, propres, avec des blouses nettes. Ils donnent l'impression de venir d'un milieu rural assez aisé. Mais peut-être avait-on sorti les vêtements du dimanche à l'occasion de la venue du photographe ! Que dans ce milieu des parents aient pu envisager des études longues pour leurs enfants, au vu de ce souci vestimentaire, ne doit pas surprendre. Vermeil décrit comment sa famille s'organise pour la scolarité au lycée de Nîmes de ses trois fils aînés <sup>39</sup>. Au début du siècle, l'exigence a pu venir aussi de l'institution, avec au cœur le certificat d'études, fin des études pour quelques-uns, sésame pour des études générales pour un Edmond Vermeil.

<sup>38</sup> Jean-François CHANET, *L'école républicaine et les petites patries*, Paris 1996, p. 237. Ce responsable écrit que les petits du cours préparatoire sont « en général beaucoup plus nombreux que les autres cours réunis ».

<sup>39</sup> Edmond avait également deux sœurs, Marthe et Lucie qui, selon un témoignage, ont poursuivi elles aussi des études secondaires à Nîmes.

### ***III. Le maître d'école Bonfils, estimé et estimable personnage de Congénies***

Les inspecteurs le disent, les uns après les autres, Bonfils est estimé, il est dévoué. Ils nous informent dans leurs rapports sur la façon dont le maître conduit la classe, sur cette alchimie qu'est la relation pédagogique. Et d'abord sur son apprentissage du métier.

*1885-1896 :*

*la prise en mains par les inspecteurs primaires*

À l'issue des quatre premiers rapports, Bonfils atteint la note de 13/20 qui sera la note pivot de sa carrière, avant la baisse des dernières années d'activité. Il a donc atteint un seuil de compétence aux yeux de l'institution. Trois frères Vermeil ont fréquenté l'école communale dans ces années-là et ont assisté à des inspections de Bonfils. Sauf absence exceptionnelle, le 2 février 1885 et le 4 février 1887 Edmond, né en 1878, est présent ; le 26 novembre 1895, ce devait être le cas de Georges, né en 1885. La 4<sup>e</sup> inspection a lieu le 23 décembre 1896. Entre temps, le maître a aussi vu passer Alfred, né en 1879 <sup>40</sup>. Quelques années plus tard, ce sera le tour de Charles de se retrouver sur les bancs de l'école.

En février 1885, Bonfils est là depuis un mois et l'inspecteur lui rend visite. Son rapport est succinct. Sur la question de l'enseignement, il écrit : « Assez soigné. Pas assez méthodique. Nous verrons. A besoin d'apprendre son métier ». Sur la question des relations avec la population, la réponse est positive : « A été bien accueilli ». Il sera la bonne personne au bon endroit quand il aura amélioré sa formation de base. En pays protestant, on a nommé un protestant, confession indiquée sur sa fiche professionnelle, selon l'usage de l'époque. En 1887, l'inspecteur n'a pas l'indulgence de l'enfant Vermeil et le rapport est calamiteux. Bonfils était-il distrait par la question de son mariage qui surviendra à la fin de cette même année ? La situation est ainsi

<sup>40</sup> Georges et Charles, deux fils du négociant en vins Joachim Vermeil, ont exercé la profession du père ; Alfred est décédé en 1918.

résumée : « Jeune et inexpérimenté ; ne travaille pas assez au perfectionnement [37] de son instruction pédagogique ». La discipline laisse à désirer, les élèves bavardent, les devoirs sont mal choisis, et pas bien corrigés. De ce fait, « les résultats sont médiocres ». Les conseils donnés par l'inspecteur, écrit-il, doivent être mis en application. Le dernier rapport de 1896 le relève. C'est mieux en lecture et récitation ; en français, les conseils produisent des résultats. Avec enfin, au soulagement des deux parties : « Classe en meilleure voie ». Il lui a fallu dix ans à Congénies et quinze ans d'enseignement pour trouver une façon de procéder qui convienne à la fois au maître, à l'institution et aux élèves<sup>41</sup>. Presque la moitié de la durée de sa carrière. Il est considéré désormais comme un assez bon instituteur à qui il n'est plus rien reproché d'essentiel.

### *L'enseignant dans sa classe*

Nos informations reposent sur le témoignage d'Edmond Vermeil dans ses *Souvenirs* et des rapports d'inspection. Les visiteurs se fient à ce qu'ils lisent dans les cahiers, à ce qu'ils observent et entendent dans les réponses à leurs propres questions aux élèves. Bonfils suit les programmes, l'emploi du temps et les instructions officielles, nous dit l'inspecteur de 1896. Vermeil le dit aussi : il apprend les fleuves de France dans la *Géographie* de Foncin, mais n'imaginait pas que le Vidourle soit un fleuve au sens scolaire du mot, quand il est interrogé le jour du certificat d'études, à Sommières.

À l'oral, écrit-il, l'examineur me demanda de lui parler des fleuves du Gard. J'alignai rapidement le Rhône, le Gardon, etc. ... puis restai coi. Eh bien, mon petit ami, me dit l'examineur ! Sur quelle rivière sommes-nous donc ici ? Je répondis comme si l'on m'arrachait une dent, « sur le Vidourle ». Habitué par le livre de classe de Foncin à m'occuper de l'univers terrestre au lieu de connaître le pays que j'habitais, il me semblait impossible

<sup>41</sup> L'instituteur Beaumard, de Morterolles, a mis aussi dix ans à atteindre sa note maximale. Il est noté entre 14 et 16/20. Sur proposition de l'Inspecteur d'Académie, il obtient une médaille de bronze pour ses conférences, selon Alain CORBIN, *op. cit.*, p. 23 à 37.

qu'on m'interrogeât sur un cours d'eau bien connu dans la région. En bref, je fus reçu.

L'examineur s'appuie sur l'un des principes de base de la pédagogie, qui est de partir de ce qu'on connaît pour aller vers le général, de la petite patrie vers la République, un enseignement du patriotisme qui ne va pas de soi, au vu de ce témoignage <sup>42</sup>. Vermeil se souvient qu'à la fin de la journée de classe, Bonfils lisait « des histoires passionnantes, visions de l'histoire de France ». Il évoque le patriotisme ambiant, dans l'ombre de la défaite de 1870. Son père avait participé à des combats et, dit-il, en parlait souvent.

J'en avais l'âme profondément étreinte et n'ai point oublié ce que l'école primaire nous a inspiré, à mes camarades et à moi, de patriotisme naturel et sain en sa pleine légitimité. Certes nous ne connaissions pas les origines [38] de la guerre. Le secret de la défaite nous échappait totalement. Mais nous avions l'intuition de la patrie mutilée.

Les inspecteurs avaient d'abord le souci des apprentissages de base. À Gallician, le maître Boissonnade doit veiller à l'essentiel : parler, lire, écrire, compter, réciter. Parler ! Ne pas parler trop bas ni de façon monotone. À Congénies, avec Bonfils, « les enfants ne parlent pas assez » (1898) et « il faut exercer les enfants à parler, à répondre » (1906 et années suivantes). Cependant, à Nîmes, dans la classe de Gustave Cabanes, les élèves répondent volontiers lors des interrogations et surtout, c'est souligné, posent au maître des questions que l'inspecteur juge très suggestives (1909 et 1911). Il s'agit de la maîtrise de la langue française qui est implicitement évoquée. Vermeil évoque sa surprise, à l'âge de quatre ans, d'entendre les conversations en occitan des villageois autour de sa famille arrivant de Suisse. La Suisse est le pays de sa mère, où ses parents se sont rencontrés et où il a vécu depuis sa naissance à Vevey. Francophone en famille, ainsi qu'on peut le supposer, Edmond est plus habile que d'autres dans les apprentissages scolaires qui se font dans cette langue.

<sup>42</sup> Jean-François CHANET, *op. cit.*, p. 230 et 361.

Les inspecteurs de Bonfils observent la façon dont les cahiers sont corrigés. Ils s'informent sur ce qu'il reste des leçons de morale, de géographie, d'histoire, par exemple sur le XVII<sup>e</sup> siècle ; sur ce que les enfants ont compris ; ils posent des questions concernant les sciences et l'antialcoolisme (1906). Les visiteurs sont attentifs à la qualité de la lecture et de la récitation, à l'habileté en calcul, au côté pratique des exercices. Quelques remarques sur la gymnastique et les exercices militaires en 1887 où les deux sont jugés « assez bien » ; sur le dessin, estimé peu ou pas ou « faible », selon les années. À propos du chant, Edmond décrit longuement comment procédait le pasteur Farel quand il venait donner des cours de chant aux garçons ainsi qu'aux filles dans l'école. Grâce au solfège de Marmontel, il a pu chanter les grands airs de la musique classique ; les cantiques de l'Église méthodiste renforçaient, estime-t-il, cette initiation musicale. L'inspecteur de 1896 le signale : « Le chant : méthode chiffrée, enseignée par le pasteur protestant ». En 1887, on entre en chantant et en bon ordre. En 1895, le chant est perçu comme désagréable car les enfants crient ; l'année suivante, il est encore trop bruyant. Puis il n'est plus question du chant. Les réserves récurrentes sur le travail de Bonfils portent sur la longueur jugée excessive des exercices, la monotonie du ton, la classe pas assez vivante ; il est aussi demandé de mettre une note ou une appréciation en composition française (1911 et 1912). En 1900, l'enseignement moral et patriotique est jugé excellent.

La spécificité de cette école est son cours unique d'une trentaine d'élèves. L'enseignant tend à diviser sa classe en petits groupes peu ou prou homogènes de 5 à 10 élèves : « ne lisent pas », « petit cours moyen », commente l'inspecteur. Un grand élève peut devenir moniteur pour les plus petits. Les grands sont bien [39] aidés par le maître. Les conseils abondent sur la façon dont Bonfils pourrait davantage s'occuper des plus petits. Ceux-ci, qui ne lisent pas, posent en effet des problèmes de discipline parce qu'ils ne sont pas assez « occupés » ; la remarque revient souvent. En 1911, les jeunes du cours préparatoire sont un peu « turbulents » et en 1912, ils sont jugés « bruyants ». Ils ont bien des cahiers de modèles d'écriture mais il conviendrait aussi, à l'occasion, de leur donner des ardoises, des cahiers à double réglure, de leur faire faire du calcul. Il y a donc réserve sur l'écart entre la qualité du travail obtenu avec les « premiers », est-il écrit en 1908, et le manque de stimulation pour les petits du cours préparatoire. N'oublions

la tendance à la baisse de fréquentation progressive de l'école au cours de la scolarité, du cours préparatoire au cours moyen ; cette première année est donc capitale pour quelques-uns.

Cette attention aux meilleurs était aussi nécessaire pour la réussite au certificat d'études, auquel peu étaient présentés avant la Grande Guerre. C'est dans ce groupe que se remarquaient des enfants comme Edmond, qui intégrera le lycée de Nîmes. Il nous dit que, sur cinq présentés, quatre sont reçus en 1889 ; un inspecteur mentionne trois élèves présents qui ont le certificat, en mai 1905.

Le cours unique n'était pas considéré comme favorable à la réussite des élèves, comme l'écrit le vice-recteur de la Corse en 1904. Il déplore que le maître se consacre aux élèves préparant le certificat d'études et néglige les plus jeunes : « Les tout petits, ceux qui ne savent ni lire ni écrire ni parler français, sont livrés à eux-mêmes ou confiés à des moniteurs ». Il poursuit : « en réalité, il ne s'occupe pas d'eux » et « il use et il abuse des moniteurs qui passent des heures à faire répéter aux bambins des lettres, des mots et des phrases dont ils ne saisissent pas le sens »<sup>43</sup>. Dans le contexte du cours unique, avoir su lire, écrire et s'exprimer couramment en français au seuil du cours préparatoire doit être considéré comme un avantage favorable aux enfants Vermeil.

### *L'enseignant dans son village*

Fonctionnaire payé par l'État, l'instituteur doit aussi être actif dans ce qui est appelé « les œuvres postcolaires ». Bonfils n'est pas secrétaire de mairie, bien que recevant une indemnité supplémentaire de 100 francs. Il est indiqué comme sous-caissier de la Caisse d'Épargne locale (mentionné de 1899 à 1916), activité bénévole<sup>44</sup>. Il doit encourager la Caisse d'Épargne scolaire : sept enfants cotisent pour 120 francs en 1887. L'inspecteur voudrait voir se développer la mutualité scolaire et insiste entre 1906 et 1910. L'explication avancée est qu'au village, une autre œuvre existe qui empêche d'accroître le nombre des cotisants. Il ne sera plus revenu par la suite sur le sujet. La bibliothèque

<sup>43</sup> Jean-François CHANET, *op. cit.*, p. 237.

<sup>44</sup> La somme de cent francs correspond peut-être à un supplément communal pour les activités postcolaires.

scolaire [40] est destinée aux grands élèves et aux adultes ; le nombre de prêts est relevé et constituerait une preuve du rayonnement de l'enseignant : 0 livre prêté en 1906, 31 en 1908. Il faut développer la lecture, lui dit-on ! On attend aussi qu'il fasse des conférences publiques ou des cours d'adultes, qui seront plus ou moins suivis, entre 1896 et 1906. Le nombre d'assistants est parfois relevé <sup>45</sup>. Mais ce qui remplit le soir la salle de classe est, à partir de 1907, les lectures publiques appelées aussi « lectures populaires ». Elles sont fort « goûtées » à Congénies et réunissent 50 puis 40 personnes en 1907 et 1908. De 1907 à 1911, l'instituteur poursuit ses lectures puis s'interrompt, ayant des problèmes de santé. Selon le *Dictionnaire* de Ferdinand Buisson, il s'agissait de causeries autour de lectures d'œuvres littéraires qui ont eu tendance à remplacer les conférences dans les communes, à la suite du succès de la formule lancée vers 1895 ; les grands auteurs français étaient à l'honneur. Nous ne savons pas ce que Bonfils a pu lire et commenter devant son auditoire <sup>46</sup>.

Il doit aussi faire les conférences prescrites pendant la guerre ; il écrit en novembre 1916 qu'il n'a pu faire celle sur l'emprunt car il a eu peur de ne pouvoir achever et de perdre sa voix avant la fin de son propos. Mais, dit-il, il a cotisé lui-même et fait campagne en tant que sous-caissier de la Caisse d'Épargne. L'instituteur, agent de l'État, en est une courroie de transmission dans les villages où il met en place l'information souhaitée, sur l'alcoolisme ou la nécessité de souscrire aux emprunts pendant la guerre, sur l'aspiration à un savoir. Être bien accepté et apprécié dans le village était de ce fait préférable.

<sup>45</sup> L'ouvrage d'Alain Corbin, *Les conférences de Morterolles*, est écrit autour de la fréquentation des dix conférences prononcées par l'instituteur Beaumord dans l'hiver 1895-1896. Ne disposant que du titre de la conférence, l'auteur en donne un énoncé imaginaire qu'il suppose proche de la réalité. Histoire, géographie coloniale et agriculture étaient au menu des nombreux habitants venus le soir à l'école, la moitié des hommes et un quart des femmes de ce village du Limousin. En comparaison, les chiffres de Congénies sont faibles, avec 50 personnes venues pour 700 habitants, lors des lectures populaires postérieures de dix ans.

<sup>46</sup> D'après le *Dictionnaire*, *op. cit.*, art. « Lectures populaires », les causeries portaient sur les auteurs classiques français du XVIII<sup>e</sup> siècle (Corneille, Racine, Molière), Regnard, Victor Hugo, Voltaire, Saint-Simon et Michelet, ainsi que Shakespeare.

### *L'enracinement au village*

La tombe Bonfils-Canel dans le cimetière de Congénies est le signe d'un enracinement dans ce village, alors que le couple n'a pas eu de descendant. Codognan représente l'enfance et la jeunesse. La famille Bonfils est une famille protestante dont un aïeul est venu du village voisin d'Aigues-Vives au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Des cousins Bonfils et Froment du côté de la mère Orphise Froment y vivent. Paul, le frère de Julien, devient employé de commerce à Nîmes, où il est dit époux Rouquier<sup>47</sup>. À Codognan, selon [41] nos sondages (années 1874-86), les vocations d'instituteurs se remarquent : cinq entrent à l'École Normale de Nîmes et deux sont mentionnés comme passés par Dieulefit. Parmi les villages voisins, seul Gallargues fournit une cohorte aussi fournie. La mère de Julien, qui est veuve, vit avec Julien à Congénies au moment de son mariage et cette branche Bonfils semble avoir désormais quitté le village d'origine.

À Congénies, Julien a rencontré sa future femme, Rachel Canel, fille d'un menuisier puis entrepreneur de Travaux publics, originaire de Suisse. Sa mère, Eunice Bertin, est originaire de Congénies. Plusieurs membres de la famille Canel, venus de Suisse comme menuisiers ou boulangers au milieu du siècle, se marient sur place. Rachel apporte, selon le contrat de mariage, des meubles et un harmonium. Si l'apport de meubles est fréquent dans les familles de menuisiers, l'harmonium indique le goût et la pratique de la musique<sup>48</sup>.

Avec Rachel, les liens entre les familles Vermeil et Bonfils se sont resserrés. Le premier lien de parenté concernait la première épouse de Joachim Vermeil, père d'Edmond, qui s'appelait Émilie Emma Nouguier et était la cousine germaine du père de Julien. Chez les Bertin-Canel, on est aussi apparenté avec les Vermeil puisque l'oncle

<sup>47</sup> AC Cod., État civil 1 E 8. ADG 1141 W 261, Bureau d'enregistrement de Sommières, Mutation par décès, Mien Bonfils, 17 mars 1923. Paul est l'héritier de Julien, décédé sans postérité.

<sup>48</sup> ADG 2 E 82 4193, Registre d'Alexis Marguerit, notaire d'Aubais, contrat de mariage Bonfils-Canel, 13 décembre 1887.

d'Edmond est l'oncle par alliance de Julien. Sarah Bertin, épouse d'Antoine David Vermeil, est la sœur d'Eunice Bertin, mère de Rachel <sup>49</sup>.

Avec cette alliance, les liens familiaux se doublent de liens religieux dans l'Église méthodiste. Les familles Bertin, Canel et Vermeil y étaient actives, comme le montrent les archives de cette Église. On retrouve aussi leurs noms dans les registres de baptêmes et sépultures conservés et regroupés actuellement à l'Église de Codognan. Il s'agit là d'une agrégation à un des quatre groupes confessionnels locaux, trois protestants et un catholique. Julien ne semble pas avoir été inhumé en présence d'un pasteur méthodiste, à la différence de Rachel, ce qui pourrait témoigner d'une fidélité réformée ou d'un détachement religieux <sup>50</sup>.

Ce milieu protestant était-il particulièrement alphabétisé ? Les procès-verbaux de l'École du Dimanche de Congénies, dans les années 1860 et 1870, montrent les coûteuses distributions de livres au début de l'année civile, aux filles et garçons de tous les âges scolaires. L'alphabétisation générale est en voie d'achèvement et ces pratiques de lecture et dons de livres y participent <sup>51</sup>.

[42]

En effet, on sait d'après les archives militaires que dans ces années qui sont celles de la naissance de Julien, les villages protestants de la Vaunage et alentours ont un taux d'alphabétisation plus élevé que les autres. Qu'en était-il des filles ? La mère de Julien ne signe pas son acte

<sup>49</sup> AC Cod. et AC Cong., État civil.

<sup>50</sup> AP EMC Registre d'inhumations de Congénies. Sur les questions religieuses en Vaunage, voir dans Jean-Marc Roger, (dir.), *La Vaunage au XIX<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, les contributions documentées et complémentaires de Didier GATUMEL sur les catholiques et de Robert PIC sur les protestants.

<sup>51</sup> AP EMC Cahier des procès-verbaux des séances du Comité de l'École du Dimanche de Congénies (1861-1898). La famille d'Edmond Vermeil y est très active à la fin de la période. Les séances précédant la distribution des prix du 30 janvier 1898 se sont tenues chez Joachim Vermeil, prédicateur laïc et trésorier (1915). Sur dix personnes du comité, cinq sont des Vermeil : Joachim, David, Alfred, Madame Vermeil (Sophie Chaudet ?) et Lucie. Edmond Vermeil relate les dimanches de son enfance où il passait d'une séance d'École du Dimanche à l'autre, méthodiste et réformée, selon le désir de ses parents.

de mariage en 1860 et le futur instituteur signe à sa place « Vve Bonfils » pour attester de l'engagement familial à payer ses études à Dieulefit <sup>52</sup>. Un sondage dans les actes de mariage de Congénies, où se marient bien des jeunes filles originaires du village, montre trente mariages entre 1859 et 1862. Seuls deux nouveaux époux et quatre nouvelles ne signent pas, soit 7% et 14%, ce qui est peu et conforme, pour les jeunes gens, aux chiffres connus. En 1887, année du mariage de Julien et Rachel, seuls deux couples ne signent pas ; ils étaient cependant tous les quatre âgés de 60 à 64 ans. Leur scolarité éventuelle remontait donc à un demi-siècle.

Il faut remarquer toutefois que la tendance lourde vers 1860 est à la signature des pères et à la non-signature des mères des fiancés, dans ce milieu rural de petits propriétaires ou artisans. En 1887, les mères ont rattrapé leur retard, ce qui signifie que ces villageois n'ont pas attendu les lois de Jules Ferry de 1882. On pourrait conclure à une génération d'avance sur des zones moins alphabétisées. L'école des filles de Congénies a rempli son office.

Parmi les femmes qui n'ont pas signé leur acte de mariage, on trouve la mère de l'instituteur Gustave Cabanes qui vivait enfant à Congénies, futur conservateur de Muséum d'Histoire Naturelle de Nîmes, et la grand-mère vaunageole d'Edmond Vermeil, Suzanne Bénézet. L'alphabétisation, des hommes comme des femmes, ne signifie pas non plus l'accès à la culture savante. Edmond le remarque pour son maître Bonfils. Il avait un jardin secret, les poètes mineurs du XVIII<sup>e</sup> siècle <sup>53</sup>. Aimant la poésie, il lisait ces poètes à ses élèves en fin de journée. Il a donc pu être un modèle dans un milieu où l'on ne faisait pas de « fortes études », selon l'expression d'Edmond, et l'information prend ainsi un autre relief. La famille Vermeil où le livre religieux circulait et était valorisé n'était pas une roche nue sans terreau. Le lycéen, futur professeur en Sorbonne, découvrait néanmoins à Nîmes que ce qui lui

<sup>52</sup> AC Cod. État civil, Mariage Bonfils-Froment, 3 novembre 1860.

<sup>53</sup> Sur la curiosité intellectuelle des maîtres d'école, citons le cas de l'instituteur de Sommières Noël Lafont, devenu maître de pension à Nîmes, qui écrit avoir plusieurs fois visité le Musée du Louvre dans sa vie ; ADG 97 J 2 Fonds Emilien Dumas, Lettre de Noël Lafont à M. de Rouville, 1871. Selon A. Corbin, l'instituteur de Morterolles demandait sa mutation pour une ville desservie par le train, pour pouvoir voyager. Cela participe de la « soif de savoir » de l'époque.

avait cruellement manqué dans ses jeunes années était la lecture et l'accès à la culture livresque.

[43]

## *Conclusion*

À Congénies, vers 1890, une famille d'une petite aisance rurale et pourvue de quatre garçons trouve chez un jeune instituteur fraîchement nommé dans son village des encouragements à des projets d'avenir. La famille Vermeil est francophone en ce pays occitan, fait suivre à ses fils une école maternelle d'où ils sortent sachant lire et écrire, avec un cadet entrant au cours préparatoire avec un an d'avance. Elle s'organise pour que ses fils poursuivent des études au lycée de Nîmes, ville proche reliée par le chemin de fer. On la voit jouer un rôle actif dans l'Église méthodiste où le livre est valorisé. La famille Vermeil a dû se poser des questions sur l'avenir de ses quatre fils. Quel avenir dans le commerce des vins avec une viticulture en crise, quelle promotion sociale leur assurer, sachant que le père est chef d'entreprise ?

Quel rôle a pu jouer, dans les décisions à prendre, le jeune instituteur des garçons, Julien Bonfils ? Il a été jugé excellent par l'enfant et sa famille, même si son inspecteur le trouvait perfectible. Protestant, il a été bien accueilli à son arrivée et il a su rayonner dans des activités postscolaires bénévoles. Ses liens avec l'Église méthodiste l'ont particulièrement intégré à ce groupe étroit où Joachim Vermeil père était prédicateur laïc. Dans ce contexte, Bonfils a pu être écouté, s'il a été consulté, sur les capacités des uns ou des autres. Il était efficace auprès de ses meilleurs élèves et a été rappelé à ses obligations à l'égard de tous les enfants scolarisés, par les inspecteurs en visite. Il a su préparer Edmond Vermeil au certificat d'études et lui a donné ainsi le moyen de quitter le village pour le lycée de Nîmes.

Gardons-nous d'oublier le désir de l'adolescent. Questionné par son père sur une éventuelle vocation dans le commerce, il est sûr, à quatorze ans, que là n'est pas sa vocation et qu'il souhaite poursuivre des études générales. Ce qui l'a amené à l'agrégation d'allemand puis à l'enseignement universitaire. L'homme âgé écrivant quelques pages de

*Souvenirs* s'est remémoré, avec une affection indulgente, le jeune instituteur communal qui a accompagné son fort désir d'apprendre <sup>54</sup>.

Danielle Bertrand-Fabre

<sup>54</sup> Remerciements à Sybille et Denis Bataille, Mélanie Boidin-Bohm, Marcel et Pierrette Bosc, François-Robert Magdelaine, Pascal et Nicole Maurin, Jacques Meine, Jean-Marc Roger.

[44]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**

**PREMIÈRE PARTIE**

**4**

---

**LE RÔLE DU PASTEUR DANS  
LA VIE ET LA SOCIABILITÉ  
VILLAGEOISES : PIERRE FAREL  
(1842-1923) À CONGÉNIES**

**par Pierre-Yves Kirschleger**

[Retour à la table des matières](#)

« Les protestants ne constituent généralement en France que des groupes minoritaires dispersés », écrivait André Siegfried, de l'Académie Française, « mais dans la région des Cévennes et notamment dans les départements du Gard, de l'Ardèche, de la Lozère, ils forment des blocs massifs où le complexe de la minorité ne joue plus : ce sont eux qui impriment au pays sa personnalité, non seulement religieuse, mais sociale et même politique. »<sup>55</sup> Et au cœur même de ce Midi protestant, un terroir semble, plus encore que les autres, incarner cette personnalité protestante : la Vaunage. On lit dans *l'Histoire des Camisards* de 1744 :

<sup>55</sup> André SIEGFRIED, « Le groupe protestant cévenol sous la III<sup>e</sup> République », dans *Protestantisme français*, Paris, Plon, 1945, p. 23. En 1870, les protestants constituent 30% de la population du Gard, le département le plus protestant de France, avec 130.000 habitants protestants, soit presque autant que l'ensemble de la population de la Lozère.

Quand on descend des Montagnes des Sévennes, on rencontre un spacieux & magnifique Vallon, appelé la Vaunage. Ce Vallon se joint à une vaste Plaine, qui a la Ville de Nîmes, au Levant ; la Mer, au Midi ; & la Rivière de Vidourles, au Couchant. La Plaine & le Vallon, ne forment ensemble qu'une seule & même Contrée, si peuplée, par la quantité de Villages, & de Maisons, dont elle est remplie, si riante, & si fertile, que les Réformez l'appelaient anciennement la petite Canaan. Avant que l'Édit de Nantes eût été révoqué, on y comptait plus de trente de leurs Églises <sup>56</sup>.

Voilà donc la Vaunage, une cuvette fertile entourée de collines avec cyprès, pins, chênes verts et oliviers ; une terre d'agrément aux paysages riants, avec en son cœur le Rhône pour la baigner ; mais surtout, une petite Canaan, une « terre bénie de Dieu », dont le chef camisard Jean Cavalier fit un temps son royaume... Et parmi les bourgs de ce petit pays, Congénies.

L'Église locale jouant un rôle fondamental dans la vie de la communauté réformée, le pasteur du troupeau compte tout naturellement parmi les « autorités », aux côtés du maire, de l'instituteur, du notaire, du plus gros propriétaire... À Congénies, c'est le pasteur Pierre Farel qui, durant le long ministère de toute une vie, va guider et soutenir la communauté réformée. Né à Congénies en 1842, pasteur toute sa vie à Congénies, décédé à Congénies en 1923, Pierre Farel fut tout à la fois une figure religieuse, une figure sociale, une figure intellectuelle également, une figure permanente pourrait-on dire : son rôle dans la vie et la sociabilité villageoises tout comme son influence sur le [45] jeune Edmond Vermeil ne sauraient donc être sous-estimés - alors, partons sur les traces de ce pasteur Farel.

Tout commence donc un 1<sup>er</sup> mars 1842, à Congénies. Selon une tradition familiale bien établie, le jeune garçon qui vient de naître est prénommé Pierre, comme son père avant lui, comme son grand-père, comme son arrière-grand-père, comme son arrière-arrière-grand-père : c'est le privilège de l'aîné que de porter ce prénom, comme la pierre sur

<sup>56</sup> *Histoire des Camisards où l'on voit par quelles fausses maximes de politique et de religion la France a risqué sa ruine sous le règne de Louis XIV*, Londres, Moïse Chastel, 1744, tome premier, p. 211.

laquelle se bâtit la famille. Aussi loin que l'on s'en souvienne, la famille habite Congénies. Le quadrisaïeul, Jacques Farel, est ménager au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire paysan propriétaire de ses biens. Les inventaires de partage successifs mentionnent les biens accumulés par la famille : une maison d'habitation avec bergerie, basse-cour et jardin, le tiers d'un moulin à huile, des vignes et des olivettes, des prés et un champ d'amandiers... Son père, Pierre Farel (1818-1879), épouse à 20 ans à peine, en octobre 1838, Adèle Jaulmes. Il est propriétaire cultivateur, comme son père et son beau-père, Jean Jaulmes. Voici justement le portrait de Jean Jaulmes, décédé à 88 ans en avril 1859, dressé par l'un de ses petits-fils :

J'ai connu et vénéré mon grand-père maternel, vieux huguenot de ma famille qui nous relie par ses traditions aux origines huguenotes, par sa vie nous a donné l'exemple de la fidélité à la foi huguenote et par sa fin a fortifié nos espérances chrétiennes. J'ai connu cet octogénaire, dans sa vieille demeure des quartiers antiques du village, vers laquelle, dans ma première enfance, ma mère m'envoyait fréquemment, au bras droit un petit panier avec sèbile soigneusement callée et recouverte, au bras gauche un petit mouchoir quadrillé de violet clair, précautionneusement arrimé au brassard, le bord opposé libre, flottant en bannière, toujours prêt pour les... corrections nasales : Marche doucement, recommandait ma mère, et va à mon oustaou porter ceci à mon père : en entrant, mouche-toi et dit bonjour... Je le vois, au cours des jours et des saisons, l'été à l'ombre de son chai charretier, l'hiver au cagnard ensoleillé de son aire abritée, assis devant sa Bible in-folio, posée sur un pupitre rustique, confectionné par lui dans son atelier agricole, avec un plateau de sapin chevillé sur quatre pieds de saule.

Le jardin potager du grand-père était compartimenté en six planches égales, trois à droite, trois à gauche du sentier commun, entre deux rigoles d'irrigation - soit trois productions à répartir entre ses trois filles.

Le bon vieillard huguenot, dans ses séances d'arrosage, repassait mentalement les textes de foi et de promesses, d'amour et de paix au rythme silencieux, lent et persévérant de sa balandre, remontant la seille remplie au puisard d'eau courante, versée dans l'auge répartitrice et canalisée vers les trois parts... Très souvent, nous les enfants, après la classe d'après-midi,

dans nos corvées d'eau potable vers la fontaine du pioch du moulin à vent, nous apercevions le triangle du fléau puiser monter et descendre par-dessus le mur : Grand-père est au jardin... entrons. La porte poussée, [46] la troupe entrée, l'aïeul arrêta la manœuvre et, l'œil accueillant mais quelque peu inquiet : Mes Jeannots, avancez doucement. Tirant de sa poche une bonbonnière en fer blanc... Tenez, prenez chacun un morceau de sucre et retirez-vous en bon ordre... <sup>57</sup>

Ces « Jeannots », ce sont le jeune Pierre Farel et son frère Gédéon, né trois ans après lui, en 1845. Dans la lente succession des générations où les fils vivent au même endroit que leurs pères et exercent la même profession, ces deux-là vont innover, se tournant vers des métiers intellectuels, tout en restant enracinés dans le terroir familial : l'aîné sera pasteur, le puîné docteur - ce sera le « bon docteur Farel » de Calvisson <sup>58</sup>.

Pierre Farel fait ses études secondaires à l'*Institution Olivier* de Ganges. Fondée en 1843, l'Institution Olivier accueille en moyenne 80 élèves, malgré un prix de pension relativement élevé de 650 francs par an. Son succès, immédiat, fut durable, grâce à son équipe pédagogique et à son excellente réputation. L'inspecteur d'Académie, lors de sa visite de 1850, relève ainsi que « les élèves de la première classe semblent assez bien comprendre la physique et les mathématiques enseignées par M. Olivier » ; « la discipline est excellente et, en définitive, conclut-il, les études bonnes. » Le rapport présenté au Conseil académique en 1857 par le doyen Siguy, de la Faculté des lettres de Montpellier, fait le même constat : « Il n'y a que deux pensions qui méritent d'être remarquées pour la direction des études et pour l'éducation proprement

<sup>57</sup> Gédéon FAREL, conférence prononcée devant les membres de l'association « Les Amis des Moulins de Calvisson », publiée par Jean-Marc Roger dans le *Bulletin municipal de Congénies*, n° 25, juin 1991.

<sup>58</sup> Gédéon Farel (1845-1925), docteur de la Faculté de médecine de Montpellier en mai 1871, s'installa aussitôt à Calvisson, où il épousa en août 1872 Othilia Gausset. Voir René MÉJEAN, « Le Docteur Farel et le Roc de Gachone », in Jean-Marc Roger (dir.), *La Vaunage au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lacour, Nîmes, 1996, pp. 427-440.

dites. Ce sont les pensions de l'abbé Alauzet [à Montpellier] et celle de M. Olivier à Ganges ». <sup>59</sup>

Le directeur, Jacques Étienne Olivier, appartient aux milieux revivalistes : membre du consistoire, il tient chez lui des réunions d'hommes le samedi, où il prêche lui-même ; il est membre de la branche française de l'Alliance Évangélique, et accueille dans ses locaux les conférences trimestrielles des Unions Chrétiennes de Jeunes Gens. Chaque matin et chaque soir, dans la salle d'étude, Olivier fait un culte pour les élèves ; le dimanche, ceux-ci sont amenés au temple. Ainsi, l'Institution Olivier a pu développer et maintenir un niveau intellectuel élevé, associé à une foi vivante ; il n'est donc pas étonnant qu'une génération de pasteurs en soit sortie : Étienne Albin Mazel né en 1837, Zacharie Arnal et Jules Bonhoure nés en 1839, Matthieu Gallienne, Auguste Malignas, Polydore Vesson nés en 1840, Daniel Coussirat [47] et Jules Vielles nés en 1841, François Garipuy et Pierre Farel de 1842, Charles Pages né en 1844, Jules Folz né en 1846, Charles Philip né en 1849, Paul Albert Bastide de 1852, Henry Olivier, l'un des fils du directeur, né en 1857, et celui qui deviendra le plus célèbre, Auguste Sabatier (1839-1901), « lumière du protestantisme français », selon une expression de l'époque, futur doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris et grand théologien <sup>60</sup>.

Parmi les élèves, d'autres seront médecins, notaires, négociants, filateurs, ou scientifiques de renom comme Armand Sabatier, membre correspondant de l'Institut de France, ou les frères Émile et Gustave Planchon. Et précisément, Pierre Farel, quoique plus jeune, a appartenu au cercle d'amis d'Auguste Sabatier, avec Louis Massebieau, Zacharie Arnal, Vesson, Bonhoure, Coussirat <sup>61</sup>...

En août 1861, Pierre Farel obtient son baccalauréat es lettres. Âgé de 19 ans, titulaire du bac et recommandé par son Conseil presbytéral,

<sup>59</sup> François MAZEL DEGANS et Annie MAZEL GOURON, *Protestantisme et enseignement en milieu cévenol : l'institution Olivier de Ganges, 1842-1866*, Paris, L'Harmattan, 2009, pp. 15-16.

<sup>60</sup> On pourrait ajouter ici Louis Massebieau (1840-1904), qui ne fut pas pasteur mais historien et théologien, maître de conférences à la Faculté de théologie protestante de Paris puis à l'École Pratique des Hautes Études.

<sup>61</sup> John VIENOT, *Auguste Sabatier. I. La jeunesse 1839-1879*, Paris, Fischbacher, 1927, p. 42.

Pierre réunit toutes les conditions pour s'inscrire à la Faculté de théologie, installée par Napoléon à Montauban. Les études durent cinq années <sup>62</sup>. Les deux premières forment « l'auditoire de philosophie » : deux années préparatoires où l'on aborde l'hébreu, où l'on se perfectionne en latin et en grec, ainsi qu'en anglais ou en allemand. Les trois années suivantes sont celles de « l'auditoire de théologie », où l'on étudie l'exégèse des deux Testaments, la théologie historique, la théologie dogmatique et la théologie pratique, ainsi que les sciences physiques et naturelles. Pour compléter son cursus, Pierre Farel choisit de faire une partie de ses études à l'étranger : à la Faculté de théologie de Genève, deux années universitaires en 1862-63 et 1863-64 <sup>63</sup>, mais aussi en Allemagne. « L'Allemagne nous apparaissait alors comme la terre promise de la théologie », témoignera plus tard Farel, et tout jeune faisait le rêve d'aller là-bas couronner ses études <sup>64</sup>. Auguste Sardinoux, alors professeur d'exégèse à Montauban, encourage ses étudiants à faire le voyage d'Allemagne <sup>65</sup> : tel condisciple qui « revenait tout chaud d'Allemagne » devient à son tour un ardent propagandiste du voyage, et « ce fut, raconte Farel, pendant les quelques [48] mois que [notre ami Jacot <sup>66</sup>] passa à Montauban pour la soutenance de sa thèse, son *Delenda Carthago* : Allez entendre Beck ! Nous allâmes, Meyer <sup>67</sup> et moi, entendre Beck, comme suggestionnés par cette parole ardente. » <sup>68</sup>. Farel va donc à Tübingen suivre les cours du grand théologien Johann Tobias Beck (1804-1878), dont l'enseignement le

<sup>62</sup> Pour une description détaillée des études de théologie, voir André ENCREVÉ, *Protestants français au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Les réformés de 1848 à 1870*, Genève, Labor et Fides, 1986, p. 978-987.

<sup>63</sup> Sven et Suzanne STELLING-MICHAUD (dir.), *Le Livre du recteur de l'Académie de Genève (1559-1878)*, Genève, Droz, 1975, tome 3, p. 271.

<sup>64</sup> Pierre FAREL, « D.-H. Meyer : son œuvre théologique », *Revue de Théologie et des Questions religieuses*, Montauban, 1895, p. 423.

<sup>65</sup> John VIENOT, *Auguste Sabatier, op. cit.*, tome 1, p. 169, 177 : Auguste Sabatier passera ainsi par Bâle, Tübingen puis Heidelberg, avec ses amis Polydore Vesson et Franz Jacot.

<sup>66</sup> Franz-Auguste JACOT (1838-1903) soutint une thèse intitulée *Essai sur la résurrection de Jésus-Christ* en mai 1866, où il examine les travaux théologiques allemands, de F.C. Baur et Richard Rothe notamment.

<sup>67</sup> D.-Henri Meyer, né en 1841, commença et termina ses études à Montauban avec Pierre Farel : il sera ensuite pasteur à La Roche-sur-Yon (Vendée).

<sup>68</sup> Pierre FAREL, « D.-H. Meyer : son œuvre théologique », *Revue de Théologie et des Questions religieuses*, Montauban, 1895, p. 423.

marqua profondément <sup>69</sup>. De là, Farel se rend à l'université d'Heidelberg pour écouter Richard Rothe (1799-1867), l'un des plus éminents théologiens d'alors, mais Farel est quelque peu déçu, et revient à Tübingen <sup>70</sup>.

Une fois leur cycle terminé, les étudiants qui ont « donné des preuves satisfaisantes de capacité religieuse et morale » sont autorisés à se présenter à l'examen qui leur permet d'obtenir le grade de bachelier en théologie. Outre les diverses épreuves écrites sur les matières enseignées, l'étudiant doit rédiger et soutenir un petit mémoire imprimé, appelé thèse : Pierre Farel choisit comme sujet *Les Miracles de Jésus et leur place dans son œuvre, d'après les synoptiques*, thèse qu'il soutient en juin 1866 devant un jury de quatre professeurs. Sa thèse est dédiée à son père et à sa mère, ainsi qu'à son très cher frère (*carissimo fratri*) - on ne peut mieux illustrer l'esprit de famille. Le sujet de sa thèse en dit beaucoup sur les convictions qui animent Pierre Farel : en ce temps de controverse aiguë entre évangéliques et libéraux au sein du protestantisme, en ce temps de remise en cause du surnaturel par une personnalité aussi célèbre qu'Ernest Renan qui vient de publier sa *Vie de Jésus* en 1863, Pierre Farel ne se situe pas dans le camp des adversaires des [49] « miracles de Jésus » <sup>71</sup>. Farel défend au contraire

<sup>69</sup> « J'en ai connu un autre [professeur de critique biblique], et c'était Beck de Tübingen, qui faisait très peu d'introduction et de critique, avait l'air de ne pas connaître Baur, mais introduisait directement dans ses livres, les lisait avec ses élèves et en exprimait la substance et la moelle », se souvient Farel (*Revue Chrétienne*, 1906, p. 305) ; « Aller entendre Beck, cela équivalait à faire une cure spirituelle. [...] Le cours de Beck, c'était la Bible elle-même se prouvant par sa seule vertu [...]. Aussi le bagage d'éducation que l'on rapportait des cours de Beck était mince, mais il formait en vous, à l'aide des Ecritures, l'homme spirituel qui juge de toutes choses (I Cor. II, 15), ce qui valait mieux. » (*Revue de Théologie*, Montauban, 1895, pp. 423-424).

<sup>70</sup> « Il m'a été donné d'entendre successivement Beck et Rothe », explique Farel, « je pensais bien d'avance que, des deux théologiens, c'est Rothe qui aurait ma préférence. C'est pour cela que je le gardais pour le dernier. J'étais plutôt prévenu contre la méthode de Beck qui consistait à aligner des textes ; je me sentais gagné d'avance à la méthode spéculative. [...] Or l'impression que Rothe a faite sur moi a été celle d'une pensée qui ne donne aucune sécurité. [...] C'est pour cela qu'après avoir entendu Rothe je revins à Beck. » (*Revue de Théologie*, Montauban, 1908, pp. 258-259).

<sup>71</sup> Dans un article pour partie autobiographique, Farel résumera ainsi ses idées théologiques : « Le surnaturel, le surnaturel chrétien était alors à l'ordre du

l'importance des miracles de Jésus, non pas d'un point de vue extérieur, matériel ou naturaliste, mais d'un point de vue exégétique et théologique : actes d'amour et de sainteté, les miracles produisent chez ceux qui en sont témoins la repentance et le désir de sainteté.

Après un stage de deux ans en tant que pasteur proposant, Farel est consacré au temple de Congénies le 28 avril 1869, en compagnie de deux condisciples, Emile Capilléry et Jules Méjean<sup>72</sup> : là, sous la présidence du pasteur Babut de Nîmes, sont réunis vingt-huit pasteurs. Voici ce que nous lisons sur le certificat de consécration :

Après nous être assurés que Monsieur Pierre Farel, natif dudit Congénies, a fait des études régulières dans les Facultés de Genève et de Montauban, que sa conduite est bonne, que sa foi est chrétienne et que ses principes dogmatiques et ecclésiastiques sont bien ceux de notre Église,

Après lui avoir adressé publiquement des exhortations fraternelles par l'organe dudit Babut, et avoir reçu de lui la promesse expresse de remplir fidèlement les devoirs du ministère évangélique, tel qu'il a été fondé par N.S.J.C. et pratiqué par ses apôtres.

En priant, lui avons imposé les mains, selon l'usage apostolique, en présence d'une assemblée nombreuse et recueillie, et lui avons conféré le droit de prêcher la Parole de Dieu de l'Ancien et du Nouveau Testament, d'administrer les sacrements, de bénir les mariages et généralement de remplir toutes les fonctions du ministère sacré, conformément aux règles de notre discipline ecclésiastique, partout dans notre dite Église, où le Seigneur l'appellera<sup>73</sup>.

jour. Les objections qu'on faisait ne nous touchaient guère ; nous disions avec Jésus : toutes choses sont possibles à Dieu et les miracles que Jésus avait accomplis ne nous surprenaient pas, étant donné que pour nous les faits de l'ordre spirituel, régénération, nouvelle naissance, salut en général, qui se passent dans l'âme par la foi en Jésus, étaient autant de miracles. Les guérisons qui lui sont attribuées dans nos Évangiles n'étaient que les preuves de sa puissance rédemptrice, à laquelle nous faisons profession de croire. » (*Revue de Théologie*, Montauban, 1895, p. 420).

<sup>72</sup> Emile Capilléry et Jules Méjean ont obtenu leur baccalauréat en théologie à Montauban en 1868.

<sup>73</sup> Certificat de consécration de Pierre Farel (archives Jean-Marc Roger).

Parmi les signataires, on remarque Louis Meyrargues, pasteur à Aimargues, qui n'est autre que le père de la jeune Jeanne Marie Louise, que Pierre Farel épouse au cours de l'été de la même année 1869. Sa femme apporte en dot un domaine situé dans l'Isère, à Mens <sup>74</sup>, où les jeunes mariés iront régulièrement en villégiature.

[50]

Un diplôme, un stage, une consécration et une épouse : le nouveau pasteur est désormais entièrement armé pour affronter son métier. Il faut d'abord chercher une paroisse. La chose n'est pas trop difficile, car il y a plus de postes que de postulants, même si le nombre de pasteurs a tendance à augmenter dans ces années-là, notamment dans le Gard.

Par un hasard inopiné, au début de l'année 1870, le pasteur de Congénies, Pierre-Félix Marquié, en poste depuis 1859, demande à mettre fin à ses fonctions pour des raisons de santé. Trois candidats se présentent à sa succession <sup>75</sup> : Numa Recolin de Montpellier <sup>76</sup>, Dhombres de Paris <sup>77</sup>, et Pierre Farel - trois candidats de tendance évangélique. Devinez qui fut retenu ? L'enfant du village, âgé de 28 ans, qui compensait sûrement son manque d'expérience par son enthousiasme et sa fraîcheur.

Pierre Farel fut installé en mars 1870 - et le secrétaire du conseil presbytéral rature, dans un amusant lapsus, là où il avait noté « Procès-verbal de l'installation de M. le pasteur *Marquié* en qualité de pasteur à Congénies », non : Farel désormais <sup>78</sup>, il faudra s'habituer ! Puisque nous sommes en 1870, l'Église réformée vit sous le régime concordataire, les pasteurs sont des fonctionnaires : la cérémonie

<sup>74</sup> Le contrat de mariage signé le 1<sup>er</sup> juin 1869 devant Maître Marignan, notaire au Grand-Gallargues, précise que Madame Meyrargues, née Marie Anaïs Richard, fait donation en avancement d'hoirie à sa fille d'un petit domaine appelé les Plantas, composé de bâtiments d'habitation et d'exploitation, d'une superficie totale de plus de 11 hectares, ainsi que de 17 hectares de terres arables et de prairies aux alentours (archives Jean-Marc Roger).

<sup>75</sup> Registre des délibérations du conseil presbytéral de Congénies, 1870, f<sup>o</sup>. 134.

<sup>76</sup> Numa Recolin (1826-1892) fut pasteur à Montauban (1852), à Montpellier (1860), puis à Paris (Oratoire du Louvre) après 1873.

<sup>77</sup> Jean-André-Ernest Dhombres, né au Vigan en 1824 où son père était pasteur, fut à son tour pasteur à Alès (1847), à Montpellier (entre 1857 et 1860), puis à Paris (paroisse Sainte-Marie puis paroisse du Saint-Esprit).

<sup>78</sup> Registre des délibérations du conseil presbytéral de Congénies, 1870, f<sup>o</sup> 135.

d'installation commence donc par la lecture du décret impérial de nomination du nouveau pasteur, avant que celui-ci ne monte en chaire pour prêcher.

Pierre Farel n'a guère besoin de prendre contact avec sa paroisse, évidemment. Autre avantage important, Farel loge dans la maison familiale, et ne rencontre donc pas les difficultés de son prédécesseur, en l'absence de presbytère. Cinq ans plus tôt en effet <sup>79</sup>, le pasteur Marquié avait eu la mauvaise surprise de perdre son logement de location, le propriétaire souhaitant le reprendre pour l'habiter : or il se révèle impossible de trouver une autre maison disponible à louer à Congénies ! Les comptes rendus du conseil presbytéral reflètent l'agacement : les catholiques, malgré leur nombre presque insignifiant, sont pourvus d'un vaste presbytère, tout comme les méthodistes, comme l'instituteur et l'institutrice des écoles communales, et seul le pasteur réformé serait mal loti ? Le conseil presbytéral demande donc à la commune d'acheter un presbytère ou de trouver une solution immédiate - ce qui fut sans doute fait.

[51]

Il faut dire que les conditions de vie d'un pasteur de campagne ne sont pas toujours faciles. Certes, le statut de fonctionnaire au traitement assuré et à la position assez indépendante, honorable et respectée, en fait un métier intéressant ; mais les conditions de travail sont souvent dépendantes de contingences matérielles : le temple de Congénies, bâti en 1818, n'est pas dans les années 1860 celui que nous voyons aujourd'hui, frais et pimpant. Le tableau dressé par le conseil presbytéral <sup>80</sup> n'est pas réjouissant : « 1° Le mur de la sacristie n'adhère plus à celui du temple, et le plafond ne trouvant plus soutien de ce côté risque à la longue de s'écrouler ; 2° Il n'y a dans la sacristie aucune armoire où l'on puisse enfermer les vases sacrés et les archives de l'église [...] ; 3° La grande humidité de la sacristie, par son action funeste sur la santé des pasteurs, les ayant mis souvent dans la nécessité de suspendre leur service, il est urgent de construire une cheminée dans cette pièce pour l'assainir et prévenir le retour de pareils accidents ; 4°

<sup>79</sup> Registre des délibérations du conseil presbytéral de Congénies, 1865, f° 101-104.

<sup>80</sup> Registre des délibérations du conseil presbytéral de Congénies, 1860, f° 60-62.

La boiserie des fenêtres du temple est dans un tel état que les vitres ne peuvent plus y tenir en certains endroits... ». Le dernier point évoqué dans ces réclamations n'est par contre pas négatif : « Les jours de fête tels que Pâques, Noël, Pentecôte, l'affluence des fidèles rend indispensable la construction d'une tribune » - on ne peut que s'en réjouir.

Pierre Farel est à la fois pasteur et président du conseil presbytéral, formé de six membres. Il doit présider les deux cultes du dimanche, celui du matin, pour lequel la prédication est assez longue (de l'ordre d'une heure), et celui de la fin d'après-midi, où le sermon est plus court. Dans le courant de la semaine, il préside en général une réunion de prière et d'édification. Il visite ses paroissiens, et notamment les malades, il reçoit ceux qui souhaitent s'entretenir avec lui. Parce qu'on se confie à lui et qu'il connaît souvent la situation personnelle de chacun, il demande au conseil presbytéral de venir en aide à une pauvre femme veuve qui se voit offrir un pain par semaine, à une famille nécessiteuse pour laquelle on ouvre un crédit de 2 francs « chez un boucher pour des bouillons jusqu'à nouvel ordre »<sup>81</sup>, ou même pour « une famille catholique dans le besoin » à laquelle on accorde 10 francs en denrées alimentaires<sup>82</sup>.

Il veille également à l'instruction religieuse des enfants, et surveille les écoles primaires communales, celle des garçons et celle des filles<sup>83</sup>, placées sous sa responsabilité jusqu'aux lois Jules-Ferry de laïcisation. Farel encourage les Unions Chrétiennes, de Jeunes Gens et de Jeunes Filles<sup>84</sup> ; il [52] anime l'École du dimanche, et c'est précisément par l'École du dimanche que le jeune Edmond Vermeil va connaître le pasteur Farel, ami de son père Joachim Vermeil. Quoique ses parents soient méthodistes, Edmond Vermeil vient en effet suivre les leçons réformées ; Vermeil raconte dans ses *Souvenirs* ce qu'était son emploi

<sup>81</sup> Registre des délibérations du conseil presbytéral de Congénies, f° 220.

<sup>82</sup> Registre des délibérations du conseil presbytéral de Congénies, 1871, f° 140.

<sup>83</sup> La nouvelle mairie-école avait été inaugurée en 1867. Jusque-là, Congénies possédait une école communale de garçons et une école libre de filles.

<sup>84</sup> Très ancienne à Congénies, l'UCJG est apparue dès le début des années 1850 : elle est visitée par Henry Dunant, le futur fondateur de la Croix-Rouge, en 1853, juste avant la fondation de l'Alliance nationale des UCJG. En 1900, l'UCJF de Congénies, non rattachée à l'Alliance nationale, est dirigée par M<sup>me</sup> Farel.

du temps dominical : « Dimanches austères que ceux-là : École à la chapelle, le matin de 9h à 10h ; culte méthodiste de 10h à 11h. École du dimanche au temple réformé de 2h à 3h de l'après-midi et, le soir, réunion d'alliance évangélique. »

Farel soutient les associations, comme la société de couture, ou la bibliothèque religieuse populaire de Congénies. Forte de 1 200 volumes<sup>85</sup>, la bibliothèque se compose essentiellement de deux catégories d'ouvrages : les ouvrages religieux (comme les vies des Réformateurs, des histoires saintes ou des sermons), et les ouvrages récréatifs, adressés à la jeunesse (dont les titres sont par eux-mêmes évocateurs : *La Veille de Noël*, *Le grand papa Gregory*, *Onze années de la vie d'un enfant*, *L'Ami des petits enfants*, *Le jeune homme à l'entrée de sa voie*, etc.).

Farel anime aussi un chœur, qui accompagne les chants lors des cultes, lors des fêtes ou pour la distribution des prix de l'École du dimanche au mois de juillet. L'habileté de Farel en ce domaine fait des chœurs de Congénies les plus réputés de la Vaunage. « Il serait à désirer que, dans toutes nos Églises, écrit un pasteur du consistoire, le chant fût cultivé avec autant de succès qu'à Congénies et donnât au culte la part d'édification qu'il peut et doit y apporter. »<sup>86</sup> Farel donne des cours de musique à l'école communale, et c'est lui précisément qui fera la première éducation musicale d'Edmond Vermeil.

Farel ouvre les portes du temple aux évangélistes de passage. En 1907, il accueille l'Armée du Salut, pionnière dans l'utilisation des nouvelles technologies, et qui accompagne ses réunions d'évangélisation de projections cinématographiques. À Congénies, raconte le responsable salutiste, « le brave pasteur national, M. Farel nous avait offert très gentiment son temple. C'était un vendredi. Le public avait répondu avec empressement. Le lundi suivant, le temple était archicomble [...] Nous fûmes vraiment touchés de voir avec quelle bonté M. et Mme Farel nous traitaient, car à table nous étions leurs

<sup>85</sup> D'après l'inventaire de 1905 de dévolution des biens à la nouvelle Association culturelle.

<sup>86</sup> *Le Huguenot, Journal mensuel des Églises réformées des Cévennes et du Sud-est*, 1<sup>er</sup> août 1889, p. 85 (signé L. M.).

invités. Le pasteur méthodiste et sa femme nous invitèrent aussi pour y prendre un repas et le thé à 4 heures. Quels braves cœurs ! » <sup>87</sup>

[53]

Les finances de la petite paroisse vont assez bien, dégageant un petit bénéfice chaque année, placé sur un livret de la Caisse d'épargne de Nîmes ou dans l'achat d'une action du Chemin de fer du Midi. Ouvert au nom du trésorier, le livret de Caisse d'épargne est modifié en 1884 pour être libellé au nom du conseil presbytéral : la confiance n'est pas en cause, mais on essaie d'être le plus strict possible. Les recettes proviennent des dons, mais aussi de la vente de la feuille des mûriers autour du temple. Les dépenses se répartissent ainsi : charités ; salaire du concierge ; distribution des prix et abonnements de l'École du dimanche ; contributions versées à l'œuvre synodale, à la Société biblique, au salaire d'un évangéliste.

Cette relative bonne santé financière permet d'entreprendre les petits travaux d'entretien nécessaires : en 1877 on achète enfin une armoire-buffet dans la sacristie, où le pasteur pourra ranger sa robe ; dix ans plus tard on renouvelle le matériel funèbre, les courroies à porter la bière sont remplacées par une civière et un drap neuf est confectionné. Pour l'installation d'un poêle dans le temple, on lance une souscription ; les petits dons entre 1 et 5 francs permettent de réunir la somme, et le pasteur montre l'exemple en étant le plus généreux donateur, à la hauteur de 10 francs. Pour les plus gros travaux, notamment la toiture, le plafond et la lézarde déjà ancienne <sup>88</sup>, ou un mur de clôture autour du temple <sup>89</sup>, on sollicite les autorités publiques <sup>90</sup>.

Mais le plus gros investissement est à coup sûr... la cloche. Car dans le Gard, on accorde beaucoup d'importance aux cloches. Une enquête de 1891 signale pourtant l'absence de clochers dans les temples des trois quarts au moins de la France protestante : on ne trouve aucune cloche dans le Centre, le Nord, l'Est (hors l'Alsace), aucune en Saintonge, une

<sup>87</sup> *En Avant !*, 1<sup>er</sup> juin 1906 : cité par Madeleine SOUCHE, *Le Drapeau de l'Évangile. L'évangélisation protestante dans le Midi de la France (1870-1914)*, Thèse de doctorat d'histoire, Université Toulouse-Le Mirail, 2009, tome II, p. 610-611.

<sup>88</sup> Registre des délibérations du conseil presbytéral de Congénies, 1884, f° 196.

<sup>89</sup> Registre des délibérations du conseil presbytéral de Congénies, juin 1890.

<sup>90</sup> L'éclairage électrique du temple sera par exemple réalisé en 1909.

petite en Poitou, deux en Provence, une dizaine dans le Sud-ouest - alors que la plupart des temples suisses ont des cloches, tout comme les temples du Gard. Alors que partout ailleurs la situation aurait été jugée normale, dans le paysage sonore gardois Congénies fait exception et veut mettre fin à cette anormalité. Mais le projet est d'envergure : lancé une première fois en 1860, il échoue, et ce n'est que trente ans plus tard, en 1890, que Congénies réussira à le mener à bien. Une souscription est annoncée en chaire, et les membres du conseil presbytéral vont deux par deux dans le village, par quartiers, recueillir les offrandes ; les résultats dépassent les espérances, marquant l'approbation de la paroisse <sup>91</sup>. La dédicace a lieu le dimanche 21 décembre 1890, présidée par le pasteur Élie Bruguière, de Marseille, lui-même enfant du village par sa mère. Nous lisons dans le compte-rendu de la journée :

[54]

Le temps ne favorisait pas la solennité, il pleuvait ; mais malgré le temps, le public protestant de la localité était heureux de répondre aux premiers appels de sa cloche : aussi l'assistance fut-elle nombreuse et l'on peut croire que le temple aurait été trop étroit si tous ceux des villages voisins qui étaient attendus avaient pu venir. [...]

La première partie du service jusqu'à la confession des péchés exclusivement a été conduite par le pasteur de l'Église, qui avant de descendre de chaire a prononcé les paroles suivantes dont l'insertion au présent compte-rendu a été demandée :

Mes frères, permettez-moi avant de descendre de cette chaire, pour y faire place et de grand cœur à mon collègue et ami M. Bruguière, de vous exprimer toute la joie que j'éprouve d'avoir pu, avec le concours de toutes les bonnes volontés, donner à notre temple cet ornement, ou plutôt cet organe longtemps attendu, une cloche. [...]

Notre cloche est l'œuvre et répond aux désirs de tous. Toutes nos offrandes se sont fondues ensemble pour en former le métal sonore. Que nos cœurs s'unissent comme nos offrandes ! que cette cloche faite des dons de tous se dresse là-haut comme un symbole : le symbole de notre unité, je voudrais dire : de notre union, de sorte qu'elle mérite toujours le nom que je

<sup>91</sup> L'opération coûta plus d'un millier de francs.

voudrais lui donner et sous laquelle je la consacre solennellement à Dieu, dans le service de notre Église : « La Concorde ».

Et voici ce qu'elle porte écrit sur ses flancs et que nous l'avons chargée de dire à la génération présente et aux générations à venir :

Paix sur la terre

Gloire à Dieu ! <sup>92</sup>

Le pasteur Bruguière fait ensuite un sermon « qui a ému... et profondément édifié », sur le verset de la première épître aux Thessaloniciens, « Édifiez-vous l'un l'autre » (chapitre 5 verset 1). Des chants ont été préparés spécialement par la chorale. Un repas réunit le maire, les pasteurs, les anciens et les diacres chez Pierre Farel ; l'après-midi, la fête se poursuit autour des enfants de l'École du dimanche, autour du thème de la cloche, bien évidemment. La cloche annonce désormais le culte du dimanche matin par trois sonneries de demi-heure en demi-heure, dont la dernière dure de quatre à cinq minutes. Les enterrements sont annoncés par deux sonneries à dix minutes d'intervalle, le concierge devant se diriger vers la maison de deuil avec le brancard immédiatement après la dernière sonnerie. <sup>93</sup>

Cette période constitue probablement l'apogée du dynamisme de la paroisse, si l'on en croit le nombre d'électeurs inscrits : longtemps stabilisé autour de 75, leur nombre passe à 122 en 1895, avant de fléchir doucement.

<sup>92</sup> Registre des délibérations du conseil presbytéral de Congénies, 1890, f° 229-231. Voir aussi le compte-rendu dans *Le Huguenot, Journal mensuel des Églises réformées des Cévennes et du Sud-Est*, 1<sup>er</sup> février 1891, p. 19.

<sup>93</sup> Registre des délibérations du conseil presbytéral de Congénies, 1891, f° 233.

[55]

Dans ce consistoire, Pierre Farel n'est pas un pasteur isolé : il participe à l'Union pastorale de la Vaunage. Fondée en 1868, elle est la première des Unions de ce genre en France <sup>94</sup> ; comptant 18 membres à la fin du siècle, elle a pour but de rapprocher les pasteurs, de faire régner entre eux la cordialité, et de donner à chacun l'aide et l'appui moral de ses confrères. Les réunions de l'Union, dans une paroisse différente à chaque fois, ont trois étapes : la matinée est consacrée à une réunion entre pasteurs, où l'hôte présente un travail sur un sujet de son choix, souvent un sujet de pratique pastorale ; le repas fraternel ensuite ; enfin, une réunion d'édification au temple, où plusieurs prennent la parole sur un chapitre des Écritures. En juin 1889, pour ne prendre qu'un exemple, l'Union pastorale se réunit à Congénies : Farel présente le matin un rapport sur *La solidarité et l'expiation*, pendant que l'après-midi les pasteurs Bourrely, Westphal et Maury, « prenant pour texte Jean, VI, 66, ont adressé de chaleureux appels au nombreux auditoire qui remplissait le temple » <sup>95</sup>.

L'Union pastorale encourage ainsi le labeur intellectuel, et Farel s'illustre en ce domaine. Comme son frère Gédéon <sup>96</sup>, Pierre Farel s'intéresse à l'histoire archéologique de sa petite patrie : lorsque le géologue Armand Lombard-Dumas établit son « Catalogue descriptif des monuments mégalithiques du Gard », c'est Pierre Farel qui lui fait visiter le site néolithique voisin de Canteperdrix, « ce grand tas de pierrailles qui fut déblayé au profit du ballast de la voie ferrée de Nîmes à Sommières », et où l'on avait trouvé plusieurs tombes ; le pasteur Farel conservait une « urne en terre cuite, grossière, noirâtre », découverte au fond de l'un de ces sépulcres, renfermant des « ossements humains calcinés » <sup>97</sup>.

<sup>94</sup> D'après *Les Œuvres du protestantisme français au XIX<sup>e</sup> siècle*, s. dir. Frank PUAUX, Paris, Comité protestant français, 1893, p. 121.

<sup>95</sup> *Le Huguenot, Journal mensuel des Églises réformées des Cévennes et du Sud-est*, 1<sup>er</sup> août 1889, p. 85.

<sup>96</sup> Le docteur Farel fut le fondateur de la station du Roc de Gachone aux pieds des trois moulins de Calvisson.

<sup>97</sup> *Mémoires de l'Académie de Nîmes*, Nîmes, impr. Clavel, 1894 : VII série, tome XVI, année 1893, p. 80.

Plus encore, Pierre Farel s'intéresse à la philosophie et à l'Antiquité : il s'enthousiasme pour Sénèque, grâce à la possession de ses œuvres complètes « achetées jadis chez un bouquiniste de Nîmes », dans une édition d'Amsterdam de 1634. D'abord lue à l'Union pastorale, son étude sur Sénèque est publiée sous la forme d'articles dans les revues de théologie des Facultés de Montauban et de Lausanne <sup>98</sup>, puis en 1906 sous la forme d'un volume plus développé de 119 pages <sup>99</sup>.

[56]

Farel voit dans le philosophe stoïcien un maître pour la jeunesse <sup>100</sup>, et une pensée qui n'est pas si éloignée du christianisme <sup>101</sup>. Les spécialistes furent sévères avec cet ouvrage, « d'une inutile médiocrité » lit-on dans la *Revue universitaire* <sup>102</sup>, « une apologie dénuée de tout sens critique » dit unenseur de la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes* <sup>103</sup>, mais l'étude de Farel est citée en bonne place dans la bibliographie de l'*Histoire de la littérature latine* sans cesse rééditée de Jeanroy et Puech <sup>104</sup>.

Surtout, Pierre Farel se passionne pour les débats théologiques, dans lesquels il intervient à partir de 1899, débattant non sans courage avec Auguste Sabatier et Eugène Ménégoz, les deux plus grands théologiens protestants français du temps. Ménégoz et Sabatier, en développant ce

<sup>98</sup> *Revue de Théologie et des Questions religieuses*, Montauban : « Pour Sénèque » (juillet 1901), « Encore pour Sénèque » (1902 n° 4) ; *Revue de Théologie et de Philosophie*, Lausanne : « Sénèque » (1905).

<sup>99</sup> Pierre FAREL, *Sénèque*, Lausanne/Paris, Bridel/Fischbacher, 1906, 119 p.

<sup>100</sup> « Je formerais un vœu, écrit Farel en avant-propos, c'est qu'à notre époque de laïcisme à outrance où l'on cherche pour nos écoles un manuel de morale qui ne doive rien à la révélation, on donnât pour maître à la jeunesse le philosophe stoïcien, qui pensa tout puiser dans la raison sans négliger pourtant les anciens, les *priores*. » (*Sénèque*, p. IV).

<sup>101</sup> Farel n'hésite pas à écrire : « Après toutes les belles choses que j'ai trouvées dans Sénèque, je me plais à croire que, si par l'apôtre Paul, il avait appris à connaître Jésus, il l'aurait admiré et l'aurait nommé. Il se serait senti en communion d'esprit avec l'homme qui avait recommandé comme lui la vie simple, comme lui avait recommandé qu'on recherchât par-dessus tout la justice, comme lui qu'on ne craignît pas la mort. » (*Sénèque*, p. 4).

<sup>102</sup> *Revue Universitaire*, 15 avril 1907, p. 349 ; également 1911/2, p. 157.

<sup>103</sup> *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 1908, p. 232.

<sup>104</sup> Alfred JEANROY et Aimé PUECH, *Histoire de la littérature latine*, (1<sup>e</sup> éd. 1891).

que l'on a appelé la doctrine symbolo-fidéiste <sup>105</sup>, renouvelaient en effet depuis 1880 le débat théologique, autour notamment de la question de l'articulation entre doctrine et expérience religieuse. Pour étayer ses convictions, Farel se plonge dans ses lectures, du philosophe antique Platon au théologien allemand contemporain Ritschl.

Contre l'affirmation de Ménégoz du « salut par la foi indépendamment des croyances », Farel défend les doctrines traditionnelles, l'importance des éléments historiques de la vie du Christ pour la foi et le salut <sup>106</sup>. Devant la théologie symbolique et la critique historique d'Auguste Sabatier, Farel doute de l'utilité de ces méthodes et affirme que « pratiquement, la Bible se suffit [57] à elle-même et me suffit » <sup>107</sup>. Farel va ainsi publier une vingtaine d'articles dans la *Revue de Théologie* de Montauban, entreprenant par exemple de « réhabiliter » le théologien Johann Tobias Beck « qui ne me paraît pas suffisamment connu en pays de langue française » <sup>108</sup>.

Cette activité intellectuelle ouvre au pasteur Farel les portes de la reconnaissance : en janvier 1908 il est décoré des palmes d'officier d'académie par le Ministère de l'Instruction publique, des Beaux-arts et des Cultes ; et six mois plus tard, il est élu membre correspondant de

<sup>105</sup> Pour les symbolo-fidéistes, la doctrine exprime notre manière de croire et n'a donc qu'une valeur relative ; seule l'expérience religieuse est décisive, et la théologie ne fait qu'analyser, interpréter et décrire l'expérience religieuse. Ménégoz fait un parallèle entre l'affirmation du Christ « le salut par foi », celle de Paul « le salut par la foi, sans les œuvres de la loi », celle de Luther « le salut par la foi, et non par les bonnes œuvres » et celle du fidéisme « le salut par foi, indépendamment des croyances ». Selon lui, on « confond, sous le terme de foi, deux choses bien distinctes : la consécration du cœur à Dieu, et l'adhésion de l'esprit à la vérité révélée » ; confondant la *foi* et la *croyance*, on en arrive « à substituer au dogme du salut *par foi seule*, le dogme du salut *par la foi et par les croyances* ». Les protestants orthodoxes soutiennent au contraire que la doctrine définit ce qu'il faut croire, et la théologie détermine, structure et juge l'expérience religieuse.

<sup>106</sup> Voir notamment les articles de Farel dans la *Revue de Théologie* de Montauban (1905, 1906, 1910) et dans la *Revue Chrétienne* (1907, 1908).

<sup>107</sup> « Lettre du Pasteur Pierre Farel à Auguste Sabatier », *Revue Chrétienne*, 1906, p. 306.

<sup>108</sup> Pierre FAREL, « Beck défendu contre Grébillat », *Revue de Théologie*, Montauban, 1908, p. 254.

l'Académie de Nîmes <sup>109</sup>, en même temps que le compositeur de musique Henry Nègre.

Alors, ce n'est donc pas d'un seul maître, l'instituteur Bonfils dépeint par Danielle Bertrand-Fabre, dont va bénéficier Edmond Vermeil après avoir été reçu au certificat d'études en 1889, mais de deux : Bonfils puis Farel. Pendant deux années, de 1889 à 1891, le jeune Edmond va suivre l'enseignement privé de Farel, qui l'initie au latin, au grec, à l'allemand, qui développe son goût pour la musique et les langues. Nous ne disposons guère de renseignements précis, alors il nous faut imaginer ces leçons dans le bureau du pasteur Farel, ou bien, l'herbe tendre et la chaleur aidant, dans la pinède que possédait Farel sur les hauteurs de Congénies <sup>110</sup> : là, assis sur de grandes pierres, à l'ombre des cyprès plantés en arc de cercle, les quelques élèves réunis pouvaient pleinement profiter des savoirs si étendus du maître...

Assurément, si Congénies et ses alentours ont été une « petite Canaan », c'est aussi une région éclairée qui sut nourrir de nombreux intellectuels, de Raoul Allier <sup>111</sup>, René Grousset <sup>112</sup>, Emile-G. Léonard <sup>113</sup>, à Edmond Vermeil et Maurice Aliger...

<sup>109</sup> Diplôme de Correspondant de l'Académie de Nîmes, en date du 2 mai 1908 (archives Jean-Marc Roger).

<sup>110</sup> Le lieu existe encore, connu sous le nom « les pins de Farel ». Le pasteur Farel y organisait également les cultes de l'Alliance évangélique.

<sup>111</sup> Raoul Allier, né à Vauvert le 29 juin 1862, décédé en 1939 : notice biographique dans *Les Protestants*, André ENCREVÉ (dir.), Paris, Beauchesne, coll. Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine, 1993, p. 41-43 ; voir aussi Sébastien FATH, « Les hommes avant le système. Raoul Allier ou la sincérité intellectuelle dans la Cité », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, 2003/3, p. 527-547.

<sup>112</sup> René Grousset, né à Aubais le 5 septembre 1885, décédé en 1952 : notice biographique dans le *Dictionnaire biographique des historiens français et francophones*, Christian AMALVI (dir.), Paris, La Boutique de l'Histoire, 2004 ; voir aussi Roland ANDREANI, « Deux historiens aubaisiens : René Grousset et Emile-G Léonard », *LIAME. Bulletin du Centre d'Histoire moderne et contemporaine de l'Europe méditerranéenne et de ses périphéries*, Montpellier, Publications Montpellier 3, 2002, n° 9, pp. 65-74.

<sup>113</sup> Emile-G Léonard, né à Aubais le 30 juillet 1891, décédé en 1961 : notice biographique dans le *Dictionnaire biographique des historiens français et francophones*, 2004 ; voir aussi Roland ANDREANI, art. cité.

[59]

En 1905, Pierre Farel assure le passage du système concordataire au régime de la Séparation des Églises et de l'État : le 6 mars 1906 ont lieu les élections dans le cadre de la nouvelle Association cultuelle, lors desquelles les femmes sont admises au scrutin, l'âge des électeurs est abaissé à 21 ans, et le nombre de membres du conseil presbytéral porté à sept <sup>114</sup>. La difficulté principale réside en réalité dans la question financière : des problèmes de trésorerie apparaissant dès 1907, on décide de la nomination de collectrices de quartier, qui passeront à périodes fixes <sup>115</sup>. Il faut dire, pour expliquer cette baisse financière, que le dépeuplement de la Vaunage a commencé <sup>116</sup>, et le nombre de paroissiens à Congénies est désormais en baisse <sup>117</sup>. Un rapport du Conseil presbytéral de 1910 se fera l'écho de ces lamentations : « Beaucoup [de paroissiens] ne connaissent rien à l'organisation de l'Église dont ils sont membres, et ce qui est plus grave encore c'est que l'Esprit religieux paraît endormi ; sur 427 paroissiens, 10 hommes à peine assistent au culte du dimanche matin. Ce n'est plus la foi religieuse d'autrefois. » <sup>118</sup>

Mais en ce début d'année 1907, Pierre Farel estime devoir se retirer, pour des raisons de santé. À 65 ans et après 37 ans de ministère, « après avoir retardé ce moment à cause de la Séparation pensant qu'il rendrait service à son Église en l'aidant à passer le pas » <sup>119</sup>, Farel présente sa

<sup>114</sup> Registre des délibérations du conseil presbytéral de Congénies, 1906.

<sup>115</sup> Registre des délibérations du conseil presbytéral de Congénies, séance du 4 février 1908.

<sup>116</sup> Si la population totale de la Vaunage diminue fortement de 1850 à 1905, c'est sa partie protestante qui est la plus touchée par cette décroissance, note Robert Pic. De 1850 à 1903, la population protestante passe de 6736 à 3969 personnes, accusant une perte de 41%, alors que la population totale s'abaisse seulement de 25,25%. Les protestants représentaient 87,78% de la population totale en 1850, encore 85% vers 1883, mais ce pourcentage s'abaissait à 70,10% en 1903 (Robert PIC, « La vie religieuse. Les protestants », dans Jean-Marc Roger, (dir.), *La Vaunage au XIX<sup>e</sup> siècle*, 1996, p. 378).

<sup>117</sup> Chiffre significatif, la participation aux élections des conseillers presbytéraux est très faible : 17,5% en 1901.

<sup>118</sup> Registre des délibérations du conseil presbytéral de Congénies, 1910.

<sup>119</sup> Registre des délibérations du conseil presbytéral de Congénies, juin 1907.

démission « en toute conscience » et prend sa retraite <sup>120</sup>. Il quitte son ministère, mais ne quitte pas le village, *son* village : le conseil presbytéral décide donc de lui donner le titre de pasteur honoraire avec voix consultative lors de ses délibérations <sup>121</sup>. En remerciement, Farel offre à l'Église son portrait photographique « qui sera placé en bonne place dans la sacristie du temple » <sup>122</sup> - où il se trouve toujours aujourd'hui.

[59]

Cette présence discrète de Farel aurait pu être un poids pour ses successeurs : elle va se révéler au contraire une chance extraordinaire pour la paroisse, lorsque le pasteur Griolet, à la suite d'une mésentente avec le conseil presbytéral, décide d'abandonner son poste en juin 1915, à la faveur de la guerre. Soudainement vacant et impossible à pourvoir en raison de la mobilisation militaire des pasteurs, le poste va être assuré seul par Pierre Farel de manière bénévole jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale <sup>123</sup>.

Le 6 février 1923, à l'âge de 80 ans et après le ministère de toute une vie à Congénies, Pierre Farel décède là où il a vécu, et est enterré au cimetière du village.

<sup>120</sup> Suite à l'autorisation par décret impérial de décembre 1863 de la création d'une *Caisse de retraite des pasteurs réformés*, un pasteur peut prendre sa retraite à 60 ans, s'il compte trente années de service et a cotisé à la Caisse. Farel avait adhéré à la Caisse de retraite en janvier 1882.

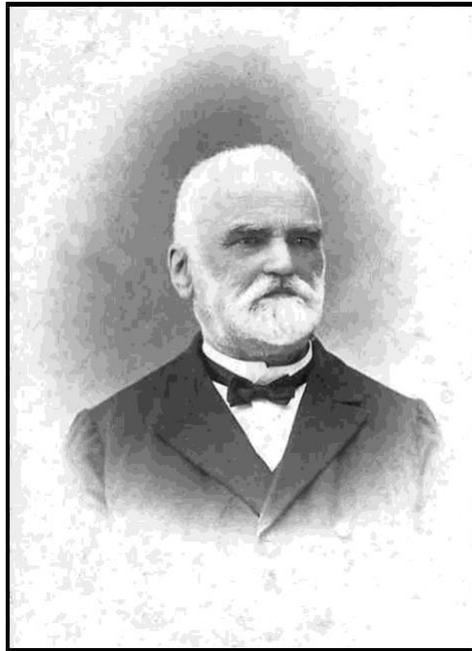
<sup>121</sup> Registre des délibérations du conseil presbytéral de Congénies, séance du 17 octobre 1907.

<sup>122</sup> Registre des délibérations du conseil presbytéral de Congénies, séance du 9 avril 1920.

<sup>123</sup> Fatigué, Farel fera appel en 1918 à un autre collègue retraité, Cyprien Lagier, pour l'aider : ils sont dès lors de service une semaine chacun. Le nouveau pasteur titulaire, Jean Berton, arrivera en octobre 1919.

Après avoir consacré leur vie à la paroisse, après avoir conduit le troupeau, achevé le temple avec l'installation de la cloche, assuré l'intérim pendant les années noires de la Grande Guerre, Pierre Farel et son épouse, qui décédera peu après, allaient parachever leur œuvre par un dernier bienfait : le legs de leur maison à l'association culturelle pour en faire le presbytère si nécessaire <sup>124</sup>.

Pierre-Yves Kirschleger



Le pasteur Pierre Farel vers 1905.

*« Avec sa figure magnifique, qui faisait penser à celle de Victor Hugo, ses allures distinguées, sa culture personnelle, le pasteur Farel faisait sur moi le plus vive impression....Une personnalité de grande allure à laquelle je dois tant et pour laquelle j'ai gardé une reconnaissance sans réserve. » (E. Vermeil dans ses Souvenirs, p. 105).*

<sup>124</sup> Registre des délibérations du conseil presbytéral de Congénies, séance du 18 juin 1923.

Ce cliché, comme de nombreux autres semblables distribués aux paroissiens, est issu d'un ancien album de famille. Il témoigne du profond attachement que témoignait à son pasteur la communauté protestante de Congénies. (Collection Loïc Vannson)

[60]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**

**PREMIÈRE PARTIE**

**5**

---

# LES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES À CONGÉNIES AU TOURNANT DES XIX<sup>e</sup> ET XX<sup>e</sup> SIÈCLES

**par Anny Herrmann**

[Retour à la table des matières](#)

Au départ, c'est Jean-Marc Roger qui devait présenter cette communication. Maîtrisant le sujet et ce, depuis longtemps, il était en capacité de répondre à cette obligation. Mais la maladie et la faiblesse dans lesquelles il se trouvait cet été ont eu raison de ses facultés intellectuelles et physiques. J'ai donc dû le remplacer et étudier les nombreuses informations qu'il avait accumulées, traitées et, pour certaines d'entre elles, publiées. <sup>125</sup>

Dresser le tableau des communautés religieuses, en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle ici à Congénies, ne peut se faire qu'en brossant un bref historique

<sup>125</sup> Jean-Marc ROGER, « Les couflaires de la Vaunage : Identités et racines », *Mémoires de l'Académie de Nîmes*, 2003, pp. 258-298 ; Jean-Paul CHABROL et Jean-Marc ROGER, « Mémoires et identités religieuses : la légende des couflaires », in Jean-Marc Roger (dir.), *La Vaunage au XVIII<sup>e</sup> siècle*, tome II, Association Maurice Aliger éd., Nages-et-Solorgues, 2005, pp. 105-140 ; Jean-Marc ROGER, « Le destin d'Elizabeth Fourmaud-Jaulmes », in Jean-Marc Roger (dir.), *La Vaunage au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lacour éd., Nîmes, 1996, pp. 457-476.

de chacune d'elles, accompagné de quelques témoignages et en le rendant lisible au regard de l'histoire religieuse de notre pays.

### ***Réforme - Violence - Non-violence***

C'est un lieu commun de dire que la Vaunage, dans ce Sud méditerranéen, est une région singulière. Vallée ouverte, offerte, limitée et protégée par ses oppida familiers, elle a hébergé très tôt une dizaine de villages qui y ont prospéré depuis les portes de Nîmes jusqu'à celles du Sommiérois.

Dès 1560, de même que les communes plus au sud et celles plus au nord, elle a accueilli la Réforme et d'une manière si ample que la majorité de ses habitants y ont adhéré. Mais elle a été, comme ailleurs, dans les décennies qui ont suivi, le théâtre de violences religieuses, que ce soit dans les années 1620, lors du séjour de Rohan qui avait fait du Bas-Languedoc huguenot une base assurée d'où il pouvait défier le pouvoir royal <sup>126</sup> ou encore avec l'épisode camisard qu'avait déclenché l'assassinat du baron de Saint-Côme, en 1702, perpétré par de jeunes « fanatiques », sortis de la plaine et des marais <sup>127</sup>.

Dans la période qui a suivi la Révocation de L'Édit de Nantes (1685), et même parfois un peu avant, les protestants, persécutés, tenus d'abjurer, convertis sous la menace militaire, privés de leurs pasteurs exilés ou condamnés à mort, se réfugièrent dans un protestantisme tu, secret mais conservé vivant [61] au plus profond de leur cœur et exprimé parfois dans des « assemblées », réunies au Désert.

<sup>126</sup> Anny HERRMANN, « Rohan en Vaunage », in Jean-Marc Roger (dir.), *Calvisson, capitale de la Vaunage*, tome I, Association Maurice Aliger éd., Nages-et-Solorgues, 2011, pp. 297-414.

<sup>127</sup> Anny HERRMANN, « Été 1702, deux assassinats déclencheurs de la guerre des camisards », in Jean-Marc Roger (dir.), *La Vaunage au XVIII<sup>e</sup> siècle*, tome II, Association Maurice Aliger éd., Nages-et-Solorgues, 2005, pp. 609-656.

*Les « couflaires »* <sup>128</sup>

Ainsi dès les années 1690, souvent de tout jeunes gens, qui n'avaient pas connu la période de relative tolérance dont avaient joui leurs aînés, entrèrent en rébellion, certains avec la même violence que celle que leur communauté subissait et qu'ils ne voulaient plus endurer, massacrant à leur tour des ennemis désignés ; d'autres, avec la parole et nourris de citations bibliques, annonçant la fin des temps comme ces « petits prophètes », à l'image de ceux du Dauphiné à savoir Daniel Raoul (ou Raous), de Vagnas en Ardèche, et Jean Flottier d'Arpaillargues, dans le Gard, considérés comme les initiateurs du mouvement « couflaires », ces « inspirés » de Congénies aux soupirs sonores, qui se sont reconnus, plus tard, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans la doctrine des quakers anglais <sup>129</sup>.

Ennemi de la violence qui ne peut que détruire l'œuvre de Dieu, David Raoul, ce paysan ardéchois illettré mais « armé, dit-il, de l'épée de la parole, du casque de la vérité et du bouclier de la foi » prêche :

Ainsi que la colombe est un oiseau pur et net, il en est de même de notre Église qui doit être pure et nette, vraie et exempte de toutes souillures, mais ce n'est pas ce qu'on peut dire de l'Église Romaine n'y (sic) de celle de Calvin qui se plongent sans cesse dans toutes sortes de vices, d'impuretés et d'homicides.

Plus loin, il ajoute, déclarant hautement son amour de la paix et sa haine de la guerre, sentiments qui seront à la base de la doctrine des

<sup>128</sup> « Couflaires », mot occitan, littéralement « gonfleurs ». Lors de leurs réunions, l'un d'entre eux « se gonflait » avant que ne jaillisse de sa bouche la parole du Saint-Esprit.

<sup>129</sup> Pour connaître la rencontre de Jean de Marsillac de Congénies et d'Edward Fox de Londres à l'Hôtel d'York de Paris en 1785, lire Henriette-Jeanne LOUIS, « Les couflaires de Vaunage et les quakers anglophones : une rencontre providentielle à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle », in Jean-Marc Roger (dir.) *La Vaunage au XVIII<sup>e</sup> siècle*, tome II, Association Maurice Aliger éd., Nages-et-Solorgues, 2005, pp. 145-168.

« couflaires » : « Ne prenons jamais ces armes sanguinaires qui détruisent l'ouvrage du Créateur et arrose la terre de sang humain... ».

Après l'épisode camisard qui avait surpris par sa fulgurance, l'apaisement viendra et, malgré les efforts, quelques années plus tard, de l'Église protestante, les « couflaires » survivront, montrant qu'il est permis de douter de l'utilité des pasteurs et, dans leur parole spontanée, nourrie de l'émotion, ils montreront qu'on peut s'opposer - toujours sans violence - à l'orthodoxie doctrinale. Comme Isaac Elzière, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, ils se diront ni papistes, ni luthériens, ni calvinistes. Dans une lettre du subdélégué Tempié à l'intendant Le Nain, on apprend que, lors de leurs réunions, commencées dans le recueillement et le silence, « quelques-uns se gonflaient et débitaient leurs [62] rêveries ». Et, dans une autre lettre, datée de 1775, ce même subdélégué écrira à ce même intendant que, tout compte fait, ce sont de bien braves gens, amis de la paix. En effet, ils n'ont pas de chef, sont de bons serviteurs du roi, payent leurs impôts voire leurs dîmes et surtout ne fréquentent pas les « assemblées ». Bref, une communauté qu'il est inutile de persécuter - et qui d'ailleurs ne le sera pas, à l'exception de quelques membres un peu trop voyants <sup>130</sup> - et dont la vie, portée par la force de l'Esprit, s'ancrera en harmonie dans cette terre vaunageole et spécialement à Congénies.

La dernière quakeresse, Marie Bernard, mourra en 1928. Née en 1841, elle avait fréquenté l'école de Samuel Jaulmes, appris l'anglais et séjourné en Angleterre. Directrice de l'école des « Amis » de Nîmes, elle avait su conserver des liens étroits avec les quakers anglais. Mais à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les derniers représentants ne constituent qu'un petit groupe dispersé, animé avec ferveur par les familles Majolier et Bénézet alors que la présence de leurs aînés, comme leur influence, avaient été fortes tout au cours de ce siècle.

En effet ayant survécu à la tourmente révolutionnaire, les « couflaires » (quakers) auraient été, à Congénies, selon le recensement de 1804, une centaine sur une population de 800 habitants dont une majorité de réformés, évaluée, elle, à 550 personnes.

<sup>130</sup> En 1745, Maroger de Nages fut enfermé à la Tour des Masques à Aigues-Mortes et Marie Roux, veuve Chassafière, de Générac, resta douze ans à la Tour de Constance, à Aigues-Mortes.

## *Nouvelle organisation ecclésiale*

Suite à la publication, après la signature du Concordat, des « Articles organiques » de 1804 qui ouvrent une période de paix et de coexistence pacifique, se crée, à Calvinson, une Église protestante consistoriale regroupant tous les protestants de Vaunage mais dont les « couflaires » (quakers) sont tenus à l'écart. Malheureusement, cette nouvelle Église souffrira d'un manque de pasteurs et sera longtemps dans l'attente de lieux de culte décents si bien que les fidèles retrouveront souvent le chemin du Désert. Cependant, cela va sans dire, les autorités ne pouvaient voir dans ces nouvelles « assemblées » qu'un danger bien réel. Aussi les préfets impériaux sollicitèrent-ils les maires pour les encourager à favoriser la construction de temples comme à Congénies en 1818.

Cette nouvelle organisation ecclésiale, régie par des lois imposées par le pouvoir politique, faisait des pasteurs des salariés, exigeait d'eux un serment, mais n'avait aucunement à tenir compte des besoins spirituels des fidèles qui devaient bien souvent se contenter - en tout et pour tout - d'un seul sermon dominical long, très long parfois et tout rempli de rappels vertueux comme l'obéissance à l'autorité et le maintien des traditions <sup>131</sup>.

[63]

Ainsi que le rappelle le pasteur Roger Grossi : « L'arrivée de jeunes pasteurs plus moralistes que prédicateurs du message tonifiant de l'Évangile va faciliter la montée du formalisme et du sommeil spirituel » <sup>132</sup>.

<sup>131</sup> Robert PIC, « La vie religieuse - les protestants », in Jean-Marc Roger (dir.), *La Vaunage au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lacour éd., Nîmes, 1996, pp. 367-385.

<sup>132</sup> Roger GROSSI, « Conflits internationaux et mouvements des idées en Vaunage », in Jean-Marc Roger (dir.), *La Vaunage au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lacour éd., Nîmes, 1996, pp. 529-542.

## *Cook et le méthodisme*

Et c'est alors que l'on vit que cette Église officielle, lentement assoupie, allait être progressivement désertée par des fidèles qui, convaincus que leur salut était dans l'union avec le Christ, s'assemblaient en petits groupes de prières et, à l'image des quakers, communiaient avec ferveur.

On comprend mieux désormais que ces réformés vaunageols aient été prêts à recevoir le message méthodiste du pasteur Charles Cook, anglais né en 1787 et venu en Vaunage en 1821. Disciple de John Wesley, ce maître « régulier dans ses prières où il appliquait l'esprit de méthode »<sup>133</sup>, Cook va faire de la Vaunage son terrain d'évangélisation. Orateur enthousiaste, puissant, missionnaire courageux et infatigable, il pouvait réunir jusqu'à un millier de personnes. De 1825 à 1827, il se fixe à Congénies, puis il part, il revient et parfois délègue sa mission à d'autres comme à l'instituteur Bertin de Congénies.

Des réunions sous le signe de « l'alliance évangélique » et des débats, menés avec respect, entre pasteurs réformés et missionnaires puis, quelques décennies plus tard, avec les pasteurs méthodistes installés se révélaient toujours pacifiques et cordiaux comme le rappelle Edmond Vermeil<sup>134</sup>.

Aussi cette harmonie retrouvée donnait-elle aux réformés une nouvelle respiration, réveillait-elle leur foi et illuminait-elle leur vie donnant un sens à chacun de leurs actes.

## *Elizabeth Fourmaud*

Ainsi Elizabeth Fourmaud, née en 1797, belle figure de ce protestantisme nouveau. Élevée par une mère quakeresse, Madeleine Brun de Fontanès, avec laquelle elle se fâchera, elle adhérera pleinement au méthodisme comme s'il y avait en elle le besoin

<sup>133</sup> Ce seraient ses condisciples d'Oxford qui auraient porté ce jugement.

<sup>134</sup> Edmond VERMEIL, « Souvenirs d'enfance et de jeunesse ».

d'entendre une parole forte et immédiate et non quelques balbutiements jaillis de soupirs renouvelés.

Mariée à Louis Jaulmes, humble tonnelier et ancien fourrier de l'armée d'Italie de Napoléon, elle donnera naissance à sept garçons de 1821 à 1843 à l'éducation desquels elle se consacrera pleinement, plaçant la religion au centre de leur vie et leur donnant l'exemple d'une rigueur qui les marquera à jamais comme les marquera aussi le goût du travail et de l'effort de leur père qui les fera toujours participer à ses activités artisanales et paysannes. Mais le dimanche, outils, cahiers et livres sont abandonnés et les enfants assistent à [64] quatre services religieux soit à la chapelle méthodiste soit au temple réformé. Des années plus tard, Edmond Vermeil, le contemporain des petits-enfants d'Elizabeth, aura un emploi du temps à peine différent emplissant pleinement la journée dominicale : École du dimanche <sup>135</sup> le matin à la chapelle méthodiste, et l'après-midi au temple, culte à la chapelle méthodiste à 10 heures et parfois, le soir, réunion de « l'alliance évangélique ».

L'éducation donnée par Elizabeth à ses enfants n'est pas fondée sur un repliement identitaire mais ouverte aux autres, qu'ils pratiquent la religion réformée ou qu'ils soient laïcs comme les maîtres d'école ou d'apprentissage de ses enfants.

Six des sept qui survivront auront un bel avenir, la plupart hors de Congénies : Sully épousera Mary, une des filles de Charles Cook et sera pasteur à Lausanne, Gédéon sera aussi pasteur luthérien et inspecteur ecclésiastique attaché à la Faculté de théologie de Paris, Samuel, d'abord apprenti charron, se consacrera à l'école du dimanche puis deviendra instituteur après un passage à l'école normale de Dieulefit et sera, dit-on, un des meilleurs maîtres de la Vaunage ; il aura comme élèves Gédéon et Pierre Farel et constituera une bibliothèque protestante rassemblée à la sacristie du temple, Émile restera à la terre, Théophile sera instituteur puis pasteur comme Léopold, le petit dernier, installé en Suisse, devenu l'historien de la famille, constituant par chroniques et lettres des archives privées et de beaux arbres généalogiques car tous auront, sauf Léopold, une impressionnante

<sup>135</sup> Enseignement religieux donné aux enfants par le pasteur ou un moniteur ou une monitrice. Après les lois Ferry de 1882, cet enseignement sera donné le jeudi, jour qui lui sera officiellement consacré.

lignée essaimée, comme si les fruits d'Elizabeth et de Louis avaient, par déhiscence, répandu leurs graines loin de Congénies.

Poussés par la soif d'apprendre vers les activités de l'esprit et de la parole mais aussi vers celles de la main, ils ont appliqué ce précepte, fondateur à cette époque et dans ce milieu : « Enfants, sachez qu'il faut travailler soit de l'esprit, soit de la main ».

### *Les Fourmaud*

Grâce à un héritage assumé, dont la branche aînée a été dépossédée et qui consistait à transmettre le « secret » de l'ancêtre rebouteux, né vers 1750, les cousins Fourmaud d'Elizabeth porteront leur attention aux soins du corps et spécialement à celui des os et des articulations dans toutes leurs affections.

Le quatrième héritier, Daniel Fourmaud, dit le Grand Fourmaud, né en 1853, personnage flamboyant, amateur aussi bien de chevaux que de voiture à pétrole, poussera, en dépit de la résistance de ses parents, sa petite-fille Lydia Mazel, née en 1886, à poursuivre des études de médecine à Montpellier où [65] elle passera sa thèse en 1911 <sup>136</sup>. Belle figure encore que cette jeune Lydia, volontaire, intelligente, généreuse,

<sup>136</sup> Cette thèse, intitulée « Le traitement opératoire des fractures simples d'après la pratique d'Abuthnot Lane », fut soutenue le 10 juillet 1911 devant la Faculté de Médecine de Montpellier et publiée par l'imprimerie Firmin, Montane et Sicardi. Le président fut le professeur Forgue et les assesseurs MM. Rauzier, Gausse et Massabuau. Lydia Mazel, devenue Mme Le Forestier, dédia sa thèse « À la mémoire vénérée de mon cher grand-père ». Voici le contenu de cette dédicace : « Vous m'avez inspiré le choix de cette carrière médicale. Puissé-je y faire dignement mon chemin, pénétrée de toutes les responsabilités que j'assume. Puisse votre souvenir continuer l'œuvre que vous aviez commencée et faire de moi l'élève toujours affectionnée d'un enseignement précieux que je voudrais pouvoir entendre encore. Homme d'honneur et d'une grande probité, vous m'avez laissé, entre autres biens, le plus beau, le plus précieux des héritages, l'Honnêteté. Mon devoir est de le conserver intégralement jusqu'à la fin de mes jours »... (Information communiquée par Jacqueline Fontaine de Gallargues-le-Montueux.)

au caractère bien trempé qui aura secouru de nombreux patients reconnaissants et pas seulement vaunageols <sup>137</sup>.

### *Les Farel*

Ces mêmes préoccupations de générosité et d'ouverture aux autres, nous les retrouvons chez les frères Farel, Gédéon, le médecin, né en 1845, et Pierre, le pasteur, né en 1842, tous deux natifs de Congénies. Gédéon, installé à Calvisson, mènera une campagne de santé publique, invitant les habitants à gravir le Roc de Gachonne pour trouver en son sommet air pur et recueillement méditatif. Médecine, archéologie, astronomie, rien n'échappe à cet esprit curieux, à une époque où l'on pouvait encore être compétent en plusieurs disciplines <sup>138</sup>.

Son frère Pierre, pasteur, après des études à Montauban, fera de la Vaunage un centre de la vie réformée et s'installera durablement à Congénies. Son influence sera grande sur le jeune Edmond Vermeil qui se souvient de ses prêches et surtout des assemblées dans « la pinède charmante qui a fait nos délices » et où « on célébrait, quand il faisait beau en été le culte d'alliance évangélique en plein air. »

### *Les catholiques*

N'oublions pas avant de conclure nos frères catholiques : une minorité, comme le dit Didier Gatamel, « souvent affectée d'un sentiment d'encerclement » dans cette société si fortement marquée par la Réforme. Après bien des traverses, elle a fini par récupérer son église, cette église, bâtie de belles pierres, fortifiée, rassurante et cherche

<sup>137</sup> Herbert BOURQUIN et Lily RETALI, « Le secret des Fourmaud », in Jean-Marc Roger (dir.), *La Vaunage au XX<sup>e</sup> siècle*, t. 1, Association Maurice Aliger éd., Nages-et-Solorgues, 1999, pp. 153-168.

<sup>138</sup> René MÉJEAN, « Le docteur Farel et le Roc de Gachonne », in Jean-Marc Roger (dir.), *La Vaunage au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lacour éd, Nîmes, 1996, pp. 427-440.

désormais sa reconnaissance [66] par la création d'associations pour la propagation de la foi et l'ouverture d'une école de sœurs <sup>139</sup>.

### ***Conclusion***

En cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et malgré parfois quelques tensions, la communauté de Congénies baigne, comme se souvient Edmond Vermeil, dans « des effluves religieux ». La coexistence pacifique, progressivement installée, a permis la convivialité, l'entraide dans les travaux ou les malheurs, la promotion des enfants, l'ouverture sur le monde, autant de choses favorisées par une ligne de conduite rigoureuse et un souci évangélique ancré au cœur de tous.

Anny Herrmann

<sup>139</sup> Didier GATUMEL, « Le catholicisme vaunageol au XIX<sup>e</sup> siècle : une communauté marginalisée affirme sa différence », *in* Jean-Marc Roger (dir.), *La vaunage au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lacour éd, Nîmes, 1996, pp. 351-364.

[67]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**

**PREMIÈRE PARTIE**

**6**

---

**LE LUTHÉRANISME,  
L'UNE DES CLÉS,  
SELON EDMOND VERMEIL,  
DE LA COMPRÉHENSION  
DE L'ALLEMAGNE**

**par Evelyne Brandts**

[Retour à la table des matières](#)

« Sans une étude approfondie de la Réforme luthérienne, toute véritable intelligence de l'Allemagne, même moderne et contemporaine, demeure impossible. » C'est en ces termes qu'Edmond Vermeil s'adresse en 1934 au jury du Collège de France dans sa lettre de candidature, citée par Jacques Meine dans une communication prononcée devant l'Académie de Nîmes en 2010 <sup>140</sup>. Cet extrait, à lui

<sup>140</sup> Edmond VERMEIL, Lettre sur ses travaux et projets à l'occasion de sa candidature à la succession de Charles Andler pour la chaire de langues et de littératures germaniques du Collège de France, 1934, Bibliothèque Nationale de France, 8 M pièce 7516, p. 1., cité par Katja MARMETSCHKE, *Feindbeobachtung und Verständigung. Der Germanist Edmond Vermeil (1878-1964) in den deutsch-französischen Beziehungen*, Böhlau Verlag, Köln, Weimar, Wien, 2008. Cité aussi par Jacques MEINE, « De l'école communale de Congénies à la Sorbonne : la carrière exemplaire du

seul, situe d'emblée le rôle crucial qu'Edmond Vermeil attribue au luthéranisme, à l'époque même où « l'Allemagne contemporaine » est sous la botte du régime national-socialiste. Et de fait, dans son ouvrage *L'Allemagne, essai d'explication*, il traque, à travers les vicissitudes de l'histoire de l'Allemagne, les retombées de la Réforme luthérienne et l'empreinte profonde qu'elle a laissée dans la conscience collective des Allemands. Cette traque le conduit jusqu'au cœur de la période la plus noire qu'ait connue l'Allemagne, celle du III<sup>e</sup> Reich, qui coïncide avec la date de parution de l'œuvre et à son interdiction.

C'est une lourde responsabilité qu'il semble imputer à un homme, Martin Luther, en voyant en lui et dans sa doctrine l'origine des maux dont l'Allemagne pâtera, et avec elle, l'Europe et le monde tout entier.

Il s'agit donc d'examiner en quoi le luthéranisme peut expliquer, selon Vermeil, le destin allemand depuis le schisme avec l'Église catholique et incarner une certaine germanité. S'il est incontestable que la Réforme est comparable, dans ses retombées sur l'Allemagne et bien au-delà, à l'onde de choc de la Révolution française intervenue deux siècles plus tard, ne convient-il pas de relativiser son influence sur le monde germanique en montrant que d'autres facteurs ont contribué à modeler dans une égale mesure le pays et les hommes, « *Land und Leute* », du vaste conglomérat allemand ?

Par ailleurs, ne faut-il pas prendre en compte la période de la genèse de cette œuvre ? L'étude a paru à la veille de la défaite française, en 1940, la France et l'Allemagne étaient donc en guerre, l'Allemand était l'ennemi. Période peu propice sans doute à une prise de recul et à de subtiles nuances, même pour le germaniste soucieux d'objectivité qu'était Edmond Vermeil.

[68]

### *Le luthéranisme, un phénomène allemand*

Selon Vermeil, le phénomène luthérien n'était concevable et ne pouvait éclore qu'en Allemagne, à la fois pour des raisons propres à ce qu'il considère comme la mentalité allemande, mais aussi dans un contexte historique bien déterminé.

Au nombre des traits de caractère spécifiques à l'Allemagne, Vermeil compte une « agressivité séculaire » qui fait de la situation politique présente (le Troisième *Reich*) « le résultat d'un long processus historique » et qui l'a poussée « de tout temps » à « protester contre l'Occident et notre humanisme ». Il prend à témoin Thomas Mann en personne, qui définit lui-même l'Allemagne comme « le pays protestataire par excellence » et qui voit en Luther « une gigantesque incarnation de l'être allemand..., le séparatiste anti-romain, anti-européen, [qui] le déconcerte et [lui] fait peur, même sous les apparences de liberté évangélique et d'émancipation spirituelle » <sup>141</sup>.

Historiquement, cette supposée tendance allemande a trouvé à s'exercer au XVI<sup>e</sup> siècle, à la fois contre l'Église catholique et romaine (Papauté) et contre le Saint-Empire romain germanique. Ces institutions séculaires, prétendant toutes deux à l'universalité et se disputant l'hégémonie sur le monde chrétien, avaient perdu à cette époque beaucoup de leur prestige et de leur autorité, l'une en raison de son schisme (coexistence de deux Papes, l'un à Rome, l'autre à Avignon) et de son train de vie scandaleux, l'autre en raison d'un affaiblissement constant face au dynamisme des princes allemands. « L'appel à une réforme de l'Église, ainsi que de l'Empire se faisait de plus en plus pressant », le sort des deux étant, « dans l'esprit du temps, intimement lié et dépendant l'un de l'autre » <sup>142</sup>. Les deux réformes vont

<sup>141</sup> Thomas MANN, discours « Deutschland und die Deutschen », 29 mai 1945 à Washington, in : *Reden und Aufsätze*, Teil 2, Fischer Verlag, Stockholmer Gesamtausgabe der Werke von Thomas Mann, Oldenburg 1965, pp. 319, 321 (trad. de l'auteur).

<sup>142</sup> Hagen SCHULZE, *Kleine deutsche Geschichte*, Verlag C.H. Beck, München, 1996, p. 41 (trad. de l'auteur).

trouver leur terrain de prédilection en Allemagne par la conjonction des caractéristiques mentales que Vermeil lui attribue et par le contexte politico-historique qui y règne. Le luthéranisme va focaliser et cristalliser ces aspirations en leur donnant une traduction concrète.

### *Les deux piliers du luthéranisme*

Pour Edmond Vermeil, le luthéranisme est fondamentalement « rupture », et « la protestation de Luther est l'acte symbolique qui révèle l'attitude coutumière de l'Allemand »<sup>143</sup>. C'est tout d'abord une rupture avec l'Église catholique, apostolique et romaine, dont il rejette les rites et les pratiques pour lui substituer l'idée de la liberté du croyant « délivré de sa dette infinie » et [69] « la certitude du salut » par la foi seule (*sola fide*) ainsi que l'accès direct à « l'Énergie universelle » sans « médiation extérieure »<sup>144</sup>.

Mais à cette thèse de la liberté individuelle du croyant, Luther en associe une autre. Reprenant l'apôtre Paul, il déclare : « [Car] il n'est d'autre autorité (*Obrigkeit*) qu'émanant de Dieu ; et là où il y a autorité, elle est décrétée par Dieu »<sup>145</sup>. Ce qui revient à dire que, si le croyant jouit d'une liberté de la foi totale, il doit en revanche obéissance absolue à l'autorité temporelle, qui est la représentante de Dieu sur terre.

Cette théorie des « Deux Règnes » prendra une dimension tragique lors de la Guerre des paysans (1524-1525), soutenue par Thomas Müntzer, en amenant Luther à prendre position contre ces derniers au nom de l'obéissance envers l'autorité temporelle, détentrice de la parole de Dieu. « La vie comprend deux règnes : l'un est le règne de Dieu, l'autre le règne du monde. [...] Le règne de Dieu est le royaume de la grâce et de la charité. Mais le règne du monde est le royaume du châtiment et de la vengeance. C'est pourquoi il se réalise aussi par la force (*Macht*). »<sup>146</sup> Sa prise de position à l'encontre des paysans

<sup>143</sup> Edmond VERMEIL, *L'Allemagne, Essai d'explication*, nrf, Gallimard, Paris, 1945, p. 74.

<sup>144</sup> Hagen SCHULZE, *op. cit.*, p. 47.

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>146</sup> Hans MAYER, *Martin Luther, Leben und Glaube*, Gütersloher Verlagshaus Gerd Mohn, Gütersloh, 1982, p. 127.

révoltés est sans appel : « Et je m'opposerai à ceux qui fomentent la rébellion, quelle que soit la justesse de leur cause. La rébellion n'est autre que la volonté de se faire justice soi-même et d'exécuter soi-même le châtement dans un esprit de vengeance. Et cela, Dieu ne peut le tolérer. » <sup>147</sup>

De l'association de ces deux thèses découleront d'après Vermeil plusieurs conséquences capitales pour l'Allemagne et son histoire.

### *Naissance d'une éthique protestante*

Sur le plan religieux, le croyant luthérien jouit désormais d'une liberté absolue, par opposition au chrétien affidé à l'Église catholique romaine qui place la religion « dans la foi rationnelle, dans une loi de contrainte qui lie les individus au nom du Droit » <sup>148</sup>. Les luthériens, eux, forment une communauté invisible, soudée par la seule foi.

Mais le corollaire à cette liberté intérieure de l'individu, suspecte à Thomas Mann, comme on l'a vu ci-dessus, à savoir la soumission à l'autorité temporelle, fera de lui un être passif sur le plan politique, acceptant sans broncher le diktat venu d'en haut. Il se cantonnera dans la tâche que Dieu lui a impartie, car « l'unique moyen de vivre d'une manière agréable à Dieu [est] exclusivement d'accomplir dans le monde des devoirs correspondant à la place que l'existence assigne à l'individu dans la société (*Lebensstellung*), devoirs [70] qui deviennent ainsi sa vocation (*Beruf*) » <sup>149</sup>. La double signification de ce mot est d'ailleurs révélatrice de son origine religieuse : Si *Beruf* est surtout utilisé de nos jours dans son acception de « profession », métier, le sens originel est bien celui de « vocation » dans le sens d'appel, « d'être appelé à » (*Ruf*). Et Max Weber poursuit : « Que cette justification morale de l'activité temporelle ait été l'un des résultats les plus importants de la Réforme, de l'action de Luther en particulier, est absolument hors de doute... » <sup>150</sup>. Mais là s'arrête, pour Max Weber, la référence à l'esprit

<sup>147</sup> Hans MAYER, *op. cit.*, p. 118 (trad. de l'auteur).

<sup>148</sup> Edmond VERMEIL, *op. cit.*, p. 98.

<sup>149</sup> Max WEBER, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, coll. Agora, Pion, 1964, p. 90.

<sup>150</sup> Max WEBER, *op. cit.*, p. 92.

du capitalisme, qui ne peut en aucun cas, « se réclamer de Luther », mais bien plutôt de Calvin.

Mais ce qui a subsisté au cours des siècles d'histoire allemande postérieurs, c'est en effet l'idée de cette répartition des tâches, chacun, pour être agréable à Dieu, devant rester à sa place et l'occuper du mieux possible. « À côté des esprits supérieurs qui pensent pour le *Reich* ou pour l'Humanité, nous aurons cette bonne moyenne allemande, ces hommes que Charles Andler décrit « ennemis du rêve, de peu d'horizon, spécialisés chacun dans son métier » et qui ne se soucient nullement de diriger les destins de la patrie »<sup>151</sup>. On peut trouver trace de cette idée dans des dictons encore en usage aujourd'hui : « *Schuster, bleib bei deinen Leisten* » (Cordonnier, reste auprès de tes formes à chaussures, autrement dit, « occupe-toi de tes formes »). De là naîtra le personnage du « *Michel* », affublé d'un bonnet de nuit, autocaricature incarnant l'Allemand moyen, ballotté au gré des événements, n'ayant aucune prise sur eux, éternelle victime résignée de l'arbitraire et du despotisme de « ceux d'en haut » (*die da oben*). Cette image est évidemment en totale contradiction avec la thèse de l'Allemand protestataire, ce trait étant, pour Vermeil, davantage l'apanage d'une élite sociale.

Jusqu'à une époque récente, cette idée semblait justifiée, si l'on considère l'œuvre et l'influence d'un Karl Marx, d'un Friedrich Engels ou d'un Ferdinand Lassalle, tous trois issus d'une bourgeoisie prospère, au XIX<sup>e</sup> siècle, ou encore les mouvements de la Résistance allemande au nazisme, composés pour la plupart d'aristocrates ou d'intellectuels communistes.

Mais le succès du mouvement ouvrier auprès des masses populaires aurait suffi à remettre en cause la thèse d'Edmond Vermeil : le putsch de Kapp en 1920, qui a fait vaciller la République de Weimar, a échoué grâce à la mobilisation des classes populaires dont la grève générale a été suivie par plus de 12 millions de personnes. Un ouvrage redécouvert il y a peu, *Le peuple allemand accuse*<sup>152</sup>, a démontré par ailleurs que l'opposition active et la résistance passive au régime nazi se répandirent en fait dans toutes les couches [71] de la population dès la prise de

<sup>151</sup> Edmond VERMEIL, *op. cit.*, p. 102.

<sup>152</sup> *Le peuple allemand accuse*, ouvrage collectif publié aux Éditions du Carrefour en 1938 et réédité en 2008 par l'Association des amis de la fondation pour la mémoire de la déportation.

pouvoir de Hitler, rapidement et atrocement réprimées. Il convient donc, sinon de réfuter, du moins de nuancer fortement la position de Vermeil quant à la passivité et à l'indifférence des classes moyennes et populaires allemandes vis-à-vis de la politique.

Il n'en reste pas moins que celui-ci résume fort bien le dualisme engendré par la théorie des deux Règnes : « L'individu n'y est libre que dans la mesure où il relève de l'Église invisible. Devant l'État et l'Église visible, il n'a plus au contraire qu'à obéir, puisqu'obéir équivaut à se conformer à la volonté divine. » <sup>153</sup>.

Cette attitude se manifestera de façon éclatante sous le Troisième Reich au sein même de l'Église protestante, l'Église évangélique allemande (DEK), dominée par le mouvement des « *Deutsche Christen* », les Chrétiens allemands, soumis au régime. Mais elle suscitera aussi, par réaction, la naissance de l'Église confessante (*die Bekennende Kirche*) qui, elle, sera en lutte ouverte contre cette Église officielle et contre le nazisme.

La première considère que le régime national-socialiste étant voulu par Dieu, toute résistance à son encontre est un crime de lèse-majesté à son égard, passible de la peine de mort. La seconde, en réaction à cette prise de position, sous la direction du théologien suisse Karl Barth, publie la *Déclaration de foi du synode clandestin de Barmen* en 1934, qui déclare, entre autres : « Nous rejetons la fausse doctrine selon laquelle l'État devrait et pourrait, dépassant en cela les compétences de sa mission particulière, prétendre devenir l'ordre unique et total de toute la vie humaine et remplir ainsi jusqu'à la vocation même de l'Église. » Cet enseignement et la résistance qui en découle a coûté la vie à de nombreux pasteurs, parmi lesquels Dietrich Bonhoeffer, assassinés dans les geôles nazies.

Edmond Vermeil a-t-il eu connaissance du mouvement de l'Église confessante ? « ... il y a nombre de protestants, en particulier les « Chrétiens allemands » (« *Deutsche Christen* ») [...] pour entraîner le luthéranisme hors de la voie œcuménique, le condamner à l'antisémitisme et le séparer de l'Ancien Testament. » <sup>154</sup>. Pas un mot sur l'existence d'une Église dissidente. Celle-ci n'avait pourtant rien

<sup>153</sup> Edmond VERMEIL, *op. cit.*, p. 102.

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 350.

d'un mouvement confidentiel puisqu'elle suscita des rassemblements de masse et fut rejointe dès le milieu des années 30 par de nombreux pasteurs et croyants. L'Église officielle, estimait-elle, s'écartait de la confession luthérienne en intégrant les notions de « *Volkstum* », de race et d'État aux « ordres de la création ».

Il est certes difficile de reprocher à Edmond Vermeil une vision manichéenne de la situation de l'Allemagne à son époque. De quelles informations disposait-il, compte tenu de la mainmise de tous les moyens de communication par la propagande du Troisième *Reich* ?

[72]

### ***Luther, le Reich et la Nation***

De même que la Réforme religieuse engagée par Luther a pu entraîner en partie sur l'histoire et la psychologie allemandes les répercussions énumérées ci-dessus, de même la rupture avec l'idée de l'hégémonie du *Reich* ne restera-t-elle pas sans conséquences.

Pour Luther, le pouvoir et la Nation s'incarnent désormais dans les territoires et non plus dans l'Empire qui, en s'étendant jusqu'au continent américain sous Charles Quint, ne présente plus aucun repère, se fragilise et se délite. Dans sa *Lettre à la noblesse chrétienne de nation allemande*, de 1520, Luther assigne expressément à cette dernière la mission d'intervenir contre les abus de l'Église romaine, au besoin de convoquer le Concile, proclamant ainsi la supériorité de l'autorité temporelle sur l'Église et faisant du prince le « *summus episcopus* » de l'Église territoriale.

C'est ce qui distingue historiquement le tournant pris par la Réforme en Allemagne de ce qui se passe en France *grosso modo* à la même époque : sous l'influence de Luther, mais surtout de Calvin, elle y a donné lieu aux guerres de religion qui ont déchiré le pays pendant près d'un siècle et demi et se sont soldées entre autres par la répression et l'expatriation massive des Huguenots. Mais en France, où la question religieuse est l'enjeu d'un bras de fer constant entre la monarchie, les princes et la Papauté, scellant tour à tour la victoire des uns sur les autres, c'est la monarchie qui, au prix de luttes intestines, d'intrigues et de guerres sanglantes, finira par l'emporter. La révocation de l'Édit de

Nantes met un terme précaire à la question religieuse et consolide le pouvoir royal dans une France unifiée et centralisée.

L'évolution induite en Allemagne par la Réforme mène à la situation inverse : ce sont désormais les princes, dans leurs territoires, qui incarnent l'autorité. Leur primauté sera confirmée et renforcée par la Paix d'Augsbourg, en 1555 qui leur confère le privilège de déterminer la religion de leur territoire, que leurs sujets ont obligation d'adopter (*cujus regio, ejus religio* : tel prince, telle religion). Cette mesure, reprenant la thèse soutenue dans la « Lettre à la noblesse allemande », consolide leur autonomie vis-à-vis du *Reich*, et subordonne l'Église à la volonté du prince, « l'Église visible » devient Église d'État.

Pourtant, à cette fragmentation de l'Empire en territoires semble s'opposer l'amorce d'une unité nationale fondée sur la langue et la culture : Luther lui-même n'en est-il pas le premier artisan avec sa traduction de la Bible en allemand, qui va être le premier ciment de la conscience nationale ? On va donc assister au paradoxe apparent relevé par Edmond Vermeil : « Au moment même où ils commencent à s'unir spirituellement par une langue, une pensée et un art communs, les Allemands se fragmentent sur le plan concret en consacrant l'ordre territorial. »<sup>155</sup>. Malgré cela persiste l'aspiration à [73] « reconstituer, sous la marqueterie des territoires, l'unité morale et spirituelle du peuple allemand »<sup>156</sup>.

C'est de cette double tendance, antagoniste, que naîtra la notion de « *Kulturnation* » : une nation qui, faute d'unité territoriale, ne peut se confondre avec un État, mais qui, liée par une langue, une culture et des traditions communes, transcende le cadre étroit des territoires. L'ex-président du Bundestag Wolfgang Thierse en donne la définition suivante en 2005 :

La nation allemande est née bien avant que l'État national allemand n'ait vu le jour. Les Allemands ne pouvaient se référer à des frontières précises lorsqu'ils voulaient se définir en tant que nation. Ce qu'ils avaient en commun c'étaient la langue, des traditions et des symboles nationaux, le souvenir de grands hommes tels que Martin Luther ou Johannes Gutenberg

<sup>155</sup> Edmond VERMEIL, *op. cit.*, p. 97.

<sup>156</sup> Edmond VERMEIL, *op. cit.*, p. 35.

ou encore - de façon déjà plus problématique - le souvenir du vieil Empire disparu. <sup>157</sup>

Son analyse rejoint presque textuellement celle d'Edmond Vermeil, qui estime que la civilisation « fleurira lorsque l'Allemagne sera le plus morcelée ». À quoi répond, dans des termes quasiment identiques, le constat de Wolfgang Thierse :

La culture allemande a atteint son apogée à l'époque où l'Allemagne était le plus morcelée [...]. C'est justement l'absence de frontières de la culture allemande qui faisait son charme. Nulle cour princière n'était en mesure d'imposer sa loi au monde intellectuel. <sup>158</sup>

C'est en effet la grande époque du classicisme allemand avec ses deux phares, Schiller et Goethe, lui qui se considérait comme citoyen du monde et voyait dans le patriotisme « une héroïque faiblesse ». Quelle différence avec la France où l'art classique atteint son apogée sous le régime le plus contraignant et le plus directif qui soit - la monarchie absolue de Louis XIV -, encadré par des canons très stricts et bridé par l'étiquette de la Cour.

On retrouve l'idée de « *Kulturnation* » opposée au « territoire » aujourd'hui encore dans cette réflexion de l'auteur dramatique bavarois Herbert von Achternbusch : « L'Allemand n'existe pas. Il y a des Bavarois, comme moi, des Silésiens, des Hessois. L'Allemand n'existe qu'en tant que militaire, philosophe, musicien ; mais viscéralement l'Allemand n'existe pas. » <sup>159</sup> ; point de vue difficile à assimiler dans un pays comme la France où État et Nation ne font qu'un.

Mais au plan politique la prépondérance des territoires, entamée et encouragée par Luther, débouchera à terme sur le triomphe de la Prusse qui [74] prendra le pas sur tous les autres territoires et donnera

<sup>157</sup> Wolfgang THIERSE, *Die Kulturnation, "Von Schiller lernen ?"*, dradio.de, 2005.

<sup>158</sup> Edmond VERMEIL, *op. cit.*, p. 35.

<sup>159</sup> Cité dans : Evelyne et Victor BRANDTS, *Aujourd'hui l'Allemagne*, CRDP de Montpellier, 2009, p. 76.

naissance à l'Empire bismarckien et wilhelminien. Et là se vérifiera le deuxième terme de la proposition de Vermeil : « Elle [la civilisation] déclinera fatalement à mesure que l'Allemagne s'unifiera. »<sup>160</sup>, ce que W. Thierse traduit par : « L'idée de nation culturelle, si belle, si ouverte, se mua en un instrument d'exclusion ». Car en s'unifiant, l'Empire allemand ne va garder de l'idée de Nation que ce qui le distingue des autres, se refermer sur sa germanité et proclamer sa supériorité.

Peut-on toutefois rendre Luther et le luthéranisme responsables de cette pente fatale ? Vermeil n'a-t-il pas prêté une oreille trop attentive aux historiographes nationalistes allemands du XIX<sup>e</sup> siècle qui, tel Heinrich von Treitschke, ont instrumentalisé Luther et vu dans le Réformateur l'incarnation de l'être allemand, le fondateur de l'alliance du trône et de l'autel et dans le luthéranisme le plus sûr gardien des frontières ? On a vu que cette thèse, tout à l'honneur de Luther aux yeux des nationalistes et pangermanistes allemands, a été reprise dans un sens diamétralement opposé par Thomas Mann pour dénoncer au contraire toutes les dérives de l'histoire allemande.

On pourrait observer qu'Edmond Vermeil a fait porter au luthéranisme la responsabilité de l'éveil du nationalisme allemand au XIX<sup>e</sup> siècle et son exacerbation à la suite de la Première Guerre mondiale, sans en avoir suffisamment évoqué les causes directes.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les guerres napoléoniennes, l'occupation française, une administration imposée par la France dans de nombreuses parties du pays avaient largement contribué à faire naître par réaction un sentiment national, attisé par l'humiliation de cette mise sous tutelle étrangère. Nul doute que cette situation historique aura compté au moins autant que les causes lointaines imputées au luthéranisme dans l'évolution vers le pangermanisme.

Edmond Vermeil s'étend également très peu sur la Constitution de 1849, élaborée par les 585 députés du Parlement allemand réunis à Francfort. Cette constitution, malheureusement restée lettre morte en raison de dissensions sur la composition du futur État allemand, extrêmement libérale dans son principe, visait à réaliser l'unité allemande sans effusion de sang et dans un esprit parfaitement démocratique.

<sup>160</sup> Edmond VERMEIL, *op. cit.*, p. 35.

Bismarck avait dû d'ailleurs en tenir compte et s'en inspirer lorsqu'il élabora la Constitution de l'Empire unifié. Il n'empêche que c'est l'échec de la tentative démocratique de 1849 qui déboucha sur la Guerre franco-prussienne et l'avènement du II<sup>e</sup> Reich, au parfum de revanche, célébré ostensiblement à Versailles en 1871. Puis ce furent les rêves de grandeur et d'expansionnisme de Guillaume II qui, en menaçant tous les États voisins, entraîna l'Europe dans la Première Guerre mondiale.

[75]

Mais est-ce le luthéranisme, ou n'est-ce pas plutôt l'excès de rigueur des clauses du *Traité de Versailles* qui va précipiter l'Allemagne, exténuée sous le poids des Réparations, dans les bras d'Hitler ? Les historiens s'accordent aujourd'hui sur ce point. Edmond Vermeil concède assez timidement que l'inflation qui a suivi la défaite et le paiement des « Réparations » ont été « la plus grande épreuve, trop ignorée de nous, qu'ait subie le peuple allemand après la défaite de 1918 » et il admet que cette situation, dont il impute la seule responsabilité aux « magnats » de l'entreprise et de la finance allemands, ait pu créer « au sein de la population du Reich le désespoir, la rancœur, l'orgueil blessé, en bref toutes les conditions nécessaires à la proche éclosion du national-socialisme. »<sup>161</sup>. Ce sont bien là, en effet, les causes qui ont favorisé la montée du régime nazi, promettant aux Allemands de rétablir l'ordre et la prospérité et de laver l'humiliation.

Mais là, on le voit, le luthéranisme n'a plus qu'un très lointain rapport avec les événements historiques qui ont entraîné directement l'Allemagne dans cette funeste aventure, débouchant, après l'accession d'Hitler au pouvoir, sur le nationalisme le plus barbare, glorifiant le « *Volkstum* », la germanité, et excluant, voire exterminant tout ce qui ne correspondait pas aux normes « aryennes ».

\* \* \*

On peut dire, en conclusion, que le luthéranisme a joué un rôle essentiel dans les destinées allemandes, agissant comme un catalyseur des tendances de son temps dans un contexte historique bien particulier,

<sup>161</sup> Edmond VERMEIL, *op. cit.*, p. 2.

celui de la décadence du Saint-Empire romain germanique ; qu'il a profondément et durablement influé sur la conscience collective des Allemands, en leur faisant prendre conscience de leur spécificité nationale ; qu'il a peut-être contribué, par là même, à faire prendre à l'Histoire allemande des chemins périlleux ; mais qu'on ne peut lui imputer la responsabilité des errements catastrophiques dans lesquels s'est fourvoyée la nation allemande et qui s'est soldée par le cataclysme du Troisième *Reich* et de la Seconde Guerre mondiale.

En l'occurrence, les facteurs géopolitiques ont été d'un tout autre poids et les conflits antérieurs avec d'autres nations européennes, en particulier avec la France, les rêves de puissance et d'hégémonie de Guillaume II, la volonté de revanche après le diktat de Versailles, contribuent largement à expliquer la voie fatale dans laquelle s'est engagée l'Allemagne en adhérant au régime national-socialiste.

Certes, en dépit de son entreprise d'explication de l'Allemagne, excellemment exposée dans son ouvrage, et de sa volonté manifeste d'observer la plus grande objectivité possible, Vermeil ne peut pas faire abstraction de [76] la guerre qui se prépare alors même qu'il met la dernière main à son livre. L'Allemagne qu'il connaît si bien est l'ennemie et son « Essai d'explication » porte la marque d'un livre engagé. On peut donc parfaitement, tout en notant parfois un certain manque de nuance dans la présentation des tenants et des aboutissants, comprendre sa position et tenir compte du fait qu'en 1939-1940, il ne pouvait avoir qu'une connaissance incomplète de faits portés depuis à la connaissance du public .

Evelyne Brandts

[77]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)  
PREMIÈRE PARTIE**

**7**

---

## TROELTSCH VU PAR VERMEIL

**par André Gounelle**

[Retour à la table des matières](#)

En 1921, Edmond Vermeil publie dans la *Revue d'Histoire et Philosophie Religieuses* trois articles sur la pensée religieuse de Troeltsch <sup>162</sup>. L'année suivante, ces articles sont groupés dans une brochure d'environ 70 pages, qui sera rééditée en 1990 <sup>163</sup>. Ma communication porte sur cette brochure. Dans un premier temps j'en situerai le contexte, un deuxième temps en analysera le contenu et un troisième temps en esquissera une évaluation.

<sup>162</sup> Edmond VERMEIL, « La pensée religieuse de Troeltsch », *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuse* 1 (1921), n° 1, pp. 23-44, n° 2, pp. 154-175, n° 3, p. 220-245.

<sup>163</sup> Edmond VERMEIL, *La pensée religieuse de Troeltsch*, Strasbourg/Paris, Istra, 1922. Rééd. Labor et Fides, Genève, 1990, préface de Hartmut Ruddies.

## 1. *Le contexte*

En 1919, Edmond Vermeil est nommé professeur d'histoire de la culture et de la littérature allemandes à l'Université française de Strasbourg, très rapidement créée ou recréée après la fermeture de l'Université allemande. En 1921, la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg, renouant avec ce qu'elle faisait sous le Second Empire, décide de lancer une revue théologique, la *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses*, qui en est aujourd'hui à sa 91<sup>ème</sup> année de publication. Son titre indique bien qu'elle se veut plus universitaire que pastorale, à la différence des revues alors existantes dans le protestantisme français. Les études de Vermeil sur Troeltsch paraissent dans les trois premiers numéros de cette revue. On devine sans peine les raisons qui conduisent à cette publication. Le corps professoral de la Faculté de Théologie recomposée est politiquement très francophile, mais de formation et de culture plutôt allemandes. Il a le souci d'établir des ponts entre la pensée théologique de l'Allemagne et celle de la France. Or, Troeltsch joue un rôle important dans la vie intellectuelle et politique allemande ; par contre, les Français n'en ont pratiquement pas entendu parler. Dans le climat politique d'alors, où les Alsaciens sont vite suspectés, il vaut mieux qu'il soit présenté par un « Français de l'intérieur », ancien combattant, expert du gouvernement français pour les questions relatives à l'Allemagne et, au demeurant, parfaitement qualifié.

Ernst Troeltsch est alors en Allemagne un universitaire éminent, à la fois influent et controversé. Il naît en 1865 et meurt en 1923, deux ans après la publication de l'étude de Vermeil. Il enseigne successivement à Heidelberg dans le cadre de la Faculté de Théologie, puis, à partir de 1915, à Berlin où il occupe une chaire de philosophie. Il est un philosophe de la religion qui s'inscrit, de manière assez originale, dans le courant kantien et néokantien. Il est également historien et sociologue des religions. Il est proche, amicalement et intellectuellement, de Max Weber ; à Heidelberg, ils habitent des étages différents de la même maison et travaillent en une étroite collaboration.

[78]

Troeltsch est également théologien, mais son œuvre principale dans ce domaine, *Glaubenslehre*, ne paraît qu'en 1925, après sa mort ; Vermeil n'a évidemment pas pu la prendre en compte dans son étude de 1921. Troeltsch a aussi des relations avec l'École dite de l'histoire des religions, qui renouvelle l'étude des textes bibliques en montrant leurs liens avec le monde religieux du Proche Orient ancien. Sévère, comme Vermeil, à l'égard du luthéranisme allemand, Troeltsch est, autant sinon plus qu'Adolph Harnack, un représentant de la théologie du protestantisme libéral. Politiquement, il n'a pas approuvé la guerre et souhaité une paix de compromis. Après la défaite, il plaide pour que l'Allemagne accepte la démocratie ; il est l'un des rares grands intellectuels allemands qui se rallie à la République de Weimar. Il exerce même quelques mois des fonctions de sous-secrétaire d'État, de vice-ministre, pour les affaires ecclésiastiques.

Si, en ce début du XX<sup>e</sup> siècle, Troeltsch est très connu en Allemagne, par contre les Français l'ignorent largement. Seuls deux articles de lui ont été traduits dans notre langue, des traductions mauvaises, maladroitement abrégées, parfois incompréhensibles, avec de nombreux contresens. De rares recensions de ses ouvrages ont paru dans des revues spécialisées, dont quatre signées par Alfred Loisy. Il faut attendre 1960 pour que des sociologues des religions, principalement Jean Seguy, redécouvrent l'importance dans leur domaine des travaux de Troeltsch. À partir de 1990 avec le déclin en protestantisme français de la dominance de la théologie dialectique, plus ou moins inspirée de Barth, se manifeste un certain intérêt pour la théologie et la philosophie de Troeltsch. Se succèdent un colloque à Lausanne, deux séminaires interdisciplinaires à Québec ainsi que plusieurs traductions et études. Si les éditions *Labor et Fides* rééditent en 1990 la brochure de Vermeil, c'est qu'entre temps, rien ne l'avait remplacée ou complétée, elle restait la seule présentation correcte de la pensée religieuse de Troeltsch existante à cette date dans notre langue.

Vermeil se réfère aux travaux de Troeltsch et les utilise expressément en 1913 dans sa thèse de doctorat sur *Möhler et l'école catholique de Tübingen*. S'il connaît bien et depuis longtemps l'œuvre, par contre, il n'a jamais rencontré l'homme. En 1923, lors d'un voyage à Berlin, il avait projeté d'aller le voir ; malheureusement, leur rendez-

vous a été annulé par la maladie dont Troeltsch devait mourir quelques jours après.

## 2. *Le contenu*

J'en arrive à ma deuxième partie qui va porter sur le contenu de ces trois articles devenus trois chapitres de la brochure qui les reprend sans modifications.

[79]

1) Le premier s'intitule « La méthode ». Vermeil y présente le projet ou l'objectif de la réflexion de Troeltsch. Elle part du constat que la pensée religieuse se trouve partagée entre deux positions et deux démarches aussi insatisfaisantes et stériles l'une que l'autre : d'une part un supranaturalisme dogmatique, d'autre part un immanentisme positiviste.

Pour le *supranaturalisme dogmatique*, qu'on rencontre dans les milieux ecclésiaux dits « orthodoxes », le christianisme est « un phénomène miraculeux ». À la différence des autres religions, il bénéficie d'une révélation surnaturelle, venant directement de Dieu. La doctrine chrétienne dépend donc d'une autorité ou d'un principe « soustrait au devenir ». Elle ne relève pas d'un examen historique critique, elle échappe à tout relativisme. Elle jouit d'une certitude absolue. Ce supranaturalisme, qui favorise l'autoritarisme ecclésial, est devenu avec la modernité caduc, impensable et intenable. Même si beaucoup continuent à le défendre, il a aujourd'hui perdu toute pertinence.

Pour l'*immanentisme positiviste*, les religions, le christianisme comme les autres, sont des phénomènes purement humains, psychologiques et sociologiques, qui ne relèvent nullement d'une réalité qui dépasserait le monde. Elles sont des interprétations du monde, irrationnelles et affectives, sans base objective. Pour Troeltsch, cet immanentisme, s'il permet de décrire justement bien des aspects de la religion, échoue à en saisir la nature, il la vide de sa substance. Elle a en effet une spécificité irréductible, elle est « un élément constitutif essentiel de la conscience » qu'on ne peut pas comprendre sans recours à une transcendance.

Troeltsch refuse le supranaturalisme qui fonde la religion sur une révélation absolue et rejette le positivisme qui l'explique par causalité naturelle. Pour définir une autre voie, vous me pardonnerez ici de simplifier excessivement une pensée complexe et subtile, il se tourne vers Kant qui élimine la métaphysique sans tomber dans l'empirisme en s'interrogeant sur les conditions transcendantales de nos perceptions, autrement dit, en se demandant ce que rend possibles les expériences que nous faisons. Troeltsch ne pose pas un divin hors de toute contingence ou de toute compromission comme les orthodoxes. Il ne nie pas le divin, comme les positivistes. Il veut montrer qu'il est *Va priori* nécessaire du sentiment religieux, de même que nos perceptions présupposent les catégories d'espace et de temps. Il entend relativiser la religion sans la mutiler d'une présence ou d'une source absolue sous-jacente.

2) Le deuxième article ou chapitre de Vermeil porte sur les relations entre christianisme et civilisation. Je relève les deux thèmes les plus importants.

Premièrement, la modernité, qui émerge durant la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, provoque une rupture et une révolution religieuses de grande ampleur. On pourrait presque dire qu'elle donne naissance à un [80] nouveau christianisme très différent de l'ancien. Selon Troeltsch, Luther et Calvin appartiennent encore au Moyen Âge ; ils sont plus proches de la tradition et la scolastique catholiques de leur temps que du protestantisme contemporain. Il y a bien sûr des différences fortes entre les Réformateurs et leurs adversaires romains ; néanmoins les problématiques, les notions, les modes d'argumentation sont les mêmes, alors que nous vivons dans un autre monde conceptuel.

La modernité entraîne trois mutations. D'abord l'approche de la Bible change. La science historique nous apprend à voir en elle non pas un texte venu du Ciel, dicté ou inspiré jusque dans sa lettre par Dieu, mais un ensemble des documents conçus, élaborés, rédigés par des hommes dont les écrits témoignent certes d'une authentique rencontre avec Dieu, mais ne sont pas à proprement parler « parole de Dieu ». Ensuite, se modifie le statut du dogme. Il n'énonce pas, comme on le pensait autrefois, des vérités intemporelles et absolues ; il ne définit pas l'être même de Dieu, mais il dit comment Dieu nous touche, nous atteint

et s'inscrit dans notre existence à un moment et en un lieu donnés. La théologie est donc relative, elle ne formule pas ce qu'il faut croire (elle n'est pas *Dogmatik*), elle explicite de manière réfléchie et critique la manière de croire d'une époque et d'une culture (elle est *Glaubenslehre*). Enfin, dernière transformation, avec la modernité, s'effondre l'idéal d'une cité chrétienne qui associe, entremêle État et Église et, du coup, se pose en termes très différents la question de la place et du rôle des institutions ecclésiales dans la société.

Que nous en ayons conscience ou non, que cela nous plaise ou pas, aujourd'hui la foi se vit et se pense tout autrement que dans les périodes précédentes ; nous sommes entrés dans un néo-christianisme.

Dans les analyses de Troeltsch, un deuxième élément joue un rôle important. Il s'agit de la distinction entre les trois formes sociales que prend le christianisme, à savoir l'Église, la secte et le spiritualisme. L'Église se caractérise par son ouverture à la société, par une porosité ou une symbiose qui va parfois jusqu'à l'identification ; elle se veut religion de la Cité. La secte, au contraire, forme un groupe séparé, distinct, à part, en marge ; elle trace des frontières très nettes ; elle ne se préoccupe guère de la cité, parfois s'oppose à elle ; elle se considère comme extérieure à ce qu'elle appelle le monde. Le spiritualisme préconise et cultive une religion intérieure, personnelle, volontiers individualiste et mystique. Il se manifeste à l'intérieur des deux formes précédentes et, à première vue, peut paraître sociologiquement moins significatif. Il exerce pourtant une influence importante. Il empêche l'Église de devenir purement profane par fusion avec la société et il empêche la secte de complètement se replier sur elle-même. Il les maintient l'une et l'autre religieusement vivantes.

[81]

3) Le troisième article ou chapitre de l'étude Vermeil porte sur les défis et les enjeux auxquels le christianisme est confronté. Troeltsch en relève quatre.

Il y a d'abord, la lutte très vive au sein des diverses Églises entre les partisans du vétéro- et ceux du néo-christianisme. Troeltsch, sans trop d'illusion, espère beaucoup qu'en protestantisme les libéraux et qu'en catholicisme les modernistes (auquel il est très attentif) l'emporteront. Il y va de l'avenir du christianisme.

Ensuite, il faut revoir les rapports de l'Église et de l'État. Troeltsch voudrait éviter aussi bien le mélange que la séparation (il trouve mauvaise la solution française de 1905). Il préconise une indépendance assortie d'accords pour régler les relations et permettre des collaborations.

Autre défi à affronter, celui du scientisme athée. Troeltsch pense ici que le développement de la philosophie et de la science le rend caduc.

Enfin, se pose le problème de l'attitude à adopter envers les autres religions et en particulier du sens et des méthodes de l'entreprise missionnaire.

L'introduction générale de l'étude de Vermeil et la phrase qui termine le troisième article laissent prévoir une suite qui ne viendra jamais, on ne sait pas pourquoi. Il se proposait d'y traiter de l'attitude de Troeltsch entre 1914 et 1920, fort intéressante pour des Français. En effet, favorable avant la guerre à une démocratisation de son pays, Troeltsch se montre très réservé, voire réticent envers la politique de Guillaume II. À la différence de plusieurs théologiens allemands de renom (dont Harnack), il ne signe pas le manifeste des 93 intellectuels proclamant, le 4 octobre 1914, que dans la guerre qui vient d'éclater la cause de l'Allemagne est « juste et noble » et sa conduite irréprochable. Après 1918, il soutient la République, mal-aimée, de Weimar, et il y occupe des responsabilités importantes. Vermeil continuera de collaborer à la Revue, il sera même membre de son comité de rédaction, mais ne publiera pas ce dernier article. Son étude ne comporte pas non plus de conclusion générale. Elle donne le sentiment d'un ensemble inachevé.

### ***3. Évaluation***

Je termine en risquant une évaluation. Je fais trois remarques : 1) Au début de son premier article ou chapitre, Vermeil écrit que « nous avons, en ce lendemain de guerre, l'impérieux devoir d'étudier, avec plus d'objectivité que jamais, la science et la pensée allemandes ». Cette intention d'objectivité se traduit par une grande neutralité de l'exposé. Vermeil analyse effectivement l'œuvre de Troeltsch comme un objet qu'il décrit sans beaucoup s'engager personnellement. Certes il souligne

l'originalité et la profondeur de l'apport de Troeltsch dans les débats intellectuels de l'Allemagne. Il indique également que ses positions répondent aux attentes des libres croyants. Mais il n'entre pratiquement jamais dans une discussion de fond. On ne trouve une critique qu'à la fin du chapitre 2. Troeltsch estime que seul le christianisme [82] maintient dans le monde occidental le sens de la transcendance ; Vermeil écrit que l'art le fait également, ce qui me paraît assez juste ; Vermeil anticipe ici ce que diront plus tard Paul Tillich, Charles Taylor et aussi Luc Ferry ; mais il ne développe pas cette idée. À plusieurs reprises, Vermeil signale en passant, sans y insister, le caractère foncièrement germanique des solutions proposées et des jugements portés sur la France par Troeltsch. En fait, on ne sait pas vraiment ce que Vermeil pense de l'œuvre de Troeltsch, sinon qu'elle présente un grand intérêt. Maintenant, il est tout à fait possible qu'il ait prévu d'exprimer son opinion personnelle en conclusion dans le quatrième article ou chapitre qui n'a pas vu le jour.

Incontestablement, Vermeil a lu attentivement et connaît bien l'œuvre de Troeltsch. Sur un point, cependant, son exposé me semble déficient ou insuffisant. Il s'agit de la rencontre entre les religions que Vermeil aborde sous l'angle, à mon avis rétrécissant, des missions, même si Troeltsch y est très attentif et en traite longuement. Certes, Vermeil ne pouvait pas connaître les conférences de 1923, rédigées en vue d'une tournée de conférences en Grande-Bretagne, que la mort a empêché Troeltsch de prononcer. Mais je me suis même demandé si Vermeil ne s'en était pas tenu à l'édition de 1901 de *L'absoluité du christianisme* et s'il avait pris connaissance de l'édition de 1912, où Troeltsch, comme il le dit lui-même, a « clarifié et développé un texte par trop concis » ; en fait comme l'écrit un spécialiste de Troeltsch, J. M. Tétaz, il opère une « reprise en profondeur ». Vermeil cite en bibliographie l'édition de 1912, je ne suis pas sûr qu'il lui ait apporté suffisamment d'attention, ce qui expliquerait en partie l'insuffisance sur ce point de sa brochure.

Si sur le fond, à part la réserve que je viens d'exprimer, il n'y a pas grand-chose à redire à l'exposé de Vermeil, il n'en va pas de même, à mon avis, pour sa pédagogie. Vermeil, ce qu'il ne fait que rarement dans ses autres livres pour ce que j'en connais, me semble succomber au travers très universitaire du professeur qui écrit pour des professeurs, en l'occurrence un germaniste pour d'autres germanistes.

Paradoxalement, ces études faites pour présenter Troeltsch ne peuvent être vraiment appréciées à leur juste valeur que par des lecteurs qui connaissent déjà passablement Troeltsch et son contexte. Le premier article ou chapitre me paraît caractéristique à cet égard. Vermeil dégage très bien l'objectif de Troeltsch : trouver une voie qui évite les impasses du supranaturalisme dogmatique et du positivisme immanentisme, objectif commun à la plupart des néo-kantiens. Mais plutôt que de s'attacher directement à la solution proposée par Troeltsch, Vermeil consacre de nombreuses pages à le distinguer des autres néo-kantiens ; je doute que des lecteurs qui ne sont pas, par ailleurs, au fait de ces débats puissent comprendre. J'ajoute que Vermeil emploie des termes savants rarissimes (parfois des [83] hapax), et qu'il y a des ruptures d'argumentation (signalées par des tirets à l'intérieur du texte) qui n'en facilitent pas la lecture. Ce n'est pas par hasard si la brochure de Vermeil n'a eu aucun écho. Elle n'était pas adaptée au public français.

Il faut reconnaître à Vermeil le grand mérite d'avoir été probablement le seul français de sa génération qui ait lu Troeltsch, l'ait compris et ait perçu l'importance de sa pensée. Par contre, il n'est pas vraiment arrivé, comme il l'aurait voulu et comme il aurait été souhaitable, à l'introduire dans le débat français.

André Gounelle

[84]

Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)

PREMIÈRE PARTIE

8

---

PRÉSENTATION DE  
« *SOUVENIRS D'ENFANCE  
ET DE JEUNESSE* »  
D'EDMOND VERMEIL

par Jean-Marc Roger (†) et Jacques Meine

*Un manuscrit témoin de l'enracinement*

[Retour à la table des matières](#)

Guy Vermeil, docteur en médecine, pédiatre, soucieux de la mémoire de son père Edmond, a confié à Jean-Marc Roger, vers 1985, une reproduction du manuscrit *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, en vue de son étude et de sa publication. Quelques échanges téléphoniques ou épistolaires ont renforcé des relations engagées lors du mariage de sa petite-cousine Claudine Vermeil, fille de Jacques. Peu de temps avant sa mort, il nous confia, en 1999, une nouvelle transcription.

Il y eut donc plusieurs transcriptions successives réalisées par Guy Vermeil, qui laissent apparaître une amélioration à la fois dans la forme et dans le fond. Si la première reçue montre des hésitations au niveau de la saisie et des imperfections résultant d'une lecture trop rapide, c'est un document beaucoup plus élaboré qui nous est parvenu en 1999.

Le texte rédigé par Edmond Vermeil au soir de sa vie est une œuvre intimiste, destinée à sa famille sans ambition de publication. Sur les plans stylistique et analytique, on constate un net décalage par rapport à son œuvre. On ne peut nier une rédaction un peu hâtive et souvent inachevée, annonçant des pistes qui parfois ne débouchent pas sur un développement. Inconsciemment l'auteur mélange la relation objective du vécu de l'enfance et l'interprétation subjective d'un homme âgé se penchant sur son passé. On le ressent particulièrement à la lecture de la description idyllique du lieu de sa naissance au bord du Léman, occasion aussi de témoigner son attachement à ses racines vaudoises, et d'exprimer une certaine admiration pour la Suisse, « exemple de ce qu'aurait pu être un véritable fédéralisme européen ». Il n'en reste pas moins que *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* reste le document essentiel pour comprendre les fondements d'une destinée exceptionnelle. Derrière une écriture spontanée, se cache, pour celui qui prend le temps d'en saisir le sens profond, un témoignage qui, au-delà de l'analyse de ses œuvres, éclaire la vie de l'homme.

### *Edmond et Congénies*

Il est évident que ces souvenirs sont le témoignage de l'enracinement d'un homme dans le village de ses origines. L'auteur nous livre, au travers des pages très colorées et chargées d'émotion, un véritable document ethnographique sur la vie d'un village vaunageol, Congénies, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. À partir [85] de sa riche description de la rencontre des divers courants religieux alors présents en ce lieu, Vermeil donne les clés de l'esprit de tolérance et même d'un œcuménisme en devenir, si particulier à Congénies. L'accueil, tout empreint de curiosité bienveillante, de l'étrangère qu'était Sophie Chaudet, la mère d'Edmond, en est un exemple, tout comme celui réservé à diverses reprises aux pasteurs méthodistes et autres prédicateurs ou visiteurs anglais. On perçoit, au fil des lignes, une évocation au quotidien d'une communauté méridionale qui s'inscrit dans le cycle des saisons et le travail de la terre.

Le commerce de Joachim le conduisit à investir en Suisse et à y prendre épouse, et c'est à Vevey, au bord du Léman, que naîtra Edmond en 1878 et où il passera les quatre premières années de sa vie. Il en

résulte qu'il va découvrir, au moment du retour familial à Congénies, avec un certain émerveillement, le lieu qui deviendra son village. Il explore et apprécie la garrigue, les ruelles tortueuses propices aux jeux des enfants ; il évoque les dimanches regorgeant de vie spirituelle, ne laissant guère de temps à une réelle mixité sociale. Celle-ci sera compensée par l'école communale, où il découvrira tous les enfants de sa classe d'âge.

S'il fut un lieu déterminant pour l'avenir de l'enfant Edmond Vermeil, c'est bien l'école communale de Congénies dont l'excellent instituteur, Julien Bonfils, eut l'intelligence de déceler et stimuler les potentialités exceptionnelles de son élève. Dans cette école intervenait également le pasteur Pierre Farel pour y donner des cours de musique aux élèves. Lui aussi eut la même démarche que Julien Bonfils, en s'associant à cette formation complémentaire bénévole, indispensable pour permettre l'accès au lycée. Le pasteur Farel fut le premier mentor d'Edmond, lui faisant partager ses passions pour la musique, la littérature classique <sup>164</sup>, la langue allemande et l'humanisme chrétien, notamment la philosophie théologique allemande qu'il avait appris à connaître lors de ses études à Tübingen.

Un personnage éphémère, sa cousine germaine, trop tôt arrachée à la vie, va éveiller chez cet enfant ses premiers élans du cœur, qu'il va traduire dans ses *Souvenirs* par un magnifique hommage chargé d'une profonde émotion. Elle aussi participa à la formation du jeune garçon, comblant, par ses leçons, la lacune surgie entre le certificat d'études à onze ans et l'entrée au lycée à treize ans, en lui communiquant une ouverture sur l'Angleterre, sa langue et sa culture. Durant ce temps, à Congénies, Edmond aura le privilège exceptionnel d'être formé non seulement, comme tous les enfants du village, en vue du certificat d'études, mais en plus de recevoir un enseignement particulier qui fera de lui un homme en dépit de ses quatorze ans. L'absence de collègue fut à ce point de vue peut-être la chance de sa vie.

[86]

<sup>164</sup> Le pasteur Farel est l'auteur d'un ouvrage consacré à Sénèque et publié à Paris et Lausanne en 1906.

### *Les étapes de sa vie lorsqu'il a quitté le berceau familial*

Désormais, avec l'entrée au lycée à Nîmes, Edmond sortira du cocon familial et abordera la vie lycéenne avec une mentalité d'adulte, évaluant les qualités et les insuffisances de ses professeurs. Après une courte phase d'adaptation au nouveau milieu scolaire, il aura la chance inouïe, selon ses propres termes, de rencontrer à nouveau un enseignant d'exception, Julien Rouge, qui deviendra son second mentor et qui l'accompagnera durant toute sa carrière universitaire. En effet, Julien Rouge, agrégé d'allemand, futur professeur à la Sorbonne, communiquera à Edmond sa passion pour la langue et la culture germaniques. Rouge, comme Bonfils et Farel, va s'impliquer personnellement dans la réussite de son jeune disciple. Ce professeur de lycée, avec ses cours particuliers, donna à Edmond une formation quasi universitaire, lui permettant, grâce à une khâgne improvisée, le saut à la faculté de Montpellier. À bien regarder, cette dernière ne lui apportera que peu de choses, sinon le premier contact avec le bouillonnement intellectuel universitaire, traversé notamment par les remous de l'affaire Dreyfus. Quoi qu'il en soit, il va préparer une licence, qui va lui ouvrir les portes d'un nouvel enseignement en Allemagne durant deux années pour préparer l'agrégation. Mais c'est au terme de sa scolarité secondaire à Nîmes que Vermeil est sorti de sa chrysalide, orientant avec décision ses efforts et sa formation en vue d'une carrière universitaire. Toutes les pages des *Souvenirs* consacrées à cette période attestent de ce combat solitaire pour une réussite universitaire qui va éclipser un peu les liens familiaux. La solitude, quasi hautaine du chercheur, ne doit pas dissimuler la découverte du brassage d'idées du milieu étudiant qui va diriger son action ultérieure.

La décision d'Edmond est donc prise : il sera germaniste et préparera l'agrégation en vue d'une carrière universitaire. Pour cela, il devra parfaire sa pratique de la langue et accomplir, en Allemagne, des stages qui demanderont de la part de sa famille un effort financier très important. On comprend donc les doutes de Joachim pendant les années de lycée où ce père, conscient des capacités de son fils, ne sait comment les valoriser. Certes, lui-même aurait espéré dynamiser l'entreprise

familiale grâce à une formation commerciale supérieure. Mais, une fois adopté le principe de l'orientation universitaire, l'appui familial sera sans faille, comme en témoigne le mode de vie d'Edmond, tant à Fribourg-en-Brisgau qu'à Munich, les deux villes choisies pour leur tradition universitaire, probablement sur les conseils avisés de Julien Rouge. En effet, il pourra abondamment entreprendre des excursions et profiter des ressources culturelles telles que théâtre, concerts, visites de musées et monuments, ce qui va enrichir considérablement sa connaissance profonde de sa discipline d'élection.

La fréquentation de la Sorbonne sera marquée par l'enseignement de Charles Andler qu'il considérera désormais comme son maître, partageant [87] avec lui sa conception interactive d'un enseignement moderne et sa vision de la germanistique comme « science de l'Allemagne », incluant une analyse politique lucide et critique <sup>165</sup>.

Les années de faculté à Paris en vue de l'obtention de l'agrégation, pas seulement studieuses, furent illuminées par la rencontre de Madeleine Michel, qui allait devenir sa femme. Fille de l'un des conservateurs du Louvre, elle avait reçu curieusement l'éducation d'une jeune fille de bonne famille du début du XIX<sup>e</sup> siècle, lui fermant l'accès à des études supérieures. Ce mariage n'en représentait pas moins pour le fils d'un petit négociant en vins d'un village languedocien une ascension sociale à peine pensable à cette époque. Là encore, l'amour de la musique et de la littérature, hérité de son enfance à Congénies, se révélera déterminant pour la constitution et la pérennité de cette union. Le succès universitaire fut l'une des conditions mises par le père de la mariée pour que ce mariage ne paraisse pas une mésalliance. Cette épouse, à laquelle Edmond consacre des pages chargées d'émotion et d'admiration, va le seconder et surtout le stimuler dans son engagement social et politique, et notamment, dans sa lutte contre l'antisémitisme <sup>166</sup>.

<sup>165</sup> Charles Andler (1866-1933) est considéré comme le fondateur de la germanistique française moderne. Agrégé en 1889, il fut dès 1893 maître de conférences à l'École normale supérieure, où il dirigea la section d'allemand, rattachée dès 1904 à la Sorbonne. Il fut appelé en 1926 au Collège de France, où il occupa la chaire de *Langues et littératures d'origine germanique* jusqu'à sa mort en 1933.

<sup>166</sup> Edmond Vermeil et Madeleine Michel étaient unis par de nombreux points communs qui allaient de leurs préférences musicales, en passant par leur

Le manuscrit s'arrête là. Il ne dissimule pas les difficultés rencontrées par cet étudiant hors normes qui deviendra un universitaire inclassable et dont l'origine de la pensée fera de lui un leader d'opinion. Le déroulement ultérieur de sa carrière est esquissé en quelques pages par son fils Guy qui a recueilli et transcrit le document. Edmond Vermeil va aborder sa carrière professionnelle avec une position de lecteur à l'université de Göttingen, qui va l'émanciper définitivement de l'appui familial. Ce sera ensuite un poste peu satisfaisant de professeur d'allemand à l'*École alsacienne* de Paris, dont la durée sera écourtée par la guerre, où il servira comme capitaine. Puis de 1919 à 1934, la carrière de professeur à l'université de Strasbourg, l'élection à la Sorbonne dans la foulée en 1934, l'exode à Montpellier à la suite de l'occupation et de sa destitution par le gouvernement de Vichy, qui va le conduire à la clandestinité jusqu'à répondre à l'appel de Londres.

[88]

## **Conclusion**

Edmond, écolier insouciant mais doté de qualités intellectuelles rares et avide de connaissances, bénéficia tout au long de sa scolarité d'une chance extraordinaire : celle de croiser sur son chemin des maîtres d'exception, prêts à lui consacrer le meilleur d'eux-mêmes. Ils seront déterminants pour l'orientation de sa carrière future. Le protestantisme ambiant, sous ses formes multiples, telles qu'elles étaient présentes tout particulièrement à Congénies, en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et le socialisme alors naissant dans le Gard, vont conjointement forger une éthique qui ne quittera pas le germaniste tout

intérêt intellectuel voué à l'Allemagne, jusqu'à l'engagement politique. Edmond dédia ainsi son livre consacré à Beethoven et publié en 1929 : « *À ma femme, en souvenir de notre première conversation. Mars 1902* ». Madeleine Michel secondera l'activité de son mari grâce à des lectures préparatoires. Elle sera, comme lui, membre du *Comité de vigilance des intellectuels antifascistes*, et écrira le livre pour enfants *Si nous lisions. L'histoire de deux enfants*, Paris, Armand Colin, 1917. Elle l'accompagnera aussi pendant son séjour prolongé à l'Université de Göttingen, où il sera d'abord lecteur adjoint de 1904 à 1906, puis lecteur de 1906 à 1907 au Séminaire de philologie romane.

au long de sa carrière. L'enseignement des valeurs républicaines et le climat de tolérance religieuse forgèrent sa stature d'ardent patriote et d'intellectuel engagé, firent aussi de lui quelqu'un d'inflexible, bien le contraire d'un opportuniste. Rigidité qui lui coûta la chaire au Collège de France, alors que l'heure semblait être à une conciliation qui se révélera vite illusoire. Ce sera l'objet de la seconde partie du colloque.

Jean-Marc Roger (†) et Jacques Meine

[89]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**

**PREMIÈRE PARTIE**

**9**

---

## SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE

**par Edmond VERMEIL**

[Retour à la table des matières](#)

Un heureux destin m'a fait naître, un dimanche de mai 1878, en Suisse romande. Mes parents habitaient alors à Vevey, ville charmante située entre Lausanne et Montreux, sur la rive nord-est du lac Léman, non loin du mystérieux endroit où le Rhône mêle ses eaux tumultueuses à celles du Léman, si calmes en temps normal, si violentes quand la tempête les soulève et les projette sur le quai.

J'ai vécu là mes quatre premières années, au bout desquelles je me suis trouvé l'aîné d'un frère et d'une sœur. Mon père, Français d'origine méridionale, ancien combattant de la guerre franco-allemande, avait fondé à Vevey, sur le conseil de quelques amis, un commerce de vins de Hongrie. L'humidité glaciale de l'hiver veveysan, surtout les inévitables rencontres entre négociants dans les caves d'une région trop connue par son vin blanc capiteux, n'avaient guère tardé à mettre en danger sa santé <sup>167</sup>.

<sup>167</sup> Joachim Vermeil, né le 23 septembre 1847, émigra, jeune veuf, à Vevey, vraisemblablement dans le but de développer son commerce déjà existant à Congénies et de chercher une place sur le marché suisse. Vevey était alors un centre vinivicole important, comptant dans les années 1870 environ 7 000

Il se décide donc, vers 1882, à regagner le pays de sa parenté, l'humble village du Midi viticole où s'était écoulée, avant la guerre, sa laborieuse jeunesse de tonnelier-foudrier, en compagnie de son frère aîné, dit « l'oncle David » <sup>168</sup>.

Or, avant de se rendre en Suisse, il avait perdu sa première femme, originaire d'un village voisin, et c'est justement en Suisse qu'il avait retrouvé, avec un foyer, le bonheur.

Fille d'un serrurier très connu à Vevey, ma mère <sup>169</sup> s'était vue orpheline de bonne heure, elle était, toutefois, entourée de frères nombreux qui pratiquaient divers métiers.

Malgré leurs origines si diverses, mes parents avaient, dès leurs fiançailles, trouvé le lien qui devait le plus fortement les unir pour la vie entière. Il ne s'agissait ici ni du protestantisme, ni du catholicisme. Détachés l'un et l'autre de toute Église officielle, ils s'étaient trouvés, lors de leurs fiançailles, fervents méthodistes <sup>170</sup>. Ils le sont restés jusqu'à la fin de leur existence.

[90]

Que le regard porte vers le nord de Vevey et il se heurte alors au Jura suisse, du côté de Lausanne et des vieilles petites cités viticoles qui s'égrènent le long de la voie ferrée. Au-dessus de Vevey, le village de Clarens, d'où l'on découvre la Dent de Jaman et, plus haut encore, ces incomparables Rochers de Naye d'où le touriste averti peut embrasser, d'un unique coup d'œil, l'accablante splendeur des Alpes bernoises, de Glaris et des Grisons jusqu'à l'Engadine, y compris le Mont-Blanc, le Cervin et la Jungfrau.

Un chemin de fer à crémaillère y conduit. Il passe devant le Grand Hôtel de Caux, dont la construction a été jadis commencée par deux de

habitants, dont une importante diaspora française protestante. Peut-être la crise du phylloxéra n'était-elle pas étrangère à l'émigration de Joachim.

<sup>168</sup> Joachim Vermeil avait un frère, David Vermeil, dit « Meillot », né à Congénies le 15 juin 1835, tonnelier-foudrier, et une sœur, Anaïs Vermeil, dite « Meillotte », épouse Pierre Soucal, dit « Caillou » (Soucaillou). Voir annexe I.

<sup>169</sup> Benjamine Charlotte Sophie Chaudet, née le 13 août 1853, était originaire de Corsier, un village vigneron tout proche de Vevey (AC. Vevey, série orange, registre mariages, D23, p. 304).

<sup>170</sup> Sur le mouvement méthodiste, v. notes 30 et 32.

mes oncles. Achevée plus tard, elle sert de lieu de repos et de méditation à une bourgeoisie quelque peu pénitente. Elle s'y fait une merveilleuse conscience en pratiquant le réarmement moral <sup>171</sup>.

Au-dessus de Vevey encore, mais vers le Nord-ouest, le Mont Pèlerin, entouré de coins charmants où l'on se perd au cours d'exquises promenades.

C'est alors qu'on aperçoit le Château des Crêtes, qui appartient jadis à Gambetta et, vers la droite, le cimetière bien connu de Clarens, empreint, lui aussi, de l'inexprimable poésie qui plane sur ces lieux. On y découvre la tombe d'Alexandre Vinet, dont Sainte-Beuve, après avoir suivi ses cours à l'Université de Lausanne, sut apprécier le talent et la profondeur de pensée. Sur la pierre tombale figure un de ces textes bibliques qui donnent au passant un frisson de grandeur. Lecteur assidu de la Bible, mon père ne le récitait jamais sans une sorte d'émotion contenue <sup>172</sup>.

<sup>171</sup> Le mouvement du *Réarmement moral* fut fondé par le pasteur luthérien d'origine suisse, Frank Buchmann (1878-1961), né en Pennsylvanie. En 1938, depuis l'Allemagne, où la guerre se faisait menaçante, il lança l'idée d'un réarmement moral et spirituel des peuples. En 1946, fut ouvert le *Centre de Rencontres internationales de Caux* dans l'ancien Caux-Palace, datant du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Le mouvement connut un important développement en France et en Allemagne et apporta une pierre importante à la réconciliation franco-allemande. Edmond Vermeil glisse ici, sous prétexte d'un souvenir d'enfance, un élément de mémoire beaucoup plus récent, puisque le siège du Réarmement moral à Caux date de l'après-guerre, époque durant laquelle Vermeil lui-même se préoccupait activement du rapprochement franco-allemand. En revanche, il est tout à fait plausible que ses oncles maternels aient participé à la construction du prestigieux hôtel. Notons que la Pennsylvanie, où est né le fondateur du mouvement est aussi un des hauts-lieux du Quakerisme, mouvement chrétien qui lui-même s'engage activement en faveur de la paix dans le monde. Quakerisme et méthodisme ont cohabité durant longtemps à Congénies, marquant profondément les mentalités et la culture traditionnelle du village.

<sup>172</sup> La tombe d'Alexandre Vinet au cimetière de Clarens, non loin de Vevey, porte les inscriptions suivantes : Alexandre Vinet, né le XVII juin MDCCXCVII, mort le IV mai MDCCCXLVII. « Votre vie est cachée avec Christ en Dieu », Coloss. III 3. « Ceux qui auront été intelligents luiront comme la splendeur de l'étendue et ceux qui en auront amené plusieurs à la justice brilleront comme des étoiles à toujours et à perpétuité », Dan. XII 3. Critique et théologien protestant suisse, Alexandre Vinet (1797-1847) enseigna d'abord

[91]

On peut descendre de là à Vevey par un ravissant chemin à flanc de coteau. Il débouche sur la route que suit, plus bas, le tramway électrique, amenant ainsi rapidement le promeneur au marché qui se tient sur la grande place de Vevey <sup>173</sup>. Paysannes venues de partout, coiffées de leurs petits chapeaux ronds de couleur noire, senteurs exquises, mottes de beurre toutes fraîches, fruits à peine tombés des arbres. C'était à cette époque déjà lointaine, un véritable enchantement.

Du côté Est, dans la direction du Château de Chillon, la descente sur Montreux, sur l'admirable jardin anglais, installé sur la rive du lac, l'un des coins les plus paradisiaques de la vieille Europe <sup>174</sup>.

Par un rare bonheur, la famille de mon oncle Charles, entrepreneur en bâtiments, habitait la villa dite « des Crêtes » parce qu'elle était proche du château du même nom. Sa magnifique terrasse surplombait le lac. Site vraiment incomparable pour un jeune Méridional <sup>175</sup> venu d'un pays écrasé de chaleur, de poussière et de vent, vision enchanteresse qui se renouvelait à toute heure du jour. Rien n'y

la langue et la littérature françaises à Bâle (1817), puis la théologie pratique à Lausanne (1837) et enfin, dans la même ville, la littérature française (1845). Ordonné pasteur en 1819, il n'accepta pas de charge pastorale, mais prêchait très volontiers. Par ses écrits, le théologien Alexandre Vinet a influencé l'ensemble du protestantisme d'expression française pendant près d'un siècle. Sainte-Beuve donna un cours à l'université (alors Académie) de Lausanne de 1837 à 1838.

<sup>173</sup> La Place du Marché de Vevey, démesurément vaste pour une petite ville de la dimension de Vevey à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, est le lieu de célébration de la fameuse Fête des Vignerons qui se tient tous les quarts de siècle à partir de 1797, célébrant les travaux de la campagne, et en particulier ceux de la vigne.

<sup>174</sup> Le château de Chillon, forteresse du XIII<sup>e</sup> siècle construite par la maison de Savoie sur un îlot rocheux du Lac Léman aux abords de Montreux, est placé sur un passage stratégique qui contrôlait alors la route entre l'Europe du Nord et l'Europe du Sud. J.-J. Rousseau célébra la beauté du site dans la *Nouvelle Héloïse*, et Lord Byron, qui le visita en 1816, lui donna sa dimension mythique par son poème *The prisoner of Chillon*. Le jardin anglais, qui relie la rive de Montreux au château de Chillon, bénéficie du climat particulièrement doux de la « Riviera vaudoise » et comprend nombre d'essences rares et méditerranéennes.

<sup>175</sup> Il ne peut s'agir que des souvenirs de Joachim, le père d'Edmond, alors que ce dernier n'avait pas encore eu de contact avec la terre languedocienne.

dépassait toutefois la splendeur auguste des nuits, l'émouvant silence du lac à demi perdu dans l'ombre quand venait le soir, le scintillement des lumières qui peuplaient de leur mystère les lieux habités, la sourde rumeur qui, caressant à peine l'oreille, s'élevait de ce féerique spectacle.

Les bons Vaudois au parler lent, qui passaient la belle saison en cet endroit béni des dieux, se trouvaient à tous égards fort en avance sur nos villages languedociens. Les inventions les plus récentes étaient depuis beau temps leur apanage. Électricité et téléphone leur étaient choses familières. Dans nos villages encore arriérés, les lampes à huile ou à pétrole trônaient encore sur les manteaux des cheminées dont elles étaient l'unique ornement. En revanche, quelle joie pour nous gamins, quand le fondeur venait au village et installait tout son attirail sur la place. Avec quelle curiosité voyait-on les ustensiles de toute nature s'abîmer dans la matière en fusion, pour reparaître ensuite avec un nouvel éclat ou de nouvelles formes <sup>176</sup>.

[92]

Si les Vaudois ne connaissaient plus ces vieilles méthodes, s'ils étaient au fait des progrès les plus récents, ils se laissaient, d'autre part, démoraliser par l'abus de leurs vins capiteux, et par les contacts plus ou moins délétères que leur valait la présence de nombreux étrangers. En cette fin de siècle, en raison de ce voyage, la jeunesse vaudoise m'est apparue comme singulièrement démoralisée, en comparaison de celle qui, dans notre Midi, tenait encore aux traditions de nos austères pays cévenols.

Si, après avoir tenté de dire la beauté du pays vaudois, je me suis permis quelques réserves, je n'en ai pas moins entrevu, au cours de ce voyage ce qu'une nation telle que la Suisse signifie dans notre vieille Europe. Si je lui appartiens par ma mère, je n'ignore pas qu'au-dessus de ses multiples éléments, si solidement soudés les uns aux autres, plane un esprit de haute impartialité qui lui vaut une sorte de consensus universel. Car elle nous donne l'exemple de ce qu'aurait pu être un véritable fédéralisme européen <sup>177</sup>. Si l'on est fier d'être de nationalité

<sup>176</sup> On est ici à Congénies. Les « *estamaïres* » travaillaient l'étain.

<sup>177</sup> L'idée de la Suisse, modèle d'un fédéralisme européen, était dans l'air dans les années qui suivirent la Seconde Guerre mondiale, et fut vivement défendue par l'écrivain suisse Denis de Rougemont (1906-1985) qui aurait aimé voir le fédéralisme s'étendre à toute l'Europe, avec, en son centre, la Suisse

et de culture françaises, on peut l'être également d'appartenir, par des liens très chers, à la nation qui a toujours su rester fidèle à sa neutralité.

La mémoire des enfants est parfois courte. Du voyage, qui en 1882, nous transporta soudain de la Suisse romande dans le Midi de la France, aucun de nous trois, de mon frère Alfred, de ma sœur Lucie et de moi-même n'en avait gardé le moindre souvenir. Seule notre arrivée à Nîmes devait laisser dans ma propre mémoire des traces ineffaçables.

Pourquoi cela ? Le village d'où mon père était natif, se trouvait alors, du moins en principe, sur la ligne de chemin de fer qui devait relier Nîmes au Vigan. La construction de cette ligne n'étant pas encore terminée, notre train ayant un retard considérable, nous fûmes obligés, en débarquant de la gare de Nîmes, de prendre la vieille patache, appelée « diligence ». Elle seule pouvait honorablement couvrir les vingt kilomètres qui nous séparaient du village <sup>178</sup>. Or, elle s'ébranlait déjà au moment où nous nous dirigeons vers elle. Ce fut alors une course éperdue avec trois enfants en bas âge et les bagages. Les drames de ce genre ne s'oublient guère. Je frissonne encore à ce souvenir de si mauvais augure.

[93]

Nous fîmes, quelques heures après, notre entrée dans le village. La curiosité y était à son comble. Nous arrivions sur le tard et, depuis beau temps, l'étroite et sombre demeure d'une de mes tantes regorgeait de paysannes affairées, avides de voir enfin la Suisse que mon père, enfant du village et connu de tous, amenait d'un pays qui passait alors pour très lointain.

Je vois encore ma mère pressée, débordée de tous les côtés. J'entends encore fuser de partout les exclamations en langage languedocien ! Ma

transformée en « territoire fédéral » susceptible d'accueillir les institutions de l'Europe de demain. Edmond Vermeil mêle à ses souvenirs d'enfant sa réflexion de germaniste et de conseiller politique qui s'est intensément préoccupé de l'avenir de l'Europe dans l'après-guerre.

<sup>178</sup> La construction de la ligne de chemin de fer Nîmes-Sommières fut officiellement terminée le 30 juillet 1882 (voir Jean CHASSEFEYRE, « La Vaunage et le chemin de fer », in Jean-Marc Roger, (dir.), *La Vaunage au XIX<sup>e</sup> siècle*, p. 198, Lacour, Nîmes, 1996. Le voyage de la famille Vermeil a dû avoir lieu peu avant cette date, alors que la diligence sillonnait encore la Vaunage.

mère, au visage si pur, si beau, accueillait ces hommages si bruyants, mais si spontanés, avec sa distinction et sa dignité coutumières <sup>179</sup>.

Bien qu'elle fût, avec ses trois enfants le point de mire, bien que toutes choses fussent entièrement nouvelles pour sa vision du moment, elle n'en restait pas moins la femme la plus réservée, la plus modeste qu'on pût concevoir. Aussi sa réputation se trouva-t-elle rapidement établie. Elle devait la conserver durant toute sa nouvelle existence.

Arrivée au village avec trois enfants, elle en a eu plus tard quatre de plus. Deux d'entre eux ont disparu, l'un en bas âge, l'autre au lendemain de la Première Guerre mondiale <sup>180</sup>.

Femme de devoir avant toute chose, elle avait une distinction à la fois naturelle et raffinée qui frappait tout le monde. Elle lui a valu, dans le village, une sorte de respect qui semblait aller de soi et qui ne lui a jamais fait défaut. Elle était, inversement, aimable avec tout le monde, ne faisait jamais étalage de ses convictions chrétiennes. Quiconque la connaissait, savait bien que sa foi était ancrée en elle et dirigeait, pour ainsi dire, tout son comportement. Pas de tension apparente. Ce qu'elle disait ou faisait se fondait dans l'extrême aménité de son caractère. Elle se plaignait rarement, alors même qu'elle en eût le droit, étant donné la lourde tâche qui était la sienne.

On pouvait, dès lors, se demander si, en raison des circonstances, une certaine inégalité n'éloignerait pas mes parents l'un de l'autre mais on verra par la suite que cette crainte était vaine. Le lien religieux se trouvait être le plus fort. Rien ne pouvait le rompre.

<sup>179</sup> L'accueil réservé à Sophie à Congénies est tout à fait typique de l'ouverture et de la curiosité de ses habitants envers tout apport étranger. On notera le décalage entre le languedocien qui perdura dans nos villages durant encore toute une génération, alors que le franco-provençal du Canton de Vaud avait, à cette époque, pratiquement disparu de l'usage courant pour faire place au français.

<sup>180</sup> Joachim et Sophie eurent en tout six enfants, dont trois nés à Vevey : Edmond (1878), Alfred (1879), Lucie (1880). Naquirent à Congénies : Georges (1885), Marthe (1893), Charles (1894). Alfred, qui avait épousé Jeanne Boissier, de Générac, décéda des suites de la grippe espagnole en 1918 alors qu'il était encore sous les drapeaux, ce qui explique que son nom figure sur le monument aux morts et dans le temple de Congénies. Son épouse Jeanne Boissier, retournée à Générac dans sa famille, initiera une « lettre circulaire » entre les fils de Joachim, qui se perpétuera durant de nombreuses années.

Mon père était fort intelligent. Il avait, au temps de sa jeunesse, fréquenté uniquement l'école primaire du village. Il y avait suivi les leçons d'un excellent [94] instituteur, dont il ne cessait, en pleine connaissance de cause, de vanter les mérites et l'enseignement.

Il se retrouvait dans les lieux familiers, où s'était écoulée son enfance, où il avait grandi. Orphelin de père, il avait été élevé par une de mes tantes <sup>181</sup>, créature exquise, mais qui ne se faisait pas faute de rappeler quelle peine mon père lui avait donnée au temps de sa jeunesse.

De mes grands-parents paternels ou maternels, je n'ai connu que ma grand-mère maternelle <sup>182</sup>. Elle vivait encore quand nous sommes arrivés au village. C'était une charmante vieille, qui aidait ma mère en s'occupant de ma petite sœur Lucie, âgée de deux ans. Elle est morte peu après notre installation dans le village. Et il me semble la voir encore sur son lit de mort, se débattant contre le mal et repoussant avec violence ses couvertures pour vaquer à ses occupations quotidiennes. À peine étions-nous dans le village que la mort y faisait son œuvre. Plus tard est apparu dans la cour de la maison, véhiculé par un âne qui tirait tant bien que mal une charrette, un paysan des environs, qui n'était autre que le premier beau-père de mon père. Nous ne l'avons su que bien plus tard !

Mon père se retrouvait donc dans les lieux familiers où s'était écoulée son enfance, où il avait grandi. Il connaissait à fond le village, les habitants, leurs mœurs et coutumes, leur patois. Il était habitué aux sautes brusques du mistral, aux routes poudreuses qui ne connaissaient pas encore le goudron, à l'étouffante chaleur de l'été, au froid souvent si vif de l'hiver.

<sup>181</sup> On peut comprendre que Joachim fut élevé par sa sœur Anaïs Vermeille, dite « Meillotte », épouse de Pierre Soucal, dit « Caillou » (Soucaillou). À la mort du père de Joachim, François David Vermeil, son épouse Suzanne Bénézet avait dû se trouver confrontée à des difficultés économiques, l'obligeant à confier les soins du petit garçon à la jeune sœur de celui-ci.

<sup>182</sup> Lapsus certain, ou s'agit-il d'une erreur de transcription ? Il faut lire « paternelle », puisque la mère de Sophie Chaudet n'était jamais venue à Congénies, et d'autre part que celle de Joachim, Suzanne Bénézet, survécut à son époux. Edmond avait sept ans quand il assista au décès de sa grand-mère Suzanne en 1885.

On ne s'étonnera pas des noms d'origine biblique que portaient, dans ce Midi cévenol et protestant, de nombreuses personnes. Mon père avait, en revenant de Suisse, acheté à son frère aîné la maison <sup>183</sup> que ce dernier avait fait bâtir à l'extrémité ouest du village, en bordure de la route qui conduisait à Sommières, au Vigan et, de là, dans les Cévennes. Ce frère aîné s'appelait David. Mon père, lui, s'appelait Joachim. Mais le roi Ieojakim dont parlait l'Ancien Testament, se muait ici en Jonacim. Une de mes tantes s'appelait Sarah, l'autre Anaïs <sup>184</sup>. Or, les surnoms étaient légion dans le village. Mon [95] oncle David, aîné des « Vermeil » était dénommé Méiot ; ma tante Anaïs, Meiotte. Les noms romains ne faisaient pas non plus défaut. Que de gens s'appelaient « Antonin » !

J'ai bien connu l'instituteur dont mon père avait été l'élève. Il portait, lui, le beau nom de « Samuel » <sup>185</sup>. Mon père ne cessait de vanter ses mérites, en pleine connaissance de cause. Au temps de sa retraite, cet ancien maître se distinguait par sa belle tête rousse.

Congénies se trouve à vingt kilomètres de Nîmes, à trente de Montpellier. La route qui traverse le village de part en part aboutit sept kilomètres plus loin à Sommières. Au nord, le village est comme blotti entre deux garrigues qui semblent se rapprocher pour le protéger contre les intempéries. Au sud, c'est la petite plaine viticole qui se bute à des collines moins élevées que celles du nord et prennent le nom de « garrigues basses ». On n'aperçoit la mer et l'extraordinaire rayonnement qu'elle présente à certaines heures qu'à la condition de gravir les garrigues pierreuses du nord.

<sup>183</sup> Dans la tradition villageoise, on note deux origines possibles de la maison : la construction d'un maset par David ou d'une maison par ce dernier, que Joachim aménagera par la suite.

<sup>184</sup> La tante Sarah était Sarah Bertin, la seconde épouse de David Antoine Vermeil, dit « Meillot », frère aîné de Joachim. Quant à Anaïs, dite « Meillotte », elle était la sœur de ce dernier.

<sup>185</sup> Il s'agit de Samuel Jaulmes, l'un des sept fils d'Elisabeth Fourmaud et de Louis Jaulmes. Samuel deviendra ensuite négociant en vins. Son fils Francis épousera Lucie Vermeil, fille de Joachim, et donc sœur d'Edmond. Sur la famille Jaulmes, voir Jean- Marc ROGER, « Le destin d'Élisabeth Jaulmes-Fourmaud », in Jean- Marc Roger, (dir.), *La Vaunage au XIX<sup>e</sup> siècle*, Association Maurice Aliger éd., pp. 457- 476, Lacour, Nîmes, 1996.

Parmi ces dernières, il en est une qui, plus élevée que les autres atteint cent quatre-vingts mètres de hauteur et domine, au-delà du village de Calvisson la plaine de la Vaunage, célèbre par la lutte que Cavalier y a soutenue contre les Dragonnades de Louis XIV <sup>186</sup>. On l'appelle le Pic des Trois Moulins, parce que se trouvent à son sommet trois anciens moulins à vent où se trouvent enterrés des aveugles <sup>187</sup>. On lui donne aussi le nom de « Roc de Gachone » en souvenir d'un médecin de Congénies qui lui a restitué tout son intérêt en y installant une rose des vents <sup>188</sup>. C'est de là, en effet, qu'on aperçoit Aigues-Mortes, la Tour [96] de Constance et les approches de Grau-du-Roi. Par temps clair, on aperçoit les voiles blanches des bateaux de pêche. Toute l'histoire de ce pays encore protestant semble se résumer dans cet émouvant panorama. Non loin de là, dans la direction de Nîmes, le Pic

<sup>186</sup> Sur la guerre des Camisards en Vaunage, on consultera le « monument » en six volumes d'Henri BOSCH, *La guerre des Cévennes (1702-1710)*, Presses du Languedoc/Curandera éd., Montpellier, 1985-1993. Voir aussi Aimé-Daniel RABINEL, « Les caractères particuliers revêtus par la guerre des Camisards en Vaunage et dans le Bas Pays », *BSHPF*, n° 119, 1973, pp. 209-247 ; Anny HERRMANN, « Été 1702, deux assassinats déclencheurs de la guerre des camisards », in Jean-Marc Roger, (dir.), *La Vaunage au XVIII<sup>e</sup> siècle*, tome II, pp. 609-656, Association Maurice Aliger éd., Nages-et-Solorgues, 2005.

<sup>187</sup> Il n'y a pas trois, mais quatre moulins, dont l'un, le plus ancien, est arasé. Un seul des moulins abrite la sépulture de deux amis aveugles, il est entouré d'un muret en pierres sèches et reste propriété privée.

<sup>188</sup> Le docteur Gédéon Farel, né à Congénies en 1845, est issu, comme son frère le pasteur Pierre Farel, d'une très ancienne famille de ce village. La maison familiale se situe Place du Perron et est plus connue sous le nom du « temple ». Le docteur Farel exerça à Calvisson et en Vaunage pendant près de cinquante ans, à partir de 1870. Il était un ardent défenseur de la médecine par le sport, notamment dans le but de lutter contre la tuberculose. Il déploya jusqu'à sa mort des efforts considérables pour promouvoir le Roc de Gachone au rang de haut lieu sanitaire. Il multiplia des activités en ce lieu : élevage de chèvres (pour le lait), football, hockey, et surtout observation géographique à la lunette. À partir de ses très nombreux relevés, il dressa une rose des vents devant les moulins, sur une terrasse qu'il fit aménager à cet effet. Récemment vandalisée, la rose des vents a été remplacée par une mauvaise copie et déplacée sur le toit d'un des moulins (René BOSCH, « État sanitaire des populations et pratiques médicales au XIX<sup>e</sup> siècle » in Jean-Marc Roger, (dir.), *La Vaunage au XIX<sup>e</sup> siècle*, pp. 65-79, Lacour, Nîmes, 1996 ; René MÉJEAN, « Le docteur Farel et le Roc de Gachone », in Jean-Marc Roger, (dir.), *La Vaunage au XIX<sup>e</sup> siècle*, p. 427-440, Lacour, Nîmes, 1996.

de Nages, observatoire admirable, dont le sommet porte un vieil oppidum gaulois <sup>189</sup>.

Pour susciter, dans l'esprit du lecteur, quelque intérêt pour mon humble village, je lui rappellerai que le groupe de maisons qui en constitue la partie nord porte le nom de la « Vermeillade ». Il est donc probable que l'ascendance paternelle y attachait fortement notre famille. C'était bien le quartier le plus vétuste du village, avec ses coins et ses recoins, avec son porche si curieux qui reliait de vieilles demeures. Quelle aubaine pour les jeux des petits villageois libérés, le jeudi, de l'école communale <sup>190</sup>, comme il était facile de s'échapper dans les garrigues, de s'y promener, surtout de s'amuser autour des « mazets » en ruines qui les peuplaient ! Tout paysan du Midi qui se respecte à son mazet à lui. Il le construit et s'y installe avec enthousiasme, puis l'abandonne à la destruction. Les cabanes de bergers, bâties en pierres sèches, faisaient aussi notre joie. Mais bergers et troupeaux de moutons ayant à peu près disparu, elles s'écroulent elles aussi <sup>191</sup>.

<sup>189</sup> L'oppidum des Castels, à Nages, jouxtant l'oppidum de Roque de Viou, à St Dionisy, est le plus connu des nombreux oppida de Vaunage. Dès le XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreux sondages avaient été opérés sur ce site par des archéologues nîmois, et c'est Maurice Aliger qui a relancé les recherches au XX<sup>e</sup> siècle, suivi par Michel Py, qui devint directeur de recherches au CNRS.

<sup>190</sup> Ce porche n'est pas l'actuelle « Portalade » récemment restaurée et datée de 1723, mais le « Porge », qui passe sous les maisons, permettant de joindre la rue de la Vermeillade à la Place des Tonneliers. Condamné depuis peu de temps, ce haut lieu de la sociabilité villageoise a marqué des générations de conscrits et toutes les manifestations de la jeunesse.

<sup>191</sup> Il existe deux types de masets (ou mazets) : celui des vignes dans la plaine, qui est composé de deux pièces, l'une pour le cheval avec sa mangeoire, l'autre pour l'homme avec sa cheminée ; et celui des hauteurs, qui ne comporte qu'une seule pièce, agrémentée d'une cheminée et parfois d'une citerne et dont la vocation était exclusivement conviviale (repas des chasseurs, des conscrits, lieu de détente familiale). Bon nombre de ces masets ont actuellement disparu. Depuis des temps immémoriaux, l'agriculteur vaunageol construisait des « cabanes », parfois incluses dans un « clapas ». Ces constructions en pierres sèches avaient deux fonctions : réutiliser les pierres arrachées au maigre sol et abriter l'outillage, les récoltes et les hommes en cas d'intempéries. Ces cabanes portent le nom de « capitelles » dans le reste du pays nîmois.

Sur le territoire du village, le pin, l'olivier, la vigne ont fait la loi pendant des siècles. Les bois de pins recouvrent la plus grande partie des garrigues, joignant leur parfum à celui de la lavande, du thym et d'autres plantes [97] odoriférantes qui se multiplient parmi les pierres sonnantes et les ammonites qui rappellent le temps où la mer recouvrait le continent. De temps à autre, un incendie détruit un bois de pins. Mais la catastrophe se répare rapidement d'elle-même, le pin étant fait pour la garrigue et la garrigue pour le pin.

Depuis bien longtemps, depuis bien des siècles, les oliviers ont été la gloire de cette campagne si vibrante sous le soleil et où toutes choses vous enchantent par cet aspect d'austérité naturelle que Maurice Barrés a si admirablement décrit dans *Le Mystère en pleine lumière* <sup>192</sup>. Jadis les oliviers montaient de toutes parts à l'assaut des garrigues, mais s'installaient surtout dans la plaine. Avec ses troncs étrangement noueux et tordus, avec son feuillage papillotant sous le soleil, désespoir des peintres et des aquarellistes <sup>193</sup>, c'était un incomparable ornement pour la région. Ils s'élevaient en terrasse sur le flanc des garrigues ou, restant dans la plaine, ils se mêlaient à la vigne, reine des parties basses du territoire.

Hélas, l'affreuse vague de froid de février 1956 semble les avoir frappés à mort. Du coup, le pays a perdu son lustre le plus original, le plus authentique. C'est une vraie désolation que de voir ces arbres jadis chargés d'une éclatante vieillesse, soulevés hors du sol par le bulldozer pour être livrés au feu des cheminées.

Jadis ces oliviers fournissaient au pays, non seulement l'olive, mais surtout l'huile incomparable que l'on sait. Chaque année, à l'automne, quand avaient cessé les vacances et que les estivants avaient quitté le village, la cueillette des olives avait lieu avant les approches de l'hiver. Les oliveraies se remplissaient de voix et de bavardages illimités. Car c'étaient les femmes du village qui se chargeaient de cette besogne.

<sup>192</sup> C'est dans les derniers jours de sa vie que Maurice Barrés (1862-1923) travaillait au manuscrit de *Le mystère en pleine lumière*. Ce n'est donc pas une lecture de l'enfance d'Edmond Vermeil, ni une adhésion à la pensée politique de l'auteur. Vermeil montre par là qu'il est capable de dépasser le cadre de ses convictions personnelles sur le plan politique pour se concentrer sur la valeur littéraire de l'œuvre.

<sup>193</sup> Edmond Vermeil était aussi un aquarelliste amateur de talent.

Elles semblaient parler à voix basse. On les devinait sous les branchages. C'était la saison où le village entraînait dans son repos et dans sa solitude hivernale, un moment d'incomparable douceur.

La cueillette finie, le marché avait lieu sur la place du village. Les moulins à huile d'autrefois avaient disparu, avec les fortes odeurs qui prenaient le passant à la gorge. Sur la place, au contraire, s'épandait dans les corbeilles, les belles olives vertes <sup>194</sup>. Les huileries de la région ouvraient alors leurs portes et [98] leur trafic. Chance inouïe, pour ceux qui avaient dans le village des parents ou des amis, que de recevoir en bouteille la belle huile jaune.

À peine les olives avaient-elles disparu dans la direction de Salon-en-Provence, à peine les premiers signes du futur printemps apparaissaient-ils, que l'on se demandait déjà où en étaient les vignes. Fallait-il s'attendre, en avril ou mai, à ces cruelles matinées de gelées blanches qui, en quelques heures, détruisaient les bourgeons encore frêles, les rôtaient impitoyablement. La catastrophe était-elle évitée, le moment était alors venu de labourer les vignes et de préparer, de loin encore, les vendanges. *Les Travaux et les Jours* du vieil Hésiode revenaient ainsi sur cette terre qui, proche de la Méditerranée, avait quelque ressemblance avec celles de la Grèce et de l'Italie.

Tout Méridional qui se respecte salue au passage l'amandier et le figuier. Si rares que fussent les amandiers sur les garrigues ou dans la plaine, où on les abandonnait à leur sort, ils n'en jetaient pas moins sur le printemps de ce pays l'étrange poésie de leurs fleurs. Rien n'empêchait les paysans de les planter, de les cultiver et d'en tirer un profit certain. Quant aux figuiers, qui croissaient et s'épanouissaient à proximité des maisons d'habitation, on en cueillait les fruits, le temps venu, sur l'arbre avant de s'en servir pour une savoureuse confiture, ou de les faire sécher sur des claies que les ménagères installaient dans les greniers.

<sup>194</sup> À Congénies, on ramasse en octobre la « picholine » pour la confiserie, puis les « négrettes » pour l'huile à la fin de l'automne. Ensuite, en plein hiver, sont récoltées les picholines et autres variétés destinées à la production de l'huile. Enfin, certaines sont cueillies noires pour la confiserie. La couleur de l'huile varie selon les espèces, mais elle est plutôt verte dans nos régions. Le marché des olives, qui se tenait depuis la place du Perron jusqu'à la Promenade, a perduré à Congénies jusqu'en 1976 (précision de M. Marcel Bosc)

Tels étaient les produits de cette terre. Ils déterminaient, comme partout, les activités des habitants.

Étant donné la primauté de la vigne dans le territoire de la commune et dans les divers territoires communaux de la région, c'est non seulement la viticulture qui dominait, mais encore et surtout le négoce. Il y avait, sur ce point, une certaine disparité entre villages catholiques et villages protestants. Les premiers avaient un caractère nettement paysan. Dans les villages protestants, au contraire, le négoce prédominait. Tandis que les paysans du cru ne quittaient guère la commune que pour le service militaire, les négociants en vins, en général protestants, voyageaient pour leurs affaires en France et avaient sur le monde des vues plus larges <sup>195</sup>. Mon père, comme je l'ai dit, avait fondé son premier commerce en Suisse. Revenu en France, il partait en voyage, au moins un mois dans l'année, pour visiter ses représentants à Paris ou, surtout, dans le Poitou, où se trouvait la majeure partie de sa clientèle. Ses confrères en faisaient autant. Vie rurale d'une part, activité commerciale de l'autre, s'équilibraient de manière assez heureuse. Nombre de jeunes paysans dont la famille ne possédait que peu de biens travaillaient au service des négociants.

[99]

Ces derniers, en effet, n'avaient pas seulement à tenir une comptabilité assez complexe. Ils achetaient dans la région les vins dont ils avaient besoin pour leurs coupages et leurs expéditions en diverses parties de la France. À l'époque, assez peu lointaine, où l'on ne connaissait pas les moyens de locomotion actuels, il fallait pour les achats de vins au-dehors, avoir chevaux, charrettes et charretiers. Quant à la vendange, qui était la grande opération et le grand souci de l'année, on faisait appel, dans les communes viticoles de grande envergure, situées entre les Cévennes et la mer, aux montagnards que des trains entiers amenaient dans les terres viticoles immenses qui confinent à Aigues-Mortes.

<sup>195</sup> Cette distinction est largement vraie en Vauvage. Certes, il faut y voir l'esprit entreprenant des protestants, mais plus encore la pauvreté des nouveaux arrivants, souvent venus comme ouvriers agricoles du Gévaudan catholique. Le négoce suppose des infrastructures importantes : comment affronter les aléas du négoce quand on n'est même pas propriétaire de sa maison d'habitation ?

Un village comme le nôtre avait donc d'assez vastes ouvertures sur le monde. Et, chaque semaine, les grands marchés viticoles de Nîmes et de Montpellier attiraient les négociants de la région. Tout un peuple de courtiers en vins les renseignait sur les prix, les possibilités d'achats, sur le mouvement général des affaires.

Ces données concrètes n'expliquent pas seulement les activités de la région et l'existence que l'on menait au village. Elles nous aident à comprendre aussi les phénomènes d'ordre religieux grâce auxquels tant de courants divers ont traversé ce pays, élargi les horizons en lui préparant des contacts enrichissants avec l'étranger.

Me trouvant à Londres en 1944, la Société des Huguenots de la capitale anglaise, avec laquelle je me trouvais en contact, me révéla l'existence d'un texte curieux qui avait trait à l'existence du méthodisme anglais en France, et notamment dans le Midi. C'était la relation d'une visite d'une certaine Elisabeth Fry, adepte du piétisme méthodiste, à Congénies <sup>196</sup>. Partie de Nîmes en voiture, elle s'était rendue dans le village. Les paysans l'avaient accueillie avec enthousiasme. Ils s'étaient sans doute convertis au méthodisme vers 1830, à l'époque où la secte de John Wesley et ses missionnaires avaient fondé en France une trentaine de communautés méthodistes.

Il y avait en fait, à Congénies, une grande chapelle méthodiste <sup>197</sup>. Elle n'était pas seule de son espèce. Un certain nombre de villages faisant partie de la région en possédaient ou se contentaient de salles de culte plus modestes. Ces paroisses méthodistes avaient à leur tête des pasteurs itinérants. Ils ne demeuraient que trois [100] ans dans une paroisse. Ils étaient secondés dans leur tâche par des prédicateurs

<sup>196</sup> En réalité, Elisabeth Fry était quaker. Les premiers contacts avec les prédicateurs anglais avaient eu lieu à l'extrême fin du XVIII<sup>e</sup> siècle par l'intermédiaire des quakers. Ce n'est qu'ensuite que le méthodisme s'installa en Vaunage grâce au Réveil prêché par l'Anglais Charles Cook. Congénies va alors devenir un centre méthodiste important. Pendant une cinquantaine d'années, les deux groupes confessionnels franco-britanniques vont cohabiter ici et Elisabeth Fry, accompagnée par Christine Majolier (originaire de Congénies), a entrepris plusieurs tours d'Europe pour sensibiliser populations et sphères dirigeantes à la démarche humanitaire des Quakers.

<sup>197</sup> Aujourd'hui, la chapelle est détruite faute d'entretien suffisant. Des cyprès marquent l'emplacement de la tombe de Louis Jaulmes, un leader charismatique du méthodisme, creusée à proximité immédiate de la chapelle.

laiques qui, le dimanche, annonçaient aux alentours l'Évangile wesleyen. Mon père était du nombre. Après une semaine de labeur dur, il n'hésitait pas à préparer son sermon et à se rendre, en général à pied, dans un village voisin. Je l'ai bien souvent accompagné en des tournées de ce genre.

On ne connaît guère, en France, le méthodisme anglais. On a bien tort, car la création du méthodisme anglais <sup>198</sup> a été, historiquement, bien plus importante que celle des sectes antérieures, qu'il s'agisse du piétisme allemand <sup>199</sup> ou des Frères moraves. C'est là un des événements les plus importants dans l'histoire du christianisme moderne. Il s'agissait du réveil de ce vieux christianisme croyant qui s'était jadis affirmé sous une forme nettement individualiste.

Ce méthodisme anglais, en effet, avait précédé le mouvement de restauration du XIX<sup>e</sup> siècle. Il anticipait sur lui. Il n'était pas autre chose

<sup>198</sup> Le mouvement méthodiste, dirigé par John Wesley (1703-1791), apparaîst en Angleterre au sein de l'Église anglicane. Il préconise la sainteté personnelle et une vie chrétienne très disciplinée (ou « méthodique »). Participant aux mouvements de Réveil religieux du XIX<sup>e</sup> siècle, il insiste sur la prédication évangélique et la nécessité d'une conversion personnelle. Il rompra avec l'Église anglicane en 1784. L'Anglais Charles Cook fut un pionnier du Réveil méthodiste dans le Midi de la France et particulièrement à Nîmes où il arriva en 1818. Né à Londres en 1787 et mort à Lausanne en 1857, il exerça son ministère de pasteur méthodiste wesleyen à Niort (1829), puis à Congénies et à Nîmes. Congénies va alors devenir un centre méthodiste important. À la demande du pasteur réformé de Caveirac, il prêcha le Réveil en Vaunage, il s'installa ensuite à Congénies, qui devint en quelque sorte le centre administratif et spirituel de la communauté méthodiste, avec son presbytère et sa chapelle.

<sup>199</sup> Prenant le contre-pied des orthodoxies figées dans le dogmatisme théologique de controverse et dans un christianisme de routine, le piétisme fut un courant de réforme touchant l'ensemble de la piété protestante. Le piétisme des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles insista à la fois sur un « Réveil », une « régénération » et une « sanctification » de chaque âme particulière, sur une vivification spirituelle de la vie ecclésiale. Plusieurs universités allemandes, notamment celle de Tübingen (dès 1689) étaient des noyaux de sa pensée académique. La nouvelle signification de l'individu, l'introspection intensifiée (journaux intimes, lettres) déployèrent leur impulsion littéraire dans l'héritage du piétisme depuis le préromantisme du *Sturm und Drang* jusqu'à l'idéalisme du romantisme. (« Encyclopédie du Protestantisme », Édition du Cerf, Paris / Editions Labor et Fides, Genève, 1995)

que le moyen par lequel le monde anglais s'était immunisé consciemment contre l'esprit et les tendances de la Révolution française, contre son rationalisme athée. Ce méthodisme s'était révélé, dès ses débuts, comme une opposition radicale à l'esprit des sciences et de la culture moderne.

Il n'était pas sans ressembler au moravisme de Zinzendorf <sup>200</sup>, sans s'inspirer du piétisme allemand, qui poursuivait les mêmes desseins sur le plan politique. [101] Les Anglais avaient ici recours au conventicule piétiste. Ils essayaient ainsi, en servant des milieux d'une petite bourgeoisie, abandonnée à elle-même et travaillée par des besoins religieux, par le « Réveil » <sup>201</sup>, de créer, comme on l'avait fait en Allemagne, un piétisme autonome capable de s'opposer à l'Église officielle et d'en devenir le véritable et vivant principe, le sel vivifiant. Le but n'était pas de fonder une vaste Église. En Angleterre comme en Allemagne, les milieux du Réveil ne se sont constitués en Églises que

<sup>200</sup> Les Frères moraves ont une histoire double : avant et après Zinzendorf. La première phase débute au XV<sup>e</sup> siècle. C'est alors une branche détachée du mouvement hussite (disciples de Jean Hus), prônant la non-résistance et la fraternité à l'intérieur de tout petits groupes. Les Frères moraves ont adhéré à la Réforme luthérienne au cours du XVI<sup>e</sup> siècle. La persécution, liée à la guerre de Trente Ans, réduit les groupes à presque rien. Persécutés en Moravie, ils se réfugient en Saxe auprès du comte Zinzendorf. Dès 1722, le comte Nikolaus Ludwig von Zinzendorf (1700-1760) prend en charge, dans les montagnes de Lusace, quelques moraves et en fait venir d'autres sur ses terres ; c'est l'origine de *Herrnhut* (« la guerre du Seigneur »). Le comte pense reconstituer les anciens groupes, il crée en fait quelque chose de nouveau, beaucoup plus orienté vers l'union des Églises, mais également tourné vers la mission et vers l'éducation. (Encyclopédie du Protestantisme, *op. cit.*)

<sup>201</sup> Le mouvement du Réveil apparaît en France vers 1820, propagé, pour l'essentiel, par des « missionnaires » étrangers, britanniques ou suisses. Enthousiastes et déterminés, ils présentent le Réveil comme un mouvement de retour à la dogmatique du XVI<sup>e</sup> siècle, affaiblie par les libéraux. Ils sont d'abord guidés par une volonté d'action. Ils entendent secouer les fidèles de leur torpeur, leur insuffler une vie nouvelle. Préférant les petites réunions, le soir, chez des particuliers, aux grandes assemblées, le jour, dans les temples, ils chantent des cantiques romantiques et non les psaumes traditionnels qui avaient servi de ralliement au temps des persécutions. (Henri DUBIEF et Jacques POUJOL, (dir.), *La France protestante. Histoire et lieux de mémoire*, Marc Chaleil éd., Montpellier, 1992, p. 121.). On ne peut négliger, en Vaunage, le rôle majeur joué par l'anglais Charles Cook (v. notes 30 et 32).

sous la contrainte des circonstances lorsque les Églises officielles ont elles-mêmes fermé leurs portes.

Le méthodisme anglais fondait donc des Églises à sa manière et en vue des fins qu'il poursuivait, mais il demeurait à l'écart des Églises officielles. C'est cette séparation, telle qu'elle se présentait dans mon humble village, qui demeure à mes yeux, aujourd'hui encore, l'élément capital des expériences que j'y ai faites. D'une part le temple, c'est-à-dire l'Église officielle et le pasteur payé par l'État avant la séparation de 1905. D'autre part, l'église, ou plutôt la chapelle, avec les nuances qui la séparaient du temple huguenot. Comme on le verra plus loin, les deux pasteurs avaient institué des réunions dites « d'alliance évangélique » où ils présentaient aux fidèles réunis le même évangile. Où était alors la différence, la raison de l'écart toujours maintenu ? Le méthodisme insista sur la conversion, sur la nouvelle naissance, sur la nécessité d'une piété ardente, profonde, absolue. L'Église officielle hésitait, elle, entre une orthodoxie qui acceptait la totalité du *credo*, et, d'autre part, un « libéralisme » qui faisait du Christ un maître de morale. Quant au méthodisme, il ne pouvait résister au courant qui l'entraînait vers l'indépendance.

Son intention initiale n'était pas de réunir, en des milieux fraternels et étroits, les chrétiens. Ce qu'il voulait, c'était réveiller les masses, les tenir à l'écart de la philosophie des Lumières, du libéralisme, ou encore d'un capitalisme individuel abrutissant pour elles. Ce néo-christianisme ardent et combatif [102] avait devant lui, non seulement le déploiement de toute la science moderne, mais encore, et surtout, les problèmes sociaux du continent européen.

Que signifiait alors le Réveil ? Le méthodisme prenait à la lettre le dogme du péché originel, mais il ouvrait la voie au salut en insistant sur la justification par Christ, par sa mort sur la Croix. Il ne s'agissait ici ni du baptême, ni d'un mode de vie sage et correct, mais bien plutôt de l'acquisition des forces morales voulues après la conversion.

Ces missionnaires du Réveil s'engageaient, bien avant l'Armée du Salut <sup>202</sup>, dans un milieu social infiniment difficile, au prix de mille

<sup>202</sup> L'Armée du Salut est un organisme d'évangélisation et d'aide aux plus démunis, fondé en 1878 par William Booth (1829-1912), pasteur méthodiste anglais. Celui-ci, très actif et ferme partisan du mouvement du Réveil, trouve que son Église n'est pas assez proche de la classe ouvrière. En 1865, après une

peines et dangers. S'ils obtenaient des résultats, encore fallait-il les organiser et en assurer les bienfaits. L'exemple sera donné par John Wesley, grande figure qui fait penser à celle de saint Paul par la puissance de sa prédication, à celle de Loyola pour ce qui est de l'autoritarisme organisateur. Mais au-dessus de ces considérations, reparaissent les traits essentiels de la secte. On les voit dans l'insistance avec laquelle on pratique la conversion des adultes et le perfectionnement moral. La conversion soudaine, voilà l'essentiel.

La proximité du moravisme <sup>203</sup>, voire du luthéranisme <sup>204</sup> est évidente. On la complète par une sélection rigoureuse et un contrôle sévère. Le modèle des puritains calvinistes <sup>205</sup> a certainement inspiré Wesley. On veut réunir des chrétiens authentiques, illuminés intérieurement par la certitude de leur salut. Au moment où il s'agit de la sainteté, de la sanctification, il convient que ces sanctifiés s'unissent fortement. Un temps d'épreuve d'une année est exigé. Tous les trimestres, les adeptes recevront leur « *Society Ticket* ». On les classe [103] en dix personnes, avec une réunion par semaine, l'étude de la Bible dirigée par un laïque. Ces sociétés s'élargissent en districts visités par le pasteur consacré qui voyage d'un district à l'autre. La Conférence

campagne d'évangélisation dans les quartiers pauvres de Londres, il fonde une Association chrétienne pour le Réveil, aussi appelée Mission chrétienne. En 1877, dans le but de lui conférer une plus grande efficacité, il lui donne une structure militaire, avec grades et uniformes inspirés de l'armée anglaise. En 1878, cette association prend officiellement le nom d'*Armée du Salut*. Au-delà de l'évangélisation, qu'elle n'hésite pas à pratiquer dans les rues, les débits de boisson et autres « mauvais lieux », cette « armée » mène également une vigoureuse action sociale en faveur des déshérités, des « sans domicile fixe » et autres exclus. (Encyclopédie du Protestantisme, *op. cit.*)

<sup>203</sup> Voir note 34.

<sup>204</sup> Le luthéranisme est issu du mouvement réformateur initié dans l'Église à la fin du Moyen Âge par Martin Luther (1483-1546). Ce mouvement souhaitait la réforme et non la division de l'Église catholique. Le luthéranisme fut majoritaire notamment dans de grandes parties de l'Allemagne et de la Scandinavie. Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'émigration allemande et Scandinave fut à l'origine d'Églises luthériennes en Amérique du Nord et du Sud. La majorité des luthériens (37,5 millions sur 60) demeurent en Europe. Au niveau des structures ecclésiales, le modèle épiscopalien synodal est prépondérant. (Encyclopédie du Protestantisme, *op. cit.*)

<sup>205</sup> Le mot a changé de signification : en 1565, il désignait ceux qui s'en tiennent à la religion « purifiée », c'est-à-dire basée uniquement sur les Écritures.

générale des Cents, rassemblée par Wesley, deviendra plus tard, la « Conférence » tout court <sup>206</sup>. Les Anciens, les pasteurs consacrés, les laïques choisis en forment l'ossature. C'est une sorte de moyenne entre l'obéissance absolue qui relèverait d'un ordre construit sur un contrôle réciproque très poussé, du type Jésuite, et, d'autre part, une Association fondée sur la pleine liberté d'association et de collaboration des membres. Cela rappelle d'ailleurs les anciennes organisations d'anabaptistes <sup>207</sup>. Ces institutions, toutefois, sont prêtes à agir au sein des paroisses. Le baptême fait place à la conversion et à la nouvelle naissance. On ne change rien au dogme ecclésiastique. Et l'on se maintient à distance des Églises organisées. Baptistes <sup>208</sup>, moraves <sup>209</sup>, quakers <sup>210</sup> demeurent les modèles à consulter. Un certain cléricalisme

<sup>206</sup> Le méthodisme s'organisa selon un principe centralisateur : plusieurs sociétés locales formaient un « circuit » dirigé par deux ou trois prédicateurs itinérants et un superintendant ; le district rassemblait cinq à dix circuits. En 1784, Wesley avait nommé une « conférence » de cent prédicateurs qu'il convoqua ensuite annuellement. La grande majorité des prédicateurs étaient originellement des laïcs, ce qui accentua l'hostilité de l'Église établie et créa des difficultés avec le pouvoir civil.

<sup>207</sup> Les anabaptistes appartiennent au mouvement piétiste qui débute à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle en Europe continentale en prenant ses distances avec les réformateurs dont l'action est jugée insuffisante. Les anabaptistes suppriment le baptême des enfants, jugés encore inconscients, pour le remplacer par celui des adultes.

<sup>208</sup> Les baptistes se considèrent comme héritiers de la Réforme du XVI<sup>e</sup> siècle, manifestant notamment leur attachement à l'Écriture, seule autorité en matière de foi et de vie et à la croyance au salut par grâce de Jésus-Christ, reçu par la foi. La première Église baptiste fut fondée à Londres en 1612. À partir de 1644, le baptême par immersion se généralisa, comme signe emblématique d'ensevelissement et de résurrection avec Christ. Les Églises baptistes mettent l'action sur l'indépendance des Églises vis-à-vis du pouvoir temporel, la liberté de conscience et de culte, le respect des libertés et des droits individuels. À ce titre, elles ont contribué à la propagation des principes démocratiques. Le baptême regroupe aujourd'hui environ 40 millions de membres, dont plus de 30 millions aux États-Unis, notamment dans la communauté noire. (Encyclopédie du Protestantisme, *op. cit.*)

<sup>209</sup> V. note 34.

<sup>210</sup> La Société des Amis fut créée en Angleterre à partir des principes de Georges Fox (1624-1691) et de Robert Barclay (1648-1690). Ce dernier fut le doctrinaire du quakerisme avec son oeuvre majeure *L'Apologie de la vraie théologie chrétienne telle qu'elle est professée et prêchée par ce peuple appelé par mépris les Quakers* (1679). Ce mouvement fondé sur le

se fera jour plus tard au sein de ces foyers méthodistes. L'opposition contre le monde et la culture ou contre [104] la science théologique disparaîtra peu à peu. Le méthodisme devient, même en France, un groupe nombreux d'Églises <sup>211</sup>.

Il dégénère donc en Église. Son esprit sectaire s'amenuise. Il y aura rivalité entre pasteurs et « Églises », surtout entre pasteurs et laïques. Dans l'ensemble, le méthodisme restera loin de l'aristocratie campagnarde et des gens de culture savante <sup>212</sup>. Il a essaimé en France. Il a été, en fait, un élément capital dans la vie religieuse du village dans lequel j'ai passé toute ma jeunesse. Dans ce village, dont je ne crois pas qu'il ait jamais atteint un millier d'habitants, il y avait, de mon temps, une église catholique, un temple réformé, une chapelle méthodiste, une chapelle quaker, dont on a toujours dit qu'elle est la seule de son espèce en France.

Autour de cette église catholique, débarrassée aujourd'hui des vieilles maisons qui la défiguraient, il n'y avait guère qu'un groupe restreint de catholiques. Tel village, situé à trois kilomètres de Congénies, était entièrement catholique. Le village de Congénies était donc entièrement protestant ou à peu près. Certes, les vieilles personnes ne manquaient pas de rappeler le temps où l'on allait, par simple curiosité, à la chapelle quaker, pour voir comment l'Esprit Saint secouait l'orateur, l'incitait à parler et à dire son message. Les quakers d'Angleterre connaissaient le village de réputation. Faisant un jour une conférence à Birmingham, je ne fus pas peu surpris, à l'heure du thé rituel, de voir un Anglais s'approcher de moi et me dire : « Je sais que vous êtes de Congénies et que nous, les quakers, y sommes aussi ».

christianisme se distingua de l'Église anglicane, trop marquée, à ses yeux, par le carcan lié aux conditions de sa constitution. Les points essentiels du quakerisme sont : la recherche d'une spiritualité indépendante, le refus de la liturgie, des sacrements, d'une institution ecclésiastique en vue d'être disponible pour l'action du Saint-Esprit. Son action sociale est profondément marquée par le pacifisme et le philanthropisme.

<sup>211</sup> Le méthodisme, tel que l'avait conçu Wesley, n'avait pas vocation à être structuré en une Église, car il s'adressait, comme d'ailleurs plus tard le Mouvement du Réveil, à toutes les mouvances du protestantisme.

<sup>212</sup> Doit-on comprendre que, selon Edmond Vermeil, notamment les Jaulmes et les Vermeil, méthodistes, n'appartenaient pas à ceux qu'il qualifie d'« aristocratie campagnarde » ? Il est de fait que le méthodisme s'adresse d'abord aux milieux populaires.

Aujourd'hui, la chapelle quaker est fermée, étant occupée par des Anglais qui s'y installent, mais à la condition que sa façade demeure intacte, en souvenir d'un lointain passé <sup>213</sup>.

Restaient donc, en face l'un de l'autre, le temple réformé, situé au Nord du village et la chapelle méthodiste, installée dans la partie Sud, non loin de la gare.

Une belle-sœur de mon père, la première femme de mon oncle David <sup>214</sup>, et qui avait dû être une personnalité remarquable, était morte jeune de la tuberculose. Sur son lit de mort, elle avait supplié mon père, en méthodiste ardente qu'elle [105] était, de se convertir. Placé en face de ce vœu qui venait presque d'outre-tombe, mon père avait promis et tenu sa promesse. Il était donc, comme ma mère, méthodiste convaincu, et c'est dans le milieu méthodiste de Vevey qu'il avait trouvé ses amis et sa seconde femme.

La première, dont il ne nous a guère parlé, était d'un village voisin. Elle était, elle aussi, morte de la tuberculose qu'on soignait fort mal à cette époque et dans ce pays méridional.

Or, mon père connaissait fort bien le pasteur réformé, qui portait le beau nom protestant de Farel. Le pasteur Farel appartenait à une famille du pays et son frère, le docteur Farel, médecin dans le village voisin, était aussi un enfant du pays <sup>215</sup>. Mon père et le pasteur Farel étaient donc des amis de tout temps. Mais le pasteur Farel représentant à Congénies l'Église officielle, déplorait que mon père fût devenu un fidèle méthodiste.

<sup>213</sup> La chapelle désaffectée et le cimetière ont été acquis, dans un premier temps, par Edouard Majolier (descendant du père fondateur de la communauté quaker de Congénies, Louis-Antoine Majolier). Dans un deuxième temps, Edouard Majolier revendit la maison à un couple anglais, les Sutton, alors que le cimetière sera acquis en indivision conjointement par Élie Jaulmes et John Sutton de façon à assurer la préservation du lieu. Après divers épisodes, la maison a été rachetée par la Société des Amis du Languedoc (d'obédience quaker) et restaurée afin de devenir un lieu de retraite et de rencontres spirituelles.

<sup>214</sup> Il s'agit d'Elisabeth Bénézet, née en 1839, dite « Benestouna », qui épousa David Vermeil, frère de Joachim, en 1862.

<sup>215</sup> Sur le docteur Gédéon Farel et son frère, le pasteur Pierre Farel, voir la note 22.

Il avait donc tenté de le ramener dans le bercail de l'Église réformée. Mon père ayant refusé net d'abandonner le méthodisme, une brouille fatale s'en était suivie entre les deux anciens amis. Je me rappelle fort bien, n'étant alors qu'un petit garçon, les soirées où le pasteur Farel venait chez nous et jouait aux dames avec mon père. L'aspect extérieur et la conversation du pasteur Farel me subjuguèrent déjà. J'écoutais de toutes mes oreilles les propos que tenaient les deux amis. Avec sa figure magnifique, qui faisait penser à celle de Victor Hugo, ses allures distinguées, sa culture personnelle, le pasteur Farel faisait sur moi la plus vive impression.

Hélas, le jour vint où ces entretiens du soir autour d'un jeu de dames prirent fin. Le pasteur Farel ne parut plus à la maison. Je n'ai su que plus tard ce qui s'était passé. Fort heureusement la brouille en question n'eut pas pour effet de me séparer totalement d'une personnalité de grande allure à laquelle je dois tant et pour laquelle j'ai gardé une reconnaissance sans réserves. Il y avait, à Congénies, une École du dimanche <sup>216</sup> qui avait lieu le matin, et que mon père dirigeait à la chapelle méthodiste et une école du même genre au temple réformé, vers deux heures de l'après-midi, à laquelle nos parents nous envoyaient régulièrement.

Du côté méthodiste, les choses se passaient suivant les traditions dont j'ai parlé plus haut. Les pasteurs méthodistes se succédaient tous les trois ans. Comme le ménage du pasteur Farel était resté sans enfant, l'arrivée d'une famille nombreuse, comme en avaient alors ces pasteurs itinérants, renouvelait [106] le paysage, aguichait notre curiosité, nous valait de nouveaux amis et nouvelles connaissances.

Les citadins savent-ils ce que signifie en général, surtout à l'époque dont je parle, l'arrivée de nouveaux venus pour les enfants dont l'horizon social est quelque peu restreint. Souvent, la femme du pasteur méthodiste était une Anglaise, et le presbytère méthodiste était pour

<sup>216</sup> Les Écoles du dimanche ont été créées, en 1780, par Robert Raikes, anglican, pour lutter contre l'analphabétisme des enfants des milieux populaires anglais qui travaillaient six jours sur sept à l'usine. Elles se réunissaient en dehors des heures de travail, le dimanche, ayant aussi pour objectif d'évangéliser les enfants. Au XX<sup>e</sup> siècle, en Vaunage, il s'agit plutôt d'un précathéchisme pour les jeunes enfants, reposant sur l'apprentissage du chant, la connaissance de l'histoire sainte, le sens de la prière, qu'on retrouvait aussi bien au temple qu'à la chapelle. On la surnommait souvent « l'école ».

nous, enfants curieux, un lieu de mystère plus ou moins troublant pour nos imaginations exaltées par la première nouveauté venue.

Le dimanche matin, culte au temple à la fin de la matinée, culte à la chapelle vers dix heures du matin. Nous n'allions naturellement, avec nos parents, qu'au culte méthodiste.

C'est ainsi que notre enfance et notre adolescence se sont écoulées, pour ainsi dire, entre ces deux églises qui se mesuraient quelque peu du regard, mais que, grâce aux Écoles du dimanche, nous connaissions et pratiquions l'une et l'autre. Dans le vieux temple huguenot, la prédication du pasteur Farel avait, il faut le dire, une tout autre allure que celle du pasteur méthodiste. Le pasteur Farel avait une formation théologique solide, acquise à la Faculté de Montauban <sup>217</sup>. Il savait en outre l'allemand et avait étudié à Tubingue <sup>218</sup>. Saint Paul et ses Épîtres étaient son sujet favori. Il en parlait admirablement dans ces réunions mensuelles d'alliance évangélique, qui avaient lieu le soir d'un dimanche et où, en une improvisation libre autant que passionnée, il se livrait tout entier. Le pasteur méthodiste, avec son simplisme quasi

<sup>217</sup> Ville tôt passée à la Réforme (1561), Montauban abrita dès 1598 une Académie, qui fut transférée à Puylaurens en 1659. Passée la période du Désert, l'Église est rétablie en 1733. Une faculté de théologie s'y réinstalle en 1808, qui sera transférée, au lendemain de la Première Guerre mondiale (1919), dans la ville universitaire de Montpellier. (Encyclopédie du Protestantisme, *op. cit.*)

<sup>218</sup> L'université de Tübingen fut l'une des premières universités allemandes à enseigner les lettres classiques et à adopter la Réforme (1534). En 1817, une faculté de théologie catholique fut adjointe à la faculté protestante. Deux ans plus tard fut fondée l'« École de Tübingen », qu'illustra notamment Johann Adam Möhler (1796-1838), dont l'œuvre constituait une remarquable étude comparative d'ecclésiologie où se trouvent confrontées les doctrines catholique et protestante. C'est une coïncidence extraordinaire que le pasteur d'un petit village languedocien ait déjà des connaissances de la langue allemande grâce à des études à Tübingen. Mais, plus remarquable encore est le fait que c'est précisément à Möhler que Vermeil consacra sa thèse de doctorat, présentée à la Sorbonne en 1913 et intitulée *Jean-Adam Möhler et l'école catholique de Tubingue (1815-1840). Étude sur la théologie romantique en Wurtemberg et les origines germaniques du modernisme*. Ce passage et le suivant montrent combien cette rencontre exceptionnelle des grands courants religieux au sein de la communauté villageoise de Congénies durant son enfance fut déterminante pour le développement de la pensée et de l'engagement du futur germaniste.

populaire, faisait à côté de lui un peu pauvre figure. Dimanches austères que ceux-là : école à la chapelle, le matin de neuf à dix heures ; culte méthodiste de dix à onze ; école du dimanche au temple réformé de deux à trois heures de l'après-midi et, le soir, réunion d'alliance évangélique !

[107]

Et cependant, pour un adolescent qui commence à réfléchir, quel incomparable sujet de méditation, encore simpliste ou inconsciente, mais qui nous conduisait, du petit village que nous habitons, vers des horizons nouveaux. Le temple, c'était la Réforme française et huguenote dans toute son austère et savoureuse majesté. La chapelle méthodiste, c'était un regard sans cesse jeté sur un des aspects les plus typiques de la religiosité anglo-américaine. Que le pasteur Farel me parlât plus tard des études qu'il avait faites à Tubingue, et c'était un jour qui se levait sur le mystère du protestantisme luthérien. Luther, Calvin, Wesley, n'étaient-ce pas les grands noms du protestantisme moderne ? Ne voyait-on pas, si jeune et inexpérimenté que l'on fût, se dessiner les grandes lignes de force de la religiosité européenne ? Un simple village du Midi nous offrait l'occasion de les suivre, d'en prendre conscience, l'occasion aussi d'entendre parler de nations étrangères.

Mais la séparation entre l'Église réformée et la chapelle méthodiste nous amenait à réfléchir sur le problème religieux en toute sa profondeur. Sans doute restions-nous plutôt ignorants du catholicisme. Or, rien ne nous empêchait d'en approcher la réalité et les rites fondamentaux en suivant surtout les enterrements <sup>219</sup>. Et que de fois, avec un pauvre bagage théologique, n'ai-je pas discuté religion, catholicisme et protestantisme, avec une voisine catholique qui défendait fort bien sa religion et ses rites.

Or, le vrai problème était celui de la séparation entre l'Église réformée française et Église méthodiste populaire d'Angleterre.

Catholicisme à part, restait le grand problème de la vie religieuse sur base chrétienne. Certes, nombreux étaient, dans la commune, les protestants attachés à leur religion. Était-ce par habitude, ou par

<sup>219</sup> Vermeil revient à plusieurs reprises sur ce lien social que représente l'enterrement, c'est-à-dire un dernier adieu à un membre de la communauté, quelle que soit sa confession.

conviction profonde, personne ne pouvait le savoir ou le dire. Les uns allaient, le dimanche, écouter au temple huguenot le sermon du pasteur Farel, enfant du pays et installé dans la paroisse depuis de longues années. Ils savaient fort bien qu'il faudrait à leur pasteur plusieurs minutes pour assurer sa voix, pour se libérer entièrement de l'émotion qui, le prenant à la gorge, l'empêchait d'aborder son sujet. Mais ils savaient aussi qu'une fois ce pénible exorde terminé, le sermon se déroulerait avec une belle vigueur, en un langage châtié, formé aux bonnes sources et aux vivifiantes lectures. Le sermon du pasteur Farel n'était pas un sermon ordinaire. Sa voix, devenue vibrante, évoquait avec une réelle puissance les vérités de l'Évangile. Mais était-il compris de cet auditoire d'habitues, un peu perdu dans le vaste temple ? Une de mes tantes, délicieuse créature pleine de bonté et de tendresse, me disait quand je faisais l'éloge de ce pasteur à qui je devais tant de reconnaissance : « Je ne le comprends pas, ton monsieur Farel ! ». Elle n'était sans doute pas la seule de son espèce dans l'auditoire <sup>220</sup>.

[108]

Il arrivait même qu'on se moquât, dans ce milieu d'Église réformée, du pasteur d'une commune voisine qui, venant de prêcher à Congénies, ne cessait de parler de « nos pères les Huguenots ». Ce lointain passé n'avait pas, ici, l'écho qu'il conservait encore dans les églises cévenoles proches du fameux « Désert » et situées au nord de Congénies. Or, notre village se trouvait tout près de la Vaunage. On se trouvait encore, en ces dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, sous le signe du Ministère des Cultes et des pasteurs payés par l'État. Les Églises françaises n'avaient pas encore subi les épreuves de la séparation d'avec l'État <sup>221</sup>. Fidèle à

<sup>220</sup> Il est évident que, pour un village comme Congénies, la célébration du culte méthodiste devait être plus adaptée à son auditoire que celle du pasteur Farel. Toutefois, le peuple réformé, plus traditionnel, est sensible à une certaine forme d'éloquence, même s'il ne comprend pas tout.

<sup>221</sup> La loi de séparation des Églises et de l'État sera promulguée le 9 décembre 1905. Elle comporte la suppression de l'impôt alimentant le budget des cultes, ce qui implique que désormais une cotisation volontaire permettra le fonctionnement des Églises grâce au concours d'associations cultuelles. Le patrimoine des Églises après inventaire sera dévolu à des associations de même obédience. La séparation va raviver dans la région nîmoise des tensions interconfessionnelles et la méfiance à l'égard de l'État révolutionnaire. On se souvient que des prêtres réfractaires furent persécutés et que des cloches et des vases sacrés avaient été confisqués pour être fondus en 1793. La loi de

l'égard de l'orthodoxie et des affirmations centrales du christianisme, aux traditions calvinistes, le protestantisme qu'enseignait l'Église protestante de Congénies se trouvait totalement à l'abri du « libéralisme » qu'on prêchait autre part, en particulier dans les villes avoisinantes, telles que Nîmes et Montpellier.

Je me garde d'affirmer que les méthodistes fussent de meilleurs chrétiens que les ressortissants de l'Église officielle. Ils étaient, eux aussi, menacés par ce qu'on était convenu d'appeler la piété d'habitude. Mais leurs pasteurs demeuraient fermement attachés aux idées que les wesleyens se faisaient de la vie chrétienne. Ils insistaient donc plus qu'on ne le faisait dans l'Église réformée, sur la conversion subite et sur la nouvelle naissance. Les prédicateurs laïques suivaient, eux aussi, cette tradition. Dans une ville telle que Nîmes, où les méthodistes avaient une chapelle, un grand nombre de fidèles, le méthodisme pouvait entreprendre des « Réveils » et secouer les âmes endormies par les habitudes et la routine. De toute façon, il y avait dans ce méthodisme wesleyen un dynamisme secret, une sorte d'appel constant, non seulement à la corruption de l'homme, mais encore et surtout à la possibilité de la conversion, du renouvellement, de la nouvelle naissance, d'une vie changée par une orientation décisive.

Dans l'idée que je me faisais, jeune encore, de cette situation et de cette confrontation entre deux systèmes religieux, je devinais dans l'Église officielle une certaine sécheresse, dans le méthodisme une ardeur secrète, une chaleur de sentiment, une possibilité de mettre l'âme en mouvement, ainsi que le [109] faisaient les personnalités pastorales les plus remarquables que j'aie connues et vues de près. Parmi les méthodistes que mes parents fréquentaient, il y avait ceux chez lesquels se manifestait une piété toujours en éveil, toujours prête à s'extérioriser. D'autres, au contraire, étaient attirés par les problèmes d'organisation, par les aspects matériels qu'une Église ne peut négliger. Rationalité pure et enthousiasme plus ou moins sentimental voisinaient ici. N'était-ce pas le problème de l'existence elle-même, la grande contradiction à

1905 fut largement inspirée par les cadres supérieurs d'une administration où les protestants étaient, à l'époque, majoritaires. On comprendra que les protestants nîmois et vaunageols aient soutenu cette loi, se remémorant l'épisode douloureux de la « terreur blanche » dans la région.

résoudre qui, au cours de cette expérience, s'était peu à peu imposée à moi ?

Il n'en est pas moins vrai que toute l'atmosphère de ce village et de ses alentours était comme chargée d'effluves religieux, tous déterminés par le christianisme. À ces expériences se joignait celle de la mort, plus émouvante, parce que plus présente dans une communauté humaine de cadre restreint. Presque toute la population accompagnait le défunt au cimetière. Nous suivions, nous enfants déjà un peu instruits sur la vie, le cortège silencieux qui emplissait la route. Ne rompait le silence que le bruit insolite que nous faisions en montant sur les tas de pierres proches du fossé. Pas de voiture mortuaire pour ceux qui s'en allaient ainsi vers leur dernière demeure. Devant nos regards à la fois curieux et émus, la tombe encore ouverte, le grand mystère, le silence des assistants, l'odeur des immortelles, les grands cyprès qui, traversant le cimetière, séparaient l'un de l'autre les protestants des catholiques. Puis les paroles dites par l'un des deux pasteurs, le recours aux paroles bibliques qui rappellent aux humains les vérités éternelles. Enfin les gémissements quelque peu bruyants de la famille en deuil. Assez rare toutefois, la mort des enfants, surtout celle des jeunes de notre âge que nous avons connus, nous bouleversait. L'assistance se dispersait et nous restions là, figés par la curiosité, emplis d'une vague terreur, pour voir tomber sur le cercueil les dernières pelletées de terre.

Mais, au cours de ces années qui ont précédé mon entrée au lycée de Nîmes, j'ai eu également l'occasion, grâce à des circonstances imprévues, de connaître et de voir d'assez près l'Armée du Salut. C'était vers 1887. J'avais à peine neuf ans quand une cousine à moi, fille de mon oncle David, m'emmena à Montpellier, où son père s'était récemment établi. Elle avait passé un certain temps en Angleterre. J'ai su plus tard qu'elle avait eu un chagrin d'amour. Revenue à Congénies, elle vivait avec ma tante Anaïs, la seconde femme de mon oncle David <sup>222</sup>, son père, ne signifiant rien pour elle. Elle était fort

<sup>222</sup> David épousa en 1862 en premier mariage Éliisa Bénézet, dite « Benestouna » ; ils eurent une fille, dont nous ignorons le prénom, qui est la cousine germaine évoquée ici par Edmond. Nous savons par ailleurs que David se remaria en 1873 avec Sarah Bertin, qui ne signifiait effectivement rien pour la jeune fille. Anaïs était la sœur de David et de Joachim ; elle avait épousé en 1861 Pierre Soucal, dit « Caillou » ; n'ayant pas eu d'enfant, elle éleva sa nièce.

intelligente et instruite, et me donnait des leçons qui complétaient d'une manière heureuse le bagage que j'avais acquis à l'école primaire jusqu'à l'âge [110] de onze ans, puisqu'on passait le certificat d'études à cet âge. J'avais pour elle une immense tendresse, une adoration sans borne.

Je suppose qu'elle avait suivi en Angleterre les manifestations de l'Armée du Salut. C'était là comme le prolongement du méthodisme. Encore une religiosité dynamique et quasi agressive, tournée, selon la lettre de l'Évangile, vers les humbles, les misérables, vers ceux qu'il faut « sauver ». De là l'idée d'un salut pour tous et d'une armée fortement encadrée, de femmes et d'hommes, pour réaliser cet idéal et s'attaquer aux aspects les plus redoutables du problème social.

À l'âge que j'avais alors, neuf ans seulement, je n'avais naturellement aucune idée de l'importance religieuse et sociale de ce mouvement et de ses institutions. C'était encore l'époque où l'on se moquait des salutistes non sans admirer secrètement leur courage. En fait, les réunions auxquelles me conduisit ma cousine firent sur moi l'impression la plus forte que j'aie reçue au cours de ces années. Sans doute le ridicule de certains gestes était-il évident. Je vois encore un officier salutiste, un énorme trombone dans les bras, tomber à genoux et pousser au ciel sa prière ardente. C'était grotesque, ainsi que certains témoignages présentés par des pauvres êtres dont on se demandait de quelle durée, de quelle signification serait leur conversion. Mais tout cela laissait bien loin en arrière la piété tranquille et routinière de nos cultes dominicaux. Depuis lors, le prestige de l'Armée du Salut n'a pas cessé de grandir. Rien ne semble indiquer, si je ne me trompe, que son audace et son dynamisme aient fléchi. On ne peut pas ne pas admirer cette conception d'un Évangile qui, se portant aux sources mêmes de l'enseignement du Christ, ne s'embarrassant jamais des discussions dogmatiques, saisit, avec un souci psychologique très sûr, ce qui peut être jeté, comme semence, dans l'âme du premier venu, quelle que soit sa misère ou sa désespérance.

Ma cousine, douée d'un tempérament fougueux et peu encline aux demi-mesures, avait donné à l'Armée du Salut un précieux bijou de famille que détenait en propriété personnelle ma tante Anaïs. Il s'ensuivit, entre elle et ma tante une violente explication dont je n'ai jamais oublié l'accent, le ton et la profonde signification. Certes, ma tante était la personne la plus délicieuse, la plus affectueuse qu'on pût rêver. Nous, les jeunes, nous en savions quelque chose. Mais elle se

révoltait devant cette nièce qu'elle adorait comme une fille, n'ayant pas eu d'enfant, elle se révoltait, dis-je, devant cet acte à la fois si compréhensible de ma cousine, mais dont ma tante ne pouvait comprendre toute la signification. Qui avait raison en l'occurrence ? On ne pouvait ni le savoir ni le dire. Et c'est ainsi que j'aperçus, dans une sorte de vision qui servait de conclusion à ces expériences de la première adolescence, ce qu'il peut y avoir d'irrationnel, de saisissant dans le fanatisme.

Hélas, cette cousine que j'adorais, avec laquelle j'aimais tant travailler ou causer, ne devait pas vivre longtemps. Elle fut emportée en huit jours par une [111] fièvre typhoïde dont je n'ai jamais su si elle fut traitée par le médecin selon les règles de l'art. Je vois encore le visage empourpré que ma cousine avait quand, le jour de la dernière leçon, elle me dit qu'elle ne pouvait, étant souffrante, me garder ce matin-là. Je ne devais plus la revoir, sa pauvre chambre m'étant interdite. Et ce fut l'enterrement, la figure dévastée de mon oncle David qui, après tant d'épreuves subies, devait encore accepter du Destin, ou du Dieu auquel il croyait, cet affreux malheur. Et je revois ce cercueil porté par les jeunes filles du village, contraintes de s'arrêter de temps à autre pour reprendre ensuite leur fardeau. Quelle âme vibrante, faite pour la vie pleine, ouverte et généreuse, la terre allait engloutir !

Ces souvenirs d'ordre religieux, antérieurs à mon départ pour le lycée de Nîmes, je les considère comme l'héritage précieux d'une tradition qui remontait à la Réforme du XVI<sup>e</sup> siècle, avec les aspects si variés qui ont été les siens. Ils ne s'absorbaient pas uniquement dans le culte, tel qu'on le célébrait au temple réformé, ou à la chapelle méthodiste. Il y avait, outre la prédication hebdomadaire, les grandes fêtes et les ventes, ces ventes si importantes, grâce auxquelles les deux Églises protestantes assuraient tant bien que mal leur équilibre financier. Du côté du temple, la vente avait lieu à l'époque du Nouvel An ; du côté méthodiste elle avait lieu à Pâques. Mais ces deux solennités mises à part, c'était, comme partout ailleurs, la fête de Noël qui l'emportait par son éclat et par l'intérêt qu'elle suscitait parmi les fidèles des deux communautés religieuses. C'est au temple réformé qu'elle était célébrée. Comme il n'y avait pas de sapins sur les garrigues méridionales, on se contentait d'un pin. Le pasteur Farel possédait, dans la garrigue la plus proche une pinède charmante et qui a toujours fait nos délices. C'est là qu'on célébrait, quand il faisait beau en été, le culte

d'alliance évangélique en plein air. On y accédait par un chemin péniblement pierreux. Il fallait voir les femmes âgées, toutes vêtues de noir, se hisser jusqu'à ce lieu consacré. Et c'est là aussi qu'avec quelques camarades, j'ai recueilli de la bouche du pasteur Farel mes premières notions d'allemand, de latin et de grec. Quelle bonne fortune de s'approcher des vieilles langues classiques dans ce pays où toutes choses, les pierres sonnantes, les odeurs du thym, du romarin et de la lavande, nous rappelaient la Grèce et Rome. Un groupe de pins rassemblés en rond, une grosse pierre au milieu figuraient la chaire. Les fidèles s'asseyaient tant bien que mal, à droite et à gauche, sur d'autres pierres, ou à même le sol, rempli d'aiguilles de pin <sup>223</sup>.

C'est donc de là que descendait, le jour de Noël, rituellement choisi par le pasteur, le pin désigné pour le sacrifice. On l'installait au fond du temple, presque sous la chaire. Il dépassait par ses dimensions et par la disposition de [112] ses branches et de ses aiguilles, l'éclat du sapin, tel qu'on l'utilise aux mêmes fins dans le monde entier.

Ce n'était là que l'épisode final de la préparation de la fête. Celle-ci n'était complète que s'il y avait un chœur d'hommes pour chanter les airs célébrant la naissance de l'enfant et si quelques écoliers, désignés par le pasteur, récitaient des pièces de vers devant l'auditoire qui, ce jour-là, emplissait le temple. Au préalable, cette jeunesse se trouvait réunie dans une maison proche qui appartenait au pasteur <sup>224</sup>. Groupés sur deux rangs, écoliers et écolières traversaient la place du village, s'engageaient dans les rues étroites qui conduisaient au temple et entraient par la grande porte ouverte, face à l'arbre étincelant, en chantant les cantiques appropriés. Suivaient l'allocution du pasteur, qui n'était jamais trop longue, l'exécution du chœur sous la direction du pasteur, qui luttait en vain contre les voix quelque peu criardes des jeunes méridionales, la récitation des vers par les écoliers désignés, enfin la distribution des oranges et du pain sucré pour les enfants. Les phases de la cérémonie étaient relativement brèves, cette célébration de

<sup>223</sup> Ce lieu avait été aménagé par le pasteur Farel sans doute en souvenir de la période du Désert, où les pasteurs itinérants réunissaient des assemblées de fidèles. Le lieu de réunion était bordé de pins, mais le « chœur » était constitué d'un cercle de cyprès et au centre trônait la « chaire ». Effectivement, le pasteur y célébrait le culte, mais il y enseignait aussi des notions de langues à quelques enfants du village.

<sup>224</sup> Cette maison doit correspondre au « templet » évoqué plus haut.

Noël se terminait trop rapidement à nos yeux. L'arbre perdait ses lumières, les cantiques s'éteignaient, le temple retombait dans le silence, la foule des curieux de toutes confessions s'écoulait lentement.

Pour l'église méthodiste, c'est la fête de Pâques qui était décisive. Le village ayant acquis une réputation bien méritée, les méthodistes des villages environnants y venaient en foule, en voiture ou à pied. L'église méthodiste avait, dans l'intervalle, préparé sa vente, confectionné ses « oreillettes », sorte de bricelet dont on étire la pâte en l'étendant sur ses genoux avant de la jeter dans la poêle. Les meilleures maisons méthodistes recevaient ce jour-là les étrangers accourus de toutes parts. C'était souvent entre les dames de l'église, à qui aurait les personnes les plus connues ou les plus huppées. Ma mère, elle, pratiquait la parabole du grand festin destiné à tous. Elle ne faisait pas de distinction et accueillait chacun avec sa gentillesse bien connue. C'est nous, les jeunes ambitieux, qui lui reprochions de n'inviter que de lourds paysans.

Quoi qu'il en soit, Congénies jouait, ce jour-là, le rôle d'une métropole du méthodisme de la région. L'après-midi, un culte qui ne durait pas moins de trois heures et où pasteurs ou prédicateurs laïques parlaient successivement, attirait dans la chapelle un nombreux auditoire.

Ici s'arrêtent ces souvenirs d'ordre religieux. Il n'y avait pas seulement à Congénies des églises diverses. Le village avait ses écoles communales, ses activités. Il est temps de dire ce qu'elles étaient, ce qu'elles nous enseignaient à nous, enfants de la campagne. Le chapitre séculier n'est pas moins intéressant que le chapitre ecclésiastique.

Le temps de quitter l'existence villageoise était donc venu. C'est au lycée de Nîmes que pensaient mes parents. Bien qu'ils n'eussent pas fait, ni l'un [113] ni l'autre de fortes études, le bon sens leur dictait ici leur ligne de conduite. Nîmes n'était pas très loin. Le chemin de fer fonctionnait régulièrement. On trouverait aisément à Nîmes, où tant de jeunes compagnons comme moi hantaient le beau lycée, construit depuis peu de temps, qui était l'orgueil de la vieille cité romaine d'origine. Mon bagage intellectuel était fort modeste. Mais il fallait tenter cette chance.

Lorsqu'ils étaient arrivés de Suisse, mes parents m'avaient confié à une vieille demoiselle proche de leur parenté. Elle réunissait autour

d'elle quelques écoliers et écolières auxquels elle donnait d'excellentes leçons.

Les deux années au cours desquelles, de quatre à six ans, j'ai appris d'elle les rudiments du savoir, de l'orthographe et de la grammaire, je les ai toujours considérées comme infiniment productives, comme une préparation excellente à l'école communale de garçons, qui se trouvait toute proche de la maison paternelle. Pour avoir appris à lire, à écrire un certain nombre de pensums, destinés à me fourrer dans la tête les règles les plus compliquées et les plus paradoxales de la grammaire française, j'étais mûr pour passer entre les mains de l'excellent instituteur que mes parents connaissaient bien. Les leçons de notre maîtresse improvisée qui, si mes souvenirs sont exacts, avait jadis séjourné en Angleterre, m'ont certainement donné de quatre à six ans, une première base vraiment solide. Le jeudi, elle nous conduisait à la campagne, près d'un étang, véritable anomalie dans ce pays sec <sup>225</sup>. Mon père, jadis, s'y était baigné avec ses camarades, au temps où l'eau était encore abondante. Depuis lors, l'étang s'est progressivement desséché. Nous aimions infiniment cette modeste excursion dans une partie du territoire de la commune.

Le jour vint enfin où nous fîmes, mon frère Alfred et moi, notre entrée à l'école communale. Ma mère ayant conservé certaines habitudes qu'elle tenait de son pays d'origine, nous montâmes, pour la première fois de notre vie, les escaliers qui accédaient à la cour de l'école, affublés de grands chapeaux de paille recouverts de mousseline. Je ne me rappelle pas si mes futurs camarades ou les gens de Congénies s'en gaussèrent à cœur joie. C'eût été leur droit. Le fait est que cette familiale coiffure, dernier vestige des habitudes et des mœurs suisses, disparut assez rapidement de nos têtes !

Cette école communale, avec son escalier qui partait de la route et de son trottoir, encadré par deux cours légèrement surélevées par rapport à la route, l'une pour les filles et l'autre pour les garçons, elle

<sup>225</sup> Il s'agit de « l'emprunt », situé en bordure de la voie ferrée (devenue aujourd'hui « voie verte ») à la limite de la commune de Junas. Cette dépression résulte de l'emprunt de terre nécessité par la construction du chemin de fer et l'aménagement des talus destinés à le protéger. Le substrat argileux retient l'eau toute l'année et abrite encore aujourd'hui une faune et une flore originales. L'eau disparaît temporairement lors de fortes sécheresses.

existe encore ; et, toutes les fois que le sort m'a permis de passer devant elle, je n'ai jamais manqué de jeter sur elle un regard aussi ému que familial. Les deux beaux marronniers qui s'y dressent sont toujours là. L'école a profité, depuis le temps, des soins [114] aussi intelligents que diligents d'une nouvelle municipalité et d'un jeune maire entreprenant qui, au point de vue de la propreté du village et de sa voirie, a su opérer une transformation radicale, sans porter atteinte aux aspects pittoresques de la petite commune.

L'école primaire a profité de cette heureuse initiative. La mairie s'encastre entre les deux salles de classe et l'ensemble du bâtiment, originellement bâti en belles pierres de taille de la région, fait honneur au village <sup>226</sup>. L'intérieur des salles de classe a été remanié et modernisé. Bancs neufs, images aux murs nouvelles. Hélas, où est le vieux banc tailladé, que j'aimais jadis revoir, le banc sur lequel j'avais préparé avec les camarades, désignés par le même sort mon certificat d'études ? Si les témoins muets de ces premiers efforts ont disparu, le souvenir, demeuré quasi sacré, de ces premières études, de ces premiers efforts vers la connaissance solide et claire, ne saurait disparaître.

C'était en 1884, les souvenirs de la guerre de 1870 à 1871 étaient encore vivants dans les esprits. Mon père avait pris part aux batailles de Bapaume et de Pont-Noyelles <sup>227</sup>. Il nous en avait souvent parlé. À l'école, nous chantions souvent les mélodies bien connues qui disaient les cuisants regrets de la défaite et de l'Alsace perdue. Les livres d'Erckmann-Chatrian <sup>228</sup> ne nous étaient pas inconnus. Sur cette époque

<sup>226</sup> L'école communale de Congénies, construite en 1867, est dotée d'une architecture remarquable, qui tranche avec la banalité de celles des villages voisins, ce qui la faisait appeler « le petit Versailles » par un inspecteur scolaire à chacune de ses visites. (témoignage de Mme Pierrette Bosc)

<sup>227</sup> Lors de la guerre de 1870, l'Armée du Nord, commandée par le général Louis Faidherbe (1818-1889) tint tête aux Allemands à Pont-Noyelles (23 déc. 1870) et Bapaume (2-3 janv. 1871) avant d'être repoussée à Saint-Quentin (19 janv.). Cette résistance évita aux départements du Nord et du Pas-de-Calais l'occupation ennemie.

<sup>228</sup> Les Lorrains Emile Erckmann (1822-1899) et Alexandre Chatrian (1826-1890) avaient, dans leur jeunesse, décidé d'écrire des livres, ce qu'ils réalisèrent : ils en discutaient le plan ensemble, Erckmann l'écrivait au fond de sa province ; à Paris, Chatrian recevait le nouveau manuscrit, y apportait quelques retouches et le plaçait chez les éditeurs. De cette fructueuse union littéraire résultèrent un grand nombre de contes, de romans et d'œuvres

lointaine planait encore l'ensemble de ces douloureux souvenirs. J'en avais l'âme profondément étreinte et n'ai point oublié ce que l'école primaire nous a inspiré, à mes camarades et à moi, de patriotisme naturel et sain en sa pleine légitimité. Certes, nous ne connaissions pas les origines de cette guerre. Le secret de la défaite nous échappait totalement. Mais nous avions l'intuition de la patrie mutilée. Comment en eût-il été autrement ?

Je dirai tout de suite que, si l'on enseignait à l'école primaire, par les soins de l'instituteur Julien Bonfils <sup>229</sup>, les matières qui figuraient dans toutes les écoles de France, l'école dont je parle avait des privilèges sur lesquels il serait impossible de garder le silence.

[115]

Elle avait, tout d'abord, une tradition, due à l'époque, déjà lointaine, où mon père lui-même s'y était formé par les soins de cet instituteur dont il ne cessait de faire l'éloge, tant étaient gravés dans sa mémoire et son intelligence, les souvenirs de cet enseignement. L'instituteur en question, beau vieillard aux cheveux blancs, aux traits d'une frappante régularité, nous le connaissions bien, car il fréquentait la chapelle méthodiste. Il avait dû être extrêmement sévère, sévère de cette sévérité qui, dans l'esprit des élèves intelligents se transforme, plus tard à l'âge mûr, en reconnaissance éperdue.

L'école avait autre chose : un enseignement de la musique. C'était encore l'époque du Ministère des Cultes. La séparation des Églises et de l'État n'était pas accomplie. Grâce sans doute à cet état de choses, le pasteur Farel avait obtenu la permission de venir à l'école, une fois par semaine le mercredi. Il était, bien que ne pratiquant aucun instrument, bon musicien. Il s'inspirait, dans son enseignement, de la méthode de J.-J. Rousseau <sup>230</sup>. La musique chiffrée était son fort. À do ré mi fa sol

dramatiques ayant pour cadre l'Alsace et la Lorraine, dont notamment *L'Ami Fritz*, *Histoire d'un conscrit de 1813*, les *Contes vosgiens* et autres *Contes fantastiques*, qui constituent une sorte d'épopée populaire de l'ancienne Alsace.

<sup>229</sup> Sur Julien Bonfils, voir la contribution de Danielle Bertrand-Fabre dans le présent ouvrage.

<sup>230</sup> En marge de son œuvre philosophique et littéraire, Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) fut un musicien mineur, auteur et compositeur d'un intermède

la si correspondaient les chiffres 1.2.3.4.5.6.7. Le solfège de Marmontel <sup>231</sup> et autres recueils que possédait le pasteur Farel lui permettaient de nous faire chanter, chaque semaine hormis les vacances, un air nouveau. Un élève allait au tableau, inscrivait les notes sous la dictée du pasteur, traçait les barres horizontales qui, dans le système Rousseau, marquaient les temps.

Avec des élèves aussi entraînés, il était facile de solfier la chanson ou l'air nouveau, de l'apprendre, de la chanter sur place, l'habitude aidant. Nous chantions d'ailleurs en entrant en classe et à la sortie, tous debout et en suivant l'ordre des pupitres, sur deux rangs. Après quelques années de ce système, on connaissait la valeur de chaque note, sa place dans l'économie musicale.

Le pasteur Farel procédait de la même manière avec les filles. Mais il réunissait aussi chez lui, de préférence le soir, les élèves qu'il estimait doués et qu'il connaissait plus particulièrement. Dans ces séances, qui nous intéressaient vivement, il nous montrait le mécanisme de la portée et de ses symboles. Et, comme le solfège de Marmontel fourmillait d'airs empruntés aux plus grands maîtres de la musique, des airs connus de Mozart, de Haendel et de la musique française d'opéra s'inscrivaient ainsi dans nos mémoires. Comme le recueil [116] de cantiques de l'Église méthodiste contenait surtout des airs empruntés aux plus grands maîtres, la pratique du culte dominical complétait singulièrement l'enseignement du pasteur Farel. Cet enseignement musical ne nous initiait pas aux mystères de l'harmonie et de la composition. Mais il nous permettait de : 1° chanter juste sans effort ; 2° de chanter un air donné en le solfiant sur place.

« Le Devin du Village ». Durant sa période chambérienne, il avait imaginé un nouveau système de transcription des notes de musique.

<sup>231</sup> Antonin Marmontel (1850-1907) compositeur et pédagogue français, fut professeur de chant et de solfège au Conservatoire de Paris. À part ses œuvres pianistiques qui ne sont plus guère jouées de nos jours, il fut l'auteur de nombreux ouvrages pédagogiques. Durant longtemps, tous les jeunes élèves des classes élémentaires ont étudié, au cours de leur scolarité ses ouvrages *La première année de musique, solfège et chants, à l'usage de l'enseignement élémentaire* (1886), réédité à de très nombreuses reprises, la dernière en 1931, ainsi que *La deuxième année de musique, solfège et chants, chœurs à l'unisson et à deux et trois parties* (1890).

Dirai-je ce qu'était l'enseignement donné à l'école ? Comment ne pas dire, une fois de plus, les mérites de l'enseignement primaire français ? Quel soulagement n'ai-je pas ressenti quand, découvrant l'œuvre de Nietzsche <sup>232</sup> et surtout ses « Intempestives », j'ai eu connaissance de sa diatribe contre les Allemands qui, après leur victoire de 1870-1871, criaient à tue-tête que l'instituteur allemand avait vaincu l'instituteur français ! Ce grand esprit revenait sur l'enthousiasme que lui avaient inspiré les victoires des armes allemandes. Instruit par des amis éclairés, il affirmait dès lors que la véritable culture était en France, alors même qu'elle se confinait dans une attitude trop indifférente à l'égard de l'étranger.

Pour en revenir à notre école primaire, l'esprit en était excellent puisqu'il ne s'agissait nullement de cultiver le « primaire » pour le « primaire » ou de confondre le savoir primaire avec le savoir supérieur dû à des fortes études. Le « primaire » prenait ici son vrai sens de « premier stade », de formation première de l'esprit, d'art consacré à implanter dans les jeunes intelligences les données de base, sans lesquelles la poursuite des études n'est que vanité, insuccès, œuvre vaine. Nous sentions d'ailleurs fort que les autorités scolaires tenaient à la pédagogie. Chaque année, notre instituteur passait à Sommières, chef-lieu de canton, une sorte d'examen pédagogique. Je ne sais pas trop s'il y réussissait. Au fond, ce n'était pas notre affaire. Peut-être manquait-il d'une certaine fermeté. D'autre part, et comme aujourd'hui, il avait à dresser une cinquantaine d'enfants de tout âge, de toutes origines familiales. Besogne redoutable, qu'il ne pouvait accomplir honnêtement qu'en chargeant les « grands » d'instruire les plus jeunes pour la lecture, l'écriture, etc..

Nous savions fort bien, nous les grands, candidats au certificat d'études qui se passait alors vers la onzième année, que notre instituteur était un lettré. Il nous réunissait souvent, à la fin de la classe, pour nous lire des histoires passionnantes, visions de l'histoire de France. Mais, chose curieuse, il aimait la poésie et avait jeté le dévolu de ce goût assurément louable, sur les poètes mineurs du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'était un lettré à sa manière. Il savait apprécier le beau langage.

<sup>232</sup> À la fin de ses jours, lors de la rédaction de ses souvenirs d'enfance, Vermeil a modifié la critique sévère qu'il avait exprimée sur Nietzsche dans son essai d'explication de l'Allemagne en 1940.

L'année 1889 était celle du certificat d'études. Nous étions cinq, si mes souvenirs sont exacts. Grand émoi de ce grand jour. C'est à Sommières que se passaient les épreuves. Nous partions de bon matin, dans la voiture de mon [117] père. L'instituteur y était avec nous. Dans une grande salle se trouvaient les examinateurs et les élèves du canton tout entier. La dictée portait sur le texte bien connu de J.-J. Rousseau, définissant la maison « aux contrevents verts » qu'il aurait voulu avoir et habiter. Je ne crois pas avoir fait beaucoup de fautes dans ce texte relativement facile.

Pour le problème : nombre des habitants du Gard, superficie du département, nombre d'habitants par km<sup>2</sup>, je trouvais un beau 0 à la fin de ma division. Elle était juste quand même, et l'on ne pouvait m'accuser que d'étourderie.

À l'oral, l'examineur me demanda de lui parler des fleuves du Gard. J'alignai rapidement le Rhône, le Gardon, etc. ... puis restai coi. « Eh bien, mon petit ami !, me dit l'examineur, sur quelle rivière sommes-nous donc ici ? » Je répondis, comme si l'on m'arrachait une dent : « Sur le Vidourle ». Habitué par le livre de classe de Foncin à m'occuper de l'univers terrestre au lieu de connaître le pays que j'habitais, il me semblait impossible qu'on m'interrogeât sur un cours d'eau bien connu dans la région. En bref, je fus reçu. Il y eut, hélas, un de nos camarades refusé. Le premier du canton était fils de l'instituteur d'un village voisin. Nous nous sommes retrouvés plus tard au Lycée de Nîmes. Il est entré dans les premiers à l'École Polytechnique, ayant un don rare pour les mathématiques et la rédaction élégante des démonstrations.

Ah ! cette école, quel souvenir ! Il y avait l'émoi du beau cahier mensuel qui devait être écrit impeccablement et représentait, pour chacun de nous, l'effort suprême vers la perfection. Et les cahiers qu'on achetait en cours d'études avec la permission des parents. Il y avait, sur chacun d'eux, le portrait de quelque grand personnage de l'histoire de France. Je vois encore un cahier sur la couverture duquel se trouvait l'effigie d'Olivier de Serres <sup>233</sup>. Le cahier neuf, on le choyait, on

<sup>233</sup> Agronome français, Olivier de Serres (1539-1616) contribua à l'amélioration de la productivité agricole, faisant de son domaine une exploitation modèle, perfectionnant ses cultures, remplaçant les jachères par des prairies artificielles, introduisant en France le mûrier, le houblon et la garance. Auteur

l'entourait de sa sollicitude. Mais, vers la fin, un peu le laisser-aller, un peu la lassitude laissaient des marques sur les dernières pages. Nous avions naturellement, la petite histoire de France d'Ernest Lavisse <sup>234</sup>, contrepartie de la géographie de Foncin. Mais, à part les livres de classe de ce genre, l'école était pauvre en volumes. Je me rappelle pourtant avoir lu avec une attention passionnée un livre dans lequel un docteur, sans doute inspecteur des services de santé, fixait ses expériences et les conseils [118] qu'il donnait aux gens de la campagne pour l'hygiène et la tenue. Ce savoir, cette clairvoyance jetés sur tant de manquements au plus simple bon sens m'émouvaient profondément et je ne doutais pas un instant que les gens de la campagne tirassent le meilleur profit d'une sagesse si avertie.

Mais, pour nous, écoliers qui passaient leur certificat d'études à l'âge de onze ans, le livre des livres, le maître livre, était le Tour de France de deux enfants partis d'Alsace <sup>235</sup>. On sait aujourd'hui que l'auteur « Bruno » était une femme, la mère du philosophe Guyau. Ce livre a fait la joie des écoliers que nous étions. Chacune de ses images est restée fixée dans nos mémoires. Il n'est pas un coin de la France qui n'y ait sa place. La France refaisant ses forces après l'atroce guerre de 1870-1871, refaisant aussi sa culture. Dans ce livre de si simple apparence, l'auteur avait enfermé le clair génie de la Nation. Le livre a été suivi d'une imitation intitulée « Francinet ». Ce livre ne manquait pas de

de plusieurs ouvrages de littérature agronomique, il était un précurseur, qui n'avait malheureusement pas été entendu par les agriculteurs français.

<sup>234</sup> Ernest Lavisse (1842-1922), historien français, professeur à la Sorbonne, puis directeur de l'École normale supérieure, élu à l'Académie française en 1892, dirigea une vaste *Histoire de France*. Auteur de plusieurs ouvrages sur la Prusse et sur l'Allemagne, il reste surtout dans les mémoires par ses célèbres petits manuels destinés à l'enseignement primaire, dont le plus remarquable est *Première Année d'histoire de France*, où il prêche, avec une simplicité communicative, le culte de la République et le patriotisme.

<sup>235</sup> Paru en 1877, phénomène tant littéraire que pédagogique et historique, *Le Tour de France par deux enfants* fut un événement notable de l'édition française, atteignant aujourd'hui plus de neuf millions d'exemplaires vendus, faisant l'objet d'une édition souvenir en 1977. Lorsque paraît l'ouvrage de G. Bruno (pseudonyme d'Augustine Fouillée, née Tuilleries), la République doit se consolider après une phase de dépression collective née de la défaite. Le charme de cet ouvrage réside aujourd'hui encore dans la description détaillée de la vie des Français à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pendant la révolution industrielle, dont les effets ne cessent de se développer.

charme, mais il n'était qu'une contrefaçon du Tour de France et nous nous en rendions parfaitement compte.

La maison paternelle se trouvant à l'extérieur ouest du village, nous tournions le dos, quand l'heure était arrivée, à nos camarades qui s'échappaient de l'école comme une volée de moineaux et se dispersaient dans le village. Qu'aurions-nous donné pour les suivre au lieu de remonter vers la solitude un peu hautaine de la maison de famille !

Nous n'avons eu l'occasion de les suivre dans le village qu'une seule fois, nos parents étant absents et le déjeuner, ou le goûter, nous attendant chez l'une de nos tantes. À cet âge, le moindre changement est, pour l'écolier, grand événement. En somme, nous souffrions un peu d'être séparés du village par la distance et la position, par l'éducation aussi.

Il va sans dire qu'on se faisait de bons camarades à l'école. Combien d'entre eux, de condition très modeste, se signalaient déjà par une intelligence qui demandait à être nourrie, aiguillée vers des perspectives nouvelles ! Sujet de réflexion constant chez moi, que cette bifurcation quasi fatale qui laisse, les uns, sans véritables possibilités de développement et donne, à d'autres, espoirs de renouvellement et réussites illimitées. Nombre de jeunes, victimes de la tuberculose qui sévissait dans la région, ont été emportés par le mal prématurément, faute de soins et en raison aussi de l'ignorance des parents qui cachaient le mal secret, destructeur de leurs enfants, en vertu d'un absurde sentiment de honte. C'est ainsi que j'ai perdu de bons amis trop tôt disparus [119] et qui méritaient de vivre la vie pleine et féconde. Les jeux, dans la cour de l'école, et pendant les récréations, étaient en général assez brutaux. Celui qui avait une large préférence était celui que les Nîmois affectionnaient follement dans leurs magnifiques arènes romaines. On jouait donc, dans la cour de l'école, « au taureau ». Tel camarade se fabriquait une corne avec un morceau de bois savamment aiguisé. Et c'était à qui saurait reproduire les gestes des matadors. C'est par là que s'établissait le lien entre les mœurs espagnoles et celles de la région.

Car la course de taureaux dans la cour de l'école n'était qu'un pauvre simulacre des courses qui avaient lieu dans le village lui-même,

notamment le 14 juillet <sup>236</sup>. La « jeunesse » du village allait chercher le taureau dans quelque coin de Camargue. On l'amenait au village, en le laissant courir à travers rues ou sentiers des champs. Quant à la course, proprement dite, elle avait lieu sur la place du village, soigneusement bouclée de charrettes et autres obstacles. Et de valeureux matadors en herbe s'aventuraient plus ou moins près de la bête en général, totalement ahurie devant le rôle qu'on lui faisait jouer. Après quoi, on lâchait le malheureux taureau dans la campagne. Puis on passait à l'exercice affreux dit « taureau à la corde ». Pendant une semaine ou deux, la malheureuse bête encordée, tramée d'un coin à l'autre du village, était livrée à la cruauté de ceux qui n'avaient plus rien à craindre d'elle. Il nous est arrivé un jour, un dimanche, d'apercevoir sur l'une des routes qui traversaient le village, le taureau du jour, immobile et noir et cornu, essoufflé sans doute par les manœuvres qu'il avait été obligé de faire. Grand émoi parmi nous, ma mère grimpe sur un olivier chenu. La bête noire ne bouge pas. Finalement elle disparaît, elle nous laisse en pleine honte, ayant eu plus peur de nous que nous d'elle !

D'ailleurs l'aristocratie pieuse et protestante du village avait l'habitude en ce jour de fête nationale et de tauromachie au petit pied, de gagner le large si l'on peut dire, et de se rendre en voiture au Vidourle qui se prélassait derrière les collines que l'on franchit par une route serpentine dans la région d'Aubais et de son château, pour se rendre au Moulin de la Roque, admirablement placé en face de la trouée que la rivière, des siècles durant, a fini par pratiquer dans la roche énorme contre laquelle elle a longtemps buté. On pouvait également s'installer près du Moulin de Villetelle, situé un peu plus loin, derrière la roche [120] en question. Plus tard, nous étant quelque peu émancipés, nous avons souvent gagné à pied le Moulin de la Roque, que l'on trouve au

<sup>236</sup> Dans la région nîmoise, il y a deux courants tauromachiques, l'un venant de la Camargue, l'autre de l'Espagne. Si elles sont aujourd'hui bien distinctes, avec la corrida d'un côté et la course camarguaise accompagnée des « abrivades », « bandides » et autres « encierros » de l'autre, ces manifestations taurines, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, étaient peu codifiées, et on assistait à des spectacles qu'on qualifierait aujourd'hui d'affligeants. L'une des manifestations, qui a été très tôt interdite, fut le « taureau à la corde » ou à la « bourgine » au cours de laquelle le taureau était martyrisé avant d'être sacrifié et mangé lors du banquet final, (voir Lise CARRETERO, « Tradition taurine en Vaunage », in Jean-Marc Roger, (dir.), *La Vaunage au XIX<sup>e</sup> siècle*, pp. 263-270, Lacour, Nîmes, 1996.)

bas du village d'Aubais et qui conduit directement au gué qu'il faut traverser.

On ne pouvait pas dire que le village déployât une grande activité politique ou sociale. Il faut se rappeler toutefois que le village d'Aigues-Vives, situé sur la ligne de chemin de fer qui, au-delà des collines d'Aubais, se rend de Nîmes à Montpellier et, de là, à Sète, était la patrie de Gaston Doumergue <sup>237</sup>, dit « Gastounet », futur Président de la République française, esprit très averti des problèmes de politique étrangère. C'était seulement, au temps où j'allais à l'école communale, le député futur du département. En temps d'élections, quand il faisait sa tournée de commune en commune, il parlait souvent dans l'école des garçons. L'exposé de ses idées politiques aboutissait presque toujours à la fameuse question des « canaux du Rhône » <sup>238</sup>. Quand les aménagerait-on, quand irriguerait-on ce pays d'oliviers et de vignes si sec, malgré son Vidourle sommiérois ? Le candidat député faisait les promesses connues, restées si longtemps sans résultats ! Tout le monde savait, à ce moment-là, que Gaston Doumergue, avocat, avait dû quitter Nîmes en des circonstances difficiles, s'installer en Algérie, où il avait mieux réussi.

Un soir, après une de ces réunions électorales, mon père rentra à la maison indigné. « Vous irez un jour tous en voiture », avait dit l'imprudent socialiste. Mon père ne croyait guère, à cette époque, à des

<sup>237</sup> Gaston Doumergue (1863-1937), né à Aigues-Vives d'une famille protestante, accomplit sa scolarité à l'école communale d'Aigues-Vives, puis au Lycée de Nîmes. Licencié en droit de la Faculté de Paris, il commença sa carrière au barreau de Nîmes en 1885. Substitut à Hanoï, en Indochine, puis juge de paix à Oran, en Algérie, il est élu député radical de Nîmes en 1893. Ministre à diverses reprises, il devient sénateur du Gard en 1910, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères en 1913/1914, président du Sénat en 1923, puis de 1924 à 1931, président de la République. Nommé président du Conseil après l'émeute du 6 février 1934, il échoue dans son projet de réforme constitutionnelle et démissionne le 8 novembre pour se retirer définitivement de la vie politique. Il s'est éteint à son lieu de résidence de Tournefeuille. Les obsèques nationales se déroulèrent à Nîmes, puis, avec l'inhumation, à Aigues-Vives en 1937. Edmond Vermeil devait donc avoir quinze ans et était élève au lycée de Nîmes, quand Doumergue fit sa première tournée électorale de député.

<sup>238</sup> Il faudra attendre les années 1960 pour que cette vieille idée puisse se réaliser enfin grâce à l'opiniâtreté de Philippe Lamour.

voitures pour tout le monde, époque devenue pleinement la nôtre, où le piéton, à la ville comme à la campagne, évite, comme il peut, de se faire écraser et ne sait jamais s'il a affaire à un riche bourgeois ou à un conducteur de poids lourds qui remplace les charretiers de jadis. Doumergue avait raison. Il voyait un avenir de voitures multiples à la disposition de chacun et cela, à l'entrée d'une ère nouvelle, féroce industrielle, machinelle, destinée, semble-t-il, à écraser toute culture sous son poids et son fracas.

Il arriva cependant, un jour, un événement qui eut, dans cette petite commune du Gard, un retentissement particulier. L'ancien instituteur à [121] cheveux blancs et à col raide s'était mis dans la tête de créer à Congénies une société de secours mutuel <sup>239</sup>. Comment s'y prendre dans un village totalement ignorant de ce problème et des bienfaits que peuvent accomplir ces mutuelles quand elles sont bien gérées ? Notre instituteur en retraite eut une idée de génie. Il alla trouver, à la Faculté de Droit de Montpellier, un professeur d'économie politique qui n'était autre que Charles Gide <sup>240</sup>, l'oncle de l'écrivain du même nom, auteur d'un manuel d'économie politique très remarquable, pour le temps.

<sup>239</sup> À l'évidence, il ne s'agit pas de l'ancien maître d'Edmond Vermeil, Julien Bonfils, mais de l'un de ses prédécesseurs, vraisemblablement Samuel Jaulmes (1829-1909), qui enseigna à Congénies de 1851 à 1861, avant de devenir négociant en vins. Ses frères le surnommaient « le lion » et il avait un caractère sans nuances. On lui reprochait notamment, lorsqu'il était instituteur, d'encourager la dénonciation des patoisants.

<sup>240</sup> Charles Gide (1847-1932) est né d'une famille protestante à Uzès, où son père fut président du Tribunal civil. Son oncle, brillant juriste, est le père de l'écrivain André Gide. Charles n'était donc pas l'oncle de l'écrivain André Gide, mais son cousin germain. Charles Gide, théoricien de l'économie sociale, est une figure de premier plan du mouvement coopératif français et du christianisme social. Son œuvre est dominée par l'idée de solidarité. Il enseigna l'économie politique aux Facultés de Droit de Bordeaux (1874), de Montpellier (1880), puis de Paris (1898), et fut nommé au Collège de France en 1921. À partir de 1886, il devint l'initiateur de ce qu'il est convenu d'appeler l'*École de Nîmes*, mouvement coopératif français, actif surtout dans le sud de la France et animé par des protestants. Il fut l'un des fondateurs du mouvement du *Christianisme social*, créé en 1888, dont il devint président en 1922, et auquel Vermeil lui-même adhéra après la Première Guerre mondiale. Dreyfusard et pacifiste, héritier du socialisme français « associationniste », il était partisan du social mais non du socialisme révolutionnaire : il s'agissait de trouver une troisième voie entre une religion aveugle vis-à-vis du problème

L'instituteur en question prit langue avec Charles Gide, alla le chercher en voiture à Sommières. Je me rappelle exactement l'apparition sur la route, devant notre maison, de ces deux personnages. Le soir même, une réunion eut lieu à l'école de garçons. L'appel de l'ancien instituteur fut entendu. L'exposé de Gide fit grande impression. C'était un orateur de premier rang, à la fois disert, admirablement instruit, et plein d'esprit. Il fit admirablement miroiter devant l'auditoire, quels avantages on pouvait avoir en se servant de la mutualité.

Le village se donna immédiatement une et même deux sociétés de secours mutuels. Et ce fut, non pas l'aurore du mutualisme, mais une sorte de catastrophe sociale, une petite affaire Dreyfus avant la lettre et dans un verre d'eau. Il y eut deux sociétés ennemies. Sur quelle ligne sociale se fit le partage des eaux ? C'est difficile à dire. Mais on peut supposer que furent [122] immédiatement cloués au pilori ceux qui avaient suivi l'ancien instituteur dans sa démarche. On ne l'aimait pas parce qu'il était autoritaire et prêchait volontiers la morale à tout le monde. Il représentait dans le village, si je ne me trompe, le clan des bien-pensants protestants. L'autre moitié du village joua immédiatement le rôle de contrepartie. De ce singulier schisme sortirent ainsi deux sociétés de secours mutuels <sup>241</sup>. Il vaudrait évidemment la peine de connaître les détails, les personnes agissantes qu'on devait retrouver quelques années plus tard dans « l'affaire Dreyfus » <sup>242</sup>. Le

social et un socialisme sourd à la dimension spirituelle de l'homme. L'évocation ici par Vermeil de la figure de Charles Gide montre à quel point de telles rencontres au cours de son enfance et de sa jeunesse exercèrent une influence décisive sur l'orientation et le déroulement de sa carrière d'adulte (« Musée virtuel du protestantisme français © ». Voir aussi Roger GROSSI, « Les coopératives en Vaunage au XX<sup>e</sup> siècle » in Jean-Marc Roger, (dir.), *La Vaunage au XX<sup>e</sup> siècle*, tome III, Association Maurice Aliger éd., Nages-et-Solorgues, 2001, pp. 447-475.

<sup>241</sup> Ces deux sociétés vont perdurer jusqu'à la mise en place de la Sécurité Sociale en 1946.

<sup>242</sup> Les frères Jaulmes, dans leur correspondance, étaient très divisés au sujet de l'affaire Dreyfus. Selon Robert Debant, « l'affaire Dreyfus a vu la plupart des Jaulmes prendre parti pour le condamné, à l'exception de Samuel, et de Sully II, fils de Samuel ». (Robert DEBANT, « Des Vaunageols spécialistes des sciences humaines », in Jean-Marc Roger, (dir.), *La Vaunage au XIX<sup>e</sup> siècle*, p. 397, Lacour, Nîmes, 1996.)

village se partageait-il suivant la ligne qui devait, elle, partager la France en deux camps hostiles ?

Il y avait d'ailleurs dans le village, une personnalité curieuse, un très habile rebouteux, appelé le grand Fourmaud, de taille herculéenne, exerçant sur la population du village et des alentours un véritable prestige dû à son art et à ses succès <sup>243</sup>. Outre cela, amateur de chevaux, aimant traverser le village à toute allure avec sa bête. C'est lui, qui plus tard, lors de l'affaire Dreyfus devait m'arrêter en pleine rue pour me dire : « Alors tu crois Dreyfus innocent ? ». En bref, une sorte de chef de bande, de fasciste avant la lettre. Et, pour comble de singularité, marié à une femme très pieuse et croyante qui s'était convertie au méthodisme. Elle était connue, parmi nous, par sa manière de prier. Comme elle parlait du nez, ses prières se diluaient, s'évanouissaient dans un insaisissable nasillement qu'une de mes sœurs imitait à merveille.

Il y avait donc au village perdu dans les trente-six mille communes de France un retentissement lointain, mais assez précis, des problèmes qui se posaient dans le pays tout entier. On se souvenait de la guerre franco-allemande, mais on ne s'attendait pas à une nouvelle attaque allemande. Le village vivait et travaillait en paix.

On peut apprendre dans un petit village, quand on observe son activité, un nombre considérable de choses. Mon père, étant commerçant en vins, la tonnellerie n'avait guère de secrets pour nous. Il y avait l'atelier paternel où l'on préparait les tonneaux avant de les remplir de vin et de les expédier au [123] loin. Nous aimions aller à la gare, soit au moment d'une expédition, quand on déposait les tonneaux

<sup>243</sup> Le « grand » Fourmaud, prénommé Daniel (« Daniel III » dans la dynastie établie par Herbert BOURQUIN et Lily RETALI, « Le secret des Fourmaud », in Jean-Marc Roger, (dir.), *La Vaunage au XX<sup>e</sup> siècle*, tome I, pp. 153-168, Association Maurice Aliger éd., Nages-et-Solorgues, 2001), était un personnage contrasté : on admirait son savoir-faire en sa qualité d'« ostéologue », ainsi que sa réussite économique se manifestant par, à la fois, son amour des chevaux et la possession de la première automobile du village. Mais il était craint, voire haï à cause de ses propos et de son caractère emporté. L'histoire retiendra que c'est lui qui a encouragé sa petite-fille, Lydia Mazel, qui deviendra épouse Félix Le Forestier, à entreprendre des études de médecine et à se spécialiser dans les affections de l'appareil locomoteur, tout en bénéficiant du « secret » des Fourmaud.

pleins de vin sur le quai, ou bien, quand on allait chercher les tonneaux vides, ce qui nous permettait de nous percher sur le tonneau le plus élevé et de traverser glorieusement le village. Tout se faisait alors avec des chevaux, depuis le labour jusqu'au charroi entre la gare et la maison. Mon père, ayant acheté une nouvelle jument pour le charroi entre la gare et la maison, faillit bien, un jour, perdre sa bête et son contremaître, la pauvre jument affolée ayant coincé le malheureux contremaître entre la charrette et une barrière.

Mais il fallait aller chercher les vins que l'on achetait aux environs. Les charretiers partaient de très bon matin et rentraient à la nuit. Dur métier, plein de périls sur certaines routes. Le camion a liquidé brutalement le char à chevaux, et les citernes victorieuses parcourent les routes à grande allure. Le cheval a disparu de la campagne elle-même, sauf peut-être du labour. Mais le tracteur est là depuis quelque temps pour ruiner à jamais son règne séculaire.

Nous aimions, naturellement, les hommes que mon père employait pour ses diverses activités. On bavardait de temps en temps avec eux, on les entendait rire dans la cour. Ils nous renseignaient sur ce qui se passait dans le village dont la rumeur ne revenait à nous que de très loin. Pendant un certain temps, mon père avait fait travailler au jardin, près de la maison, un pauvre être, sympathique certes, mais grand mangeur de châtaignes crues et malade d'un cancer inguérissable. Il disparut un jour et on retrouva son cadavre dans le Vidourle où il était allé se jeter pour mettre fin à ses intolérables douleurs. De braves gens avaient été chercher son corps. Je me rappelle le retour de cette charrette que je vis passer de la fenêtre de la chambre où je couchais. Je vois encore le drap étendu sur le corps. Tragédie du suicide pour un garçon connaissant peu la vie ; tragédie surtout pour la mère du malheureux qu'on avait mis en bière le plus rapidement possible. La pauvre femme tapait sur le cercueil, voulant à tout prix revoir son fils. Et tout cela se passait sur la petite place où habitait ma tante Anaïs. Images qui s'enfoncent dans le cerveau d'un enfant pour n'en jamais sortir.

À quelque temps de là, mon père se mit en tête de faire repeindre l'intérieur de la maison, de faire creuser la cour qui l'entourait, de manière à installer, devant la cave où trônaient les foudres, un quai permettant aux charrettes de se poser à l'arrière sur le quai, ce qui faciliterait la manutention des barriques pleines de vin, quittant la cave ou y revenant.

Quelle aubaine pour nous ! Les charpentiers apparurent les premiers pour construire le toit qui devait protéger le hangar contre le soleil ou la pluie. Nous vîmes arriver les poutres, les charpentiers construisirent l'armature du hangar, le toit se couvrit de tuiles rouges.

Pendant ce temps, on creusait la cour et on dégagait par rapport au terrain qui se trouvait sur le côté gauche de la maison et du magasin. C'est là que mon [124] père projetait de faire planter son jardin. Nous perdions, nous, les positions importantes que nous avions jusqu'alors occupées sur la bordure du terrain en question. C'est là que, dans ce pays de vent, nous construisions des moulins, des bateaux et le reste, surtout quand mon père était en voyage et que nous avions alors pleine liberté pour nos propres élucubrations et travaux.

Puis apparut dans la maison le peintre. Ce n'était pas un homme ordinaire, il avait été élève au Lycée Charlemagne. Il habitait Sommières et venait, chaque matin, à pied, pour le travail intérieur de la maison. Que de fois j'ai bavardé avec lui !

Il me posa un jour ce qu'on appelle en français une « colle ». Sans doute voulait-il ébranler la foi religieuse qu'il me supposait. « Adam et Ève, disait-il, ont formé le premier couple. Or, voici que Caïn tue Abel et s'en va au pays d'Ur. D'où venait cette femme qu'il épouse ? » Question insoluble pour ma cervelle d'enfant qui commence à réfléchir.

Ceci ne m'empêcha nullement de suivre avec la plus grande attention les travaux du dit peintre qui imitait le marbre et se livrait à des fantaisies picturales qui me ravissaient. La maison prenait grand air. Elle avait été augmentée d'une aile assez considérable et qui avait permis la mise en place d'une vaste salle à manger. <sup>244</sup>

Mais le clou, le grand événement, c'était le projet d'une grille en fer qui entourait la maison et la plus grande partie des dépendances. La cour aurait son portail fixé sur deux colonnes de pierre de taille. Le devant de la maison face à la porte cochère, aurait aussi son portail, mais plus modeste. Or quel modèle adopter ? Ils avaient afflué de divers côtés sur la table paternelle. Nos ambitions étaient sans bornes, et rien

<sup>244</sup> La villa Vermeil a connu plusieurs étapes de transformations dont celle, évoquée ici, est probablement la troisième. Elle sera complétée ultérieurement par la création d'un tennis à l'actif de Charles, fils de Joachim et donc frère d'Edmond.

ne nous paraissait assez beau pour la maison et ses dépendances. Hélas, nous avons compté délibérément sur la munificence paternelle mais non sur les exigences de l'économie. Au lieu de choisir l'un de ces admirables modèles, mon père eut recours à un brave serrurier qui, travaillant dans un village voisin et situé plus au nord, proposait un prix infiniment moins élevé que celui des catalogues de Saint-Étienne. Il fallut se résigner à des grilles plus modestes, à des portails moins mirifiques. Quand toute cette ferraille fut bien et dûment peinte, nos ambitions blessées s'amenuisèrent peu à peu. Mais la nostalgie de belles grilles en fer forgé et d'élégant dessin, resta longtemps comme fichée dans nos âmes de garçonnets.

J'avais donc passé à onze ans mon certificat d'études. J'étais donc nanti de ce bagage ultra modeste que l'enseignement primaire prépare pour ceux qui, vivant à la campagne, reçoivent de lui les prémices du savoir, une méthode de travail, des habitudes infiniment utiles pour le proche avenir. C'est déjà [125] quelque chose que d'écrire lisiblement, que de respecter l'orthographe, que de connaître les premiers éléments de l'histoire nationale.

Mais la question du passage de l'école communale au lycée voisin, ne se posait pas encore. Ayant passé le certificat d'études en 1889, je restai à la campagne de ma douzième à ma quatorzième année, c'est-à-dire en 1890<sup>245</sup>. Un peu abandonné à moi-même, je me rappelle le jour où, me trouvant dans la cour de la maison emplies de tonneaux, mon père vint à moi et me reprocha de ne rien faire. J'étais, en fait, entre deux eaux. Mais c'est aussi à ce moment-là que l'enseignement du pasteur Farel vint heureusement se substituer à celui de l'instituteur. C'est dans un bois de pins qu'avec quelques amis nous reçûmes de lui les premiers éléments de l'allemand (avec la méthode Ahn), du latin et du grec. Nous lisions avec lui, en allemand, les récits helléniques de Niebuhr<sup>246</sup>, excellente préparation à des textes plus difficiles et plus

<sup>245</sup> Confusion des dates, ou erreur de transcription. Plus loin Vermeil affirme qu'il est entré en 4<sup>ème</sup> du Lycée de Nîmes à l'âge de 13 ans, c'est-à-dire en 1891. Il y a donc un hiatus de deux ans entre le certificat d'études et l'admission au lycée.

<sup>246</sup> Barthold Georg Niebuhr (1776-1831), historien et diplomate allemand, professeur à l'Université de Berlin, puis de Bonn, auteur notamment d'une *Römische Geschichte*. Son « Histoire romaine », par la méthodologie de son analyse critique, fit date dans l'étude de l'Antiquité classique.

nourrissants. D'autre part, il nous entraînait aux premières difficultés du latin et du grec. Il était l'ami intime du pasteur Abauzit de Calvisson <sup>247</sup>, helléniste distingué qui lisait Platon avec son ami Farel. J'ai plus tard accompagné le pasteur Farel lors d'une visite qu'il faisait au pasteur Abauzit. Devant moi, s'ébauchaient, bien modestement encore, les rudiments du latin et du grec, avec l'indélébile attirance que ces deux langues ont, pour la vie, aux yeux de ceux qui en ont reçu la consécration. Le paysage méridional ajoutait son charme à celui de cette première initiation.

C'est à la même époque que j'entrevis les beautés de la musique et celles du dessin. Ma mère avait, à Vevey, reçu d'excellentes leçons de piano. Non certes qu'ayant quitté la Suisse, changé de vie, elle fût une réelle virtuose. Mais elle avait le sens du travail bien fait, de l'étude patiente. Je l'entendis un jour jouer le début de la *Sonate Pathétique* de Beethoven. Ce fut comme un secret coup de foudre, l'initiation subite à un art que je ne connaissais alors que par le Solfège de Marmontel et le chant auquel nous entraînait le pasteur Farel. Réunissant chez lui ses élèves préférés, il nous enseignait, non la méthode J.-J. Rousseau <sup>248</sup>, mais la position des notes sur la portée, l'importance des clés et autres mystères encore inconnus de nous à ce jour. Mais ce début de [126] la *Pathétique*, éclatant brusquement dans l'oreille d'un garçon de douze ans, quelle révélation ! Dès lors le piano eut pour moi une existence, un charme inouï. À cette époque, ma mère pouvait compléter cette initiation subite par quelques leçons utiles, orientées vers la précision <sup>249</sup>.

<sup>247</sup> Le pasteur Théodore Abauzit (1820-1915), venu de Genève, exerça son ministère à Calvisson de 1850 à 1904. Il était un excellent lettré, mais c'est son fils Frank, né en 1870, professeur de philosophie, qui sera plus connu par sa traduction et son commentaire de l'œuvre de William James, *L'expérience religieuse*, en 1906. Il publiera plus tard, en 1939, *Le problème de la tolérance*. (Robert DEBANT, *op. cit.*, p. 390)

<sup>248</sup> Voir notes 64 et 65.

<sup>249</sup> Vermeil gardera toute sa vie une fascination particulière pour Beethoven, sur lequel il publiera une monographie fort érudite en 1929, ainsi dédicacée : « À ma femme, en souvenir de notre première conversation. Mars 1902 » (Edmond VERMEIL, *Beethoven*, éditions Rieder, 1929, collection « Maîtres de la musique ancienne et moderne »). Adulte, il jouait parfaitement du piano et ses interprétations de Beethoven et Bach à quatre mains avec son épouse Madeleine, lors des rencontres familiales, dans la maison de Congénies

Ce n'était pas tout. La maison était voisine de celle d'une jeune fille qui allait bientôt se marier mais qui, avant de convoler en justes noces, me donna les premières leçons de dessin. Elle avait fait, ayant une mère fort intelligente, un séjour en Angleterre <sup>250</sup>, y avait étudié la peinture ; elle m'apprit l'art du crayon, insistant sur les merveilles situées entre le blanc et le noir, sur l'art de faire valoir les tons les uns par les autres. Je n'ai jamais oublié ces leçons <sup>251</sup>. Naturellement, j'avais pour elle une sorte d'adoration puérile et nourrissais une haine solide à l'égard du fiancé qui allait bientôt faire d'elle sa femme. J'ai perdu, mais je vois encore par le souvenir le premier dessin que j'ai achevé sous sa direction. Que de ressources donc, amassées dans cet humble village ! C'était également le moment où ma cousine Lydie complétait par ses leçons l'enseignement de l'école communale.

Quand vint la treizième année, il fut donc décidé que j'entrerais au lycée de Nîmes, lycée tout bâti de neuf et qui, sur l'avenue Feuchères, faisait fort bonne figure <sup>252</sup>. Par un beau matin de 1891 à la rentrée des classes, mes parents me présentèrent au proviseur qui était alors, si je ne me trompe, le frère de Gaston Darboux, le mathématicien alors bien

laissèrent le souvenir de soirées inoubliables, selon le témoignage du docteur François Vermeil, l'un de ses petits-neveux.

<sup>250</sup> Il s'agit très probablement de Blanche Bernard, la fille de Marie Doumergue et de Jacques Bernard. Blanche épousera Gédéon Delord.

<sup>251</sup> Edmond Vermeil cultivera toute sa vie la passion du dessin et de l'aquarelle, qu'il maîtrisait parfaitement et dont de nombreuses œuvres sont conservées par les membres de sa famille.

<sup>252</sup> Vermeil confond manifestement l'avenue Feuchères avec le boulevard Victor Hugo. L'histoire du Lycée de Nîmes remonte au Moyen Âge. D'abord « Collège des Arts », puis, au cours du XVII<sup>e</sup> siècle « Collège des Jésuites », il fut successivement « École Centrale », « Lycée Impérial ». « Collège royal » entre 1815 et 1848, il redevint lycée en 1851. Grâce à l'intervention du Nîmois François Guizot, alors ministre de l'Instruction publique, il occupa en 1836 la maison de campagne dite « Mas de Ville ». La place venant à manquer, il sera transféré « après un court intermède, dans les locaux du Collège des Jésuites » dans l'immeuble abandonné par l'Hôpital Général, lui-même installé route d'Uzès depuis 1875. Après un sérieux rafraîchissement, le nouvel établissement ouvrit ses portes en 1883 à quelque 1 500 élèves et 300 pensionnaires. Au début de la scolarité du jeune Edmond en 1891, le Lycée de Nîmes, qui s'appellera bientôt *Lycée Daudet*, était donc bien fraîchement rénové.

connu <sup>253</sup>. Quelle émotion ! Quelle joie [127] aussi ! Nous rencontrâmes chez le proviseur le pasteur méthodiste Guiton qui, lui aussi, faisait inscrire un ou deux de ses enfants. On avait trouvé pour moi, assez proche du lycée, une pension de famille, pension que dirigeaient deux vieilles demoiselles, les sœurs Chautard. La vie hors de la famille allait commencer. À Nîmes, puis à Montpellier, enfin à Paris. C'est dans l'inévitable pension tenue par des sœurs non mariées, que je trouverais le gîte convenable. En ai-je conservé un mauvais souvenir ? Je n'irai pas jusque là, ne fût-ce que pour ne pas tomber dans le péché d'ingratitude. Mais des sœurs non mariées comprennent-elles les jeunes gens ? Connaissent-elles leurs problèmes ? Et surtout créent-elles autour d'eux une atmosphère vraiment familiale ? On peut, selon mon expérience, en douter. La pension Chautard, située sur la longue avenue qui s'étend de la route nationale au jardin de la Fontaine <sup>254</sup>, était fort agréable à habiter, en compagnie de trois ou quatre pensionnaires. Pour ce qui est des repas, ils étaient strictement réglés de la même façon. Chaque jour, on nous présentait le plat consacré. La monotonie de cet inflexible déroulement ne devait pas tarder à nous peser rudement. Après les six jours de la semaine, le dimanche ne nous apportait pas non plus la diversion désirée. Nous n'avions pas le droit de fréquenter des amis autres que les pensionnaires. C'était l'éternelle promenade avec le père de ces demoiselles. Ancien instituteur, si je ne me trompe, il tenait à jour, en tant que secrétaire, le compte-rendu des séances de la mairie de Nîmes. Il calligraphiait admirablement ; la monotonie de ces occupations hebdomadaires pesait lourdement sur nos promenades dominicales, au cours desquelles l'un de nos camarades choisissait une pierre quelconque et la poussait indéfiniment du pied, de l'air le plus embêté du monde.

Pour l'ensemble, je n'avais donc pas à me plaindre. Je n'étais pas entièrement coupé de mes parents et de la maison paternelle. Mon père venait à Nîmes tous les lundis pour le marché des vins. Et ma mère faisait de temps en temps une apparition pour ses emplettes en ville.

<sup>253</sup> Gaston Darboux (1842-1917), mathématicien français né à Nîmes, maître de conférences à l'École Normale Supérieure, puis titulaire de la chaire de Géométrie supérieure de la Sorbonne. Les travaux de Darboux portent essentiellement sur l'analyse et la géométrie différentielle.

<sup>254</sup> Boulevard Jean Jaurès actuel.

J'étais donc un lycéen. Ceux qui n'ont pas connu la transplantation quasi subite de la campagne villageoise à la ville ne savent pas ce que ce changement a d'émouvant. Peu avant ce moment quasi solennel, un jeune lycéen nîmois avait fait un séjour à Congénies où il avait des parents. Et nous l'avions abondamment interrogé sur le lycée, les professeurs, l'atmosphère de la classe et le reste.

J'entrai donc au Lycée de Nîmes en 4<sup>ème</sup>, à l'âge de treize ans. Un brave professeur tout proche de sa retraite présidait, pour le début, à nos destinées de lycéens. Son passage fut rapide et ne laissa guère de traces. Je me rappelle que, revenant à Congénies un samedi, pour y passer le dimanche, je pus leur [128] annoncer que j'étais cinquième dans le classement général de la 4<sup>ème</sup>. C'était de bon augure. Mes parents se trouvèrent comme rassurés à l'égard de l'avenir.

Le professeur retraité fut immédiatement remplacé par un professeur agrégé (si je ne me trompe), à la fois pimpant et peu commode, mais d'un niveau autrement élevé que celui du professeur disparu. Or, après avoir été classé, par lui, parmi les premiers, je me trouvai, un jour de composition dix-septième. D'où accès de colère du dit professeur, m'accusant de ne rien faire ! Ce fut un coup terrible. L'une des demoiselles Chautard se rendit auprès du proviseur pour éclaircir ce mystère de mon cas. Car je n'avais en rien compromis mon travail scolaire par une paresse plus ou moins équivoque. En bref, le professeur n'avait pas seulement tempêté mais m'avait mis en retenue. Ce petit drame n'eut cependant pas des suites plus graves. Il m'avait naturellement quelque peu secoué et, aujourd'hui encore, je ne me rends pas compte de ce qui s'est passé réellement. Cette chute brusque des premiers rangs à la queue de la classe et la retenue m'avaient profondément déçu et agité. Il n'en est pas moins vrai que je fis une 4<sup>ème</sup> normale, avec de bons professeurs et me sentis, à la fin de l'année, consacré lycéen.

C'est à partir de la 3<sup>ème</sup> que l'horizon s'élargit pour moi. Certes, ce qui avait manqué à mes premières études, de l'école communale à la 4<sup>ème</sup> du lycée, c'étaient des lectures vraiment nourrissantes. À Congénies, nous n'avions eu guère que la bibliothèque du temple réformé. Jules Verne, et autres romanciers pour la jeunesse avaient fait les frais de ces premières lectures. Il y avait peu de livres à la maison alors même que mon père eut pour Lamartine et Hugo une sorte de culte, certes étonnant, pour la culture rudimentaire qu'il avait reçue.

D'une part, les livres religieux l'emportaient, d'autre part, nous manquions à la maison de lectures vraiment nourrissantes. La bibliothèque familiale se réduisait à peu de chose. Dans la bibliothèque du temple réformé <sup>255</sup>, où l'on s'alimentait chaque dimanche, qu'aurait-on lu de valable ? La lacune ne pouvait être comblée par les livres traduits de l'anglais si intéressants, si attachants qu'ils pussent être parfois. Évidemment, l'édition réduite de *La Case de l'oncle Tom* <sup>256</sup>, traduite également de l'anglais, a laissé en moi un souvenir [129] profond et inoubliable. Quant aux livres de Jules Verne et autres écrivains de ce genre, je partage l'opinion que j'ai entendu Paul Claudel exprimer à l'ambassade de Washington en 1931, à savoir que ces livres ont ouvert aux jeunes Français, sur le monde, des horizons autrement nouveaux et précieux que les romans les plus remarquables du XIX<sup>e</sup> et même du XX<sup>e</sup> siècle.

C'est en 3<sup>ème</sup> que les classiques français du XVII<sup>e</sup> siècle étaient étudiés et commentés. Je me rappelle avoir suivi avec un véritable intérêt une explication de *L'Avare* de Molière. Le professeur, déjà âgé et proche de la retraite, nous expliqua tant bien que mal la comédie de Molière. Il avait malheureusement une diction déplorable. C'est

<sup>255</sup> Au sujet des bibliothèques de village, voir Jean HEBRARD, « Alphabétisation et accès aux pratiques de la culture écrite en Vaunage à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », in Jean-Marc Roger, (dir.), *La Vaunage au XIX<sup>e</sup> siècle*, Association Maurice Aliger éd., pp. 313-349, Lacour, Nîmes, 1996. À Congénies, la bibliothèque populaire était destinée, dans l'esprit de son fondateur Samuel Jaulmes, à accompagner la vocation culturelle de l'École du dimanche, ouverte, rappelons-le, aux adultes. D'abord installée chez son beau-père, Isaac Delord, elle sera transférée dans la sacristie du temple. La bibliothèque comptait mille deux cents volumes en 1906, comme l'indique le procès-verbal du transfert des biens du Conseil presbytéral de l'Église réformée de Congénies à l'Association culturelle Église réformée évangélique de Congénies. Ce transfert découle de la loi de 1905 sur la séparation de l'Église et de l'État (Jean-Marc ROGER, op. cit., 1996).

<sup>256</sup> *La Case de l'oncle Tom* est un roman de l'écrivain américaine Harriet Beecher Stowe, abolitionniste convaincue. Publié d'abord sous forme de feuilleton en 1852, il valut le succès immédiat à son auteur. Dépeignant la réalité de l'esclavage, il fut le roman le plus vendu du XIX<sup>e</sup> siècle et le second livre le plus vendu, de ce même siècle, derrière la Bible. On considère qu'il aida à l'émergence de la cause abolitionniste dans les années 1850.

pourquoi je n'ai pas conservé un souvenir vraiment fidèle de cette explication.

L'histoire et l'allemand, telles sont les matières qui m'ont aidé à voir plus clair, à comprendre ce qu'est le véritable travail de l'esprit, la véritable méthode à suivre pour le rendre fécond. Humbles commencements, certes, mais décisifs.

Nous avions, en 3<sup>ème</sup>, comme professeur d'histoire, un professeur qui dépassait de beaucoup, à mes yeux de collégien, le niveau des maîtres que j'avais suivis depuis la 4<sup>ème</sup>. Très grand de taille, pourvu d'une chevelure abondante qui encadrait fortement sa figure intelligente, il en imposait par son aspect extérieur, plus encore que par son enseignement. Il ne se contentait pas de nous réciter un cours d'histoire tout fait d'avance. Il essayait d'éveiller notre curiosité et notre goût du travail en nous associant à son enseignement. Il choisissait un sujet historique qu'un élève devait, la fois suivante, traiter lui-même devant ses camarades. Mais, comme le niveau général de la classe n'était pas des plus élevés, ce professeur s'impatientait dès que l'élève désigné avait ouvert la bouche, s'emparait lui-même du sujet et le traitait alors devant nous. Jamais je n'oublierai ce qu'il nous exposa un jour sur les invasions barbares, sur l'ampleur et la signification du phénomène. C'était, au sens exact du terme, une leçon magistrale. Elle me donna, du coup, l'idée de ce que devait être l'enseignement supérieur, l'enseignement de faculté. Je me trouvai comme brusquement transplanté dans un domaine jusqu'alors ignoré de moi, dans cette sphère où l'esprit veut aller au fond des choses, se les expliquer, en prendre possession. En cette heure de classe inoubliable, tout un avenir nouveau m'apparut. Je franchissais une étape. Les professeurs le savent-ils, quand ils ont jeté la semence, de quelle importance, de quel poids elle peut être pour les développements futurs ? Je savais désormais, par une intuition qui ne pouvait tromper, ce que devait être l'enseignement supérieur.

Dès lors se classaient, dans mon esprit, les étapes franchies, depuis l'école primaire, les premières classes du lycée, la découverte qu'était pour moi [130] l'exposé historique en question. Mystère de la fécondation de l'esprit par l'enseignement, quand cet enseignement se présente à un jeune esprit comme une sorte de *terra incognita*, merveilleuse par les promesses qu'elle renferme.

C'était là une chance inouïe, une brusque révélation. J'en eus une autre quand, aux professeurs d'allemand que j'avais eus depuis mon arrivée au lycée succéda un professeur agrégé d'allemand qui devait exercer sur moi et sur ma carrière une influence décisive : Julien Rouge <sup>257</sup>.

Il était Suisse et Lausannois d'origine. Il était venu à Paris pour y préparer l'agrégation, attiré sans doute par la valeur des maîtres de l'époque. Il savait admirablement l'allemand, en possédait la grammaire à fond.

Dès les premières heures de classe, je fus comme saisi, empoigné par cet enseignement si clair, si loyal, si exactement préparé. À l'époque dont je parle, l'enseignement secondaire, dans un lycée comme celui de Nîmes, n'avait rien d'accablant.

La distance à franchir à pied pour se rendre au lycée ne comptait guère. Deux heures de classe le matin, de dix heures à midi ; deux heures de classe l'après-midi, de deux heures à quatre heures (si mes souvenirs sont exacts). Donc possibilité de travailler sans hâte entre les heures de classe. Nulle fatigue excessive. En outre, la possibilité d'avoir des classes de deux heures à la file. En deux heures de temps, un professeur comme Julien Rouge pouvait apporter à ses élèves une substance solide et méthodiquement réglée. Sous cette férule qui n'avait rien de cassant, ou de décourageant, je fis de rapides progrès. Chaque thème allemand était pour moi l'occasion d'une recherche minutieuse, d'un effort vers la perfection qui, dans ma pensée, ne devait jamais être coté que 9 sur 10. C'est ainsi qu'après quelques années, j'arrivai à savoir ma grammaire allemande à fond, et avec une solidité qui, plus tard, m'a servi à parler de bonne heure, en Allemagne, un allemand à tout le moins correct.

Mais ce n'est pas tout, me sachant Suisse par ma mère, Rouge me prit en affection et, soit au cours de promenades à la Fontaine de Nîmes, ou chez lui, il élargissait mes connaissances en dépassant le cadre fixé par l'enseignement du lycée. C'est ainsi que, sorti de ses mains si généreuses à l'âge de dix-neuf ans, j'ai quitté le lycée avec un bagage de connaissances clairement décantées. Et c'est aussi la raison pour

<sup>257</sup> Sur Isaac Julien Rouge (1866-1952), voir la contribution de Michèle Pallier dans le présent ouvrage.

laquelle, après avoir fait une année de Mathématiques élémentaires, je revins aux lettres et décidai de devenir professeur d'allemand. Ce n'est pas sans regret que j'abandonnai les mathématiques. Elles m'avaient fort intéressé, sous la conduite de deux excellents professeurs du lycée. Mais s'y absorber entièrement en préparant l'École Polytechnique ne me disait rien. La sécheresse évidente de ces études me décourageait par avance. Une nuit, me trouvant dans une maison amie, je réfléchis longuement sur le parti à prendre définitivement et décidai de revenir à ce qu'on était convenu d'appeler [131] « les lettres ». Il s'agissait, en fait, de la culture prise au sens profond du terme. Je ne pouvais croire qu'on pût se donner une culture digne de ce nom par les seules mathématiques.

C'est plus tard que, me trouvant devant l'œuvre de Nietzsche <sup>258</sup>, devant les *Intempestives* et le *Schopenhauer als Erzieher*, je devais comprendre toute l'importance du problème. Pour l'instant, puisque j'abandonnais, après une année de Maths élémentaires, la voie dans laquelle elles conduisaient, il n'y avait qu'une chose à faire : une rhétorique supérieure, une « cagne ». Il aurait alors fallu se rendre à Paris, la ville où dans les grands lycées, tels que Louis le Grand ou Henri IV, on trouvait, aménagés à la perfection, ces cagnes de préparation à l'École Normale Supérieure où enseignaient des maîtres

<sup>258</sup> Friedrich Nietzsche (1844-1900), écrivain et philosophe allemand, fut professeur de philologie classique à l'Université de Bâle à partir de 1869, poste qu'il quitta en 1879 pour des raisons de santé, pour mener ensuite une vie errante, marquée par des problèmes d'argent et des troubles de santé persistants. Penseur du nihilisme, de la volonté de puissance et de la transmutation de toutes les valeurs, il est, selon Heidegger, celui qui achève la métaphysique occidentale. Entre agacements, admirations et interrogations, Nietzsche a marqué toute la pensée du XX<sup>e</sup> siècle. Longtemps admiratif, Vermeil consacra plusieurs publications et conférences à l'œuvre de Nietzsche. Mais plus tard, dans son *Allemagne, essai d'explication*, publié en 1940, il le comptera parmi les « quelques iconoclastes de grand style » qui, se tournant contre le christianisme et la démocratie, prônant le pangermanisme et l'antisémitisme, auraient largement contribué à la crise intellectuelle et morale qui mina l'Allemagne dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'aube de la Grande Guerre, constituant ainsi l'un des ferments de l'idéologie nazie. Vermeil était en train de rédiger, peu avant sa mort, un ouvrage sur Nietzsche, resté inachevé.

de haute valeur. Institution unique au monde et bien faite pour ouvrir l'esprit à toutes les disciplines du savoir et de la culture.

Or, quitter le lycée de Nîmes pour aller dans une cagne parisienne, préparer l'École Normale et risquer aussi, en cas d'échec, tout mon avenir, je n'y pensais guère. Il m'eût fallu un conseil autorisé, un guide éclairé dans cette voie nouvelle <sup>259</sup>.

Ce qu'il faut comprendre, c'est l'état d'esprit dans lequel se trouve, au sortir du lycée, le jeune provincial. Même s'il a eu de grands succès scolaires, il sent bien que la voie nouvelle qui s'ouvre à lui est pleine de périls. Il ne connaît pas la capitale. Il se fait une idée accablante de la difficulté. Il se juge incapable de risquer une pareille aventure.

Il y avait dans mon village, en temps de vacances, un jeune professeur sorti premier de l'École Normale Lettres. Il était fils d'un pasteur méthodiste qui avait jadis vécu à Paris et avait pu lui assurer tous les avantages des lycées parisiens. Quand je l'apercevais dans la rue, je le regardais avec de grands [132] yeux. Il me semblait émaner d'un monde merveilleux et lointain, dans lequel je n'entrerais jamais.

Comme je ne pouvais demander à mes parents, à ce moment, de m'envoyer à Paris et de m'y assurer, en vue d'études nouvelles et difficiles, une existence acceptable, il fallut se résigner à une sorte de solution plus ou moins improvisée. Il fallait d'abord avoir un but précis, savoir dans quelle voie s'engager définitivement. Le souvenir des années passées au lycée avec Julien Rouge comme guide et inspirateur, ne pouvait être que décisif. Je vois encore mon père, un matin, mettant le pied sur un banc proche du lycée et se prenant la tête pour bien réfléchir. Il se gardait bien de vouloir exercer sur moi une influence dans un sens donné. Il ne pouvait le faire, ne connaissant l'organisation des études. Il fut alors convenu que je m'orienterais vers l'enseignement de l'allemand.

Il fallut donc organiser au lycée une sorte de cagne improvisée. Ayant passé le baccalauréat scientifique, où la philosophie n'était

<sup>259</sup> On peut s'interroger sur les raisons de ce renoncement d'Edmond Vermeil à cette voie de l'excellence qu'est Normale Supérieure. La voie de la sagesse face à une charge importante qu'il allait faire peser sur les siens ? Ou un manque d'ambition de Julien Rouge, son mentor, pour cet étudiant d'exception ?

représentée que par la logique et la morale, j'avais tout d'abord à compléter ma philosophie pour avoir le baccalauréat total qui me permettrait, un peu plus tard, d'entrer comme étudiant dans une faculté. Cela impliquait : 1° l'achèvement de la culture philosophique donnée au lycée ; 2° la reprise de relations plus étroites avec M. Rouge qui, prenant la chose très à cœur, s'efforça, toute l'année, de mêler à son enseignement normal, une sorte d'enseignement privé destiné à ma préparation ; 3° de mettre au point mes connaissances en lettres : grec, latin et français.

C'est au cours de cette année-là que j'eus l'occasion de lire des recueils de dissertations émanant de normaliens devenus plus tard célèbres. Il s'agissait de Taine <sup>260</sup>, d'Émile Faguet et de tant d'autres. J'étais émerveillé devant leur maturité, devant le caractère achevé de leur style, devant ce qu'une cagne parisienne pouvait assurer à un esprit déjà ouvert par de solides études. J'étais infiniment sensible aux qualités que révélaient ces essais destinés à un concours. Mais, une fois de plus, je m'interdisais à moi-même, par une sorte d'excès de modestie, de prétendre à de telles performances. Il n'en est pas moins vrai que cette année de « Rhétorique supérieure » au lycée de Nîmes, m'a été fort utile, en me permettant de mieux me connaître et de réviser, en les élargissant, mes connaissances. L'écart demeurait toutefois accablant entre la capitale et la province. Il ne pouvait disparaître que par le jeu du concours. Mais j'avais eu, l'année précédente, le 1<sup>er</sup> accessit d'allemand au Concours Général. J'étais mûr pour entrer, comme étudiant, dans la faculté la plus proche, celle de Montpellier. Il fallait : 1° passer une licence convenable ; 2° aller en Allemagne ; 3° se mûrir convenablement en vue du concours d'agrégation où [133] l'on avait, d'ailleurs, à se mesurer avec les normaliens qui s'y présentaient et qui, naturellement, étaient de redoutables concurrents.

J'allais donc quitter Nîmes et son lycée. J'en gardais par ailleurs un bon souvenir. La plupart des professeurs dont j'avais suivi l'enseignement étaient excellents, chacun dans sa sphère. En vertu de la centralisation qui est la marque distinctive de la vie française et de ses

<sup>260</sup> Hippolyte Taine (1828-1893), philosophe, historien et critique français, a été l'un des maîtres à penser de la France dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. Quant à Émile Faguet (1847-1916), il était un critique subtil et brillant, très apprécié par la bourgeoisie cultivée de la Belle Époque.

institutions nationales, notre regard se trouvait fixé sur la capitale. Que connaissions-nous de Nîmes, de ce qu'une ville, comme celle-là, contient de souvenirs de l'Antiquité ? À peu près rien. Jamais un professeur d'histoire ne nous avait conduits dans les ruines pour nous en expliquer la valeur et l'importance. Aucun voyage ne nous avait été permis dans l'admirable région qui commence à Avignon et se heurte, vers le sud, à la barre toute bleue de la Méditerranée. Toutes ces révélations se trouvaient ainsi comme renvoyées aux aléas divers de l'existence, aux voyages de hasard plus ou moins bien préparés. Il fallait attendre pour cela le hasard des circonstances ou la rencontre d'une personnalité compétente. Cependant, l'École d'archéologie de Nîmes <sup>261</sup> n'était ni un vain mot, ni une médiocre institution. Je ne sais pas qu'il y ait eu liaison effective entre cette école et le lycée.

Je n'étais pas resté fort longtemps chez les demoiselles Chautard. Lorsque j'allais passer, à la maison, le dimanche, mes parents avaient bien compris que le retour à Nîmes, par le train du soir qui descendait du Vigan, n'était guère des plus gais et qu'une sombre mélancolie m'envahissait.

C'est pourquoi on en vint, à la maison, à l'idée du va-et-vient en chemin de fer. En partant un peu tôt, on arrivait à la gare de Nîmes quelques minutes avant l'heure où commençait au lycée l'activité des classes. On rentrait le soir et, grâce à des abonnements peu coûteux, on pouvait ainsi répartir le travail scolaire entre la ville et la campagne. Ce système a pu ainsi se maintenir de la 3<sup>ème</sup> à la seconde. À partir de la 1<sup>ère</sup> il fallait, coûte que coûte, y renoncer. Je ne pouvais tenir le coup, me lever à six heures du matin, après m'être couché à onze heures du soir. Je trouvai alors à Nîmes le moyen de prendre pension chez des personnes connues, plus compréhensives que les demoiselles Chautard. On pouvait, enfin, se faire des amis, les fréquenter, soit vivre la vie de famille, comme chez l'aimable et charmant pasteur Guitton, rattaché à l'église méthodiste de Nîmes. C'est dans cette maison hospitalière que j'ai préparé mon baccalauréat. La maison se trouvant à côté du pensionnat de jeunes filles, également méthodiste, l'ambiance était des plus agréables. C'est dans le jardin que nous avons, quelques amis et moi, préparé ce baccalauréat. Je me rappelle avec un plaisir tout

<sup>261</sup> Précurseur de l'École Antique ? Les traces de cette « École d'archéologie de Nîmes » n'ont pas été retrouvées.

particulier, ces chaudes journées de juillet-août, ce travail ardu en plein air, la joie qui fut la nôtre quand nous apprîmes [134] que nous étions admis aux épreuves orales, qui se passaient alors à la faculté des lettres de Montpellier.

Mais, pour cette période, je dois rappeler un incident tragi-comique. C'était bien de résoudre pour mes frères <sup>262</sup> et pour moi, la question du lycée de Nîmes, par le va-et-vient journalier, mais il y avait à cela de graves inconvénients. Les jeunes gens lâchés dans un train dont ils se servent quotidiennement, sauf le dimanche, s'y permettent toutes sortes de libertés, y contractent toutes sortes d'amitiés plus ou moins douteuses. Le fait est qu'on s'amusait fort dans le train, qu'on s'arrangeait pour casser les vitres des wagons en approchant d'elles les longues bouillottes de l'ancien temps, quitte à attendre qu'une secousse du train devienne la cause innocente du délit. Les boutons des coussins souffraient aussi d'autres dommages. Et, comme des officiers en faisaient autant en seconde ou en première classe, la Cie des Chemins de fer <sup>263</sup> s'était livrée à de sévères enquêtes.

Or, il y avait parmi nous le fils du garde-barrière de la gare du village. S'étant disputé avec nous, il eut l'idée de dénoncer l'un de mes frères comme coupable du délit en question.

Le résultat fut le suivant : nous nous rendions chaque dimanche à la chapelle méthodiste, soit pour l'école du dimanche, soit pour le culte de onze heures. Un jour, en plein culte, on vint avertir mon père et son ancien instituteur que deux gendarmes les attendaient hors de la chapelle. Il s'agissait des déprédations commises. Elles pouvaient valoir aux jeunes délinquants, non pas seulement des semonces, mais un casier judiciaire. La Cie des Chemins de fer ne plaisantait pas. Il fallut que mon père et l'ex-instituteur fissent des démarches auprès du

<sup>262</sup> Il faut donc comprendre que les autres fils de Joachim ont suivi au moins un temps l'enseignement du lycée de Nîmes. Contrairement aux idées reçues, il est permis d'admettre qu'Edmond n'a pas constitué un obstacle à la formation scolaire de ses frères, mais qu'il en a été le moteur. En effet, il a été l'aîné et livré à lui-même sans scolarité durant deux ans et n'a accédé à l'enseignement secondaire que grâce à des qualités intellectuelles exceptionnelles qui ont été vite décelées par son maître et le pasteur Farel. Une fois admis par Joachim le principe d'un enseignement secondaire pour son aîné, les cadets en bénéficieront à leur tour.

<sup>263</sup> Il s'agit du PLM (v. note 12).

Procureur de la République, afin d'obtenir que les coupables ne voient pas peser sur eux l'ignominie du casier judiciaire.

On devine aisément le bruit que l'affaire fit dans le village. Mon père et l'ex-instituteur figuraient parmi les notabilités du village, figuraient surtout parmi ceux qui se distinguaient par leur attachement au culte protestant, réformé ou méthodiste ! Les mauvaises langues avaient là une belle occasion de se gausser de ceux qui se prétendaient sans doute meilleurs que les autres, et qui, chaque dimanche, bien vêtus, se rendaient à la chapelle en passant devant l'agora du village <sup>264</sup>, devant le magnifique cagnard que constituait [135] l'église catholique, là où les incroyants discutaient politique et où sévissaient des orateurs à la langue bien pendue.

La Justice nîmoise se montra relativement indulgente et comprit la nature particulière du cas. Il ne fut plus question du casier judiciaire. Mais nous reçûmes une volée de bois vert qu'aucun de nous n'oublia de longtemps. Quoique non coupable des déprédations commises, je fus puni parce que je ne m'y étais pas énergiquement opposé. C'était là une bonne leçon. Le va-et-vient en chemin de fer fut abandonné et l'on revint au système des pensions nîmoises.

Tout cela était oublié quand, une fois les épreuves des divers baccalauréats passées, chacun de nous s'engagea en des voies nouvelles.

Quiconque est passé, dans sa jeunesse, de l'école communale primaire au lycée et à l'enseignement secondaire, se doute du pas immense qu'il a fait vers le savoir et la culture. Certes le bagage final que représentait alors le baccalauréat complet demeurait modeste. Il se trouvait plus assuré, plus total, du côté des lettres : langues mortes (grec et latin), littérature française. Ce qui faisait encore défaut, avant la réforme de 1900, c'étaient les langues vivantes. Grâce au professeur J. Rouge, la lacune avait été comblée totalement ; en outre, ma carrière

<sup>264</sup> En cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le presbytère catholique jouxtant l'église n'était pas encore détruit. On peut donc émettre l'hypothèse que « l'agora » du village était située autour de la fontaine de la Bourse. C'est un haut-lieu de la sociabilité, mais il faut remarquer, comme le fait Edmond Vermeil, que ce point stratégique permettait d'observer les allées et venues des uns et des autres. Et donc c'est là que s'exprimait une certaine contre-culture de gauche ou d'extrême gauche et anticléricale face à l'élite protestante.

future se présentait à moi avec une netteté singulière. C'était là un grand avantage.

Ce qui manquait, c'était, sur ce point, la lecture. Quand, quelques années plus tard, je fis à Nîmes mon service militaire, j'eus la révélation de cette lacune. J'avais comme camarade de chambrée un voisin fort intelligent et qui a joué plus tard un rôle dans l'histoire des lettres françaises. Non qu'il fût vraiment sympathique ; mais il possédait, grâce à d'abondantes lectures, qui portaient sur les trois grands siècles (XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup>), une culture étendue. Avait-il été « bon élève », je n'en sais rien. Il avait lu l'essentiel de ces trois siècles. Il les possédait. Il avait les textes en mémoire, et surtout le contact étroit avec eux. Il en était nourri. En seconde, notre professeur nous faisait des lectures, ou nous apprenait à résumer de bons livres. C'est ainsi que, dans cette classe, j'avais lu de près et résumé la *Cité Antique* de Fustel de Coulanges <sup>265</sup> ; je me rappelle encore très nettement l'impression que ce livre avait faite sur moi. Mais je n'avais pu retrouver la même chose pour d'autres livres importants. Je sentis, presque cruellement, la distance qui me séparait [136] de ce voisin de chambrée. Il n'y avait rien de livresque dans sa culture, bien qu'elle fût fondée sur des lectures. Ces lectures étaient son bien. Il s'en était totalement imbibé. Il les rapportait à des époques de notre histoire qui revivaient sans cesse dans son imagination.

Catholique fervent, quoique descendant d'un personnage qui a joué dans la Réforme du XVI<sup>e</sup> siècle, un rôle éminent, il m'avait également initié à ce qu'il savait être les « beautés » du culte catholique. Il m'avait un jour amené à la cathédrale de Nîmes où l'évêque devait bénir trois ou quatre jeunes gens qui se destinaient aux Missions. Étendus, les bras en croix, sur le parvis de l'église, ils recevaient la bénédiction épiscopale. Spectacle en soi émouvant et grandiose, qui est resté profondément implanté dans mon souvenir.

Quand je parlais de cela à mon père, il m'accusait de faiblesse vis-à-vis de ce compagnon de chambrée, ardent catholique. En fait, le

<sup>265</sup> Historien universitaire, Fustel de Coulanges (1830-1889) s'est attaché à introduire la rigueur dans l'étude du passé, en définissant des règles strictes, qu'il appliqua dans toutes ses œuvres, dont *La cité antique*, publiée en 1864, est la plus connue. Il fut nommé en 1860 professeur à l'université de Strasbourg, où son enseignement suscita un véritable engouement.

reproche était injuste ; ce que cette expérience me suggérait, c'était la vision du catholicisme français que les protestants ne connaissent pas et ne veulent pas connaître <sup>266</sup>. C'est à la suite de cette expérience que j'ai réfléchi sur la situation minoritaire du protestantisme auquel je suis toujours resté attaché, sur ses conséquences pour notre histoire. Le drame de la Réforme française, les suites de la révocation de l'Édit de Nantes, autant de préoccupations qui m'ont toujours été chères et devaient exercer une influence réelle sur mes études futures.

Quant à mon compagnon de chambrée, je me suis séparé définitivement de lui quand j'ai vu ses étroitesse, ses défauts, sa méchante langue, son mépris total pour l'enseignement des langues vivantes. « Professeur d'allemand ! Pouah ! » s'écriait-il. Il incarnait, avec toutes ses qualités et sa culture, la position du Français cultivé qui s'enferme dans la littérature de son pays mais ignore volontairement tout le reste.

Ainsi donc, s'acharnant sur l'expérience curieuse faite à la caserne, mes études secondaires demeuraient pour moi un point de départ relativement solide <sup>267</sup>. Je sentais vivement que les succès scolaires comptent pour peu et que l'essentiel était de tirer parti de tout ce que m'avaient apporté ces études passées au lycée et à la caserne de Nîmes. Un seul regret pesait sur moi, celui d'avoir dû abandonner les mathématiques. La classe de Mathématiques élémentaires m'avait déçu par ce qu'elle avait de rigoureusement étroit, même sur le plan philosophique. Mais je gardais le souvenir de ce que l'effort fourni [137] m'avait apporté. Et j'ai toujours regretté de n'avoir pu connaître, sur le plan mathématique... la suite !

Le temps était d'ailleurs venu d'échanger la vie de lycéen contre celle d'étudiant. Il fut donc décidé que j'irais à Montpellier et m'inscrirais à

<sup>266</sup> Les protestants, - religion minoritaire en France mais ultra-majoritaire en Vaunage -, sûrs de la légitimité d'une foi exercée par leurs ancêtres, ont forgé une culture qu'on pourrait qualifier d'« autiste » face à la religion catholique, ce que perçoit le fils lettré, mais que le père, notable, ne peut admettre.

<sup>267</sup> NDLR : La phrase ainsi formulée est incompréhensible. Nous proposons de lire : « En dépit de l'expérience curieuse faite à la caserne, ... », etc. Vermeil a-t-il voulu évoquer la lacune qui s'est révélée à lui pendant son service militaire, c'est-à-dire le manque de lecture ? Rappelons que le texte dont nous disposons n'est qu'une copie du manuscrit original et qu'elle peut être sujette à des erreurs ou à des difficultés de lecture.

la faculté des lettres de cette université déjà célèbre par sa faculté de médecine. Il s'agissait d'y passer la licence d'allemand, après quoi je pourrais passer en Allemagne les deux années requises pour l'agrégation.

C'était un petit monde tout nouveau qui s'ouvrait devant moi. Encore, sans doute, deux vieilles demoiselles qui recevaient des pensionnaires et vivaient avec leur mère âgée. Elles étaient toutefois plus cultivées, plus raffinées que celles de Nîmes. Non qu'elles comprissent mieux les jeunes, mais elles avaient une conversation plus nourrie, sans doute aussi parce qu'elles vivaient dans une ville universitaire de rang supérieur.

On discutait beaucoup la question de savoir laquelle des deux villes languedociennes, Nîmes et Montpellier, devait être préférée à l'autre. Mais il n'y avait, entre elles, aucune commune mesure. Nîmes avait l'avantage comme ville vue de l'extérieur. Ses ruines romaines étaient célèbres dans le monde entier. Il n'y avait guère à ergoter sur la beauté des Arènes, de la Maison Carrée, sur le charme du grand boulevard rectangulaire qui enserrait la ville dans ses boulevards charmants et ombragés à souhait. Mais la ville était celle du commerce viticole, des anciennes maisons marchandes, souvent nichées dans les rues les plus étroites, solides de réputation. Je ne reviens pas sur le lycée. On pouvait, au besoin, lui opposer les temples protestants. Si l'on regardait du côté du théâtre et de la musique, le résultat paraissait singulièrement maigre. On ne jouait au théâtre que les opéras du répertoire français le plus connu. Il y avait un Conservatoire, une Chambre Musicale. Mais les concerts de qualité n'étaient guère fréquents. C'est à la Chambre Musicale, qu'aux côtés de mon maître J. Rouge, j'avais, pour la première fois, entendu un grand pianiste, Raoul Pugno <sup>268</sup>. Soirée ineffaçable dans le souvenir ; une page délicieuse de Haendel, des plus beaux nocturnes de Chopin, joués avec une incomparable finesse. Mais, c'était tout pour l'année, et le théâtre ne m'attirait guère. Dans l'esprit nîmois, quelque chose de « *nüchtern* » <sup>269</sup>, soit dit au moyen d'un

<sup>268</sup> Stéphane Raoul Pugno (1852-1914), pianiste, organiste et compositeur français, fit une carrière internationale de pianiste virtuose, donnant des récitals de sonates dans le monde entier. On observe qu'Edmond, lycéen, fréquentait les concerts tout en se montrant déjà très exigeant.

<sup>269</sup> Le vocable allemand « *nüchtern* » rend une ambiance difficilement traduisible en français, pouvant avoir des significations aussi variées que « à

vocable allemand qui seul donne la nuance. Nîmes n'était, à tout prendre, qu'une ville étroitement reliée à la région viticole qui s'étend jusqu'au Grau-du-Roi. Les routes conduisant, par Saint-Gilles à Arles et à la Crau ; celles amenant le touriste au Grau, à la Tour de Constance, à tant de [138] souvenirs protestants et historiques, ajoutaient singulièrement à la beauté des ruines romaines de Nîmes. Mais il n'y avait pas, en tout cela, les éléments d'une véritable capitale de la culture désintéressée.

Bien qu'il y eût à Montpellier, chaque mardi, un grand marché vinicole et viticole, bien que Montpellier fut aux confins de l'Aude et d'une large contrée viticole, le centre de la vie et de la réputation montpelliéraine était l'ensemble des facultés. Je n'ai pas qualité pour parler ici de la médecine et des diverses sciences. C'est la faculté des lettres qui seule m'intéressait.

Tout étudiant qui a passé, comme de juste, d'un lycée à une faculté de province ou à la Sorbonne, sait quelle rude épreuve signifie ce passage. Au lycée, le contact entre élèves et professeurs, surtout pour les meilleurs élèves, pour ceux qui intéressent vraiment leurs professeurs, est étroit. L'élève, quand il le veut bien, se sent guidé, amené à un résultat, que le nom de « baccalauréat » ne suffit pas à définir totalement. S'il a travaillé, s'il s'est signalé par ses qualités et son labeur, il apporte à la faculté un bagage de connaissances et un savoir-faire qui lui permet, non seulement de se faire inscrire au guichet de la faculté, mais encore à suivre avec profit les cours de la faculté par lui choisie. Et c'est ici que commence la difficulté. Un cours de faculté n'a que peu de choses de commun avec la classe de lycée. Qu'il s'agisse d'un exposé ou d'une explication de texte, c'est à un maître de l'enseignement supérieur, donc à un professeur qui, à l'égard des étudiants, dispose d'un savoir sûr, étendu, et d'une méthode déjà longuement éprouvée [que l'on a affaire]. Il prépare en principe, la licence es lettres. Ici, les épreuves seront nettement supérieures à celles du baccalauréat. Tout l'avenir de sa culture personnelle et de sa carrière professorale est en jeu.

Mais le professeur, après son cours, disparaîtra en un instant de son horizon. Pas de séminaires semblables à ceux de l'Allemagne, où le

jeun », « sobre », « objectif », « dégrisé », mais aussi « prosaïque », « incolore ».

professeur rassemble les meilleurs étudiants et laisse tomber les autres. Qui, plus éloquemment que Nietzsche a dit la détresse de l'étudiant abandonné ? En France, pas d'abandon semblable, mais pas de séminaire où l'on se groupe auprès du maître qui vous prodigue sa science. Le professeur fait son cours et s'en va. Sans doute ne se déroberait-il pas à un entretien que lui demande tel ou tel étudiant. Mais un entretien de ce genre n'a rien de commun avec le séminaire. Naturellement, le professeur français peut parfaitement, s'il en est capable, secouer son auditoire d'étudiants, lui ouvrir des horizons nouveaux par rapport à ceux du lycée. C'est là le premier de ses devoirs. Et il n'est pas pour lui, s'il comprend sa tâche, de joie plus parfaite, plus féconde, que de « remuer » un auditoire d'étudiants et d'étudiantes jusqu'au fond de l'esprit et de l'âme.

C'est ici que se présente à l'esprit le problème des examens ou concours et celui des cours publics. Ces derniers, prévus pour le public lettré et cultivé de la ville, corrigeaient, dans une certaine mesure, les étroitures et les lacunes [139] de l'enseignement supérieur. À Montpellier, ils étaient excellents et suivis par des auditoires extrêmement nombreux et avides de culture. C'était une fête que d'y assister. Je n'ai jamais oublié, pour me restreindre à deux exemples typiques, le cours du doyen Vianey <sup>270</sup> sur *Britannicus*, d'une rare tenue, d'une diction parfaite, véritable modèle d'exposé aussi riche de fond que de méthode rigoureuse par la rigueur du plan. Si je me rappelle bien, ce cours sur *Britannicus* donna lieu à quatre ou cinq leçons. Et je n'oublie pas non plus le cours du professeur Rigal <sup>271</sup> sur la *Légende des siècles*, cours empreint de cette ferveur qui soulève les auditeurs et leur laisse un impérissable souvenir.

Hélas, l'époque nouvelle a été dure, implacable pour cette institution. Elle tend aujourd'hui à disparaître, en majeure partie parce que le public féminin ne dispose plus de loisirs qui, dans la bourgeoisie moyenne, furent longtemps les siens. De ces cours publics, on pouvait dire qu'ils répandaient dans la ville comme un parfum de culture saine.

<sup>270</sup> Joseph Vianey (1864-1939), professeur de littératures comparées à l'université de Montpellier de 1893 à 1934, où il se consacra particulièrement à l'influence italienne sur la littérature française.

<sup>271</sup> Eugène Rigal (1856-1920), professeur de littérature française à l'université de Montpellier. Il est notamment l'auteur de l'ouvrage couronné par le Prix de l'Académie française *Victor Hugo, poète épique*, Paris, 1900.

Loin de s'enfermer dans sa tour d'ivoire, la faculté projetait sur le public<sup>272</sup> ce que ce dernier pouvait aisément assimiler sans se condamner à une préparation difficile. Non que l'enseignement supérieur se fît ici populaire ; non qu'il s'abaissât aux degrés inférieurs d'une pseudo-culture superficielle. Bien au contraire, il faisait effort pour élever les esprits à ce niveau d'où ils ne descendent guère quand ils l'ont une fois atteint.

La faculté des lettres de Montpellier possédait un ensemble remarquable de maîtres pour ses principales disciplines. Le latiniste Max Bonnet<sup>273</sup>, qui avait autrefois vécu en Allemagne et considérait la ville de Montpellier comme celle qu'il ne quitterait qu'à l'âge de la retraite, enseignait avec une précision impeccable le latin. La thèse sur le latin de Grégoire de Tours l'avait mis au premier rang des latinistes français. Il faisait un cours d'histoire de la littérature latine que les étudiants (j'étais du nombre) ne suivaient guère régulièrement parce que le dit cours ne s'appliquait guère au programme de licence. Les maîtres en littérature française, Vianey et Rigal étaient, naturellement, les plus suivis. Vianey nous expliquait Rabelais avec une hauteur de vues et une précision dans le détail qui nous enchantèrent. En l'écoutant, on se sentait plus que jamais loin du lycée. Quand, le professeur de grec ayant quitté la faculté, [140] le professeur Bourguet<sup>274</sup>, frais émoulu de l'École d'Athènes, lui succéda, nous fûmes émerveillés par ses leçons, par la précision avec laquelle il nous révélait les beautés de la langue grecque. Il n'omettait aucun détail et nous restituait le texte

<sup>272</sup> À l'époque évoquée, les « auditeurs libres » semblaient plus nombreux que les étudiants en quête d'une licence, ce qui n'est plus du tout le cas aujourd'hui. Cette lacune est comblée depuis l'apparition des universités populaires et des sociétés savantes.

<sup>273</sup> Max Bonnet (1842-1917), maître de conférences à l'Université de Montpellier dès 1881. Après sa thèse sur *Le Latin de Grégoire de Tours* en 1890, il obtint la chaire de littérature latine à Montpellier.

<sup>274</sup> Le normalien Émile Bourguet (1868-1939) fut de 1892 à 1896 membre de l'École française d'Athènes, puis maître de conférences pour la langue et la littérature grecques à l'université de Montpellier, où, après sa thèse sur *L'administration financière du sanctuaire pythique au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C.*, il devint professeur extraordinaire en 1906. Après une carrière universitaire à l'université de Paris et à l'École des Hautes Études, il succéda en 1932 à Maurice Croiset à la chaire de littérature et langue grecques au Collège de France.

admirablement compris. Quant à l'archéologue, Lechat, qui prononçait le grec à la manière moderne avec des « i » multiples, il nous enchantait et je n'ai point oublié son cours sur Hésiode <sup>275</sup> (*Les Travaux et les Jours*, si je ne me trompe).

Sur l'Antiquité gréco-romaine, sur le latin et le grec, nous étions donc admirablement pourvus. La littérature française ne se prêtait à aucune négligence. Les connaissances acquises au lycée reparaissaient sous un vêtement d'une singulière ampleur. De fréquentes dissertations nous entraînaient aux méthodes les plus sûres. Mais que de fois, devant ces exigences plus rigoureuses, devant un savoir professoral si approfondi, on se trouvait comme démuné, loin de compte ! Les sujets proposés par les professeurs étaient plus restreints que ceux de jadis, mais ils demandaient, en réalité, un effort autrement sérieux. Les professeurs ménageaient les compliments, se montraient difficiles. Quelle surprise quand, une belle fois, Vianey félicita un de mes amis en lui promettant une carrière littéraire brillante !

Mais que devenaient, à la faculté de Montpellier, les langues vivantes ? En ce qui concerne la chaire d'anglais, je n'ai rien à en dire. Mais l'allemand ?

Notre professeur d'allemand, déjà âgé et atteint de surdité, avait jadis fait une thèse sur Leibnitz. Nous n'étions guère nombreux à son cours, cinq ou six au plus. Ici, plus d'effort pour dépasser largement les horizons du lycée. Sans nous orienter dans l'histoire de la littérature et de la culture allemandes, ce professeur nous avait jetés *ex abrupto* dans la *Dramaturgie de Hambourg*, l'ouvrage bien connu de Lessing <sup>276</sup>. Si je me rappelle bien, il n'en est guère sorti au cours de l'année. Nous apprenait-il à écrire l'allemand ? Il n'y pensait guère et je dois à la vérité de dire que son cours est resté, dans mon souvenir, quelque chose de

<sup>275</sup> H siodos d'Ascra (milieu du VIII  siècle avant J.-C), poète, théologien grec, auteur de poèmes didactiques, notamment *La Théogonie*, *Les Travaux et les Jours*.

<sup>276</sup> Représentant de l'esprit des Lumières, le dramaturge allemand Gotthold Ephraim Lessing (1729-1781) a laissé quelques pièces devenues des classiques, notamment *Minna von Barnhelm* (1767), *Nathan le Sage* (1779). En 1767, Lessing, attaché pour deux ans au théâtre national de Hambourg, commençait à publier les feuillets dramatiques, réunis ensuite sous le titre *Dramaturgie de Hambourg*, où il a développé sa campagne de « libération » du théâtre allemand.

lamentable, de fastidieux et d'inutile. Le temps de la réforme de l'enseignement des langues vivantes n'était pas encore venu. Elles étaient [141] sacrifiées. Rien ne passait, des cultures étrangères, dans le public. C'est bien plus tard qu'à force de travail, j'ai dû, avec de bons livres allemands, me créer à moi-même une vision d'ensemble de littérature et de culture allemandes. Sur ce point, la faculté de Montpellier m'a totalement déçu. Par bonheur, l'enseignement de Julien Rouge au lycée de Nîmes avait été si excellent que, connaissant ma grammaire allemande à fond, je pouvais écrire un allemand convenable à la hauteur de la licence. La situation était telle qu'un de mes amis qui avait eu la bonne fortune de séjourner autrefois en Allemagne, put, à l'examen de licence, souffler à une candidate très faible en allemand, les réponses à faire à notre professeur qui l'interrogeait sur la *Jeanne d'Arc* de Schiller <sup>277</sup>.

À l'automne 1898, je fus reçu à la licence d'allemand, après avoir, dans le jardin paternel, travaillé d'arrache-pied au bruit des cigales et lu, en particulier, tout un discours de Démosthène dans le texte, en m'aidant, bien entendu, du dictionnaire. Lecture inoubliable, qui m'incita à penser que, depuis les Grecs, l'esprit humain n'avait pas fait de sensibles progrès.

J'étais donc licencié. Un nouveau pas était franchi. Restait, avant le séjour à faire en Allemagne, le service militaire <sup>278</sup>.

<sup>277</sup> Friedrich von Schiller (1759-1805), le plus jeune et le plus enthousiaste des grands classiques allemands du XVIII<sup>e</sup> siècle, a associé la poésie à une réflexion sur la vie et sur l'art. Historien, psychologue, théoricien de l'esthétique, auteur de récits, de poèmes philosophiques, narratifs (ses « ballades ») et surtout de pièces de théâtres, c'est grâce à son génie dramatique qu'il s'est imposé à la postérité. Dans son premier drame « Les brigands » (*Die Räuber*, 1781), s'expriment le culte de la liberté, la haine du despotisme, la révolte contre une société livrée aux ambitieux sans scrupules. Quant à la « Jeanne d'Arc », mentionnée ici par Vermeil, il s'agit de « La Pucelle d'Orléans » (*Die Jungfrau von Orléans*, 1801) ; le drame relate l'appel de Jeanne, ses victoires, puis sa faute, son expiation, sa mort glorieuse au combat ; Schiller lui-même a qualifié cette œuvre de tragédie romantique.

<sup>278</sup> Selon une notice biographique établie par Alfred Grosser, avec la collaboration notamment de Guy Vermeil, Edmond Vermeil fit son service militaire à Nîmes du 15.11.1899 au 15.9.1900 (Internationales Germanistenlexikon 1800-1950, Christoph König, (dir.), Walter de Gruyter éd., Berlin - New York).

À cette époque, les étudiants licenciés faisaient dix mois de service dans les conditions normales qui, pour eux, prévoyaient, dans le cadre de ces dix mois, le peloton spécial. La direction de ce peloton était confiée à un jeune officier du génie, frais émoulu de Saint-Cyr. Mais les dix mois de caserne commençaient par un certain nombre de mois passés dans la chambrée avec les recrues de tous ordres. Excellente école de démocratie, simple et efficace. Mais l'écart entre les simples soldats et les dispensés de l'article 21 était considérable. Les simples soldats faisaient alors trois ans. Les licenciés de l'article 21, qui pouvaient, au bout de dix mois, reprendre leurs études, étaient en général nommés sergents au moment où leurs anciens camarades de chambrée achevaient leurs trois ans et, se voyant requis pour nombre de services (cordonniers, tailleurs, cuisiniers, etc.) perdaient toute vertu militaire. [142] Les licenciés de l'article 21 étaient plus tard, après certaines périodes, nommés sous-lieutenants de réserve et prenaient alors, en cette qualité, du service dans les régiments qu'on leur assignait. C'est ainsi qu'après mes dix mois passés à la caserne d'infanterie à Nîmes, j'ai été, deux mois plus tard, nommé sergent, puis en 1910, affecté au 94<sup>ème</sup> Régiment de Bar-le-Duc, à une époque où, les règlements ayant été modifiés, j'ai eu, à la caserne de Bar-le-Duc et aux grandes manœuvres qui ont eu lieu entre Avignon et Carpentras, après un bref séjour au Camp de Châlons, à reprendre, aux côtés d'un capitaine compréhensif, certaines notions et à renouveler ma science militaire. C'était, on le voit, quatre ans avant la Première Guerre mondiale.

En fait le sort des étudiants de licence n'était pas, en temps de paix, redoutable. La caserne leur donnait en dix mois de quoi se refaire et s'aguerrir physiquement et leur assurait ensuite le grade d'officiers de réserve. Après de longues études, rien de plus assainissant que ces mois, au cours desquels la lecture demeurait possible ainsi que les relations familiales et le contact avec les amis. Et puis, pourquoi ne pas le dire, entre l'étudiant qui avait passé par cette épreuve et celui que les circonstances avaient éloigné d'elle, il y avait une sorte de hiatus, de coupure. À celui qui comprenait le véritable sens de la vie militaire, celle-ci se révélait comme une épreuve décisive et nécessaire, ne fût-ce que pour le contact avec les éléments populaires, paysans et multiples autres métiers, que l'intellectuel ne connaît guère. C'est de là qu'est venue, dans l'armée française, une tradition qui, malgré certaines crises

comme celle de 1917, ont donné à notre armée son élan et ses qualités maîtresses de cohérence. Les Allemands s'en sont si bien aperçus que, comme nous le verrons plus loin, un Ludendorff <sup>279</sup>, peu avant la bataille suprême de 1918, a tenté d'établir cette fraternité dans l'armée allemande, mais au moment où c'était trop tard et inopérant. Au contraire, si la résistance suprême des armées alliées s'est affirmée en vertu de cette fraternité, l'Allemagne, au moment de l'effort décisif s'est fragmentée : Prusse d'un côté, armées du Sud, Bavarois ou Wurtembergeois, de l'autre, signes avertisseurs d'une faiblesse due à un fédéralisme de plus en plus branlant <sup>280</sup>.

<sup>279</sup> Erich Ludendorff (1865-1937), général prussien, se révéla, au cours de la Première Guerre mondiale, un extraordinaire stratège de l'offensive, devenant le cerveau du haut-commandement allemand. Dès août 1916, il assumait, avec Hindenburg, le commandement suprême de l'armée. Mais, lorsqu'il fallut demander la paix aux Alliés, Ludendorff laissa aux civils endosser la responsabilité et la honte et s'enfuit en Suède. Il avait été démis de ses fonctions le 26 octobre 1918. Il eut ensuite une activité politique, membre du parti national-socialiste dès sa fondation. Nationaliste, antisémite, Ludendorff devint le leader du parti au Reichstag, mais ne tarda pas à s'opposer à Adolf Hitler, qui entendait rester le seul Führer incontesté et indiscuté. Après la rupture, Ludendorff abandonna la politique pour se consacrer à la rédaction de nombreux ouvrages.

<sup>280</sup> On sent transparaître les réserves de Vermeil à l'égard du fédéralisme, source de divisions et de conflits internes au sein de la nation allemande, en opposition à l'unité républicaine qui prévalait en France à cette époque.

[143]

En quittant la caserne, je ne regrettais nullement l'épreuve passée. Mon père avait désiré que je m'engage avant la date normale. Une pièce manquant dans mon dossier avait fait échouer ce projet. Mieux valait qu'il en fût ainsi, car, une année plus tôt, je n'aurais pas résisté à cette épreuve comme je l'ai fait.

Mais au cours de mon année montpelliéraine avait surgi le drame de l'armée française, l'affaire Dreyfus. Elle allait, au tournant des siècles, exposer le pays lui-même, à quelques années de la Première Guerre mondiale, à une épreuve autrement grave. N'allait-elle pas, en réalité, ouvrir l'ère des guerres fatales qui ont ensanglanté et en partie détruit l'Europe ? N'allait-elle pas confirmer les vues que Nietzsche, sous Bismarck, avait émises sur la décomposition de l'Europe moderne ?

Tout cela, je ne l'ai pas pensé comme jeune étudiant montpelliérain. Mais la faculté des Lettres et autres éléments du monde universitaire avaient été, dès l'abord, dès la condamnation de Dreyfus, profondément secoués. Toute une élite de professeurs se trouvait alors réunie à l'enclos Laffoux devenu dès lors célèbre <sup>281</sup>. C'est là qu'on discutait le cas Dreyfus, depuis le « J'accuse » d'Émile Zola et les événements qui avaient suivi. Je me trouvais pris, de par mes relations et mes amitiés, dans ce milieu si sympathique, si ardemment patriote. Dès le début, j'avais été dreyfusard. Mais un secret malaise me travaillait. J'oscillais entre ce que je croyais être la raison d'État, la sauvegarde de l'armée et le drame personnel de Dreyfus, me demandant s'il valait la peine d'ébranler, avec l'armée, toutes nos institutions, tout l'avenir de notre pays pour quelqu'un qui, après tout, était peut-être coupable <sup>282</sup>.

<sup>281</sup> « L'Enclos Laffoux n'est pas un quartier de Montpellier tout à fait comme les autres. Il est, selon les termes d'Edmond Goblot, une sorte de cité verdoyante habitée par des familles d'universitaires. À l'Enclos Laffoux vit et se réunit toute une colonie d'intellectuels et de professeurs qui constituent une élite dans la vie spirituelle de la cité. » (J.-P. LAURENS, « Milhaud et l'interdisciplinarité », in A. Brenner et A. Petit, *Science, Histoire et Philosophie selon Gaston Milhaud*, Vuibert, Paris, 2009).

<sup>282</sup> Vermeil avoue ses hésitations qui étaient tout à fait légitimes dans le cadre de la violente polémique, très médiatisée où les preuves, d'un côté comme de l'autre, ne s'imposaient pas nécessairement.

Cette situation entre les extrêmes, ce désir de voir toute l'ampleur du problème, cette préoccupation de l'avenir français ne durèrent pas longtemps. La série des drames qui s'ouvrit alors et découvrit la décomposition de l'armée, les agissements de l'Action Française, l'antisémitisme si apparent au travers de cette crise <sup>283</sup>, tout cela avait naturellement ancré en moi la conviction que Dreyfus était victime d'une abominable machination qui révélait, à l'étranger, le mal qui rongait le pays, et cela, à l'Allemagne dont on savait, avec une certitude accrue, qu'elle connaissait la vérité sur Dreyfus mais ne pouvait ou ne voulait pas la dire. Mais l'université s'était, dans son ensemble, maintenue à [144] la hauteur des circonstances. D'elle, était née l'idée des universités populaires, de la descente des intellectuels éclairés vers les masses ignares ou trompées par une abominable presse. Peu de gens, soit lors de la condamnation de Dreyfus, soit lors de son acquittement, ont compris ce que cette crise signifiait. C'était le début des cataclysmes qui nous ont conduits, nous Européens, à l'hitlérisme, au fascisme et au reste. Conduits aussi à la vision de la guerre proche. Dès lors les esprits allaient se partager entre les optimistes qui ne croyaient pas à la guerre et les pessimistes qui la sentaient inéluctable. Je ne la croyais pas si proche, car j'étais en moi-même persuadé, je ne sais par quelle intuition, que les États-Unis se dresseraient contre l'Allemagne.

J'étais donc licencié, j'avais fait mon service militaire. C'est au cours des premières années du XX<sup>e</sup> siècle que je devais : 1°) prendre, en vue de l'agrégation, contact avec l'Allemagne elle-même, à Fribourg-en-Brisgau et à Munich (donc en Allemagne du Sud) ; 2°) préparer et passer l'agrégation à la Sorbonne ; 3°) passer plusieurs années, de 1904 à 1907, comme lecteur à l'Université de Göttingen ; 4°) préparer, grâce à ce séjour prolongé en Allemagne, ma thèse de doctorat ; 5°) enseigner l'allemand à l'École Alsacienne de 1907 à 1914 ; 6°) présenter mes thèses à la soutenance à la Sorbonne. Années relativement brèves, mais lourdes de sens, puisqu'elles allaient aboutir à la déclaration de guerre de 1914. Tant de bonheur familial, tant de labeur acharné couronné de succès, tant d'espérances légitimes, tout cela allait s'engloutir dans le gouffre de la guerre. C'était le destin de l'Europe, tel que Nietzsche,

<sup>283</sup> Même faute de preuves irréfutables, Vermeil prend conscience du drame qui se prépare et restera sa vie durant un opposant militant à l'antisémitisme.

depuis la première guerre franco-allemande, l'avait prévu et décrit génialement.

Il fut donc décidé que j'irais en Allemagne pour parfaire ma connaissance de la langue, restée théorique. À cette époque les lycéens n'allaient guère en Allemagne. Il ne s'était pas établi entre la France et l'Allemagne de relations suivies entre lycées, gymnases <sup>284</sup> ou écoles. Les familles n'envoyaient guère leurs enfants à l'étranger. La France persistait encore, au début du XX<sup>e</sup> siècle, dans l'ignorance des cultures et des mœurs étrangères. Attendre vingt années ou, plus encore, pour se familiariser complètement avec l'allemand ou l'anglais avant de les enseigner était chose absurde. Le renouveau, l'élargissement de l'horizon national ne date que des débuts du siècle. C'est à partir de la réforme de l'enseignement que les nouvelles méthodes de rattachement et de compénétration de pays en pays, ont commencé à s'établir en France. On en était resté jusqu'alors aux deux années d'Allemagne que devaient, pour réussir, se payer les candidats à l'agrégation d'allemand.

[145]

Le pays allemand choisi fut le Pays de Bade <sup>285</sup>. La ville élue fut Fribourg-en-Brigau <sup>286</sup>. Les pensions étaient chères. Mes parents se décidèrent pour Fribourg et pour une pension qui se trouvait, en cette ville, sur la voie qui conduisait hors de la ville et dans une campagne très aimée des habitants. Mais dont j'ai oublié le nom. Ville charmante, cathédrale magnifique, la Forêt Noire et ses mille possibilités

<sup>284</sup> Gymnase (en allemand *Gymnasium*) désigne l'équivalent de « lycée » en Allemagne et en Suisse.

<sup>285</sup> Le Pays de Bade, au temps du séjour de Vermeil en 1898, était encore le Grand-duché de Bade, qui exista de 1806 à 1918 et fut un État souverain jusqu'en 1870, avec pour capitale Karlsruhe. Le Pays de Bade devint république en 1918, pour devenir après la Seconde Guerre mondiale un *Land*. En 1952 eut lieu la fusion de ce dernier avec son voisin pour former le *Land* de Bade-Wurtemberg.

<sup>286</sup> Fribourg-en-Brigau, l'une des principales cités de la Forêt-Noire, appartenait, lors du séjour de Vermeil, au Grand-duché de Bade. Elle fut, durant peu de temps après la Seconde Guerre mondiale capitale du *Land* de Bade du Sud, qui sera incorporé en 1952 au *Land* de Bade-Wurtemberg. Sa cathédrale fut mise en chantier vers 1200 et achevée au cours du Moyen Âge. En 1467, une université y est fondée, illustrée au XX<sup>e</sup> siècle par Husserl et Heidegger.

d'excursions aux alentours. Point n'est besoin d'insister sur les avantages bien connus de cette cité installée aux confins de la Suisse. Je me rendis à Fribourg par la belle vallée de Sonceboz <sup>287</sup> et débarquai un beau matin à la gare. L'adresse de la pension était connue : je n'eus aucune peine à la trouver et à y arriver avec mes bagages d'étudiant. Tout était nouveau pour moi dans l'Allemagne d'alors et ma curiosité pouvait s'y satisfaire à cœur joie.

La pension en question était un bâtiment moderne et spacieux, relativement confortable. Je passe rapidement, d'ailleurs, sur ce point. Quelques pensionnaires seulement, dont l'un venait de Reims. Le directeur avait une figure singulièrement disgraciée. Il était le type du pédant de collègue, avec ses traits osseux et mal disposés sur sa face qui avait bien sujet « d'accuser la nature ». Sa femme, la maîtresse de maison, accorte et, avant tout, bonne ménagère. Grand nettoyage tous les samedis. À part les pensionnaires, le maître de céans et son épouse affairée, une jeune bonne assez charmante, que courtisait un pauvre type de surveillant, chargé de nous promener en parlant allemand avec nous. Triste hère et tristes occupations. Le directeur, je dois le dire, faisait grand effort pour nous faire parler allemand, corriger nos fautes et notre accent. Il n'avait pas tardé à deviner que j'apportais toutefois un bagage plus solide, plus sûr, que celui des autres pensionnaires.

[146]

La plupart d'entre eux ne travaillaient que mollement. Aussi décidâmes-nous, le jeune Rémois et moi, de nous associer dans la matinée et de la consacrer à une étude sérieuse de l'allemand.

De temps à autre une promenade « hors les murs ». La plus intéressante fut, un jour de brouillard intense, de monter sur un sommet d'où l'on découvrait une admirable mer de nuages, au-dessous de laquelle on entendait, mystérieusement étouffés, tous les bruits de la

<sup>287</sup> Sonceboz, petite commune du Jura bernois en Suisse, était, au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, un nœud ferroviaire très important sur les lignes Paris-Berne et Genève-Lausanne-Bâle. Le tronçon entre Sonceboz et Bâle (d'où on pouvait continuer sur Fribourg-en-Brigau) fut terminé en 1875, la ligne serpentant dans la belle et sauvage vallée de la Birse et les impressionnantes gorges de Moutier. Très vraisemblablement, le voyage du jeune Edmond, qui avait alors vingt ans, passa par Lyon, Genève, Lausanne, Bâle, d'où la ligne des chemins de fer du Grand-duché de Bade l'amena à Fribourg-en-Brigau.

ville, toutes les rumeurs de la vie active. Il fallait être au sommet de très bonne heure. Mais l'effort accompli se trouvait récompensé par le grandiose spectacle.

Pour affirmer mon oreille et m'entraîner à comprendre mieux l'allemand parlé, je choisis un procédé auquel peu de mes co-pensionnaires pensaient : suivre le culte luthérien et les sermons qui en étaient l'intérêt principal. Les pasteurs luthériens ont toujours été soumis à une rigoureuse discipline. Leurs sermons sont sans doute ennuyeux, privés de spontanéité par l'absurde manie de l'année sabbatique<sup>288</sup>, chaque dimanche ayant son sujet à traiter. Mais peu importe. Ces sermons étaient dits en une langue châtiée et suivant un plan solidement établi. Ils restaient ternes, semblaient n'émouvoir personne ; mais ils obéissaient à des règles fixées d'avance qui interdisaient toute improvisation hâtive, tout aimable et vain bafouillage. En définitive, j'ai beaucoup appris à les écouter attentivement, du point de vue de la langue, de la diction sévère. J'y étais aidé par cette connaissance intime de la Bible que le méthodisme et le protestantisme officiel m'avaient assurée.

À côté des sermons, les cours de l'université. Au moment où je me fis inscrire à l'université, je quittai la pension où j'avais passé les premiers temps de mon séjour. Un aimable libraire de la ville m'offrit une chambre. Je louai un piano, ce qui me permit de ne pas abandonner totalement la musique. J'avais ici un ami de la Suisse allemande qui, malgré qu'il parlât un allemand dialectal, m'a beaucoup aidé à prendre possession de l'allemand. Il avait pour Shakespeare une folle admiration et le connaissait sans doute, si je me rappelle bien, par la traduction allemande de Schlegel et Tieck. C'était, cette fois, à un véritable étudiant que j'avais affaire. J'en connus d'autres, en compagnie desquels je suivis, aux environs de Fribourg-en-Brisgau, une *Trachtenfest*<sup>289</sup>, avec déniés amusants, costumes divers, et, au centre de la fête, le Grand-duc de Bade, l'un des dynastes que Bismarck avait si habilement convertis à la cause de son Empire fédéral. Je vois encore le grand-duc, l'enthousiasme de la foule demeurée secrètement fidèle à ses princes de

<sup>288</sup> Plus vraisemblablement « l'année liturgique » (précision du professeur André Gounelle).

<sup>289</sup> Fête en costumes régionaux.

jadis. Déniés impeccables, dans la poussière d'une journée inoubliable, si typique de l'Allemagne d'alors.

La sollicitude du professeur Rouge m'avait accompagné, pendant ce séjour, de diverses manières. Il m'avait recommandé à une vieille dame charmante qu'il avait jadis connue lui-même et qui me reçut avec une amabilité qui se [147] changea bientôt en amitié. Elle habitait, si je me rappelle bien, une maison agréable avec une sœur dont le mari était officier en retraite. Je passai là des heures fort agréables, fort enrichissantes aussi pour ma connaissance de l'allemand.

Mon libraire, qui habitait au centre de la ville, me fit comprendre, lui aussi, quelques aspects typiques de l'Allemagne d'alors. En particulier la haine que les catholiques du Sud portaient à Bismarck <sup>290</sup>. Comme tout étudiant qui se respecte, je ne connaissais guère alors l'histoire de l'Allemagne depuis 1871. J'ignorais le *Kulturkampf*, sa violence, son expansion en Allemagne, le grand duel entre l'idée prussienne et celle du *Mitteleuropa*, entre le Nord et le Sud. Je m'étonnais de voir tant de rancœur à l'égard de l'homme du second Reich. C'est que j'ignorais les racines profondes de l'hostilité entre le Nord et le Sud allemands. Aujourd'hui, les imprécations de mon libraire ne m'étonnent plus. Le problème n'a nullement perdu de son acuité. Il se réveille, au contraire, de notre temps, après avoir semblé se résoudre.

<sup>290</sup> . Otto von Bismarck (1815-1898) fut le principal artisan de la destruction de la Confédération germanique imaginée par l'Autriche en 1815 et à laquelle il substitua une Confédération de l'Allemagne du Nord (1867) puis un Empire allemand (1871), tous deux soumis à l'hégémonie de la Prusse. Ce Reich bismarckien, le deuxième de l'histoire de l'Allemagne, Bismarck s'applique à le consolider en luttant contre ses ennemis - catholiques (*Kulturkampf*), socialistes, minorités ethniques - en le dotant d'institutions communes et surtout d'une armée puissante. Le *Kulturkampf* (combat pour la civilisation) de 1873-1875 concrétisa la lutte de l'État bismarckien, soutenu au Parlement par les nationaux-libéraux, contre l'Église catholique, dont le fer de lance était le parti du centre. Il se solda par une défaite de Bismarck. La véritable raison de l'hostilité du luthérien Bismarck à l'égard du catholicisme était la prédominance de celui-ci en Rhénanie, en Hanovre et en Bavière, tout comme dans le grand-duché de Bade, toutes provinces étrangères au véritable esprit prussien.

J'assistai, du balcon de ma vieille amie, à une procession catholique. Musiciens en redingote, trombones au vent, foule énorme, étalage de chasubles et d'ornements de toute espèce.

C'est là que je compris l'importance du facteur catholique romain dans la vie allemande et toute la lutte qui s'y livrait entre luthéranisme et catholicisme. L'immense cortège, suivi par une foule à la fois enthousiaste et sérieuse, s'engouffra dans la cathédrale dont les cloches sonnaient à toute volée. Inoubliable spectacle, qui m'a hanté depuis lors au point d'orienter mes études vers la renaissance du catholicisme allemand à l'époque romantique. Spectacle qui, se répétant aujourd'hui à Fribourg, à Cologne et en d'autres villes, prend une nouvelle et grave signification.

Mon libraire m'avait quelquefois introduit dans sa corporation. J'en ignorais et j'en ignore encore l'organisation et le but. Mais c'était curieux de voir des hommes de tout âge se réunir pour chanter ensemble. Combien loin de la France, cette Allemagne qui chante en resserrant ses liens !

[148]

C'est à Fribourg que j'ai vu pour la première fois les aspects originaux du militarisme allemand. Le dimanche, la musique militaire se produisait sur la plus grande place de la ville. Mais, au préalable, le régiment installé à Fribourg s'était tout entier engouffré dans l'église luthérienne ou dans l'église catholique. Ici, les trombones avaient scandé les cantiques et les chants de cet auditoire militaire.

Du côté musical, Fribourg-en-Brisgau ne m'apportait pas ce que je pouvais désirer. Dans ma solitude d'étudiant, je me contentais des concerts du *Stadtpark*. Mais c'est à Fribourg que, dans un concert réservé aux vrais amateurs de musique, j'ai découvert et entendu pour la première fois Edouard Risler <sup>291</sup> que des liens de parenté rattachaient à la ville. Il joua admirablement une des plus belles sonates de Mozart et les variations de Schumann sur le thème que l'on sait, avec une fougue et une grandeur de conception incomparables. Cette révélation

<sup>291</sup> Joseph-Edouard Risler (1873-1929), né d'une mère allemande et d'un père alsacien, s'imposa comme l'un des pianistes français de son temps, ouvert à la musique de son époque comme à l'héritage romantique allemand.

rejoignait pour moi celle que j'avais eue, à la Chambre musicale de Nîmes, avec Raoul Pugno !

Nous aimait-on dans une ville telle que Fribourg, au tournant des siècles ? J'y ai sans doute trouvé quelques bons amis parmi les étudiants et je n'oublie pas les excursions au *Feldberg*, au *Titisee* en compagnie d'étudiants amis de la nature. M. Rouge m'avait également recommandé au Directeur du Gymnase de filles (*Höhere Töcherschule*). J'y séjournai un dimanche. La maîtresse de maison m'offrit du vin, sans doute parce que j'étais français. Car sur mon refus, elle eut ce mot singulier : « *Sie, ein Franzose, so mässig !* »<sup>292</sup>. Qui lui avait appris que tout Français qui se respecte est un gros buveur ? Et la bière allemande, l'oubliait-elle ?

Pour finir, une grande revue militaire, le pas de l'oie, les têtes tournées d'un mouvement mécanique vers l'officier supérieur, vision anticipée de ce qui menaçait l'Europe !

Je n'ai pas encore parlé de mes études universitaires, ne les avais pas négligées.

Je me suis immédiatement consacré à l'étude de l'histoire littéraire. J'aurais dû, évidemment, suivre les cours des philologues de l'université. Mais je n'étais pas assez mûr pour cela. Il m'aurait fallu, à tout le moins, connaître l'ouvrage de H. Lichtenberger<sup>293</sup> sur la langue allemande. Mais la faculté de Montpellier s'était trouvée totalement carente [sic] sur ce point. Fribourg avait [149] de bons philologues, en particulier Kluge, l'auteur d'un dictionnaire connu<sup>294</sup>. Un autre philologue, déjà âgé, ne m'avait guère intéressé. C'est à la littérature allemande que je consacrai tous mes soins.

Ainsi que je l'ai dit, l'enseignement du germaniste montpelliérain ne m'avait donné aucune vision vivante et fortement organisée de

<sup>292</sup> « Vous, un Français, si sobre ! ».

<sup>293</sup> Henri Lichtenberger (1864-1941), Alsacien né à Mulhouse, fut, avec Lucien Herr, Charles Andler et plus tard Edmond Vermeil lui-même, l'un des pères fondateurs de la germanistique française. Il dirigea dès sa création en 1928 *l'Institut d'Études Germaniques* de la Sorbonne et fut l'auteur de nombreux ouvrages sur l'Allemagne.

<sup>294</sup> Friedrich Kluge (1856-1926), philologue allemand qui enseigna à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, auteur d'un dictionnaire étymologique de la langue allemande (1883), plusieurs fois réédité jusqu'à nos jours.

l'évolution de la littérature allemande. Le prix des livres et des textes indispensables m'avait permis de me procurer les textes des grands classiques, de Lessing à Goethe. Mais, à part l'excellente et talentueuse littérature allemande de Scheres, que M. Rouge m'avait recommandée, c'est l'ouvrage connu de Heltner sur le XVIII<sup>e</sup> siècle tout entier, y compris Allemagne, France et Angleterre, qui me permit, après une sérieuse analyse, d'y voir plus clair dans le déroulement des grandes périodes, de Lessing au Romantisme. Des tableaux solidement établis servaient ainsi de points de repère.

Ayant fait des progrès assez étendus pour parler et comprendre l'allemand, je m'inscrivis au cours du professeur qui m'avait paru le plus intéressant. Il m'adopta dans son séminaire où se groupaient quelques étudiants. À propos des drames historiques de Schiller, je rédigeai pour lui une étude sur le personnage du Marquis Posa dans le *Don Carlos* de Schiller. Cette étude fut bien accueillie par le professeur W., qui n'y trouva que très peu de fautes. Encouragé par ce jeune succès, je suivis le cours du professeur W. sur la jeunesse de Goethe. Il durait deux heures, interrompues par quelques instants de répit. Cours clair, bien conduit, sans grande originalité sur le *Sturm und Drang*, sur l'apparition en Allemagne d'une littérature plus allemande, plus violente dans son élan, que celle du XVIII<sup>e</sup>. Déjà s'ébauchait dans mon esprit le problème capital de l'*Aufklärung*, du *Sturm und Drang*<sup>295</sup>, de Goethe et, plus tard, du Romantisme. Deux Allemagnes apparaissaient ici côte à côte, comme dans l'ordre politique.

Or, pendant la pause qui séparait les deux heures de cours du professeur W., on le voyait se promener, dans le couloir attenant à la salle de cours, avec une dame qui suivait son cours avec un intérêt et une fidélité constants. Hélas, peu après mon retour en France, j'appris, par une lettre de la vieille dame dont j'ai parlé plus haut, que le

<sup>295</sup> Trop souvent sommairement identifiée à « l'âge des Lumières », l'*Aufklärung* est la somme de trois courants : la philosophie des Lumières, le règne du sentiment et la légèreté du rococo. Lessing est l'un des représentants majeurs de cette période. Le *Sturm und Drang*, qui lui a fait suite (littéralement : assaut et impulsion, ou, en traduction libre, inquiétude et violence) désigne conventionnellement la période littéraire allemande qui va de 1770 à 1785 environ et qui correspond assez bien à ce qu'on appelle en France le préromantisme. Certains drames de Schiller sont représentatifs du *Sturm und Drang*, notamment *Les Brigands* (1881), ainsi que l'œuvre de Goethe.

professeur W. et la dame avaient pris le large, en laissant chacun au logis familial cinq enfants et un conjoint désespéré. Et je me rappelai alors, à ce sujet, de quel ton le professeur W. insistait sur le mot [150] si émouvant de la « Marguerite » de *Faust* <sup>296</sup> : « *Ach es war so gut, so lieb* » <sup>297</sup>. Le professeur W. fut naturellement exclu des universités allemandes. Mais réhabilité, je le retrouvai plus tard à l'Université de Göttingen, où il avait trouvé son nouvel enseignement.

Il ne m'avait pas oublié. Sa femme et lui nous accueillirent, ma femme et moi, avec une grande amabilité. L'affaire avait fait, dans les milieux universitaires, grand bruit. Elle était le signe retentissant d'une évidente démoralisation. Si la France était alors secouée par l'Affaire Dreyfus, un scandale du genre de l'Université de Fribourg, montrait que le monde universitaire allemand, dans le sud surtout, pouvait lui aussi subir de graves secousses. Il serait toutefois imprudent de trop vouloir généraliser à propos d'un scandale qui est probablement resté seul de son espèce.

Peu avant mon départ de Fribourg, ma vieille amie m'avait pour la première fois parlé de Nietzsche et de l'influence qu'il exerçait sur la jeunesse allemande d'alors, donc vers la fin du XIX<sup>e</sup>. « Tous les jeunes sont engoués, disait-elle, de ses idées ». C'était l'une de ces indications anodines, mais qui, comme les précédentes, m'ouvraient certains horizons sur l'Allemagne bismarckienne. Ce que je ne connaissais pas encore, c'était la critique aussi grandiose que courageuse que Nietzsche avait faite de cette Allemagne nouvelle. Adversaire de cette Allemagne et de son régime, Nietzsche dépassait de beaucoup les adversaires de Bismarck tels que Constantin Franz ou Paul de Lagarde. Il notait sans pitié les tares de son pays, après l'avoir quitté pour la Suisse et le Midi.

<sup>296</sup> Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832), l'un des fondateurs du classicisme allemand, fut l'un des chefs du *Sturm und Drang* avec son roman *Les souffrances du jeune Werther* (1774), roman sentimental qui, à vingt-cinq ans, lui apporte immédiatement la célébrité. Sa grande œuvre, *Faust*, conçue en plusieurs étapes, s'étend sur la majeure partie de sa vie de 1771 à 1832. En son *Faust*, Goethe a incarné beaucoup de lui-même, ses rêves démesurés et ses révoltes, sa passion pour la science, son goût pour la magie et l'alchimie et jusqu'au souvenir de son amour pour une jolie Alsacienne. Faust, retombé de ses nobles ambitions dans les pièges du démon, séduit puis abandonne Marguerite, qui en meurt.

<sup>297</sup> « Ah, c'était si bon, si agréable ».

Il apercevait les causes des guerres futures qui allaient bouleverser l'Europe. Il connaissait déjà Tocqueville et Gobineau, (voir *Revue de Paris*, mois d'août 1959).

Il était temps de renouveler l'expérience faite à Fribourg-en-Brigau. Il fut donc décidé que j'irais à Munich <sup>298</sup>, où devait aller aussi un de mes amis, fils d'un pasteur de Sommières. Était-ce une heureuse idée de se rendre à deux en Allemagne ? Non certes, car, dans l'échange même de nos impressions, nous ne parlions entre nous que le français. Il ne pouvait en être autrement ; c'était autant de perdu pour les progrès escomptés. En outre, mon compagnon était de [151] ces Français du Midi qui ne peuvent parvenir à parler honnêtement l'allemand, à s'assimiler la prononciation. Nous nous sommes d'ailleurs séparés de temps à autre. C'était la seule précaution possible.

Je m'inscrivis sans tarder à l'université. J'y ai suivi trois sortes de cours.

Tout d'abord le cours de philologie de Hermann Paul, l'un des philologues les plus réputés de l'Allemagne d'alors <sup>299</sup>. Qu'en ai-je retiré ? Bien peu de choses. H. Paul paraissait ne guère s'occuper des quelques élèves qui suivaient son cours. Je ne me rappelle pas si c'est à cette époque que je me suis procuré son grand manuel de philologie et son dictionnaire de l'évolution des termes de la langue et des changements qu'ils ont subis au cours des âges. Sans doute avait-il un séminaire de philologie. Mais je n'avais pas le moins du monde la prétention de m'y faire inscrire. Mes connaissances philologiques n'étaient pas encore mûres.

Par contre, j'ai suivi à Munich le cours de Franz Muncker sur le roman de la Jeune Allemagne, le cours de Von der Lafen sur

<sup>298</sup> Aujourd'hui capitale du *Land* de Bavière et importante métropole européenne, Munich était entre 1806 et 1918 capitale des rois de Bavière. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, elle fut un très grand foyer de vie intellectuelle et artistique, grâce à la politique de mécénat des souverains.

<sup>299</sup> Hermann Paul appartenait à ceux qu'on a appelés, vers la fin de XIX<sup>e</sup> siècle, les néogrammairiens, qui ont cherché à mettre en évidence le caractère nécessaire de l'action des « lois phonétiques » présidant aux transformations des langues.

Hölderlin <sup>300</sup>, le cours du professeur (ou *Privatdozent* ?) sur le *Faust* de Goethe.

Ce dernier cours sur le *Faust* était en dessous de tout. On avait l'impression que le professeur se moquait de son public d'étudiants. Naturellement, je ne connaissais pas le *Faust* de Goethe comme je l'ai connu plus tard en tant que professeur. Le germaniste de Montpellier ne nous en avait jamais sérieusement parlé. Mais tout décelait, chez le professeur munichois, le choix fait « par-dessous la jambe ». Ce qui n'empêchait nullement les étudiants allemands de l'accueillir avec le « *Trampeln* » <sup>301</sup> d'usage.

Restait le cours de Von der Leyden sur Hölderlin. C'est le seul cours sérieux que j'ai suivi à Munich. Von der Leyden, qui a fait carrière depuis lors, était alors *Privatdozent* <sup>302</sup>. C'est-à-dire qu'il faisait ses premières armes comme professeur d'université. Nous étions, à le suivre, seulement cinq ou six. Son débit était très défectueux. Mais il connaissait si parfaitement son sujet et ses textes, il en parlait avec tant d'ardeur et de conviction que l'on ne pouvait détacher ses regards de cette figure d'ascète, quelque peu ridicule, tant sa diction imposait le respect du travail sérieux, de l'élan intérieur, de la compréhension totale du sujet. Et le sujet, c'était Hölderlin, le poète le plus typique de l'Allemagne, le poète que Nietzsche a découvert à Pforta, sur lequel il a écrit, à l'âge de seize ou dix-sept ans, une page déjà admirable par le [152] style et la profondeur de la pensée. Cela, à une époque où Hölderlin était peu connu en Allemagne, puisque l'un des professeurs de Nietzsche lui conseilla de traiter « un sujet plus allemand » ! Y avait-il un sujet plus « allemand » que celui-là ?

Ainsi donc, pour ce qui concerne l'étude de la littérature allemande, je n'ai pas été mieux servi à Munich qu'à Fribourg-en-Brisgau. Le seul professeur éminent était un philologue. Fallait-il en conclure que la

<sup>300</sup> Friedrich Hölderlin (1770-1843) est considéré comme « le plus poète » des grands de la littérature allemande. Il fut aussi « le plus allemand » des grands poètes. Son œuvre est toute entière traversée par la nostalgie de la Grèce, de la Révolution, d'un réveil de l'Allemagne, d'une communion avec la nature.

<sup>301</sup> Trépignements des étudiants dans les gradins de l'amphithéâtre pour saluer un professeur.

<sup>302</sup> *Privatdozent* : qui enseigne à titre privé, professeur libre, dans les universités allemandes et suisses.

philologie l'emportait alors sur l'histoire littéraire <sup>303</sup> ? Qu'était-il advenu des adjurations de Nietzsche touchant les vraies fins que poursuivra le vrai philologue ? D'autre part, je n'ai entendu parler d'aucun cours sur la France, sa littérature et sa culture.

En arrivant à Munich, j'avais retenu une chambre chez une Juive des plus désagréables, des plus impertinentes que l'on puisse imaginer. Je l'ai vue jeter son crayon à terre dans un accès de fureur, parce que je n'avais pas encore reçu de mes parents la somme que je lui devais pour la pension. Elle était d'ailleurs, à l'égard des étudiants qu'elle hébergeait, d'une rare indiscretion, touchant certains problèmes qui sont de leur âge et de leurs difficultés, cela sans aucune vergogne.

Je ne suis pas resté longtemps chez elle. Je découvris bientôt dans l'*Akademiestrasse* une famille agréable où je pouvais prendre mes repas et causer en allemand avec deux personnes cultivées, filles de la maîtresse de maison. L'une d'elles était fiancée à un Français. Elle avait pour lui une véritable adoration, mais tremblait à la pensée qu'il l'abandonnerait un jour ou l'autre. Le père n'était pas un homme intéressant. Il vivait avec sa femme, mais comme détaché d'elle totalement. N'importe, c'était là un milieu familial dont j'ai gardé le meilleur souvenir.

L'atmosphère semi-bavaroise, semi-autrichienne de Munich, du Munich d'alors, avait quelque chose de charmant et de singulièrement attirant. Non que la ville fût particulièrement belle en elle-même. Elle retenait le voyageur ou l'étranger par la douce limpidité de son ciel et l'apparente gaieté de ses mœurs. Que les mœurs y fussent assez dissolues était chose aisée à deviner au premier abord. Le fameux « jardin anglais », si différent de nos jardins français tirés au cordeau, était l'une des curiosités et des charmes de la ville, avec sa patinoire pour l'hiver, ses promenades exquis au bord de l'Isar. La fameuse *Feldherrnhalle*, d'où Hitler devait un jour partir pour son putsch fameux de 1923 <sup>304</sup>, avait quelque allure. À part cela, je n'ai pas le souvenir d'une architecture originale ou intéressante en elle-même.

<sup>303</sup> Le sens du mot « philologie » est spécialement imprécis dans l'usage français et a varié au cours des siècles. En pratique, la philologie tend à se ramener à l'interprétation textuelle des documents.

<sup>304</sup> Le 9 novembre 1923 au matin, Adolf Hitler et un groupe de manifestants armés se rendirent à la *Feldherrnhalle* à Munich, où il y eut des heurts violents

[153]

La merveille, la grande surprise, c'était la campagne munichoise, avec sa plaine immense de quatre-vingts kilomètres de long et qui conduisait tout droit aux Alpes méridionales, surtout aux lacs admirables qui s'y trouvaient, depuis le lac le plus proche de Munich jusqu'aux Préalpes (*Tegernsee, Schliersee, Chiemsee* <sup>305</sup> etc.), le *Starnbergersee*, proche de Munich, et son horizon encadré de montagnes lointaines, par là même plus poétique encore que tous les lacs bavarois. (Ici reprendre mon cours des Sciences Po et l'analyse géographique de cette belle région) <sup>306</sup>.

J'ai eu à Munich <sup>307</sup>, en ce qui concerne l'art, trois grandes révélations : 1° celle de la grande peinture à la vieille Pinacothèque ; 2° celle de la sculpture grecque ; 3° celle surtout de la musique, grâce à de nombreux concerts, grâce surtout au théâtre XVIII<sup>e</sup>, où se jouait chaque année l'œuvre dramatique de Mozart ; grâce enfin à l'exécution totale

avec la police bavaroise et au cours desquels Hitler, avec Ludendorff à ses côtés, déclara déposé le gouvernement du *Reich* (l'appellation *deutsches Reich* était conservée par la Constitution de Weimar de 1919). La tentative de putsch fut cependant étouffée. Après la prise de pouvoir par Hitler en 1933, la *Feldherrnhalle* devint un lieu de culte de la propagande nazie.

<sup>305</sup> De nombreux lacs d'origine glaciaire entaillent la plaine bavaroise au pied des Préalpes, dont le Chiemsee, surnommé la « mer bavaroise », est le plus vaste avec ses 82 km<sup>2</sup>. Celui-ci est agrémenté de deux îles dont l'une, la *Herreninsel*, abrite le château de Neuschwanstein, ambitieuse copie de Versailles, construit par Louis II de Bavière. Il se situe à mi-chemin entre Salzburg et Munich dont il est distant d'environ 80 km. Le Starnbergersee, avec une superficie de 57 km<sup>2</sup> et tout en longueur, se situe à une vingtaine de kilomètres au Sud de Munich. Le jeune Vermeil a donc pu faire, au cours de son séjour d'études, plusieurs excursions dépassant largement les alentours immédiats de la ville.

<sup>306</sup> On peut déceler ici une intention de Vermeil de réviser son texte en vue d'une édition future.

<sup>307</sup> Aujourd'hui, capitale du *Land* de Bavière et importante métropole européenne, Munich fut, au temps des rois de Bavière, entre 1806 et 1918, l'un des bastions du catholicisme allemand. Grâce à la politique de mécénat des souverains, Munich devint au XIX<sup>e</sup> siècle un très grand foyer de vie intellectuelle et artistique : Louis I<sup>er</sup> (1786-1848) en fit, avec la création de la Pinacothèque, une ville d'art d'importance européenne, Louis II (1845-1886), protecteur de Wagner, finança la construction du *Festspielhaus* de Bayreuth, inauguré en 1876.

de l'œuvre wagnérien, à l'époque où l'on bâtissait le nouveau théâtre wagnérien.

Pour Mozart, rien à critiquer. Dans cette bonbonnière XVIII<sup>e</sup> siècle, avec l'orchestre réduit, l'exécution des grandes œuvres depuis *l'Enlèvement au Sérail* jusqu'à *Così fan Tutte* était admirable de fidélité aux traditions les plus respectables. Ce fut pour moi une de mes grandes révélations.

Chose curieuse, l'initiation à Bach et à ses grandes œuvres religieuses pour orgue ou adaptées au Schéma de la Cantate <sup>308</sup>, n'a pas joué un grand rôle dans mes souvenirs munichois. Ce que j'y ai entendu de plus curieux à cet égard, c'est un concert de Reger <sup>309</sup> jouant ses propres œuvres, fugues et le reste, avec [154] un style, une grandeur admirables. Sans doute, le catholicisme était-il puissant à Munich, la musique luthérienne n'y était-elle pas ce qu'elle était dans une ville comme Leipzig où les œuvres du Cantor étaient exécutées à la perfection.

Pour Beethoven, j'ai été plus heureux. C'était en effet l'époque où Weingartner <sup>310</sup> faisait ses premières séances au *Kaimaal*. Je

<sup>308</sup> Après avoir subi diverses métamorphoses, la cantate, au XVIII<sup>e</sup> siècle, connaît, dans le champ de la musique sacrée, un avatar important : il s'agit de la cantate d'église du culte luthérien, celle-là même qu'illustrera avec tant de bonheur J.-S. Bach.

<sup>309</sup> Max Reger (1873-1916), compositeur allemand, installé dès 1901 à Munich, puis occupant divers postes d'enseignement à Leipzig, auteur d'une production énorme, ses domaines d'élection étant la musique de chambre, le *Lied*, l'orgue et le piano. L'orgue était son instrument de prédilection.

<sup>310</sup> Félix Weingartner (1863-1942), chef d'orchestre et compositeur d'origine autrichienne, occupa divers postes de chef d'orchestre à Königsberg, Danzig, Hambourg, Mannheim, puis à l'Opéra royal de Berlin, où il eut le titre de *Hofkapellmeister* (1891-1898) et où il dirigea les concerts symphoniques jusqu'en 1907 tout en assurant la direction de l'orchestre Kaim (l'ancêtre de l'Orchestre philharmonique) à Munich. Sa renommée se développa très rapidement et il fut invité dans le monde entier, où il s'imposa comme spécialiste de Beethoven et de Berlioz. Il prit la succession de Mahler comme directeur musical de l'Opéra de Vienne, puis occupa la même fonction à l'Opéra de Hambourg, à Darmstadt, puis à la *Volksoper* de Vienne, tout en assurant également la direction de l'Orchestre philharmonique de Vienne, dont il sera le dernier chef permanent (1908-1927). En 1927, il fut nommé directeur de l'Orchestre municipal de Bâle, et, en 1933, directeur du

n'oublierai jamais l'exécution de la 3<sup>ème</sup> symphonie. Au début du concert, c'est un élève du maître qui avait tenu le bâton d'orchestre, Weingartner se trouvant à la tribune pour suivre cette exécution et faire ensuite ses remarques.

Quand, un instant plus tard, il prit en mains le même orchestre, il me sembla qu'un nouvel orchestre avait remplacé le précédent. Le chef d'orchestre créait ici, de ses propres mains, aux gestes si nets et si mesurés, si réduits à l'essentiel, son exécution. L'œuvre maîtresse de Beethoven, la plus belle sans doute de ses symphonies, prenait un relief, une ampleur inusitée. Vers la fin, ce fut une évocation sublime et grandiose devant un auditoire recueilli, attentif, religieusement enthousiaste. Rien pour la montre, l'œuvre restituée dans sa vraie grandeur.

Lorsque, nanti de la licence montpelliéraine, je décidai, avec mes parents, de partir pour Paris, je ne pensais pas uniquement au concours d'agrégation. Ce qui m'attirait, c'était le mystère de la ville capitale.

« Quelles surprises, quelles révélations me ménageait-elle, me disais-je à mesure que le train me rapprochait d'elle ? Verrai-je peut-être de mes propres yeux les écrivains que j'avais lus, entendrai-je leur voix ? »

Certes, j'avais suivi à Montpellier des cours remarquables. Mais que pouvaient-ils être à côté d'une conférence de Jules Lemaître ? <sup>311</sup>

[155]

Conservatoire de cette même ville. Il reçut alors la nationalité helvétique et continua dès lors à mener une carrière de chef invité.

<sup>311</sup> Jules Lemaître (1853-1914), critique dramatique et dramaturge, auteur de *Les Impressions de théâtre*, neuf volumes donnant un répertoire de la production dramatique française et étrangère au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, et *Les Contemporains*, huit volumes d'études et de portraits littéraires datant de la même époque. Ces pages écrites au jour le jour, qui manifestent une méconnaissance de l'histoire des mouvements littéraires, amènent Jules Lemaître à proférer des jugements contestables. Dès 1889, Jules Lemaître se lança dans une carrière de dramaturge extrêmement prolifique. À la fin de sa vie, il s'oriente vers un conservatisme et un nationalisme qui le mène à la tête de la Ligue de la patrie française et, plus tard, aux doctrines de l'action française (Encyclopaedia Universalis).

Oh ! naïveté sans nom ! Mais je ne pouvais savoir encore qu'un jour et à Paris, j'entendrais une conférence de cet écrivain, consacrée à Rousseau et au thème de la Nouvelle Héloïse et que j'en sortirais exaspéré de l'ignorance à la fois perfide et voulue que l'auteur des *Contemporains* avait déployée en traitant ce sujet.

Sans doute Jules Lemaître ne connaissait-il rien de la littérature allemande du temps. J'aurais eu tort de le lui reprocher. Poser le problème en ces termes, c'était anticiper sur le futur, sur la question de savoir où en étaient la France et l'Allemagne sur le plan de la conscience européenne (voir Lavergne mars 1961) <sup>312</sup>. Or, j'arrivais à Paris. J'avais à prendre connaissance de la capitale. Une fois inscrit à la Sorbonne, je saurais bientôt où en étaient les études germaniques, par quels moyens elles tentaient de révéler l'Allemagne à la France.

Arriver, pour la première fois, à Paris, en octobre, c'était une véritable chance. Pour la première fois, mon attente n'était pas déçue comme elle l'est si souvent quand on a longtemps entendu parler d'un pays ou d'une grande capitale. Cette fois, la réalité dépassait l'attente. C'était un véritable éblouissement.

Aussi n'oublierai-je jamais l'après-midi que nous consacrames, Henri Valette <sup>313</sup> et moi, aux tours de Notre-Dame. Valette était venu m'attendre à la gare. Il m'avait ensuite invité à franchir les trois cents marches bien connues des touristes. Et c'est du haut de la tour que j'ai vu s'étaler à mes yeux la grandeur du spectacle. Or, ce spectacle grandiose était tel que, dès le lendemain, quittant la pension où j'étais descendu et où, d'ailleurs, je ne devais pas rester bien longtemps, je partis à pied à travers rues et boulevards, de manière à voir d'un coup, en une seule promenade, les quais de la Seine, l'incomparable silhouette des Invalides et la tour Eiffel. Et, grim pant ainsi vers le Nord, après avoir admiré le boulevard des Italiens, j'arrivai à la place Clichy et

<sup>312</sup> Cette parenthèse montre à nouveau que ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* sont complétés par des références scientifiques comme on a déjà pu l'observer à diverses reprises. C'est donc un travail largement construit.

<sup>313</sup> Henri Valette (1877-1962), sculpteur à Paris, connu plus tard pour la création de nombreux monuments aux morts et ses œuvres d'inspiration réaliste, resta un ami de longue date d'Edmond Vermeil. Il lui fit connaître Paris et la société parisienne et c'est aussi lui qui lui présentera sa future épouse, Madeleine, la fille d'un des conservateurs du Louvre, André Michel (1853-1925).

goûtai les joies de l'omnibus parisien qui, une fois arrivé à la Sorbonne, se laissait tirer par un cheval blanc mis à son service.

J'avais ainsi, comme au débarqué, pris certaine conscience de la réalité parisienne. Elle ne m'avait nullement déçu. Bien au contraire, la réalité m'avait ici découvert un monde nouveau, autrement ample et riche que celui d'où je venais. En fait, je ne connaissais encore personne à Paris, sauf mon [156] ami Henri Valette. Et c'est encore avec lui, grâce à lui, que je devais faire rapidement connaissance avec de vrais Parisiens ou des provinciaux venus de leur province à Paris. Je les ai découverts, grâce encore à Henri Valette au foyer des étudiants protestants, situé admirablement en face du Jardin du Luxembourg et, mieux encore, du musée de peinture qui n'y a plus sa place aujourd'hui. Il était dirigé par le pasteur Jean Monnier. Figure curieuse que celle-là et bien faite pour stimuler les jeunes en les déconcertant parfois. C'est là que j'ai découvert Pierre Bovet, alors en mal de thèse et penché sur la conception platonicienne de Dieu. C'était un Suisse charmant, quelque peu taciturne, mais d'une honnêteté intellectuelle parfaite, non exempte de lenteur.

J'étais arrivé à Paris au commencement du siècle. L'affaire Dreyfus pesait encore sur nos têtes. De Montpellier à Paris, cette hantise ne nous quittait guère. Dans son journal de l'affaire Dreyfus, Maurice Paléologue<sup>314</sup> pouvait dire, en décembre 1897 : « *Acquittement général... la dernière pelletée de terre jetée sur cette année 1897 aura été une pelletée de boue* ». C'est bien le sentiment que nous avons.

Car c'est à la date du 11 janvier de la nouvelle année que le général Esterhazy, nanti d'un verdict d'acquittement à l'unanimité, avait, en paraissant sur le seuil de la prison, été acclamé par une foule en délire qui hurlait « *Vive Esterhazy... Mort aux Juifs, Vive l'Armée* ». La

<sup>314</sup> Maurice Paléologue, diplomate français (Paris 1859 - Paris 1964). Entré au ministère des Affaires étrangères en 1880, il est connu surtout pour sa déposition dans le procès Dreyfus (1889) et pour son rôle comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg de 1914 à 1917. Parallèlement à sa carrière diplomatique, il écrit des romans et des essais littéraires. Il est élu membre de l'Académie française en 1928.

France d'alors donnait au monde le signal de l'antisémitisme, avant que l'Allemagne hitlérienne fût son apparition sur le plan européen <sup>315</sup>.

C'est donc à l'époque de la révision que j'étais arrivé à Paris. Après l'énigme de 1894, c'étaient les premières clartés. Scheurer Kestner <sup>316</sup>, ancien représentant de l'Alsace à l'Assemblée nationale, avait étudié l'affaire Dreyfus, arrivant ainsi à la conviction absolue de son innocence. Deux hommes aussi opposés que Clemenceau et Cassagnac, réclamaient que le mystère de la [157] condamnation de Dreyfus fût élucidé à tout prix. Ce qui s'est alors passé est dans toutes les mémoires. C'est Mathieu Dreyfus, frère du condamné, qui dénonce Esterhazy, auteur du fameux bordereau. Les révélations pleuvent dans la presse.

La littérature pamphlétaire ne craignait pas de déclarer par exemple que de graves événements ...

[pages manquantes]

J'avais fait des réserves sur les études germaniques en Allemagne, réserves peut-être trop sévères, car les maîtres éminents ne manquaient pas, sur le plan philologique, dans les universités d'Outre-Rhin. Les séminaires assuraient la liaison entre maîtres et étudiants. L'expérience d'Ernest Henri Lévy <sup>317</sup> était là pour en témoigner.

À la Sorbonne, la situation, dans ce domaine, n'était guère brillante. Charles Andler, dont on parlera plus loin, avait été malade et n'avait pas encore paru. Lichtenberger était professeur à Nancy. Quant aux

<sup>315</sup> Manifestement Vermeil se réfère aux nations occidentales et ne porte pas d'attention particulière sur les pays de l'Europe de l'Est où l'antisémitisme était endémique depuis des siècles.

<sup>316</sup> Auguste Scheurer-Kestner (1833-1899), sénateur inamovible de l'Alsace et vice-président du Sénat, apprend en juillet 1897 que l'auteur du bordereau attribué au capitaine Alfred Dreyfus est en réalité le commandant Esterhazy. À compter de ce jour, Scheurer-Kestner demandera la révision du procès de 1894 qui a injustement condamné Dreyfus pour haute trahison. Il a joué un rôle dans le ralliement d'Émile Zola, de Georges Clemenceau et d'Octave Mirbeau à la défense du capitaine Dreyfus. Le 13 novembre 1897, Auguste Scheurer-Kestner est le premier homme politique à révéler que le vrai coupable n'est pas Dreyfus et que son identité est connue. Deux jours plus tard, Mathieu Dreyfus, frère du capitaine Alfred Dreyfus, dénonce publiquement Esterhazy dans une lettre au ministre de la Guerre.

<sup>317</sup> Ernest Henri Lévy, (1867-1940), germaniste à Strasbourg dans l'entre-deux-guerres, auteur de travaux sur les parlers judéo-allemands.

élucubrations de son oncle, elles n'étaient guère du goût des étudiants. En arrivant à la Sorbonne après mon immatriculation, je n'ai vu devant moi qu'un brave professeur alsacien qui « faisait le thème », d'ailleurs fort bien, mais sans toucher à la littérature allemande. Quelques Normaliens, une cinquantaine d'étudiants venus le jeudi de la province, ce n'était guère brillant, au moins pour l'instant. Je travaillai toutefois le thème et me trouvai bien noté par le professeur alsacien.

Quant au concours d'agrégation, la situation n'était guère brillante. Environ une centaine de candidats pour peu de places dans les lycées de province. Je me présentai toutefois et fus classé dix-septième <sup>318</sup>. Ce n'était pas décourageant. Ce qui manquait, c'était le « Maître », le professeur véritable. Il survint en la personne d'Andler <sup>319</sup>. Sur le plan des études, Andler, lui, s'occupait de la version et la traitait avec la compétence qu'on savait. J'eus, après quelques séances du jeudi la bonne fortune de voir mon texte lu par Andler. J'eus l'impression que les Normaliens, Réau, Comert, etc.. jetaient sur moi un œil favorable. C'était encourageant.

Mais les trois grands cours d'Andler sur Henri Heine, Nietzsche et Wagner, furent l'illumination que j'attendais. Ils eurent cours le jeudi, devant un auditoire ravi. C'était la découverte attendue, celle du vrai maître, maître de sa pensée et de sa parole. Ce n'était plus le schéma des études littéraires [158] genre Bossert, la platitude de jadis. Un maître nous annonçait l'Allemagne en son ampleur, présentée sous les auspices de ses grands maîtres : Heine, Nietzsche, Wagner. Voilà ce dont nous avions besoin. Voilà la découverte que nous attendions.

Le jeudi, Andler, selon la coutume reçue, réunissait les étudiants dits « d'agrégation » autour de lui. Il marquait fort bien dans la vieille maison qu'était la Sorbonne. Vêtu de la redingote traditionnelle et coiffé du tube de rigueur, élégant de taille et dégagé d'allure, il se rendait, d'un pas pressé et légèrement balancé, de l'amphithéâtre à la salle de

<sup>318</sup> À l'évidence, Vermeil a échoué de très peu, du fait que les places mises au concours étaient extrêmement limitées. Il devra tenter un nouvel essai qui sera couronné de succès en 1904.

<sup>319</sup> En définitive, Vermeil avait été plutôt déçu de ses séjours en Allemagne qui ne calmèrent pas sa curiosité et sa soif de connaissances concernant le pays voisin. Ce n'est que plus tard, à la Sorbonne, qu'il trouva en Charles Andler (1866-1933) le grand maître qui exerça sur lui et sur toute une génération de germanistes une influence déterminante.

conférences réservée aux étudiants. C'est sous ces auspices que, vers la fin de 1901, fraîchement débarqué à Paris de ma province méridionale, je le rencontrai pour la première fois sur l'austère voie qui nous conduisait, en principe, à l'agrégation d'allemand. La première leçon que je risquai (sur Goethe et Jacob) ne fut pas un succès. Certes, j'y avais travaillé deux ou trois mois durant, mais sans aller au fond du problème, intéressant entre tous. « Ce n'est pas une bonne leçon », me dit Andler. Cette sentence méritée fut la cause d'un profond découragement. Et cependant Andler me dit un peu plus tard : « Je n'ai pas oublié votre leçon. » Il se montrait ainsi, en véritable maître qu'il était, sensible à l'effort que j'avais tout de même fait pour en rassembler toutes les données.

Dans la pension des dames Devouthon, où j'habitais, il y avait deux jeunes Roumaines charmantes, exemptes de toute fausse coquetterie et d'une tenue qu'on pouvait déclarer exemplaire. Leur beauté n'en était que plus attirante. Mais à côté d'elles, une Russe intelligente, très caustique, naturellement marxiste et communiste, ne manquait pas de jeter le dévolu de son esprit éminemment critique sur la France et, en particulier, sur le système de nos études. Elle essayait de me montrer que notre agrégation ne menait pas à grand-chose et que je ferais infiniment mieux de me tourner vers le commerce ou autres activités du même genre. Avait-elle raison ou tort ? Comment le savoir ? De toute manière, ses critiques m'ébranlaient parfois. Fils de négociant, je savais ce qu'était le négoce, les difficultés qu'il comportait, ce qu'il pouvait donner d'énergie à quiconque s'y livrait. Mon père m'avait tâté sur ce point. Il m'avait demandé, lors de ma quatorzième année, si je ne me tournerais pas vers l'École de commerce de Marseille <sup>320</sup>. J'avais nettement refusé. Élève au Lycée de Nîmes, je savais déjà ce que dorénavant je ferais, ce que j'aimais par-dessus toutes choses et toutes activités. C'est pourquoi les sarcasmes de l'étudiante russe ne pouvaient guère avoir prise sur moi. Au reste, j'avais été désagréablement surpris quand elle m'avait fait une sorte de déclaration en vue d'un mariage. Il fallait à tout prix éviter pareil danger. Je n'ai plus jamais revu cette personne sans doute intelligente, mais dangereuse et qui ne pouvait [159] que me détourner de la voie que je suivais. Je ne l'ai donc plus

<sup>320</sup> Joachim destinait manifestement très tôt Edmond, son fils aîné, à poursuivre son entreprise et souhaitait lui donner une formation commerciale dans le cadre de ce qu'on appellerait aujourd'hui un lycée professionnel.

jamais revue et c'est plus tard que j'appris sa mort dans un accident de montagne en Autriche.

C'est, une fois de plus, mon ami Henri Valette qui devait m'orienter dans la voie qui devait m'assurer le vrai bonheur.

Il me dit un jour, à brûle-pourpoint, comme nous descendions ensemble le boulevard de Port-Royal, en me rappelant le sobriquet dont il m'affublait volontiers « Serenus <sup>321</sup>, je connais une jeune fille qui te plaira ». Je le connaissais trop bien, j'avais trop de confiance en lui pour laisser passer ce mot charmant. Il s'agissait de l'une des filles d'André Michel, conservateur des Monuments de la Renaissance au Louvre.

Je ne la connaissais pas encore. J'avais été, si je ne me trompe, présenté à sa mère, Madame André Michel, à un bal qui avait eu lieu rue Tournois. Mais j'étais le plus ignorant de la danse et des danseurs.

Une occasion plus favorable ne tarda pas à se présenter. Un ami de la famille André Michel avait organisé ce qu'on appelait alors dans ce milieu des « galopes ». On entendait par là des excursions hors de Paris qui avaient lieu d'une gare à une autre. Invité avec Henri Valette à l'une de ces excursions qui devait avoir lieu à Robinson. Mon nom ayant été prononcé par l'un des excursionnistes, je me trouvais, sans trop encore savoir pourquoi, en face de la jeune fille qui « devait me plaire ».

La conversation s'engagea aussitôt, avec une méritoire simplicité. Les augures avaient vu clair. C'était l'époque trois fois bénie où les grands romans de Tolstoï, *Anna Karénine* et *Guerre et Paix*, secouaient la bourgeoisie d'Occident tout entière. Nous ne fûmes pas longs, ma compagne improvisée et moi, à engager la conversation sur ce magnifique sujet. Les souvenirs de l'affaire Dreyfus se pressaient dans toutes les mémoires et l'on eût presque dit et pensé que la grandeur du roman de Tolstoï était là comme pour les effacer. Laissés quelque peu seuls devant un large paysage, il nous paraissait facile de nous pencher sur l'épopée napoléonienne et sur les personnages si vivants que Tolstoï avait dressés avec une maestria qui nous paraissait sans exemple.

<sup>321</sup> On peut s'interroger sur le sens de ce sobriquet, car il existe plusieurs Serenus dans l'histoire littéraire, notamment Serenus, ami intime de Sénèque auquel celui-ci adressa une de ses œuvres. Il faudrait alors comprendre en quelque sorte que Valette, se prenant pour Sénèque, aurait un jeune protégé.

De Vogüé avait, pour ainsi dire, sonné la charge et dit, comme il fallait le dire, la grandeur de Tolstoï. Nous étions comme remplis de cette révélation immense qui nous ramenait aux temps napoléoniens.

Mais il apparut bien vite que c'est la musique, celle de Beethoven surtout, qui nous subjuguait et nous rapprochait l'un de l'autre, du premier coup. C'était l'époque bénie dans laquelle Edouard Risler <sup>322</sup>, le merveilleux pianiste, nous révélait le Beethoven des sonates, et surtout celui des grandes sonates de la fin. Il se trouvait que cette révélation nous inspirait, si peu que [160] nous nous connaissions, le même enthousiasme, un enthousiasme de bon aloi et qui devait se renouveler de concert en concert.

Je vois encore le vaste paysage que nous traversions, tout en laissant derrière nous la galope qui se déplaçait moins vite. Chose curieuse, je n'avais pas dit à ma compagne que je préparais l'agrégation d'allemand. N'étais-je pas plein moi-même de musique allemande depuis mon séjour à Munich, plein aussi de cette littérature grandiose du *Sturm und Drang*, dont Charles Andler nous révélait l'éclat et l'immense profondeur. Aussi m'empressai-je de révéler à ma compagne les conférences de mon maître à la Sorbonne. C'était un lien de plus !

Souvenirs merveilleux, incomparables, ceux dont on recueille tout le long de son existence la saveur ! La date du 16 mars 1901, comment l'eussions-nous oubliée ?

Quand la galope se dispersa, elle laissait en nous une impression dans laquelle la surprise se mêlait à un sentiment de certitude acquise. Ce que de bons amis me dirent ensuite, en franchissant avec moi la porte de l'hospitalière maison, ne pouvait que le renforcer.

Les conséquences de cette première rencontre ne se sont pas fait longtemps attendre. Les rencontres, dans les rues qui se trouvaient voisines, (rue de l'Arbalète, rue Claude Bernard) ont rapidement porté leurs fruits.

Mes parents se trouvant, dans le Midi, très loin de moi ne pouvaient guère me guider ou me conseiller. J'étais seul dans la capitale, au moment des démarches à faire. Je commençai par ma future belle-mère, Madame André Michel. Je n'oublierai jamais l'émotion qui m'étreignit

<sup>322</sup> Voir note 125.

quand je sonnai à la porte et franchis le palier où trônait la concierge. L'accueil fut des plus simples et, par là même, des plus encourageants. Naturellement, ma future belle-mère, femme prudente et simple, ne s'engagea en rien. Elle me renvoya, comme de juste, à son mari. Je rencontrai ce dernier dans la rue Gay-Lussac. Je sentis, dans son regard, une bonté, un intérêt qui ne purent me tromper. Il me pria d'aller le voir dans son bureau du Louvre, dans ce bureau où le regard se perdait par-dessus les Tuileries, jusqu'à l'Arc de Triomphe de l'Étoile. Pendant une bonne heure, je me promenai dans le Salon Carré, ne regardant tant de chefs-d'œuvre que d'un air distrait et pensant à la rencontre avec l'émotion la plus vive. Disons que je me traînai d'une toile à l'autre. Quand j'entrai dans le cabinet de travail, c'est un regard de bienveillance que, là encore, je recueillis tout de suite. Ce regard si accueillant, si sérieux qui m'avait déjà frappé dans la rue. Mon futur beau-père insista, comme de juste, sur l'agrégation. On ne se marierait pas sans l'agrégation. Ce difficile concours n'assurait-il pas au professeur qui parvenait à le passer un avenir sortable ? <sup>323</sup>

[161]

Je savais désormais à quoi m'en tenir. Il ne s'agissait plus de discuter le système des études françaises avec des Russes qui le remaniaient facilement et selon leurs idées propres, en avance sur les nôtres.

Dans les années qui ont suivi, j'ai subi, comme tant d'autres, les rigueurs de l'agrégation. J'ai déjà dit qu'au premier concours j'étais classé au dix-septième rang et que c'était là une promesse pour l'avenir.

J'aurais dû, l'année suivante, gagner la partie. Le nom de Nietzsche figurait au programme. L'étude de ce singulier philosophe m'avait, depuis le cours de Charles Andler, profondément secoué. J'étais épris de ce penseur qui s'était fait une interprétation religieuse de la culture. Si bien qu'à cette deuxième tentative, j'étais premier en dissertation.

[pages manquantes]

<sup>323</sup> Après trois années à la Sorbonne, Edmond Vermeil termina ses études avec l'agrégation d'allemand en 1904. Son bonheur familial était aussi lié à cette promotion, puisque son futur beau-père, André Michel, historien de l'art et conservateur du Louvre en avait fait la condition au mariage, qui eut lieu la même année.

J'ai rejoint ma fiancée au bord de la mer, où ses parents passaient les vacances. Vacances heureuses s'il en fut. Les deux Massigli : Jacques et René étaient là ! <sup>324</sup> On s'amusait ferme, en apprenant quelques éléments d'anglais, grâce à ma fiancée et à sa sœur Marthe. Les deux familles, André Michel et Massigli, réunies.

J'avais été sixième au concours d'agrégation. J'aurais voulu exciper un chiffre plus brillant. Mais à une époque où les concours ne prenaient leur importance que par l'attestation extérieure des chiffres, il fallait réagir. Sans doute, les Massigli, anciens élèves des lycées de Paris, me regardaient-ils de haut, du haut de leurs succès scolaires. J'étais trop heureux, à cette époque, pour donner place à certaines petitesesses sur lesquelles il ne convient pas de s'appesantir.

*Ici s'arrête le manuscrit laissé par Edmond Vermeil. Pour le compléter, voici quelques faits marquants de son existence ultérieure, puisés dans les souvenirs de son fils Guy Vermeil, seul survivant aujourd'hui (1999) des quatre enfants d'Edmond et de Madeleine Vermeil :*

Ce couple resta lié par un amour réciproque jusqu'à la mort d'Edmond en 1964, résistant aux épreuves de l'existence, dont la plus cruelle fut la mort de leur fils aîné, Max, à l'âge de seize ans.

Peu de temps après leur mariage, mon père fut nommé lecteur à l'université de Göttingen ; ils y passèrent deux ou trois ans au cours desquels ma mère apprit l'allemand qu'elle parlait et lisait couramment. Elle était très douée intellectuellement et je l'ai souvent entendue reprocher à ses parents de ne lui avoir fait faire que des études très élémentaires dans un cours privé de basse qualité.

[162]

Ils durent revenir en France très peu de temps avant le début de la guerre de 14-18. Mon père avait été nommé professeur à l'École alsacienne ; il avait gardé un mauvais souvenir de cet enseignement

<sup>324</sup> Les Massigli étaient des cousins de son épouse Madeleine.

donné à des lycéens qui n'avaient certainement pas cette avidité de culture qu'on trouve dans ses souvenirs <sup>325</sup>.

Il fut mobilisé, bien entendu, et se retrouva capitaine, commandant une compagnie de mitrailleuses. Il ne nous parlait presque jamais de ses souvenirs de guerre, mais on sentait à quel point il en avait été bouleversé. En 1917 (date approximative), il fut appelé au Grand Quartier Général où il termina la guerre <sup>326</sup>.

<sup>325</sup> Le couple rentra à Paris en 1907 pour des raisons financières, car Madeleine attendait un deuxième enfant. En octobre 1907, Edmond Vermeil reçut un poste de professeur d'allemand à l'*École Alsacienne* de Paris, institution privée qui avait un grand renom, réservée à l'origine, dès 1874, aux enfants de familles protestantes alsaciennes exilées et était ouverte à des méthodes pédagogiques innovantes, à l'aide desquelles l'enfant était encouragé à une collaboration active sans être mis sous pression. On y accordait une importance particulière à l'enseignement de l'allemand. Les cinq années d'enseignement ne furent pas une tâche satisfaisante pour Vermeil, qui ne reçut pas des qualifications favorables de la part de l'inspection, en raison apparemment de sa difficulté d'adapter son enseignement à un niveau secondaire.

<sup>326</sup> Edmond Vermeil fut mobilisé le 3 août 1914 avec le grade de lieutenant. Il fut, dès 1915, capitaine d'une compagnie de mitrailleurs et reçut la même année la Croix de guerre à l'ordre de la Division. D'après sa correspondance, il prenait très au sérieux l'accomplissement de son devoir de soldat et subordonnait son intérêt personnel au service de la patrie. Charles Andler lui avait proposé de se porter candidat pour une place à la Maison de la Presse. Comme celle-ci était connue pour être un refuge d'embusqués, Vermeil se décida à rester à son poste : « Mon point de vue est celui-ci : en temps de guerre tout mobilisé qui dispose de forces physiques normales doit être utilisé par l'autorité civile et militaire suivant sa compétence et ses aptitudes. C'est aux autorités à mettre « *the right man in the right place* ». En d'autres termes, ce n'est pas à moi à décider à demander qu'on me rappelle. [...] Qu'on me rappelle par ordre si on a besoin de moi. Que ceux qui s'intéressent à moi et trouvent que ma place est ailleurs provoquent des ordres, sans me demander mon avis. En ce qui me concerne, je ne puis pas me dérober au grand devoir, qui est d'aider mes hommes à tenir jusqu'au bout. » (Lettre d'Edmond Vermeil à René Massigli du 29 juin 1917, citée par Katja Marmetschke). En septembre 1917, il obtint sa mutation au Grand Quartier Général, où il fut employé comme officier de renseignements au Deuxième Bureau, où se trouvaient en majorité des universitaires mobilisés dont les connaissances des langues étaient utiles à la traduction de la poste de campagne interceptée et aux interrogatoires de prisonniers de guerre. (Katja MARMETSCHKE, *Feindbeobachtung und Verständigung, Der Germanist Edmond Vermeil*

Dès la fin de la guerre, il fut nommé dans un lycée de Strasbourg et, très peu de temps après, nommé maître de conférences à l'université ; il y fit ses premiers cours encore revêtu de son uniforme bleu horizon <sup>327</sup>. Nous restâmes à Strasbourg de 1919 à 1934 (pour moi de 18 mois à 17 ans). Je crois que ce [163] fut la période la plus heureuse de la carrière professionnelle de mon père. Le nombre raisonnable d'étudiants lui permettait de les connaître tous et d'établir avec eux des contacts dont l'absence lui avait été si pénible au cours de ses études. Ma mère contribuait activement à l'entretien de ces relations, recevant étudiantes et étudiants et les aidant autant qu'elle le pouvait.

Il fut élu à la Sorbonne en 1934 <sup>328</sup>.

Pendant cette période entre deux guerres, mon père fut amené à prendre position sur les difficiles problèmes des relations franco-allemandes. Il avait dénoncé, au lendemain de la guerre, l'excessive lourdeur des dédommagements imposés à l'Allemagne et reproché aux gouvernements des pays vainqueurs de ne pas avoir mieux soutenu la

(1878-1964) in *den deutsch-französischen Beziehungen*, Böhlau Verlag Köln, Weimar, Wien, 2008, p. 150-151).

<sup>327</sup> Dès la fin de son activité au Grand Quartier Général, Edmond Vermeil avait travaillé peu de temps comme professeur dans un lycée de Lorraine avant qu'il ne soit appelé le 1<sup>er</sup> avril 1919, à l'âge de 41 ans, comme chargé de cours à l'Université de Strasbourg. Du 1<sup>er</sup> novembre 1920 jusqu'au 31 octobre 1934, il y fut professeur titulaire d'histoire de la civilisation allemande.

<sup>328</sup> Le 1<sup>er</sup> novembre 1934, Edmond Vermeil fut nommé à la chaire de germanistique de la Sorbonne où, dès 1930, il avait donné régulièrement des conférences comme maître de conférences à l'Institut d'Études Germaniques. Cette élection n'avait pas eu lieu sans peine puisqu'il avait déjà essuyé un échec en 1926 au profit d'Ernest Tonnelat comme successeur de Charles Andler, nommé au Collège de France. Quand la succession de Charles Andler au Collège de France fut ouverte, suite à son décès le 1<sup>er</sup> avril 1933, Vermeil se heurta à des oppositions farouches et se trouva de nouveau en concurrence avec Tonnelat qui lui fut de nouveau préféré : à l'analyse politique de l'Allemagne contemporaine on avait fait le choix de la compétence en sciences linguistiques et littéraires. Finalement élu à la Sorbonne à la chaire occupée jusque là par Tonnelat, Vermeil avait donc réussi son passage de la « salle d'attente » de Strasbourg à Paris, mais tout de même avec la déception d'avoir seulement atteint la Sorbonne, comme professeur titulaire de littérature et civilisation allemandes, au lieu du Collège de France espéré.

République de Weimar (sur laquelle il publia un livre <sup>329</sup>). Beaucoup de ses compatriotes lui en voulurent de cette prise de position. Quand Hitler prit le pouvoir, mon père se montra résolument hostile et dénonça, dans deux livres et de nombreux articles, la barbarie de ce régime et de ses doctrines <sup>330</sup>. À cette époque, beaucoup de Français étaient écartelés entre la peur du nazisme et celle du communisme. On sait qu'il y en eut beaucoup, notamment parmi ceux qui avaient critiqué ses prises de position au lendemain de la guerre, pour choisir Hitler et trahir leur pays après la défaite de 1940.

Dès le lendemain de l'entrée des troupes allemandes à Paris, la Gestapo était dans l'appartement de mes parents et s'emparait de tous les documents qui l'intéressaient. Mon père avait été appelé par Giraudoux au Ministère de l'Information et ma mère et lui avaient quitté Paris avec le gouvernement.

Nommé professeur à Montpellier, il y resta, je crois, deux ans jusqu'à sa destitution par le gouvernement de Vichy. Ma mère et lui se cachèrent dans un [164] petit village du Tarn qu'ils quittèrent pour Lyon d'où mon père fut emmené en avion clandestin, en été 1943, pour rejoindre le Général de Gaulle à Londres <sup>331</sup>.

<sup>329</sup> Edmond VERMEIL, *La Constitution de Weimar et le principe de la démocratie allemande, essai d'histoire et de psychologie politiques*, Strasbourg/Paris, Istra, 1923.

<sup>330</sup> Il s'agit des deux œuvres majeures d'Edmond VERMEIL : *Doctrinaires de la Révolution allemande (1918-1938)*, F. Sorlot, Paris, 1938 et *L'Allemagne. Essai d'explication*, Gallimard, Paris, 1940, rééd. 1945.

<sup>331</sup> Guy Vermeil affirme en note qu'il n'a eu de ces événements que des récits *a posteriori*, étant à l'époque prisonnier de guerre. La prise de pouvoir par les nationaux-socialistes, que Vermeil put observer de près au cours d'un assez long séjour en Allemagne début 1933 et l'évolution dangereuse de la situation politique d'Outre-Rhin avaient conduit à une recrudescence de ses activités extrauniversitaires et publicistes. Avertisseur, dès la première heure et sans relâche, des dangers du national-socialisme, il appartenait au *Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes*, soutenait des émigrants allemands à Paris, tenait des conférences auprès de *l'Association protectrice des écrivains allemands* et créa même sa propre revue de lutte contre l'Allemagne de Hitler, jusqu'à ce que, poursuivi par la Gestapo, il dut fuir à Londres en 1943, où il se rallia au mouvement de Résistance de de Gaulle. Après la Seconde Guerre mondiale, il reprit son activité professorale à Paris et influença de manière

Il mourut à Paris à quatre-vingt-cinq ans, laissant quelques éléments d'un livre sur Nietzsche qu'il n'avait pas pu terminer et auquel je crois qu'il avait pensé presque depuis le début de ses études universitaires.

Il avait gardé toute sa vie un amour profond pour son village de Congénies. Ma mère et lui saisissaient toutes les occasions possibles de venir y séjourner quelques jours. Beaucoup de nos petites vacances scolaires se sont passées à Congénies et j'ai gardé le meilleur souvenir des jeux avec mes cousins, des heures passées à regarder travailler le tonnelier Scipion <sup>332</sup>, de la participation aux vendanges, des visites à la ferme d'Aujargues <sup>333</sup> avec mon oncle Charles.

Mon père dessinait admirablement et, dans ces temps où la photographie était réservée aux professionnels, il emmenait dans tous ses déplacements un crayon et un carnet à dessin. Avec une rapidité prodigieuse et une justesse de proportions impeccable, sans jamais user d'une gomme, il faisait des croquis de tout ce qui retenait son attention. Il était aussi bon aquarelliste et mon cousin Jacques, qui occupe aujourd'hui la grande maison familiale des Vermeil, a certainement quelques-unes de ses aquarelles du vieux Congénies ou de la garrigue.

*Ce texte inédit d'Edmond Vermeil a été transcrit et annoté par Jean-Marc Roger et Jacques Meine à partir de la transcription du manuscrit original par Guy Vermeil, fils d'Edmond. Nous remercions les descendants d'Edmond Vermeil d'avoir bien voulu nous accorder l'autorisation de la présente publication.*

décisive, en tant que conseiller scientifique, la politique culturelle dans la zone d'occupation française.

<sup>332</sup> Il s'agit de Scipion Salager, le grand-père de Jean François, cartophile averti et spécialiste réputé de la taumachie, habitant la maison de Scipion, à Congénies.

<sup>333</sup> Joachim avait acquis cette propriété agricole de l'une des amies de sa cousine, et c'est Charles qui en hérita, mais il semble qu'il l'exploita en association avec son frère Georges.

[165]



Le lycée de Nîmes (aujourd'hui Lycée Daudet).  
(Couverture d'une brochure distribuée aux élèves en 1912 -  
Collection Loïc Vannson).



Le lycée de Nîmes - La cour d'honneur,  
telle que l'a connue Edmond Vermeil lycéen.  
(Photo extraite d'une brochure distribuée aux élèves en 1912  
- Collection Loïc Vannson).

[166]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**

**PREMIÈRE PARTIE**

**10**

---

**SYNTHÈSE DE  
LA PREMIÈRE PARTIE  
EDMOND VERMEIL :  
UN « ÉTRANGER DANS LA CITÉ »**

**par Robert Chamboredon**

[Retour à la table des matières](#)

L'expression de François Quesnay, employée pour désigner les négociants au siècle des Lumières s'applique à merveille au fils de Joachim Vermeil, issu d'une famille protestante vaunageole qui s'employa dans le commerce du vin.

Éminent germaniste, universitaire, Edmond Vermeil compta parmi les étudiants qu'il forma, à Strasbourg d'abord, puis à la Sorbonne, Alfred Grosser, Robert Minder et Joseph Rovin dont les travaux sur l'Allemagne font autorité.

Homme d'action, il fut mobilisé en 1914 et blessé ; bon connaisseur de l'Allemagne, après avoir vainement tenté d'alerter les autorités françaises sur le danger que représentait le national-socialisme, il rejoignit Londres lors du Second Conflit mondial, avant d'œuvrer au rapprochement franco-allemand qui s'opéra dans le contexte de la construction européenne sur fond de Guerre froide, à compter de la fin des années 1940.

Penseur fécond et homme de plume, il fut aussi un amateur éclairé en musique et en peinture, une orientation que son attachement pour la culture allemande ne pouvait que conforter.

Or, il est permis de s'interroger sur l'oubli dans lequel est tombé ce grand intellectuel qui contribua à faire connaître la civilisation et la culture germaniques<sup>334</sup>, et fut un artisan de l'Europe au travers du prisme des relations franco-allemandes, comme l'ont été, sur des registres différents, Aristide Briand, Jean Monnet, Robert Schuman ou François Seydoux.

Qui était donc Edmond Vermeil ? Quel souvenir a-t-il laissé dans le cercle familial de ses descendants ? Quels furent ceux - instituteur, pasteur... - qui, en dehors du cercle familial, éveillèrent l'enfant, né sur les bords du lac Léman et dont l'enfance eut pour théâtre Saint-Gervasy, alors que la République, troisième du nom, instituait les libertés ouvrant la voie à un approfondissement de la démocratie ? Une démocratie que la République de Weimar, au lendemain du Premier Conflit mondial, expérimenta pour le meilleur et pour le pire.

\*

Mesurer ce que fut l'apport du milieu familial, des maîtres spirituels, des expériences vécues dans la jeunesse puis à l'âge adulte, dans la formation de la personnalité d'Edmond Vermeil n'est pas œuvre aisée. L'homme réservé, [167] désintéressé, modeste qui a été présenté, fut aussi un travailleur acharné et, à maints égards, un être passionné. Le milieu du négoce, dans lequel il naquit, incita à la prudence, ne serait-ce que pour ne pas entamer la confiance dont l'homme d'affaires jouit, et à garder la tête froide. L'éthique du travail, dont Herbert Lüthy crédita le calvinisme<sup>335</sup>, accompagna l'universitaire sa vie durant, et la présence, dans sa patrie vaunageole, de courants divers et variés du protestantisme, a pu éveiller l'intérêt accordé aux idées et le goût pour la controverse. Et ce, sous l'égide des républicains de gouvernement qui

<sup>334</sup> Sur la distinction entre ces deux concepts, de part et d'autre du Rhin, nous renvoyons à Norbert ELIAS, *La civilisation des mœurs*, Paris, Agora Pocket, 1976, p. 11-73.

<sup>335</sup> Herbert LÜTHY, *La Banque protestante en France de la Révocation de l'Édit de Nantes à la Révolution*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1959/1960, 2 vol.

parvinrent, non sans difficultés, à implanter durablement un régime alliant libéralisme et démocratie.

La foi dans le progrès, héritée des Lumières, rallia la paysannerie et les classes moyennes<sup>336</sup> qui permirent l'échec du boulangisme, alors qu'était célébré, avec la « fée électricité » qui éclaira la tour Eiffel, le centenaire de la Révolution française. Edmond Vermeil, venu au monde l'année de la parution du *Tour de France par deux enfants*, avait alors onze ans. L'espoir dans un avenir meilleur accompagna ses années de jeunesse, alors que le phylloxéra ravageait le vignoble, que les adversaires de la « Gueuse » n'en finissaient pas de fourbir leurs armes, et que planait sur la patrie mutilée l'ombre de deux guerres : celle face à la Prusse et celle, civile, liée à la Commune de Paris. Question nationale et question sociale allaient, au fil des ans, interférer de plus en plus. Un phénomène auquel l'Allemagne se trouva confrontée dans l'Entre-deux-guerres, et dont l'éminent germaniste fut le témoin et l'analyste, recherchant dans le passé les facteurs ayant frayé la voie au national-socialisme.

Transcender les nationalismes fauteurs de guerre donna corps à l'idée européenne, laquelle connut, au lendemain du Premier Conflit mondial, un essor prometteur avec le mouvement *Panuropa* de Coudenhove-Kalergi, *L'Europe Nouvelle* de Louise Weiss et le projet de Fédération européenne défendu par Aristide Briand devant la Société des Nations. Loin de la rhétorique de ce dernier, qu'il jugeait trop idéaliste, Jacques Seydoux, qui avait été secrétaire d'ambassade à Berlin, invitait à la prudence. On peut admirer la culture allemande, et fredonner, peu avant de mourir, l'air de la mort d'Isolde, sans pour autant céder à l'angélisme. François Seydoux, son fils, envoyé en mission outre-Rhin pour étudier l'évolution de la résistance que l'Église luthérienne opposait au nazisme, devait y retourner une fois le Second Conflit mondial terminé. Laissons-lui la parole : « J'avais hâte de partir pour Berlin. Un autre poste, non moins captivant, m'était proposé. Mais l'Allemagne m'obsédait. La connaissais-je enfin ? M'échapperait-elle [168] toujours ? »<sup>337</sup> Des propos qu'Edmond Vermeil aurait

<sup>336</sup> Sur cette question, se reporter à : Roger THABAULT, *Mazières-en-Gâtine Mon village, ses hommes, ses routes, son école 1848-1914 L'ascension d'un peuple*, Paris, Fondation nationale des sciences politiques, 1982.

<sup>337</sup> François SEYDOUX, *Mémoires d'outre-Rhin*, Paris, Grasset, 1975, p. 92.

certainement pu faire siens, lui qui scruta l'histoire des Allemagnes et chercha, aux côtés de bien d'autres, les raisons de la *Hassliebe* - la haine amoureuse - présente de part et d'autre du Rhin. Rendons la parole à celui qui fut le premier ambassadeur de la France à Bonn au temps du général de Gaulle :

Si terrible sous les armes, si glorieuse dans sa contribution au patrimoine de la pensée philosophique, de la beauté musicale, littéraire, perpétuellement hésitante entre l'Ouest et l'Est, attirée par l'Occident, séduite par l'Orient, aussi tourmentée dans la succession des siècles qu'imprécise dans ses limites géographiques, maîtresse à différentes reprises du continent et s'effondrant sous le poids de ses ambitions <sup>338</sup>.

Pareil portrait, de haute tenue, souligne la difficulté qu'ont pu rencontrer celles et ceux qui cherchèrent à rendre compte de la destinée de l'Allemagne, en réfléchissant sur un hypothétique *Sonderweg*. Edmond Vermeil fut de ceux-là. Aussi, on pourrait s'étonner de le voir si peu cité dans les ouvrages traitant de la question allemande <sup>339</sup>. Mais Roland Barthes n'a-t-il pas enseigné que la « structure absente » était ce qui importait le plus ?

Robert Chamboredon

<sup>338</sup> *Ibid.*, p. 214.

<sup>339</sup> On cherche en vain la moindre référence à ses travaux dans les ouvrages de François Seydoux. Son décès, en 1964, retint peu l'attention, comparativement à celui de Maurice Thorez, survenu la même année, ou au transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon, avec le grand morceau de rhétorique d'André Malraux.

[169]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**  
*Du Languedocien à l'Européen*

# Deuxième partie

UN ARTISAN  
DU DIALOGUE  
FRANCO-ALLEMAND

[Retour à la table des matières](#)

[170]

[171]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**

**DEUXIÈME PARTIE**

**1**

---

**LE CHEMINEMENT  
D'EDMOND VERMEIL  
VERS LA GERMANISTIQUE  
FRANÇAISE**

**par Jacques Meine**

[Retour à la table des matières](#)

À l'opposé des germanistes français de son temps, rien dans la biographie d'Edmond Vermeil ne prédestinait le jeune Languedocien à s'intéresser à l'Allemagne. En effet, les plus illustres d'entre eux, Lucien Herr, Charles Andler, Henri Lichtenberger, étaient nés en Alsace et avaient été élevés bilingues <sup>340</sup>. Vermeil, nous l'avons vu, avait passé son enfance et sa jeunesse dans un environnement rural peu propice à une carrière universitaire, tant sur le plan des mentalités que celui de l'équipement scolaire. Trois rencontres déterminèrent son parcours vers les Études germaniques, comme on les appelait alors : le pasteur Farel, Julien Rouge et Charles Andler.

**Pierre Farel**, le pasteur de l'Église réformée qui avait passé par l'université de Tübingen, « la piétiste », non seulement avait communiqué à son pupille sa passion de l'Allemagne, mais des années

<sup>340</sup> Lucien Herr, 1864 (Altkirch) - 1926 ; Charles Andler, 1866 (Strasbourg) - 1933 ; Henri Lichtenberger, 1864 (Mulhouse) - 1941.

plus tard lui inspirera le sujet de sa thèse <sup>341</sup>. Cette perception de la dimension religieuse de l'âme allemande, notamment la confrontation entre luthéranisme et calvinisme, restera, à tort ou à raison, une composante essentielle de la réflexion de Vermeil.

**Julien Rouge** <sup>342</sup> occupa son premier poste d'enseignant après son agrégation d'allemand au lycée de Nîmes. Leurs racines communes en Pays de Vaud, leur intérêt partagé pour les questions religieuses et philosophiques furent à l'origine d'une étroite relation entre le professeur et l'élève, communiquant à Edmond le désir d'étudier la langue et la littérature allemandes, et surtout, d'envisager une carrière universitaire. Rouge restera, tout au long de sa propre carrière de germaniste, son « guide et inspirateur », le conseillant pour les choix de son parcours.

À Montpellier, la chaire d'allemand dispensait un enseignement totalement désuet. Vermeil en garda le souvenir de « quelque chose de lamentable, de fastidieux et d'inutile. Le temps de la réforme de l'enseignement des langues vivantes n'était pas encore venu. Elles étaient sacrifiées ». Quoi qu'il en soit, il obtient en 1898 une licence es lettres, mention allemand, qui lui ouvrira les portes de nouvelles universités en Allemagne en vue de l'agrégation. Cette réforme de l'enseignement, il l'appellera de ses vœux, en adhérant vingt ans plus tard aux *Compagnons de l'Université Nouvelle*, un groupe de jeunes intellectuels, et en publiant avec eux un manifeste.

[172]

Les deux séjours en Allemagne, organisés sur les conseils de Julien Rouge, l'un de six mois à Fribourg-en-Brisgau, l'autre de neuf mois à Munich, permettront à l'étudiant de totalement s'immerger dans la culture allemande. En dépit d'un enseignement universitaire plutôt décevant, ils enrichiront sa connaissance de sa discipline d'élection et le regard qu'il va porter sur cette Allemagne du Sud-Ouest, restée fidèle à Rome, en opposition avec le Nord-Est, prussien et luthérien, qu'il

<sup>341</sup> Edmond VERMEIL, *Jean Adam Möhler et l'école catholique de Tubingue (1815-1840), étude sur la théologie romantique en Wurtemberg et les origines germaniques du modernisme*, thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, Paris, A. Colin, 1913.

<sup>342</sup> Isaac Julien Rouge (né à Lausanne en 1866, mort à Paris en 1952) enseigna comme professeur d'allemand au Lycée de Nîmes de 1892 à 1897.

découvrira plus tard. Cette perception de la fracture entre les deux Allemagnes séparées par la frontière de l'Elbe sera récurrente dans toute l'œuvre de Vermeil.

À la Sorbonne, c'est en **Charles Andler**<sup>343</sup> que le jeune homme trouva le grand maître qui exercera sur lui comme sur toute une génération de germanistes une influence déterminante. Dans une biographie qu'il lui consacra en 1935, Vermeil, devenu lui-même professeur dans l'illustre maison, évoque le souvenir de leur première rencontre :

Charles Andler n'avait que trente-six ans quand, vers la fin de 1902, je devins l'un de ses étudiants. Il enseignait alors à la Sorbonne les choses d'Allemagne avec cet éclat particulier qui tient à une intelligence pleinement sûre de ses moyens et avec cet élan unique que donne la jeunesse. J'avais derrière moi les exquis et féconds souvenirs dans une école primaire de campagne, soit des professeurs de marque dans un lycée de province. Mais dans les facultés de France ou de l'Allemagne, je n'avais malheureusement rencontré que de médiocrité ou négligence. Aussi la révélation fut-elle soudaine et totale.<sup>344</sup>

Charles Andler était alors chargé de cours à la faculté des lettres de l'université de Paris, où il prit en 1908 la succession d'Ernest Lichtenberger (1847-1913) à la chaire de langue et littérature allemandes. Il y dispensait un enseignement résolument novateur des Études germaniques. Rompant le cadre traditionnel de la philologie, il visait une ouverture pluridisciplinaire, une véritable « science de l'Allemagne », se livrant à une analyse politique, lucide et critique, de la société. Des points forts de son enseignement étaient voués à Heine,

<sup>343</sup> Charles Andler (1866-1933) est considéré comme le fondateur de la germanistique française moderne. Agrégé en 1889, il fut dès 1893 maître de conférences à l'École normale supérieure, où il dirigea la section d'allemand, rattachée dès 1904 à la Sorbonne. Il fut appelé en 1926 au Collège de France, où il occupa la chaire de *Langues et littératures d'origine germanique* jusqu'à sa mort en 1933.

<sup>344</sup> Edmond VERMEIL, « Charles Andler », *Bulletin de l'Union pour la vérité*, 43 (octobre-novembre 1935), n° 1-2, p. 31.

Nietzsche et Wagner, thèmes auxquels Vermeil lui-même consacra plus tard plusieurs publications.

Après trois années à la Sorbonne, Edmond Vermeil termina ses études avec l'agrégation d'allemand en 1904. Sa carrière proprement dite comme professeur d'université et auteur commença seulement après la Première Guerre mondiale quand, en 1919, à l'âge de 41 ans, il entra dans sa première [173] place à l'université de Strasbourg. La guerre avait en effet bouleversé ses plans. Après une activité de lecteur à l'université de Göttingen durant trois ans, il avait été de 1907 à 1914 professeur d'allemand à l'*École alsacienne* de Paris, sans que se réalisent ses ambitions d'obtenir le poste de maître de conférences que lui permettait d'espérer sa brillante promotion en 1913.

Les années de guerre ne furent pas perdues pour autant, puisque les longues pauses dans les tranchées lui permirent d'approfondir la pensée de Troeltsch, le théologien et philosophe allemand, dont nous savons l'influence qu'elle exerça sur Vermeil. Sa réflexion se résume bien dans ces lignes extraites de sa monographie *La pensée religieuse de Troeltsch*, publiée en 1921 et rééditée en 1990 <sup>345</sup> :

La synthèse de Troeltsch a pour nous de l'importance [...]. Elle nous donne un tableau d'ensemble de l'Allemagne religieuse actuelle. Par sa critique du luthéranisme et par la comparaison qu'il a établie entre la confession luthérienne et le protestantisme issu de la Réforme genevoise, Troeltsch a renouvelé l'histoire du christianisme moderne et il est sans doute le premier Allemand qui ait vu l'immense portée du problème, pour son propre pays en particulier.

Après la victoire française sur l'Allemagne, c'est à Charles Andler, lui-même natif d'Alsace, à la tête d'une mission temporaire, que fut confiée la réorganisation de l'université de Strasbourg et sa réouverture. La faculté des Études germaniques fut confiée à un groupe de jeunes germanistes hautement qualifiés qui devait constituer un véritable pendant à la germanistique universitaire de la Sorbonne. Edmond

<sup>345</sup> Edmond VERMEIL, *La pensée religieuse de Troeltsch*, Strasbourg/Paris, Istra, 1922, rééd. 1990 aux éditions Labor et Fides, Genève, avec une introduction de Hartmut Ruddies.

Vermeil en fit partie. Appelé le 1<sup>er</sup> avril 1919 comme maître de conférences, et chargé du domaine de la *Civilisation allemande*, il fut du 1<sup>er</sup> novembre 1920 jusqu'au 31 octobre 1934, professeur titulaire d'*Histoire de la civilisation allemande*.

L'événement le plus important qui a mis son empreinte sur sa vision de l'Allemagne fut sans conteste l'expérience de la Première Guerre mondiale et, très étroitement lié, l'historique du développement de la germanistique française. Plus que tout autre germaniste de sa génération, il s'est identifié aux objectifs scientifique et politique que s'était fixés la nouvelle discipline, c'est-à-dire une perception globale et interdisciplinaire du pays voisin, en même temps qu'une mission patriotique d'observation de l'ennemi. Dans son livre *La constitution de Weimar et le principe de la démocratie allemande*<sup>346</sup> et ses conclusions sur la psychologie politique du voisin d'outre-Rhin, Vermeil s'était donné pour buts d'« expliquer » l'Allemagne à l'opinion française, et de fournir une base de réflexion aux décideurs politiques. Comme professeur nouvellement nommé à Strasbourg, il s'acquitta de cette double tâche grâce à son engagement extra-universitaire au *Centre d'Études Germaniques* [174] et au *Comité Alsacien d'Études et d'Informations*. Les deux institutions correspondaient à sa conception d'une germanistique « science du présent ». Ainsi, le *Centre d'Études Germaniques*<sup>347</sup> créé à Mayence en 1921 et d'où Vermeil édita son *Bulletin de la Presse allemande*, n'était-il pas, plutôt qu'un pont, une sentinelle sur le Rhin, se heurtant à une vive opposition allemande ?

Peut-on alors parler d'une germanistique spécifiquement française, cultivant une unité de doctrine ? Certainement pas à l'époque qui nous

<sup>346</sup> Edmond VERMEIL, *La constitution de Weimar et le principe de la démocratie allemande, essai d'histoire et de psychologie politiques*, Strasbourg/Paris, Istra, 1923.

<sup>347</sup> Le CEG fut créé à Mayence en 1921 par le *Haut-Commissariat français pour la Rhénanie occupée*, en collaboration étroite avec la Faculté des Études germaniques de l'université de Strasbourg. Établissement de formation, qui était ouvert aux fonctionnaires de l'administration d'occupation, aux officiers stationnés sur le Rhin et aux étudiants d'universités françaises, le CEG ne s'adressait qu'à des ressortissants français. Il fut transféré à Strasbourg en 1930.

occupe. À partir de l'ère de Locarno <sup>348</sup>, les germanistes français sont divisés en deux clans, ceux de la Sorbonne, tels Lichtenberger <sup>349</sup>, qui, tout en étant opposés au fascisme, n'en continuent pas moins à prôner la conciliation envers et contre tout, et les Strasbourgeois, qui restent sur leur ligne d'une « germanistique de la vigilance », voire de la « méfiance ».

Grâce à l'appui de la *Dotation Carnegie pour la Paix Internationale*, Vermeil bénéficia, entre 1927 et 1931, d'une chaire double à Paris et Berlin, s'activant à établir les bases du rapprochement <sup>350</sup>. Mais, en 1930, il réalisera vite que les importants gains de voix des nationaux-socialistes sonnaient le glas de la démocratie républicaine en Allemagne, et il se livrera, lors de la cérémonie d'inauguration des locaux de *l'Institut d'Études Germaniques*<sup>351</sup> à Paris, à une analyse sévère de ce scrutin. Et, déjà au cours de l'hiver 1931/32, il était clair pour Vermeil qu'« avec cette Allemagne-là, nous ne construirons jamais l'Europe de demain » <sup>352</sup>. Et c'est en temps réel que ses voyages à travers l'Allemagne de janvier à avril 1933, financés par une bourse de la *Fondation Rockefeller* à vocation de recherche sociale, lui révèlent la dangerosité du système qui se met en place. Vermeil vit donc sur le terrain la *Machtergreifung*, alors que s'installe la dynamique de la *Gleichschaltung*, la mise au pas. Il est désormais un opposant irréductible au nazisme dans ses [175] nombreux ouvrages, notamment

<sup>348</sup> Dès 1925, le traité de Locarno avait déclenché une véritable euphorie européenne, ouvrant la voie à une « germanistique de la confiance ».

<sup>349</sup> Henri Lichtenberger (1864-1941) fut cofondateur, en 1928, de *l'Institut d'Études Germaniques* de Paris, rattaché à la Sorbonne, qui s'était concentré, tant pour la recherche que pour l'enseignement, sur les thèmes philologiques et littéraires.

<sup>350</sup> Edmond VERMEIL, « L'Allemagne et les démocraties occidentales », *Dotation Carnegie pour la Paix internationale, Bulletin de la conciliation internationale*, n° 1, Paris, 1931.

<sup>351</sup> « Inauguration de l'Institut d'Études Germaniques. Discours prononcé par M. le professeur Edmond Vermeil de l'Université de Strasbourg », *Annales de l'Université de Paris 6*, (1931), n° 2, pp. 154-173.

<sup>352</sup> Edmond VERMEIL, « Causes et aspects de la crise d'outre-Rhin », *Revue hebdomadaire*, n° 9, (27.2.1932), p. 458.

ses articles dans l'hebdomadaire *Vendredi* <sup>353</sup>, dont l'un des cofondateurs fut André Chamson.

Le Gard rural, protestant et socialiste de son enfance, continua à exercer son influence durant tout le cursus du germaniste. Au cours de l'entre-deux-guerres, le milieu protestant était pour Vermeil la plus importante caisse de résonance, et ceci bien qu'il ne fût lui-même pas un chrétien pratiquant. La proximité de ce milieu avec les cercles pacifistes, républicains de gauche et aussi coopératifs représentait pour lui un champ favorable à son objectif principal, c'est-à-dire la sensibilisation de l'opinion publique française aux problèmes du pays voisin.

Vermeil est alors relativement isolé, lorsqu'il se porte candidat à la chaire de langues et de littératures germaniques au Collège de France en novembre 33. Sa vision globale de la « science de l'Allemagne », chère à son maître Andler, le fera échouer, au second tour, au profit du médiéviste Ernest Tonnelat <sup>354</sup>, certainement moins dérangeant, en cette période troublée, que le bouillant Languedocien qui recevra, en compensation, la chaire à la Sorbonne.

Le grand connaisseur de l'Allemagne n'a pas seulement influencé son époque, il était aussi, comme « enfant de son temps », fortement marqué par elle. Sa réflexion resta centrée sur l'idée réductrice de la pérennité du pangermanisme, long cheminement historique qui, partant du nationalisme religieux de Luther, en passant par Bismarck, ne pouvait, à ses yeux, que conduire au totalitarisme hitlérien. La critique lui reprochera d'avoir négligé que l'éclosion du fascisme fut un phénomène international. François-Georges Dreyfus écrit dans son *Allemagne contemporaine* :

<sup>353</sup> L'hebdomadaire *Vendredi*, créé par André Chamson et Jean Guéhenno, compta durant sa courte existence (1935-1938) parmi les plus importantes plateformes de la défense de la démocratie et de la culture.

<sup>354</sup> Ernest Tonnelat (1877-1948), succédant à Charles Andler, occupa la chaire de *Langues et littératures d'origine germanique* au Collège de France de 1934 à 1948. L'élection au Collège de France en novembre 1933 donna lieu au deuxième tour à un duel entre Vermeil et Tonnelat, qui l'emporta par 23 voix contre 11.

Pour Vermeil, le nazisme s'explique d'abord par toute l'histoire de l'Allemagne et il insiste longuement sur l'influence de Luther, sur l'impact de ce qu'il appelle le romantisme organisé ; romantisme dans la mesure où l'idée romaine d'Empire s'est transmutée en un Reich nationaliste imaginaire par la grâce du germanisme qui se transforme en nationalisme raciste ; organisé dans la mesure où *Obrigkeit* luthérienne combinée à la bureaucratie prussienne aboutit au nazisme. C'est à la fois passionnant et simpliste. <sup>355</sup>

Était-ce vraiment si simpliste que cela, alors que la Conférence des chefs de l'Église luthérienne à Treysa, en 1945, plaidait coupable, reconnaissant officiellement sa responsabilité d'avoir prêché aveuglement soumission et [176] obéissance à l'autorité de l'État, à la *Obrigkeit* ? <sup>356</sup> Et les manifestations de masse qui, en 1989, notamment à Leipzig, conduiront à la chute du mur de Berlin et à l'effondrement de la RDA ne sont-elles pas parties des églises ?

Il est l'un des traits de la personnalité d'Edmond Vermeil qui ne doit pas manquer d'être souligné : c'est son hostilité viscérale à toute forme de racisme. Il nous faut revenir à la faculté de Montpellier, où le jeune homme fut à diverses reprises signataire d'appels dreyfusards. Vermeil restera sa vie durant un adversaire résolu et engagé de l'antisémitisme ambiant, portant plus tard aide aux Juifs parfois au péril de sa vie <sup>357</sup>. « Son domicile parisien connut un défilé incessant de réfugiés d'outre-Rhin, de justes persécutés par le bourreau et qui se passaient cette adresse comme un talisman », écrit Robert Minder dans sa nécrologie

<sup>355</sup> François-Georges DREYFUS, *L'Allemagne contemporaine 1815-1990*, PUF, 1991, p. 403.

<sup>356</sup> Voir la communication d'Alfred GROSSER dans le présent ouvrage, p. 216.

<sup>357</sup> L'attitude de Vermeil face à l'antisémitisme a donné lieu à une brève étude de Fadiey LOVSKY, « Edmond Vermeil et l'antisémitisme », au sein d'une plaquette manuscrite du même auteur, *Les protestants français et l'antisémitisme*, Bibliothèque de l'Académie de Nîmes, juin 1992. Le même texte se trouve par ailleurs sous le titre : « Les protestants français pendant la Seconde Guerre mondiale », dans : *Actes du Colloque de Paris, Palais du Luxembourg, 19-21 novembre 1992*, réunis par André Encrevé et Jacques Poujol, Supplément au Bulletin de la SHPF, n° 3, juin-septembre 1994, pp. 125-131.

de Vermeil <sup>358</sup>. Son opposition à la haine antijuive se signale dès 1921, dans un texte qu'il publie dans la *Revue universelle* <sup>359</sup>. Avertisseur dès la première heure du péril national-socialiste, il milita, en compagnie de son épouse, au sein du *Comité de vigilance des intellectuels antifascistes* <sup>360</sup>, fondé en 1934, et fut cofondateur, en 36, du groupe *Race et Racisme*. Il s'agissait de combattre l'idéologie nazie sur son propre terrain, celui d'un usage abusif de l'ethnologie.

Joseph Rován a écrit dans l'introduction de son *Histoire de l'Allemagne* :

Parmi mes maîtres en Sorbonne, celui qui m'a le plus donné et dont j'ai tenté de suivre la voie le plus fidèlement fut assurément Edmond Vermeil, véritable inventeur, dans les traces de Charles Andler, d'une germanistique orientée sur la société et les idées. <sup>361</sup>

Vermeil n'est de nos jours plus guère lu, ni guère cité. Introduisant, soixante-huit ans plus tard, la réédition de *La pensée religieuse de Troeltsch* <sup>362</sup>, le directeur de la publication, Hartmut Ruddies, théologien protestant de Göttingen, déplorait :

[177]

Vermeil a laissé une vaste œuvre, importante pour deux nations ; et pourtant cette œuvre n'a jusqu'à présent fait l'objet ni d'un répertoire

<sup>358</sup> Robert MINDER, « Edmond Vermeil (1878-1964), *Études germaniques*, 19, 1964, n° 2, pp. I-IV.

<sup>359</sup> Simon EPSTEIN, *Les Dreyfusards sous l'Occupation*, 2001, Paris, Albin Michel, p. 283.

<sup>360</sup> Le CVIA, fondé en 1934, trouva rapidement une forte audience auprès des syndicats, mais aussi des enseignants, professeurs, journalistes, écrivains et intellectuels, et compta quelques semaines après son premier manifeste plus de 2 000 membres.

<sup>361</sup> Joseph ROVAN, *Histoire de l'Allemagne*, Éditions du Seuil, 1998.

<sup>362</sup> Edmond VERMEIL, *La pensée religieuse de Troeltsch*, Strasbourg/Paris, Istra, 1922, rééd. en 1990 aux éditions Labor et Fides, Genève, avec une introduction de Hartmut Ruddies.

bibliographique, ni d'une étude thématique qui donnerait satisfaction. Il n'existe pas de biographie.

C'est maintenant chose faite, en langue allemande, grâce à la thèse de Katja Marmetschke, publiée en 2008 sous le titre - je traduis - : *Observation de l'ennemi et rapprochement, le germaniste Edmond Vermeil (1878-1964) dans les relations franco-allemandes*<sup>363</sup>. Dépassant le cadre d'une simple biographie, cet ouvrage invite le lecteur à une réflexion sur la perception identitaire que peut avoir une nation d'une autre à travers ses élites intellectuelles, qui en portent donc une responsabilité<sup>364</sup>. Vermeil a conféré leur image de l'Allemagne à deux générations de Français, a-t-on dit<sup>365</sup>. Mais sa pensée, partagée entre sa passion de l'Allemagne et sa dénonciation de la dérive totalitaire, fut imprégnée par le cours dramatique de la période 1914 - 1945, ce qui permet de comprendre son apparente ambiguïté. Il s'en explique :

Si le germaniste ne s'écarte jamais des voies que lui tracent la philologie et l'histoire littéraire, comment servira-t-il de guide ou d'inspirateur aux disciplines qui ont à s'occuper du pays voisin ? C'est dire que la germanistique est et doit être, en son essence, la science des faits allemands, quels qu'ils soient, la science qui en lie les divers aspects et les diverses catégories, la science de l'Allemagne tout court.<sup>366</sup>

<sup>363</sup> Katja MARMETSCHKE, *Feindbeobachtung und Verständigung, der Germanist Edmond Vermeil (1878-1964) in den deutsch-französischen Beziehungen*, Böhlau Verlag, Köln, Weimar, Wien, 2008, 589 p.

<sup>364</sup> Katja MARMETSCHKE, « Zwischen Feindbeobachtung und Verständigungsarbeit : Edmond Vermeil und die französische Germanistik in der Zwischenkriegszeit » [« Entre observation de l'ennemi et œuvre de rapprochement, le germaniste Edmond Vermeil dans les relations franco-allemandes »], in François Beilecke und Katja Marmetschke, Hrsg., *Der Intellektuelle und der Mandarin*, University Press, Kassel, 2005, p. 503-526.

<sup>365</sup> Pierre AYÇOBERRY, *La question nazie. Les interprétations du national-socialisme 1922-1975*, Seuil, Paris, 1979, p. 73, cité par Katja Marmathschke, *op. cit.*, 2008, p. 11.

<sup>366</sup> Edmond Vermeil cité en 1964 par Robert Minder dans : Pascale GRUSON, « La dimension géopolitique d'une germanistique dans l'enseignement supérieur français » in Michel Espagne et Michael Werner (dir.) :

La germanistique de Vermeil s'était libérée du carcan de la philologie. Celle d'après-guerre ne sera plus celle de la méfiance. Son regard sur le voisin s'attachera désormais plus aux valeurs communes et aux échanges qu'aux différences. N'est-il pas paradoxal que c'est précisément d'Allemagne que nous parvient une voix faisant sortir de l'oubli l'observateur critique d'autrefois ? Le livre admirablement documenté de Madame Marmetschke a contribué, pour une part importante, conjointement avec le texte des *Souvenirs* d'Edmond Vermeil, à la préparation scientifique de ce colloque.

Jacques Meine

[178]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**

**DEUXIÈME PARTIE**

**2**

---

**JULIEN ROUGE  
LE PREMIER MAÎTRE  
AU LYCÉE DE NÎMES  
ET LE MENTOR**

**par Michèle Pallier**

[Retour à la table des matières](#)

« Son enseignement a décidé de ma carrière » : voici comment Edmond Vermeil, dans la nécrologie d'Isaac Julien Rouge parue peu après sa disparition en 1952 dans la revue *Études germaniques*<sup>367</sup>, résume les liens exceptionnels qui unissaient le maître à l'élève.

Edmond Vermeil est en troisième au Lycée de Nîmes quand Isaac Julien Rouge, jeune agrégé, y est nommé professeur en octobre 1892. C'est son premier poste. Il y enseignera jusqu'en 1897.

Il est né le 13 février 1866, à Lausanne. Son père, François Samuel (1830-1914), est libraire-éditeur, dans le centre historique du chef-lieu vaudois, sous l'enseigne F. Rouge & Cie : c'est la maison d'édition attitrée de l'université. Sa mère, Augusta Nathalie Bruckmann, est née

<sup>367</sup> Edmond VERMEIL, « Nécrologie de Julien Rouge », *Études Germaniques*, Octobre-Décembre 1952, n° 4, pp. 316-317.

à Heilbronn, en Wurtemberg. Il est donc suisse et sera naturalisé français par décret du 18 janvier 1896.

Après des études à Berlin et à Lausanne, il prépare l'agrégation d'allemand à la Sorbonne sous la direction d'Ernest Lichtenberger (1847-1913)<sup>368</sup>, un des pères fondateurs, avec Charles Andler (1866-1933), de la germanistique française. Il est reçu au concours en juillet 1892.

Il arrive à Nîmes « le 2 ou 3 octobre » suivant, d'autant plus pénétré de l'importance de ce qu'il appelle, dans ses *Souvenirs*<sup>369</sup>, sa « mission », que la réforme de 1890, menée par l'Inspecteur général Adolphe Bossert, et publiée sous le titre *Instruction sur l'enseignement des langues vivantes*, a fait des langues vivantes un enseignement à part entière, avec ce postulat auquel Isaac Julien Rouge adhère pleinement :

La vraie fin que le maître, tout en s'attachant *avec passion* à sa tâche journalière, doit avoir constamment présente à l'esprit, c'est de donner, par la vertu d'un savoir dont la majeure partie se perdra, une culture qui demeure »<sup>370</sup>.

[179]

Ses débuts, de son propre aveu, « sont très durs ». Son prédécesseur, William Gonin, premier professeur agrégé de langue vivante dans un lycée de province, à peine plus âgé que lui, avait été rapidement débordé par des élèves particulièrement turbulents qui mettaient

<sup>368</sup> Ernest Lichtenberger (1847-1913), d'origine alsacienne, était l'oncle du germaniste plus connu Henri Lichtenberger (1864-1941). De 1880 à 1881, il fut maître de conférences d'allemand à Paris, où il reçut en 1899 son premier professorat. Sa chaire de *Langues étrangères* à la Sorbonne fut commuée en 1901 en chaire de *Langue et littérature allemandes*. (Voir Katja MARMETSCHKE, *Feindbeobachtung und Verständigung, der Germanist Edmond Vermeil (1878-1964) in den deutsch-französischen Beziehungen*, Böhlau Verlag, Köln, Weimar, Wien, 2008, p. 106 et note 87).

<sup>369</sup> Julien ROUGE, *Souvenirs*, rédigés en 1940 (Archives privées).

<sup>370</sup> Monique MOMBERT, *L'enseignement de l'allemand en France 1880-1918*, pp. 113-114.

l'allemand au même rang que le dessin ou la gymnastique, et il ne leur avait pas résisté plus de deux ans.

Sa succession est difficile, d'autant que le jeune professeur, qui, dit-il, ne bénéficie d'aucun soutien de la part de la hiérarchie, avoue une totale ignorance du fonctionnement d'un établissement. Mais la force de ses convictions et son talent de pédagogue, fait de précision et d'exigence, font que, dès la fin de sa première année à Nîmes, il maîtrise ses élèves, au point de considérer que ses classes sont « un plaisir ». Le satisfecit des deux éminents inspecteurs généraux, Émile Chasles (1827-1908) et Adolphe Bossert (1835-1922), dont il applique la méthode (primat de l'oral), le conforte dans les choix qu'il a faits, et en 1895, il est chargé du discours prononcé à l'occasion de la « Distribution solennelle des prix », qui avait lieu pour la deuxième fois, dans la salle des fêtes, ce qui est une preuve de l'estime dans laquelle le tiennent ses collègues et l'administration, discours qui est un plaidoyer vibrant pour « l'enseignement vivant des langues vivantes », qui, outre son utilité pratique, doit, comme celui des autres disciplines, développer les aptitudes intellectuelles et morales de l'élève.

\*

Grâce à un de ses collègues, professeur d'histoire, il avait trouvé une chambre très agréable, juste derrière le lycée, dans une belle maison XVIII<sup>e</sup>, 40 rue Porte de France. La propriétaire, Madame Othilie Roman, veuve d'un directeur du Crédit Lyonnais, et propriétaire-viticulteur d'un domaine situé route de Générac, d'où elle envoie du vin jusqu'à Berlin, vit avec sa mère, Madame Merfeld, qui a enseigné l'allemand dans les vieilles familles nîmoises. Elle a deux enfants, dont une fille, Alice, née en 1880, à qui Isaac Julien Rouge donne des leçons particulières et qu'il épousera en 1898. Cette situation jouera un grand rôle dans son intégration dans la société nîmoise : grâce à Madame Merfeld, il fait la connaissance de Madame Adrien Dumas, suisse par sa mère et parlant parfaitement allemand. « La maîtresse du salon le plus littéraire de Nîmes », d'après le jeune professeur, collabore avec August Bertuch à la traduction en allemand du poème de Mistral *Mireille*. Elle le présentera au poète provençal. Celui-ci le recevra à Maillane, ce qui restera un souvenir marquant de son séjour à Nîmes.

Le jeune professeur doit vingt-cinq heures de cours par semaine, réparties de la sixième aux classes préparatoires à Polytechnique et à

Saint-Cyr, dont les concours comportent une épreuve écrite de langue. Parmi les élèves de la classe de troisième, qu'Isaac Julien Rouge qualifie de « redoutable », car [180] c'est une classe de « transition », figure Edmond Vermeil. Isaac Julien Rouge remarque rapidement cet élève, comme lui d'origine vaudoise, aussi brillant en allemand, qu'en latin et en grec, en composition française et histoire-géographie qu'en mathématiques, (et discipliné, puisqu'il reçoit le Prix accordé par le Conseil de Discipline aux élèves les plus distingués par leur conduite, leur application et leurs succès). Il décèle en lui des dispositions exceptionnelles que les classes suivantes confirmeront, puisqu'il sera chaque année Prix d'Excellence, avec de multiples nominations.

En 1896, Edmond Vermeil obtient un baccalauréat Lettres-Maths, à l'issue de la classe de Mathématiques Élémentaires. Mais il hésite à poursuivre des études scientifiques, seule voie offerte alors au Lycée de Nîmes. Julien Rouge, dont la sollicitude n'a d'égale que la bonté, comme ne cessera de le souligner Edmond Vermeil, lui conseille, au vu de son cursus, de s'orienter vers une licence de lettres - option allemand, récemment créée par la réforme de 1885, qui se prépare en un an après le baccalauréat, et dont le contenu est assez calqué sur le programme de la rhétorique. Comme le précise Claire Bompaire-Evesque :

Le poids des épreuves communes (composition latine et française, explications de textes grecs, latins et français) et l'esprit de celles-ci restent tels qu'on peut encore reprocher à la licence réformée d'être un examen d'enseignement secondaire qu'un bon rhétoricien peut réussir sans avoir suivi des cours en faculté <sup>371</sup>.

Le lycée n'ayant pas de Rhétorique supérieure, classe préparatoire à cette licence, Isaac Julien Rouge va donc concevoir pour son élève un programme lui permettant d'affronter les épreuves de composition française, de commentaires de textes grecs et latins de l'examen. « Oublierai-je jamais les leçons bénévoles qu'il me donnait

<sup>371</sup> Claire BOMPAIRE-EVESQUE « Le procès de la rhétorique dans l'enseignement supérieur français de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 3/2002 (vol. 102), pp. 389-404.

généreusement au Jardin de la Fontaine <sup>372</sup> ou chez lui, pour hâter une maturation que la classe ne pouvait assurer ? », écrira Edmond Vermeil après la mort de son maître. Générosité d'autant plus grande qu'en plus de ses cours, Isaac Julien Rouge s'était « attelé » à la rédaction d'une thèse de doctorat pour la Sorbonne, toujours soutenu par son « bon maître » Ernest Lichtenberger, qu'il allait régulièrement voir à Paris, mais quel maître autre que ce professeur érudit aurait pu mieux faire comprendre et goûter à son élève les beautés littéraires ?

En 1898, Edmond Vermeil obtient une licence de lettres, mention allemand. Cette année-là, Isaac Julien Rouge, suivant les conseils de Ferdinand Buisson (1841-1932), qui occupait la chaire de sciences de l'éducation à la Sorbonne, [181] devient maître de conférences à la faculté des Lettres de Bordeaux, puis titulaire de la première chaire de littérature allemande, succédant à Jules Legras, aussi élève de Lichtenberger. Il l'occupera pendant dix ans, pendant lesquels il rédige son ouvrage majeur, une thèse sur *Friedrich Schlegel et la genèse du romantisme allemand, 1791-1797*, éditée en 1904 chez Feret & Fils à Bordeaux et chez F. Rouge & Cie à Lausanne, avec la dédicace :

À mon maître M. Ernest Lichtenberger  
Hommage de reconnaissante affection

Cette thèse, saluée comme « un beau travail » par les germanistes comme Charles Andler, quoiqu'il juge que « cette étude trop minutieuse, n'a pas sa place dans les Bibliothèques populaires », est considérée comme figurant « parmi les meilleurs travaux que la germanistique française ait publiés sur le premier romantisme allemand » <sup>373</sup>.

Rouge le confirme lui-même dans l'introduction à sa thèse <sup>374</sup> : « Étudier la jeunesse de Schlegel, [...] ce peut être et ce sera pour nous étudier psychologiquement la genèse du romantisme ».

<sup>372</sup> Si l'on pense aux « pins de Farel », on peut méditer sur la place de la nature dans la formation d'Edmond Vermeil.

<sup>373</sup> Edmond VERMEIL, *op. cit.*, p. 316.

<sup>374</sup> Julien ROUGE, *Friedrich Schlegel et la genèse du romantisme allemand (1791-1797)*, Introduction, p. X.

Edmond Vermeil retrouve son maître à Nîmes en avril 1898. Le 18 avril de cette année-là, Isaac Julien Rouge épouse Alice Roman, âgée de 17 ans. Sur l'acte de mariage, outre la signature de François et Nathalie Rouge, on remarque celle d'Albert Sorel, le grand historien, membre de l'Académie française, dont le fils, pendant son service militaire à Nîmes, était reçu chez les Roman et épousera la fille de leur notaire, M<sup>e</sup> Renouard.

\*

Dès 1906, c'est-à-dire huit ans après son arrivée à Bordeaux, Isaac Rouge avait cherché à obtenir un poste à la Sorbonne, mais il se heurte à l'opposition de Charles Andler, qui lui préfère un autre candidat, Victor Basch (1863-1944), plus proche intellectuellement et politiquement de lui, Rouge défendant une forme plus romantique et plus littéraire de la germanistique française. Et ce n'est qu'en 1908 que, grâce à l'appui d'Ernest Lichtenberger, il deviendra maître de conférences de langue et littérature allemandes à la Sorbonne, puis professeur titulaire en 1926.

Pendant ces années d'entre-deux-guerres, les professeurs d'allemand vivaient, suivant une formule d'Isaac Julien Rouge <sup>375</sup>, « un très douloureux divorce entre leurs vocations de germanistes et leurs sentiments de Français ». L'allocution qu'il adresse aux étudiants, plus nombreux que l'on pouvait s'y attendre, de la faculté des Lettres de l'université de Paris à la réunion de rentrée, [182] en novembre 1915 <sup>376</sup>, à la veille de la bataille de Verdun, est remarquable par la justesse et l'objectivité de son analyse. Sans nier la confusion et la souffrance que fait naître la guerre chez ceux qui étaient « nourris de l'idéalisme allemand de la grande époque, pour qui Lessing et Herder, Kant, Schiller et Goethe étaient au nombre de ces héros de l'esprit que l'humanité primitive divinisait » <sup>377</sup>, il estime que lorsque ses élèves, dans les œuvres qu'ils lisent et commentent, trouvent l'apport germanique au commun patrimoine et la nuance allemande de

<sup>375</sup> Cité par Monique MOMBERT, *op. cit.*

<sup>376</sup> Isaac Julien ROUGE, « Les études germaniques en France pendant la guerre », *Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes*, n° 1, janvier 1916, pp. 1-7.

<sup>377</sup> *Ibid.*, p.5.

sentiments humains, « que c'est [leur] devoir de Français de se laisser aller à l'émotion généreuse qui élargit alors [leur] esprit ».

Il conclut, en espérant que dans ce sanctuaire de la pensée qu'est la Sorbonne, les habitudes des philologues pourront se concilier avec les meilleures traditions de l'esprit national. Quel sens avaient ces paroles pour le capitaine Vermeil, qui sur le champ de bataille, venait d'être décoré de la Croix de Guerre ?

C'est après la guerre, à partir de 1924, que celui qui ne signe plus que Julien Rouge va publier de nombreux ouvrages consacrés à Lessing, à Kleist, à Goethe, à Wackenroder. Excellent traducteur, sa traduction des *Discours sur la Religion* de Schleiermacher et celle des œuvres de Schiller font date.

Il est un des fondateurs, en 1928, avec Charles Andler, Henri Lichtenberger et plusieurs autres germanistes, de la *Société des Études germaniques*, où il retrouve Edmond Vermeil. Ils participeront tous les deux aux manifestations du centenaire de Goethe, à la Sorbonne, le 30 avril 1932.

Julien Rouge devait être admis à la retraite en 1936. Il meurt à Paris, dans son appartement du boulevard Saint-Germain, en 1952 et est enseveli à Saint-Léger-en-Yvelines, au cœur de la forêt de Rambouillet, dans le petit cimetière qui domine le village. Son épouse, que ses neveux appelaient affectueusement Tante Lili, le rejoindra en 1977.

\*

Quel plus bel hommage que celui que lui rendit Edmond Vermeil : « Je garde une inaltérable reconnaissance à celui qui a dirigé un choix que je n'ai jamais depuis lors regretté ».

Michèle Pallier

[183]

Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)

DEUXIÈME PARTIE

3

---

EDMOND VERMEIL (1878-1964)  
OU LA GERMANISTIQUE  
COMME ACTE POLITIQUE

par **Thierry FERAL**

*« Le maître se reconnaît à ce qu'il apporte  
aux hommes une nouvelle façon de regarder. »*

Alexandre Vialatte

[Retour à la table des matières](#)

À la Noël 1936, peu après avoir été déchu de la nationalité allemande, Thomas Mann, en exil à Küsnacht près de Zurich, reçoit un courrier du doyen de la Faculté des Lettres de Bonn. Dans ce courrier sèchement administratif <sup>378</sup>, le doyen Obenauer notifie en quelques lignes au Nobel de littérature de 1929 qu'il est déchu de son titre de docteur *honoris causa* qui lui avait été conféré en 1919. Dans sa réplique adressée à Obenauer, une dizaine de pages <sup>379</sup>, Thomas Mann se livre à un réquisitoire décapant contre le régime hitlérien. En France, le texte de cette réplique est intégralement publié quelque temps plus

<sup>378</sup> Reprod. intég. in M. MANN, *Das Thomas-Mann-Buch*, Fischer, 1965, p. 116.

<sup>379</sup> Reprod. intég. in *ibid.*, pp. 116-122.

tard par la revue *Races et racisme* <sup>380</sup>. Son traducteur est l'éminent germaniste de la Sorbonne, Edmond Vermeil, cofondateur de la revue.

Ce professeur de 59 ans, qui a fait la Première Guerre mondiale, a dans les années vingt, à l'université de Strasbourg, contribué sous l'égide de son aîné, Charles Andler (1866-1933), à orienter la pratique germanistique vers une observation systématique de l'évolution du pays voisin. S'il a toujours œuvré pour un rapprochement franco-allemand en appelant à soutenir ceux qui outre-Rhin défendaient les valeurs humanistes et démocratiques <sup>381</sup>, il n'a parallèlement jamais fait mystère de sa détestation des tendances ultratudesques et s'est d'emblée situé en pourfendeur du mouvement national-socialiste. Tandis que, à la même époque, les professeurs Henri Lichtenberger de la Sorbonne <sup>382</sup> et Jean-Édouard Spenlé de Dijon plaident aux côtés de l'écrivain pronazi Alphonse de Chateaubriand <sup>383</sup> et de Martin Heidegger pour une collaboration transfrontalière entre la Bade et l'Alsace dans l'ouvrage collectif *Alemannenland* <sup>384</sup>, tandis que des germanistes comme Eugène Bestaux, René Lasne ou André Meyer n'hésitent pas à cracher sur les écrivains [184] allemands en exil et à faire les louanges des bardes du troisième Reich et de ses dirigeants <sup>385</sup>, lui, Edmond Vermeil, milite au sein du *Comité de vigilance des intellectuels antifascistes* et participe aux activités de la *Freie Deutsche Universität*, l'Université allemande libre fondée fin 1935 à Paris et dirigée par Johann Lorenz Schmidt, pseudonyme du sociologue Laszlo Radvanyi, le mari d'Anna Seghers <sup>386</sup>.

<sup>380</sup> Voir L. RICHARD, *Nazisme et littérature*, Maspero, 1971, pp. 175-181.

<sup>381</sup> Cf. Edmond VERMEIL, « Démocratie française et démocratie allemande », Dotation Carnegie pour la paix internationale, *Bulletin de la conciliation internationale*, n° 6, Paris, 1930, ainsi que « L'Allemagne et les démocraties occidentales, les conditions générales des relations franco-allemandes », *ibid.*, bulletin n° 1, 1931.

<sup>382</sup> Voir le témoignage de Klaus BERGER in G. Badia et al., *Exilés en France*, Maspero, 1982, pp. 118-119.

<sup>383</sup> Alphonse de CHATEAUBRIAND, *La Gerbe des forces*, 1937.

<sup>384</sup> *Alemannenland. Ein Buch von Volkstum und Sendung*, Freiburg/Breisgau, 1937.

<sup>385</sup> Cf. L. RICHARD, *Le Nazisme et la culture*, Maspero, 1978, pp. 282-318.

<sup>386</sup> Voir H. ROUSSEL, in G. Badia et al., *Les Bannis de Hitler*, EDI/PUV, 1984, pp. 341-346.

C'est afin d'inciter le public français à ne pas se laisser aveugler par les manœuvres politiciennes de ses gouvernants <sup>387</sup> et de lui ouvrir les yeux sur la terrible réalité du nazisme et ses projets impérialistes, que le professeur Vermeil publie en 1938 ses *Doctrinaires de la révolution allemande* dont le succès fut tel qu'il dut être réédité en 1939, ainsi que, l'année suivante chez Gallimard, *L'Allemagne, Essai d'explication*. Le but de ces ouvrages, Vermeil l'expose clairement dans sa préface à la deuxième édition des *Doctrinaires* alors que le Reich a, en exactement un an, réalisé l'*Anschluß*, lancé la purification raciale avec la Nuit de Cristal, démembré la Tchécoslovaquie, et réclame maintenant Dantzig. Le but, c'est de préparer ce qu'il appelle en précurseur « la résistance indispensable » (p. 7, § 2). Et toujours en précurseur, il conclut dans cette préface : « Il est temps que, d'une rive à l'autre de l'Atlantique, s'unissent contre le danger commun qui les menace à la fois du dedans et du dehors, les fils de la démocratie » (p. 10, § 2).

Car Vermeil a ceci de remarquable que, non content de dénoncer le péril aux frontières, il sait aussi que le projet hitlérien possède des adeptes dans la plupart des pays occidentaux et que, pour lui damer le pion, un front de lutte le plus large possible sera nécessaire. Inutile de gloser longuement sur ce que les dirigeants du Reich pensaient de Vermeil. Placé en tête de la liste noire des « professeurs français d'Université radicalement hostiles à l'Allemagne » (« *scharf deutschlandfeindliche Professoren* »), il doit prendre la fuite dès l'entrée des troupes allemandes à Paris. Son appartement est perquisitionné, ses ouvrages sont interdits. Replié à Montpellier où il s'engage dans la Résistance, il rejoint Londres en 1943 et se met au service de la France libre.

Aujourd'hui, il est vrai que les interprétations de Vermeil peuvent surprendre. C'est à lui que l'on doit l'idée que « organisés en nation, les Allemands deviennent insupportables » <sup>388</sup>, idée qui fera encore florès à l'époque de la réunification en 1990 et dont il n'est pas sûr qu'elle ait aujourd'hui totalement disparu.

<sup>387</sup> Cf. J.-B. DUROSELLE, *La Décadence. 1932-1939*, Imprimerie nationale, 1979, ainsi que C. BLOCH, *Le III<sup>e</sup> Reich et le monde*, Imprimerie nationale, 1986.

<sup>388</sup> Edmond VERMEIL, *L'Allemagne. Essai d'explication*, Gallimard, rééd. 1946, p. 431.

Certes, on peut reprocher à Vermeil d'avoir analysé le national-socialisme comme un nouvel avatar de ce qu'il nommait « la grande loi de l'histoire [185] allemande » qui, pour lui, « remonte de siècle en siècle à celle de ces tribus germaniques qui ne s'unissaient que si, se trouvant ou se croyant trop à l'étroit, elles visaient à quelque extension territoriale »<sup>389</sup>. Certes, on contestera à juste titre sa psychologie intemporelle qui voudrait que l'Allemand du XX<sup>e</sup> siècle n'ait guère changé depuis *La Germanie* de Tacite<sup>390</sup>. Toutefois on est bien obligé d'admettre avec lui un atavisme, bien sûr pas d'ordre génétique, mais d'imprégnation culturelle et éducationnelle : en effet, en dehors de quelques courtes périodes d'effacement balisées par Lessing, Goethe et Schiller, il est parfaitement exact que la mythologie de *l'homo teutonicus* a toujours été cultivée dans les pays germaniques, que ce soit au XVI<sup>e</sup> siècle par des auteurs comme Jakob Wimpfeling<sup>391</sup> ou Ulrich von Hutten<sup>392</sup>, au XVII<sup>e</sup> par Johann Michael Moscherosch<sup>393</sup>, Casper von Lohenstein<sup>394</sup> ou encore le moine prédicateur Abraham a Sancta Clara<sup>395</sup>, au XVIII<sup>e</sup> par Johann Elias Schlegel<sup>396</sup>, Herder<sup>397</sup> ou Gottfried Schütze<sup>398</sup>, et bien sûr tout au long du XIX<sup>e</sup> avec d'abord Johann Gottlieb Fichte<sup>399</sup>, Joseph von Görres<sup>400</sup>, Heinrich von Kleist<sup>401</sup> et le

<sup>389</sup> Edmond VERMEIL, *Doctrinaires de la révolution allemande*, Nouvelles Éditions Latines, rééd. 1948, p. 16.

<sup>390</sup> Écrite en 98 ; *editio princeps*, Bologne, 1472 ; première édition allemande, Nuremberg, 1473.

<sup>391</sup> *Germania ; Epitoma rerum Germanicarum usque ad nostra tempora.*

<sup>392</sup> *Quod ah illa antiquitus Germanorum claritudine nondum degenerarint nostrates = Warum die gegenwärtigen Deutschen gegenüber dem ehemaligen Ruhm der Germanen nicht entartet sind.*

<sup>393</sup> Cf. 2<sup>ème</sup> partie des *Wunderliche und wahrhaftige Gesichte Philanders von Sittewald.*

<sup>394</sup> *Großmütiger Feldherr Arminius.*

<sup>395</sup> i.e. Johann Ulrich Megerle ; cf. Franz LOIDL, « Abraham a Sancta Clara als Vorkämpfer für deutsche Art wider Türken und Juden », revue *Unsere Heimat*, Vienne, janv. et fév. 1941.

<sup>396</sup> *Hermann.*

<sup>397</sup> *Ideen zur Philosophie der Menschheit ; Briefe zur Beförderung der Humanität*, recueils 2 et 9.

<sup>398</sup> *Schutzschriften für die alten deutschen und nordischen Völker.*

<sup>399</sup> *Reden an die deutsche Nation.*

<sup>400</sup> *Rheinischer Merkur*, journal antinapoléonien (en droit).

<sup>401</sup> *Hermannsschlacht.*

romantisme politique, puis toute une kyrielle de germanolâtres exaltés tels Richard Wagner, Gustav Freytag <sup>402</sup>, Félix Dahn <sup>403</sup>, sans parler d'une remuante cohorte d'anthropologues à la Woltmann et Schemann qui, sous l'ère wilhelminienne, chargent le mythe germanique d'une dimension raciale et dont les élucubrations vont être relayées par une certaine presse et une masse d'enseignants.

« Incapables de se saisir dans le présent, statue Vermeil en page 262 des *Doctrinaires* (rééd. 1948), les Allemands se cherchent dans la préhistoire et l'histoire ». « *Les Allemands* » : avouons que cette systématisation a de quoi étonner. Comment le professeur Vermeil peut-il se résoudre à ainsi [186] typologiser « l'être allemand » alors qu'il côtoie quotidiennement de par son engagement nombre d'Allemands ne correspondant en rien à sa définition ? Et sur un plan sociologique, comment concevoir qu'un germaniste aussi averti puisse prétendre que, de par leur dévotion au pouvoir d'État introduite par le luthéranisme, les Allemands aient été prédestinés à accoucher du totalitarisme hitlérien ? N'est-ce pas là faire fi de tout un pan de l'histoire marqué par les Anacharsis Cloots, Ludwig Borne, Heinrich Heine, Georg Büchner, Georg Herwegh, Moses Hess ou encore Wilhelm Weitling auquel rendit hommage le jeune Marx ? N'est-ce pas là oublier le mouvement socialiste, Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg, la grève générale contre le putsch de Kapp ? N'est-ce pas là faire peu de cas des Tucholsky, Ossietzky, Brecht, Heinrich Mann, etc... ?

Mais il faut historiquement replacer les choses dans leur contexte. Au moment où le professeur Vermeil parle, l'Allemagne progressiste est en lambeaux, ses représentants sont en exil ou croupissent en camp de concentration. Le laminoir nazi semble irrésistible. Et c'est contre cela qu'il convient de mobiliser les Français. Vermeil n'est pas un sorbonnard englué dans l'académisme, tel cet helléniste qui, le jour où les Allemands venaient d'occuper Prague à la grande émotion de ses étudiants, disserta pendant plus d'un quart d'heure sur l'importance d'une virgule dans une phrase de Thucydide. Face à la menace imminente, Vermeil place l'acte politique avant l'acte scientifique. Son

<sup>402</sup> *Bilder aus der deutschen Vergangenheit* et le roman en six volumes, *Die Ahnen*.

<sup>403</sup> *Ein Kampf um Rom*.

parti pris, il l'énonce sans ambages en page 15 des *Doctrinaires* (rééd. 1948, § 2) : c'est de décrypter pour les Français les fantasmes qui bouillonnent dans les cerveaux allemands déboussolés par la défaite de 1918 et quinze années de crise (« Un peuple en détresse ») car, nous dit-il, « nos voisins imaginent par avance ce qu'ils appliquent ensuite avec la dernière rigueur ». Ce décryptage d'« une idéologie nationale qui doit restituer à l'Allemagne vaincue sa figure originale et sa force d'antan »<sup>404</sup> - Pierre Ayçoberry le soulignera quarante ans plus tard dans *La Question nazie*<sup>405</sup> -, il « reste solide ». Et à tout bien considérer, les analyses ultérieures du corpus idéologique matriciel<sup>406</sup> puis constitutif du troisième Reich<sup>407</sup> ne [187] feront que confirmer, compléter, approfondir et nuancer - avec le bénéfice du recul historique et par des approches disciplinaires diversifiées - ce que le professeur Vermeil avait décortiqué à chaud avant la guerre et combattu dès 1933 par la parole et la plume (après avoir, fin février à Berlin, été témoin de l'incendie du Reichstag et de la traque des opposants au nouveau régime).

Injustement oublié en France durant des décennies, le professeur Vermeil renaît grâce à ce colloque. En tant qu'éditeur, je me fais un plaisir de prolonger cette heureuse initiative en en publiant les actes dans ma collection.

Thierry Feral

<sup>404</sup> *Doctrinaires, op. cit.*, p. 12, § 2.

<sup>405</sup> Pierre AYÇOBERRY, *La Question nazie*, Seuil/Points-Histoire, 1979, p. 69.

<sup>406</sup> A. MOHLER, *Die konservative Révolution in Deutschland*, 1950 ; G. LUKACS, *Die Zerstörung der Vernunft*, 1954 ; K. SONTHEIMER, *Das antidemokratische Denken in der Weimarer Republik*, 1962 ; F. STERN, *The Politics of Cultural Despair : A Study in the Rise of the Germanic Ideology*, 1961 ; G. L. MOSSE, *The Crisis of German Ideology : Intellectual Origins of the Third Reich*, 1966 ; J.-P FAYE, *Langages totalitaires*, 1972 ; L. DUPEUX et al, *La Révolution conservatrice sous la République de Weimar*, 1992 ; S. BREUER, *Anatomie der konservativen Révolution*, 1996 ; T. FERAL, *Le nazisme : une culture ?*, 2001.

<sup>407</sup> D. SCHOENBAUM, *Hitler's Social Revolution*, 1966 ; M. BROSZAT, *Der Staat Hitlers : Grundlegung und Entwicklung seiner inneren Verfassung*, 1969 ; E. JÄCKEL, *Hitlers Weltanschauung*, 1969 ; N. FREI, *Der Führerstaat*, 1987 ; H. MOMMSEN, *Der Nationalsozialismus und die deutsche Gesellschaft*, 1991 ; P. AYÇOBERRY, *La Société allemande sous le troisième Reich*, 1998 ; etc...

[188]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)  
DEUXIÈME PARTIE**

## 4

---

# L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG AU FIL DES GUERRES

**par André Stahl**

[Retour à la table des matières](#)

Edmond VERMEIL a été nommé en 1919 maître de conférences, puis professeur à la nouvelle université française de Strasbourg. Pour saisir les conditions historiques et environnementales dans lesquelles il va être plongé, il n'est pas inutile de dresser un aperçu succinct du parcours chaotique de cette université au fil des guerres.

L'université de Strasbourg <sup>408</sup> plonge ses racines dans le *Gymnase protestant* fondé en 1538 par Jean Sturm et dont les classes supérieures de théologie protestante, de droit, de lettres et de médecine constituent la *Haute École*. Le gymnase est installé en centre-ville dans les bâtiments de l'ancien couvent des Dominicains. Martin Bucer et Jean Calvin enseignent à cette Haute École, qui est transformée en Académie en 1566, puis en Université protestante par l'Empereur Ferdinand II. L'université dispose d'une très riche bibliothèque dotée de précieux

<sup>408</sup> Sur l'histoire de l'université de Strasbourg, voir : Bernard VOGLER, *Histoire culturelle de l'Alsace*, La Nuée Bleue éd., Strasbourg, 1994 ; Georges BISCHOFF et Richard KLEINSCHMAGER, *L'Université de Strasbourg - Cinq siècles d'enseignement et de recherche*, La Nuée Bleue éd., Strasbourg, 2010.

manuscrits du XII<sup>e</sup> siècle, tel *l'Hortus deliciarum* de Herrade de Landsberg, merveilleusement enluminés et illustrés. Les professeurs sont nommés et rémunérés par le chapitre de Saint-Thomas. Les étudiants viennent de toute l'ancienne Lotharingie et même de l'Europe du Nord protestante. Non sans dommages l'université traverse les guerres de Trente Ans et de Hollande, résiste à l'annexion de Strasbourg au royaume de France par Louis XIV en 1681 et perdure avec tous ses statuts jusqu'à la Révolution de 1789. Sa notoriété est renforcée pendant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Johann Wolfgang Goethe y soutiendra un mémoire de licence sur les droits de la femme et de l'enfant. L'allemand a remplacé progressivement le latin comme première langue.

En 1808, Napoléon 1<sup>er</sup> fonde *l'Université impériale*, avec à Strasbourg cinq facultés : lettres, sciences, droit, médecine, théologie protestante. Y sont adjointes les trois *Écoles supérieures* : de Diplomatie, de Pharmacie, et de Santé Militaire. Elle est installée dans de nouveaux locaux situés dans le quartier de la Krutenau. Parmi les professeurs, bon nombre sont des novateurs, tels Emile Küss, Charles Schützenberger en médecine, Frédéric Kirchleger en botanique, Jean Herrmann en histoire naturelle, Jean-François Persoz, Louis Pasteur, Charles Gerhardt en chimie et en pharmacie, Fustel de Coulanges en histoire, Edouard Reuss en théologie, Georges Arnold en droit. Plusieurs étudiants de cette université florissante seront célèbres comme Georges Büchner et Klemens von Metternick. Lors du siège de Strasbourg en 1870, la bibliothèque universitaire renommée et avec elle les anciens manuscrits, [189] dont *Hortus deliciarum*, sont entièrement détruits par l'artillerie allemande. Puis l'Alsace-Moselle est cédée au Reich et l'université de Strasbourg est transférée, avec ses enseignants et bon nombre d'étudiants, à Nancy, où sera créée ainsi une des plus grandes universités de l'Est. Plusieurs professeurs rejoignent les Écoles alsaciennes de chimie de Paris, et l'École de santé militaire est déplacée à Lyon où elle est toujours restée.

À Strasbourg, l'empereur Guillaume II tient à fonder une université de prestige, la *Kaiser-Wilhelm-Universität*, en ordonnant la construction d'une quinzaine de bâtiments d'enseignement et de recherche - les instituts -, dans le nouveau quartier est de la ville. Un observatoire astronomique, avec une grande lunette, et un laboratoire de sismologie enterré, complètent l'équipement. On y envoie cinquante-

huit professeurs allemands de premier rang, dont Friederich von Recklinghausen en anatomie, Georg-Albrecht Lücke en chirurgie, Félix Hoppe-Seyler en chimie physiologique, Wilhelm-Conrad Roentgen, l'inventeur des rayons X, Ferdinand Braun, l'inventeur du tube cathodique, en physique, Emil Fischer en chimie, Adolf Michaelis en archéologie, Lugo Brentano en droit, et le Suisse Friedrich-August Flückinger en pharmacie. Cinq d'entre eux seront Prix Nobel. Les enseignants alsaciens sont rares et déclassés en *Privatdozent*, comme le naturaliste Guillaume-Philippe Schimper ou le théologien Albert Schweitzer. Les étudiants locaux boudent cette université au début, puis se l'approprient, comme Robert Schumann. Les associations d'étudiants alsaciens éditent des journaux satiriques vis-à-vis de l'occupant, comme l'*H2S* des étudiants en pharmacie, où collaborent des dessinateurs humoristes tel Hansi. Cette *Kaiser-Wilhelm-Universität*, qui est la deuxième d'Allemagne, reste néanmoins une enclave dans la cité et ne participe guère à la vie sociale et économique de la région. En novembre 1918 tous les professeurs allemands sont expulsés.

Le gouvernement de la République met un point d'honneur à rétablir à Strasbourg une université de premier plan. L'*Université française* est inaugurée en novembre 1919 par le Président Raymond Poincaré. Elle comprend sept facultés, dont deux de théologie et une de pharmacie en plus de celles de lettres, de sciences, de droit, de médecine et elle conserve aussi tout son patrimoine. Le ministère de l'Éducation envoie des professeurs de haut niveau : le chirurgien René Leriche, l'interniste Léo Ambard, le pharmacien de Montpellier Fernand Jadin, le physicien Fred Vlès, le chimiste Henri Gault qui crée l'*École du Pétrole*, l'historien Marc Bloch et le germaniste Edmond Vermeil. Celui-ci va non seulement introduire à Strasbourg ses idées sur l'enseignement global de l'allemand mais il va aussi appliquer les idées de son maître parisien, Charles Andler, d'origine alsacienne, qui a pour mission de reprendre en main l'université de Strasbourg <sup>409</sup>. Il fera son premier

<sup>409</sup> Sur la « mission Andler » et sur Vermeil à Strasbourg, voir Katja MARMETSCHKE, *Feindbeobachtung und Verständigung. Der Germanist Edmond Vermeil (1878-1964) in den deutsch-französischen Beziehungen*, Böhlau Verlag, Köln, Weimar, Wien, 2008, p. 179-187. Edmond Vermeil fut officiellement libéré du service militaire le 1<sup>er</sup> avril 1919. À la même date, il fut appelé à l'université de Strasbourg comme maître de conférences. Du 1<sup>er</sup>

cours [190] en uniforme de l'armée française. Edmond Vermeil va être chargé également de coordonner l'enseignement de l'antenne de l'université à Mayence <sup>410</sup>. Les étudiants manifestent leur patriotisme par des déniés. Ils mettent sur pied l'*Association Fédérative Générale des Étudiants de Strasbourg, l'AFGES* <sup>411</sup> qui est à l'origine de la création dans le quartier de l'université, d'un foyer universitaire avec chambres et restaurant, la *Gallia*, qu'elle gère elle-même. L'Association fait paraître son périodique, *Strasbourg-Etudiants* dès 1926 et fait l'acquisition d'une maison de vacances à Morsiglia en Corse.

L'université de Strasbourg reprend donc son élan, qui est bientôt à nouveau arrêté malencontreusement le 1<sup>er</sup> septembre 1939 par l'évacuation de Strasbourg dans le sud-ouest de l'hexagone, et de l'université à Clermont-Ferrand, où existe déjà une entité discrète de deux facultés, mais qui va se retrouver avec cinq grosses facultés et de nombreux étudiants. Cette *Université de Strasbourg à Clermont* va s'illustrer par sa résistance à l'occupant. Suite aux rafles de 1943 et aux arrestations en 1944, cent trente-neuf enseignants, administratifs et étudiants laisseront leur vie, dont les professeurs Paul Collomp et Fred Vlès <sup>412</sup>.

À Strasbourg, l'occupant inaugure en novembre 1941 une *Reichsuniversität*, sans grande envergure, avec quatre instituts dotés de professeurs nazis avec pour mot d'ordre d'y enseigner le pangermanisme et le racisme. Un accélérateur de particules et un cyclotron à visées militaires sont mis en place, ainsi qu'un institut de génétique et une chaire d'« hygiène raciale ». Des professeurs SS de médecine expérimentent les effets de gaz de combat sur des détenus juifs et tziganes prélevés dans les camps avoisinants. Les étudiants sont

novembre 1920 au 31 octobre 1934, il y fut professeur titulaire *d'histoire de la civilisation allemande*.

<sup>410</sup> Sur le *Centre d'Études Germaniques* (CEG) à Mayence, voir *ibid.*, pp. 188-191.

<sup>411</sup> Pour des détails sur la création de l'AFGES, voir René PAIRA, *Affaires d'Alsace, Souvenirs d'un préfet*, La Nuée Bleue éd., Strasbourg, 1990, pp. 65-69.

<sup>412</sup> Marc Bloch, lui aussi victime des nazis, le sera dans d'autres circonstances, puisque après un bref passage à Clermont, il avait obtenu en 1941 une mutation à Montpellier. Sur *Edmond Vermeil, Marc Bloch et la Résistance à Montpellier*, voir la contribution de Michaël IANCU dans le présent ouvrage.

surtout des étudiantes venues d'Allemagne, car les jeunes Alsaciens-Lorrains sont incorporés de force dans l'armée allemande. En novembre 1944 tous ces universitaires retraversent rapidement le Rhin.

*L'Université française libre*, de retour de Clermont, est inaugurée à Strasbourg par le Général de Gaulle le 5 octobre 1945, avec ses sept facultés retrouvées et un corps professoral renforcé. Le *Centre National de la Recherche Scientifique* fournit de gros moyens en hommes et en matériel : le premier centre de recherche propre du CNRS est le *Centre de Recherches* [191] *sur les Macromolécules* installé à Strasbourg en 1954 et dirigé par Charles Sadron. Très vite l'université va s'épanouir et tripler ses effectifs après la guerre d'Afrique du Nord, avec une forte féminisation du corps étudiant, mais aussi du corps enseignant. Les surfaces équipées pour l'enseignement et la recherche doublent en 1960 et s'étendent vers l'Esplanade libérée par l'armée, vers Cronembourg et vers Illkirch. Après Mai 68, qui a débuté à Strasbourg avec les « situationnistes », l'université est divisée en trois en 1971 : les universités Louis Pasteur, Robert Schumann et Marc Bloch. L'enseignement supérieur poursuit sa croissance avec l'implantation de l'*Université internationale de l'Espace* et l'*École Nationale d'Administration* en 2005. Un gros travail d'interdisciplinarité et d'insertion dans l'économie locale, nationale et internationale est réalisé dans les années 80. En 2009 les trois universités fusionnent en une seule entité, formée de trente-huit unités de formation et de recherche, avec 2 600 enseignants, 48 000 étudiants, dont 23% d'étrangers. L'université a été honorée par cinq Prix Nobel (Albert Schweitzer, Alfred Kastler, Louis Neel, Jean-Marie Lehn et Jules Hoffmann). Deuxième université de France après Paris, elle a été classée 15<sup>ème</sup> mondiale par le barème de Shanghai en 2009.

En conclusion, nous constatons qu'il y a eu à Strasbourg au moins sept universités, qui se sont succédé et qui ont eu chacune leur propre caractère. Chaque épisode guerrier a ralenti leur développement, voire a conduit à une régression. Mais l'Université a su, avec une aide appropriée, relever chaque fois le défi et progresser après la tourmente.

André Stahl

[192]

Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)

DEUXIÈME PARTIE

5

---

## EDMOND VERMEIL, MARC BLOCH ET LA RÉSISTANCE À MONTPELLIER

par Michaël Iancu

[Retour à la table des matières](#)

Il ne fut certes pas aisé au départ de trouver des éléments sur l'activité de résistant d'Edmond Vermeil, cet « écolier languedocien » appelé à devenir un « Européen », tant ses traces sont demeurées discrètes. Les *Repères biographiques* établis en préambule du programme m'ouvrirent des pistes, et l'ouvrage publié en 1991 avec le concours de Pierre-Henri Teitgen <sup>413</sup>, fondateur du groupe montpelliérain *Liberté*, acheva dès un avant-propos éclairant, de me sensibiliser au thème qui me fut proposé. Il y est écrit que le mouvement

<sup>413</sup> *Une première Résistance, Liberté, le groupe de Montpellier*, ouvrage collectif, Amicale des anciens de *Liberté*, préface de Pierre-Henri TEITGEN, Paris, 1991. Dans cet ouvrage, le rôle crucial de Camille Ernst, secrétaire général de la Préfecture, est rappelé : les témoignages concordent pour souligner une résistance exemplaire sur laquelle j'avais insisté dans : Michaël IANCU, *Vichy et les juifs. L'exemple de l'Hérault (1940-1944)*, Montpellier, PUM, 2007, pp. 153, 211-212, 264, 283, 300. La Ville de Montpellier et la Préfecture de l'Hérault ont récemment honoré sa mémoire, en dénommant un square Camille Ernst pour la première, en attribuant son nom à la cour de la Préfecture de l'Hérault pour la seconde.

de résistance *Liberté*, fondé en septembre 1940 à l'initiative de François de Menthon et de Pierre-Henri Teitgen, rayonna à partir de l'université de Montpellier, autour d'intellectuels de haute stature, parmi lesquels « le germaniste Vermeil, l'historien Marc Bloch, l'ethnologue Lévi-Strauss, tous réfugiés à Montpellier, et puis des Montpelliérains tels que le professeur de lettres Rémi Palanque, Madame Demangel <sup>414</sup>, etc., ... ». À partir de ces points de départ incitatifs, j'ai tenté de retracer l'épisode de la Résistance dans la capitale de l'Hérault, autour d'Edmond Vermeil et du médiéviste Marc Bloch.

### *I. De l'université de Strasbourg ...*

C'est à l'âge de 41 ans, en 1919, après la Première Guerre mondiale, qu'Edmond Vermeil obtint son premier poste universitaire à Strasbourg ; la même année où semblablement, au lendemain de la Grande Guerre, Marc Bloch était nommé maître de conférences à la même université, rouverte solennellement le 22 novembre en présence du Président Poincaré.

Comme l'a écrit Katja Marmetschke, l'université de Strasbourg, où il enseignera jusqu'en 1933, joua un rôle très particulier, offrant, tant côté allemand que français, un instrument important de la diffusion et de l'ancrage de chacune des deux cultures nationales en Alsace, représentant pour chacune des deux nations un objet de prestige de premier ordre afin d'affirmer une [193] supériorité culturelle. En ces lieux, la faculté des Études germaniques confiée à un groupe de jeunes germanistes hautement qualifiés, auquel appartenait Edmond Vermeil chargé du domaine de la *Civilisation allemande*, constituait un véritable pendant à la germanistique universitaire de la Sorbonne <sup>415</sup>.

<sup>414</sup> Sous le nom de « Pauline », Simone Demangel, la « châtelaine d'Assas », portait des messages à différents réseaux sociaux, notamment à Lyon, et aidait plusieurs réfugiés juifs à rejoindre l'Espagne. Cf. Michaël IANCU, *op. cit.*, p. 276 ; et l'hommage rendu par ses filles dans : *La France Libre, la Résistance, et la Déportation (Hérault, Zone Sud), Témoignages*, ouvrage collectif, François Berriot (dir), Paris, L'Harmattan, 2010, pp. 99-103.

<sup>415</sup> Katja MARMETSCHKE, *Feindbeobachtung und Verständigung, Der Germanist Edmond Vermeil (1878-1964) in den deutsch-französischen*

Vermeil et Bloch, s'étant connus très tôt à Strasbourg, se retrouvèrent aussi à Mayence, au *Centre d'Études germaniques*, qui constituait une sorte d'antenne où des universitaires strasbourgeois, parmi lesquels Marc Bloch, Lucien Febvre, Maurice Halbwachs, et Edmond Vermeil enseignèrent.

Dès janvier 1920, des « réunions du samedi », créées à l'initiative de l'érudite Sylvain Lévi, permettaient à Marc Bloch de faire la connaissance de ses collègues. Participeront au fil des années à ces réunions informelles, Gabriel Le Bras (1891-1970), spécialiste du droit romain médiéval ; Maurice Halbwachs (1877-1945), élève de Bergson, agrégé de philosophie, élu au Collège de France en 1944, mais qui mourra à Buchenwald en mars 1945 ; Charles Blondel, psychologue et médecin, et le germaniste Edmond Vermeil, ce Languedocien de Congénies, calviniste et libéral, spécialiste des courants révolutionnaires de la droite, et qui dénoncera la dictature nazie dans ses ouvrages.

Il n'est pas anodin par ailleurs de souligner que le propre fils d'Edmond, Guy Vermeil, né en 1917, allait épouser Catherine, la petite-fille de Sylvain Lévi <sup>416</sup>, cet éminent orientaliste de souche alsacienne, président quinze années durant (de 1920 à 1935) de *l'Alliance Israélite universelle*. En outre, l'écrivain communiste Jean-Richard Bloch, son ami intime, était le neveu du même universitaire spécialiste d'Extrême-Orient, Sylvain Lévi, cet « intellectuel juif français intégré, l'un des esprits les plus vastes de son temps » <sup>417</sup>. Comment ne pas imaginer dès lors que cette amitié, ces liens étroits noués dans les milieux intellectuels juifs alsaciens de l'époque, et cette alliance familiale enfin, ont pu le sensibiliser, renforcer son aptitude à la tolérance, et nourrir un

Beziehungen, Böhlau Verlag Köln, Weimar, Wien, 2008. [Observation de l'ennemi et rapprochement. Le germaniste Edmond Vermeil (1878-1964) dans les relations franco-allemandes], p. 179 et suiv. Le contenu de cet ouvrage fondamental écrit en allemand, m'a été rendu accessible grâce à l'extrême courtoisie de J. Meine qui a mis à ma disposition ses « Notes de lecture ». Il m'est agréable de lui redire ma gratitude.

<sup>416</sup> Cf. Katja MARMETSCHKE, *op. cit.*, p. 371, note 90.

<sup>417</sup> Cf. « Sylvain Lévi et la crise du judaïsme européen », in : André CHOURAQUI, *L'Alliance israélite universelle et la renaissance juive européenne. Cent ans d'Histoire*, Paris, PUF, 1965, IV<sup>e</sup> partie, chapitre premier, pp. 203-214.

humanisme, une ouverture d'esprit qui motiveront tous ses engagements ?

De 1919 à 1933, son labour scientifique produira nombre de publications, dont *L'Allemagne contemporaine (1919-1924)* en 1925, et un an plus tard, *Les origines de la guerre et la politique extérieure de l'Allemagne au début [194] du XX<sup>e</sup> siècle* <sup>418</sup> ; de l'histoire diplomatique à la musique (il écrira en 1929 une étude sur la vie et l'œuvre de Beethoven <sup>419</sup>), ses intérêts pour l'Allemagne furent multiples et féconds, embrassant toutes les thématiques.

À l'automne 1934, après plusieurs tentatives, Vermeil fut enfin nommé à la chaire de germanistique de la Sorbonne. La correspondance entre Lucien Febvre et son ami Marc Bloch se fait l'écho des difficultés rencontrées par Vermeil pour l'obtention d'un poste à Paris <sup>420</sup>, tant pour la Sorbonne que pour le Collège de France <sup>421</sup>.

Quant à Marc Bloch, avant la tourmente, il s'était défini « heureux professeur de Strasbourg », prodiguant en effet son enseignement dans la capitale alsacienne à l'Université, terreau fertile, où il publia ses magnifiques *Rois thaumaturges*, et cofonda avec Lucien Febvre, son complice intellectuel, la célèbre revue des *Annales* <sup>422</sup> qui ouvrit la recherche historique aux phénomènes de société, de mentalité ou d'économie.

Ils devaient se retrouver à Montpellier en 1940.

<sup>418</sup> Edmond VERMEIL, *L'Allemagne contemporaine (1919-1924), sa structure et son évolution politiques, économiques et sociales*, Paris, Alcan, 1925 ; et *Les Origines de la guerre et la politique extérieure de l'Allemagne au début du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Payot, 1926.

<sup>419</sup> Edmond VERMEIL, *Beethoven*, Paris, Rieder, 1929, coll. « Maîtres de la musique ancienne et moderne ».

<sup>420</sup> Marc BLOCH, Lucien FEBVRE, *Correspondance*, t. 1 : 1928-1933, Bertrand Müller (dir.), Paris, Fayard, 1994.

<sup>421</sup> Katja MARMETSCHKE, *op.cit.*, p. 344 et suiv.

<sup>422</sup> Cf. Charles-Olivier CARBONELL et Georges LIVET, *Au berceau des Annales*, Presses de l'IEP de Toulouse, 1983.

## II. ... à la Résistance à Montpellier

### *Vermeil à Montpellier*

C'est à la faculté des Lettres de l'université de Montpellier que Vermeil avait obtenu sa licence es lettres (mention allemand) en 1898. L'affaire Dreyfus suscitait alors des vagues jusque dans les facultés de province. L'étudiant de vingt ans, Edmond Vermeil, confronté à des événements politiques hors du contexte de son enfance, restait intimement convaincu de l'innocence du capitaine, et inscrivit à deux reprises son nom sur la deuxième protestation, liste de signatures circulant à la faculté de Montpellier pour demander la révision <sup>423</sup>. Esprit ouvert et généreux, Vermeil appartenait au groupe de dreyfusards qui avait lui-même des connivences avec le *Groupe des Étudiants socialistes*.

Bien plus tard, fuyant Paris et la zone occupée, Vermeil vit s'écrouler tous ses repères : séparé de sa famille et de toute sa documentation de travail confisquée, il allait se retrouver, à l'automne 1940, en zone libre dans une situation personnelle et professionnelle précaire.

[195]

Il obtint cependant sa mutation officielle à l'université de Montpellier, où il enseigna de 1941 à 1942 comme « professeur à la Sorbonne replié », son salaire restant à la charge de la Sorbonne ; mais au cours de l'été 1941, son indemnité de déplacement fut supprimée.

À Montpellier, il retrouvait l'historien des *Annales*, Marc Bloch, et le jeune juriste Pierre-Henri Teitgen (1908-1997) qui s'y étaient réfugiés. Tous trois, s'étant mis en congé jusqu'en février-mars 1943, entrèrent en clandestinité ; suspendus d'enseignement, Vermeil et Teitgen furent mis à la retraite par le ministre de l'Éducation, Abel Bonnard. Aux yeux du gouvernement de Vichy, Bloch, Teitgen et Vermeil représentaient bien les meneurs du mouvement résistant universitaire de Montpellier, et Vermeil fut le seul, parmi les grands germanistes de la Sorbonne à s'engager si ouvertement, sensibilisé

<sup>423</sup> Katja MARMETSCHKE, *op. cit.*, p. 99.

comme Marc Bloch qui y avait enseigné aussi, par le *Centre d'Études germaniques* de Strasbourg, haut lieu d'inspiration résistante.

C'est ainsi que Vermeil adhéra activement au groupe de Résistance *Liberté*, au sein duquel agissaient l'économiste René Courtin, Pierre-Henri Teitgen et Marc Bloch. Dans ce cadre, un groupe d'études d'une dizaine de personnes se constitua, précurseur du *Comité Général d'Études* (C.G.E.) fondé en juillet 1942, qui réunira les « *neuf sages* »<sup>424</sup> de la Résistance dans une sorte de *Conseil d'État* secret voué à réfléchir sur la refonte juridique et administrative de la France. *Les Cahiers politiques*, organe intellectuel de réflexion du CGE reconnu pour la qualité de son contenu et dirigé par Marc Bloch, rédacteur en chef d'avril 1943 à avril 1944, accueillirent en 1943 deux articles de Vermeil : *Le mythe du national-socialisme*, et *Le Dr Goebbels analyse la psychologie du peuple allemand*<sup>425</sup>.

### *Marc Bloch à Montpellier*

Ce médiéviste novateur, droit, probe, à la pensée et à l'analyse rigoureuses, qui aima tant la France, dut faire l'éprouvante expérience de l'antisémitisme qu'il définissait ainsi : « poison subtil, contagieux, polyfiltrant »<sup>426</sup>. Frappé par les décrets iniques de Vichy, ce Français d'origine juive, si pleinement français vu ses nombreuses décorations de 1914 et sa mobilisation volontaire en 1939, fut exclu de la fonction publique en octobre 1940. Certes peu après, il sera « relevé de déchéance pour services exceptionnels rendus à la France ». C'est alors que l'éminent historien est détaché, le 15 juillet 1941, à la faculté des Lettres de Montpellier, conformément au repli de l'université de Strasbourg vers Clermont-Ferrand, d'où il obtint sa mutation pour [196] Montpellier. Il s'y installe avec sa famille devant la place de la

<sup>424</sup> Diane de BELLESCIZE, *Les neuf sages de la Résistance. Le Comité Général d'Études dans la clandestinité*, Paris, Plon, coll. Espoir, 1979.

<sup>425</sup> Dans *Les Cahiers politiques*, respectivement n° 1, p. 13-21, et n° 4, p. 26 et s.

<sup>426</sup> Préface d'Annette BECKER, p. LIII, et p. 63, au volume *Marc Bloch. L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, éd. établie par Annette Becker et Etienne Bloch, Paris, Quarto Gallimard, 2006.

Canourgue, au 5 rue Sainte-Croix <sup>427</sup>. Cependant si la ville lui était familière (il y avait enseigné en lycée de 1912 à 1913), l'accueil à la faculté des Lettres, lui, « fut épouvantable » selon son fils Étienne : « Le doyen de la faculté de lettres, ancien condisciple de l'*École normale supérieure*, a réservé à mon père un accueil épouvantable, qui l'a profondément blessé ».

Ce doyen montpelliérain qui « ne faisait guère mystère de ses sentiments antisémites » aurait mis tout en œuvre pour que son condisciple de l'ENS n'ait pas le poste, mais « Jérôme Carcopino, secrétaire d'État à l'Éducation, et ami de Bloch, a imposé la nomination ». Augustin Fliche <sup>428</sup>, dont une avenue à Montpellier porte le nom..., « était maréchaliste et antisémite, comme beaucoup d'universitaires de l'époque ; mais le doyen exprimait aussi une rancœur : le brillant Bloch avait osé critiquer une de ses études historiques » <sup>429</sup>.

En dépit de cette humiliation, Marc Bloch resta à Montpellier, où il devait entrer en résistance. Son engagement clandestin fut loyal et entier. Il prit tour à tour les pseudonymes de « Fougères », lieu de sa maison dans la Creuse (sous ce nom, il continua à abreuver la revue *Annales* de ses écrits, de ses comptes rendus incisifs et limpides <sup>430</sup> :

<sup>427</sup> Cf. dans Pierre-Henri TEITGEN, *Une première Résistance, op. cit.*, p. 17, le témoignage du résistant Robert André : « Les deux bombes explosèrent à 30 secondes d'intervalle. Je passais le reste de la nuit rue Sainte-Croix, dans l'appartement du professeur Marc Bloch ; Louis Bloch, son fils, faisait équipe avec moi ». Les autres témoignages de résistants du groupe évoquent dans le vieux Montpellier, la place Chabaneau, la place Saint-Ravit, la rue du Palais et de l'Université.

<sup>428</sup> Cf. le *Dictionnaire biographique des historiens français et francophones. De Grégoire de Tours à Georges Duby*, dir. Christian AMALVI, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2004, Notice « Fliche Augustin (1884-1951) », p. 105-106, par Jean-Hervé FOULON.

<sup>429</sup> Cf. l'article de presse de mon ami Olivier RIOUX : « L'odieuse histoire de Marc Bloch à Montpellier », *La Gazette de Montpellier*, n° 923, 24 février / 2 mars 2006.

<sup>430</sup> Par exemple dix pages pour une recension du livre d'André DELEAGE, *La Vie rurale en Bourgogne jusqu'au début du XI<sup>e</sup> siècle*, Mâcon, 1941, pour lequel Bloch conçoit « un véritable sentiment d'admiration » : même sous un faux nom, pourvu qu'il travaillât ! Annette Becker parle de « la boulimie d'être historien qui l'habite pendant l'exclusion et la clandestinité » (p. IX, note 9).

pas moins de quatre-vingt-onze contributions !), ceux de « Benjamin », son deuxième prénom, puis « Arpajon », « Chevreuse », celui enfin de « Narbonne » (le « Narbonne de la Résistance »). Son élégance d'âme, l'humour - ici arme de détresse -, ne le quittait pas. N'écrivait-il pas à Febvre : « Je ferai votre commission à notre ami Fougères. Il est bon garçon en somme, et j'ai sur lui beaucoup d'influence ». Attaché à son identité, il se livrait ainsi :

Attaché à ma patrie par une tradition familiale déjà longue, nourrie de son héritage spirituel et de son histoire, incapable, en vérité, d'en concevoir une autre où je puisse respirer à l'aise, je l'ai beaucoup aimée et servie de toutes mes forces. Je n'ai jamais éprouvé que ma qualité de juif mît à ces sentiments le moindre obstacle. Au cours de deux guerres, il ne m'a pas [197] été donné de mourir pour la France. Du moins, puis-je en toute sincérité, me rendre ce témoignage : je meurs comme j'ai vécu, en bon français...

Une autre épreuve l'atteint au plus profond de son âme d'historien : la spoliation - ou du moins le vol - de sa bibliothèque. Subissant les affres de l'antisémitisme (chacune de ses candidatures au Collège de France se heurta au mur de l'antisémitisme), il a pu écrire : « Je suis juif [...]. Je ne revendique jamais mon origine que dans un cas : en face d'un antisémite », et plus loin : « ... les coups qui m'auront atteint le plus profondément sont des balles non pas allemandes mais françaises ».

Dans sa lettre *Testament*<sup>431</sup> (18 mars 1941, Clermont-Ferrand), s'il refusait en non-croyant que « fussent récitées les prières hébraïques » sur sa tombe, en revanche il disait, haut et ferme :

Mais il me serait plus odieux encore que dans cet acte de probité, personne ne pût rien voir qui ressemblât à un lâche reniement. J'affirme donc s'il le faut face à la mort, que je suis né juif ; que je n'ai jamais songé à m'en défendre ni trouvé aucun motif d'être tenté de le faire. Dans un monde assailli par la plus atroce barbarie, la généreuse tradition des

<sup>431</sup> Cf. dans Marc Bloch. *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, op. cit., « Testament », p. 811.

prophètes hébreux, que le christianisme, en ce qu'il eut de plus pur, reprit pour l'élargir, ne demeure-t-elle pas une de nos meilleures raisons de vivre, de croire et de lutter ?

Le passage dans la Résistance prolongea logiquement la lutte du patriote. Les textes de sa clandestinité vont converger vers le même objectif : la victoire de la France et le rétablissement de la République.

À Montpellier, Bloch fait la connaissance de René Courtin (1900-1964), professeur d'économie politique, et de François de Menthon (1900-1984), démocrate chrétien convaincu, professeur agrégé d'économie politique à Nancy puis à Lyon, fondateur du mouvement *Liberté*. Blessé en 1940, fait prisonnier, Menthon s'était évadé. Il participe à la création du mouvement *Combat* en zone Sud que rejoint par la suite Pierre-Henri Teitgen. C'est ainsi qu'il retrouva son collègue de Strasbourg, le germaniste dénonciateur du nazisme, Edmond Vermeil, qui sera révoqué en 1942.

Durant l'année 1941, ces universitaires se retrouvent régulièrement au sein du groupe de Montpellier qui réfléchit aux solutions nécessaires au redressement de la France après la victoire sur l'Allemagne. Parmi les participants à ce cercle autour de René Courtin et de Marc Bloch, on l'a vu, les professeurs Légal, Jean-Rémy Palanque <sup>432</sup>, M<sup>e</sup> Orliac, Eugène Causse, André Meunier, Edmond Vermeil.

[198]

Dans la même période, Étienne et Louis, les deux fils aînés de Marc Bloch <sup>433</sup>, rejoignent les Groupes francs de *Combat* mis sur pied par Jacques Renouvin (1905-1944), frère de Pierre, l'historien de la Grande Guerre (qui a rompu avec l'*Action française* lors de la signature des accords de Munich).

<sup>432</sup> Jean-Rémy Palanque (Marseille 1898 - Aix-en-Provence 1988), historien du christianisme et de l'Antiquité romaine, véritable humaniste, actif au sein de l'*Association des Amis de Jules Isaac* », présidera l'*Amitié judéo-chrétienne*, section d'Aix-en-Provence.

<sup>433</sup> Il est intéressant de noter l'engagement de toute la famille Bloch. La fille aînée, Alice, fut responsable au jardin d'enfants du camp d'internement de Rivesaltes, et de celui de Masgeliès (maison d'enfants de l'OSE dans la Creuse).

Il subsiste peu de traces des activités du groupe de Montpellier dont deux anciens membres seront cooptés au sein du *Comité général d'études (CGE)* créé en 1942 par Jean Moulin : Pierre-Henri Teitgen et René Courtin intégrèrent cet organisme central de la Résistance. Selon Teitgen, Marc Bloch participait souvent aux réunions du CGE. Dans les « Thèses à discuter pour l'éventualité d'une victoire anglaise », nombre de formulations rappellent des passages de *L'Étrange Défaite* : ainsi la réflexion que Marc Bloch avait menée avant-guerre sur l'histoire de l'Europe trouvait un prolongement inattendu dans des circonstances dramatiques.

### ***III. L'épilogue tragique du combat de Marc Bloch et le départ d'Edmond Vermeil pour Londres***

Plus tard, en 1944, son nouveau rôle de patron des *Mouvements Unis de Résistance* de la région de Lyon le perdra. Il installera son bureau au 1 de la rue des Quatre-Chapeaux, local qu'il louera sous le nom de « Blanchard ».

Le 7 mars, une série d'arrestations déclenchée par la Gestapo lyonnaise : parmi les résistants arrêtés, Jean Bloch-Michel, son neveu, qui connaît la planque de son oncle. Il est torturé. Le 8 mars, Marc Bloch / Blanchard sera arrêté vers 9 h alors qu'il quittait son bureau. À midi l'alarme est donnée, la nouvelle de son arrestation à Lyon se répandra vite et en fin de journée, sa secrétaire Nina Morgueleff, cachera les dossiers sensibles.

Le journal nazi *Völkischer Beobachter* présente Bloch comme le « chef d'une bande d'assassins ». Emmené à l'École de santé militaire, quartier général de la Gestapo, Marc Bloch est torturé à plusieurs reprises. Le 20 mars, il aurait été aperçu dans un couloir le visage tuméfié et ensanglanté ; les 22 et 25 mai, nouvelles séances de tortures ; le 16 juin, trente prisonniers du fort de Montluc sont extraits de leurs cellules et emmenés en camion sous escorte à proximité du village de Saint-Didier-de-Formans, débarqués dans une prairie et exécutés quatre par quatre à la mitrailleuse. L'illustre médiéviste se trouvait parmi eux. Son fils Étienne écrit :

La dernière image, assez floue, que je conserve de mon père est celle d'un monsieur emmitouflé dans son pardessus, sur le quai de la gare de Montpellier un jour de décembre 1942. Jamais depuis je n'ai eu de communication avec lui. Mon père avait tenu à nous accompagner mon frère, mon cousin germain et moi jusqu'à l'avant-dernière étape avant le [199] franchissement de la frontière espagnole. Il avait tout organisé pour notre départ. En nous envoyant de l'autre côté des Pyrénées, il voulait avoir les mains libres et ne plus avoir le souci de ses deux fils mobilisables, pouvant être réquisitionnés à tout moment.

Bloch n'avait pas d'illusions sur les risques encourus par son engagement de résistant. Laissons parler Febvre :

Je l'entends encore me répondre, un soir qu'il me quittait après de longues conversations et que bêtement - mais qui n'a pas été bête de cette façon, en cas pareil - je lui disais par manière de vœu : « Soyez prudent ! Nous aurons tant besoin de vous, après », je l'entends me répondre : « Oui. Je sais ce qui m'attend, si ... La mort ? pas seulement... mais une mort horrible, oui ; mais quoi ? ». Et il s'était perdu dans le noir de l'escalier.

D'éminents historiens, ont salué son cheminement, célébré son œuvre, et parmi les plus grands, Fernand Braudel, Raymond Aron, Bronislav Geremek <sup>434</sup>. Febvre, dès Paris libéré, orchestre l'hommage à son ami assassiné, lui conférant une dimension quasi mythique dans la geste héroïque de la Résistance qui va s'instaurer : « Songeant à ses dernières lettres, à cette épuration continue de sa pensée et de ses sentiments, j'ai envie de dire, je dis, qu'il est mort d'une mort sainte ». De son *Apologie pour l'Histoire*, Georges Duby qui en a préfacé

<sup>434</sup> Cf. Bronislav GEREMEK, « Marc Bloch, historien et résistant », in *Marc Bloch. L'Histoire, la Guerre, ...*, *op. cit.*, p. 1029-1046 : « On ne peut pas oublier que l'enfance et la jeunesse de Marc Bloch se passent à l'époque de l'affaire Dreyfus. Bloch dit explicitement qu'il a le sentiment d'appartenir à la génération de l'Affaire ». À ces « Regards sur Marc Bloch », il convient d'ajouter ceux de Georges I. BRATIANU (petit-fils de Ion Bratianu, fondateur de la nouvelle Roumanie qui émergea après le Congrès de Berlin, 1878) et d'Henri BRUNSCHWIG, qui clôturent le magistral ouvrage édité par Annette Becker et Etienne Bloch (*op. cit.*).

l'édition chez Armand Colin, avait pu écrire en 1974 : « Après trente-cinq ans, *L'Apologie* demeure donc beaucoup plus pour nous tous que le cénotaphe du héros sacrifié, que le Mémorial d'un Maître dont aucun d'entre nous n'oserait récuser le décisif ascendant ».

Au groupe d'études de Montpellier, Edmond Vermeil, qui avait depuis longtemps dénoncé les dérives monstrueuses de la dictature nazie dans ses ouvrages<sup>435</sup>, avait mis ses talents de germaniste et de fin connaisseur des réalités allemandes pour aider aux projets de reconstruction de la France et de l'Europe. Sa participation au sein de la mouvance montpelliéraine du groupe *Liberté* et des *Cahiers Politiques*, organe de publication d'essence prospective en vue de construire l'après-guerre, débouchera sur la fuite réussie à Londres, et sur son activité de conseiller des Alliés avant, pendant et après la Libération.

[200]

Les combats de Vermeil se poursuivront, avec son « Introduction critique » écrite en 1948<sup>436</sup> à l'ouvrage du prix Nobel Thomas Mann exilé aux États-Unis en 1940 et dont les nazis avaient brûlé les livres. Vermeil a montré comment le romancier de *La montagne magique* et de *La mort à Venise* s'est trouvé confronté à une réalité politique dont, mois après mois, il devint le témoin effaré et bientôt le juge : « Hitler est un fou, le vrai fléau de Dieu ; [...] plusieurs centaines de juifs hollandais viennent d'être emmenés en Allemagne pour y expérimenter la mort par les gaz. Qui, dans le monde, peut croire pareilles folies et pareille cruauté ? C'est l'enfer que les nazis ont installé dans le III<sup>e</sup> Reich ». Le dégoût que lui inspire Hitler est sans bornes : « ses rugissements, l'écume aux lèvres et ses croassements ! ». Par le pamphlet et par la réflexion historique, Mann est décrit comme un humaniste déterminé à comprendre les racines du mal afin de proposer

<sup>435</sup> Notamment *Hitler et le Christianisme*. Gallimard, Paris, 1939. Et *L'Allemagne, Essai d'explication*, Paris, Gallimard, 1940, 1<sup>ère</sup> édition confisquée (« liste Otto »), rééd., Paris, Gallimard, 1945.

<sup>436</sup> Introduction critique d'Edmond VERMEIL, p. 11-42, à l'ouvrage de Thomas MANN, *Appels aux Allemands. 1940-1945*, Ed. Flinker, 1948 (rééd. aux Éditions Balland et Flinker, 1985). Ces *Messages radiodiffusés adressés aux Allemands (1940-1945)*, vibrants appels aux compatriotes, s'étaient poursuivis, prophétiques et pathétiques, jusqu'à la chute d'Hitler en 1945.

l'édification d'une future Europe dans laquelle l'Allemagne retrouvera sa dignité.

***Pour une conclusion :  
destins croisés***

Edmond Vermeil (1878-1964) - Marc Bloch (1886-1944). L'aîné, le Languedocien, et le cadet né à Lyon, issu de juifs alsaciens. Tous deux hommes de plume. Vermeil sera l'auteur d'ouvrages monumentaux sur cette Allemagne qu'il tentera d'expliquer <sup>437</sup>, et dont il fustigeait dès 1940 « l'offensive contre l'humanisme » : dans son « essai d'explication », il décrivait au terme de sa démonstration la « politique du fait accompli » :

Hitler veut donc liquider la France, toute sa tradition historique, tous les principes de sa politique, et avec elle toute la tradition occidentale, versaillaise ou genevoise. La France représente à ses yeux un ordre qui la dépasse,... un ordre détestable et détesté. Elle est le bouc émissaire de l'Occident. Frapper la France, ce serait frapper l'humanisme en plein cœur, atteindre d'un seul coup le catholicisme, le libéralisme, la meilleure tradition socialiste et une remarquable élite israélite.

Leurs parcours comportent bien des similitudes : tous deux pleinement hommes d'action, de combat. Dès l'affaire Dreyfus, ils furent des citoyens engagés. Tous deux collègues à l'université de Strasbourg, ils se retrouveront à Montpellier, à l'université puis dans la Résistance. Ils eurent à subir des épreuves semblables, comme la confiscation de leurs bibliothèques, perte cruelle pour des écrivains.

<sup>437</sup> Edmond VERMEIL, *L'Allemagne. Essai d'explication*, rééd., *op. cit.*, dernier chapitre intitulé « Politique du fait accompli et destruction du droit international », p. 395.

[201]

Hommes d'élite aux destins croisés : l'un était protestant et son fils s'alliera à une famille lettrée juive alsacienne de l'époque ; parti à Londres, le germaniste de Congénies aura la chance de survivre à la guerre, de témoigner, de récupérer à la Libération sa chaire de professeur d'Études germaniques à la Sorbonne, et d'écrire encore des ouvrages d'érudition sur l'Allemagne<sup>438</sup>. Son activité de résistant à Montpellier était restée un épisode peu connu.

L'autre était juif : Bloch, l'illustre historien du Moyen Âge qui fera école, paiera de sa vie à Lyon, sa ville natale, sur ce sol français qu'il affectionnait tant et qu'il a nourri de sa science. Par delà la tyrannie des entreprises de négation et d'oubli, il faut se réjouir de la pérennité de son œuvre, et de la force de son message, de sa pensée magistrale.

Michaël Iancu

<sup>438</sup> Notamment : Edmond VERMEIL, *L'Allemagne contemporaine sociale, politique et culturelle, 1890-1950*, 2 tomes, Paris, Aubier, 1952-1953.

[202]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**

**DEUXIÈME PARTIE**

**6**

---

# EDMOND VERMEIL À LONDRES ET SES PROPOSITIONS DE RÉÉDUCATION DU PEUPLE ALLEMAND

**par Katja Marmetschke**

[Retour à la table des matières](#)

En abordant le sujet *Edmond Vermeil à Londres*, nous nous approchons d'une période dans la vie du germaniste qui était sombre au moins à deux égards. Tout d'abord du point de vue biographique : Comme beaucoup de Résistants, Edmond Vermeil fut forcé de quitter sa patrie qui était désormais sous l'emprise des forces qu'il avait combattues dès le premier jour. Malgré ses multiples essais d'avertir ses compatriotes des dangers nationaux-socialistes, le pire de ses cauchemars était devenu réalité et la situation lui montrait également son impuissance relative face aux atrocités du régime hitlérien. À cette déception (qui fut sans doute une expérience partagée par tous les émigrés) s'ajoutait le fait que l'exil à Londres le mit dans une situation extrêmement difficile sur le plan personnel et financier : Séparé de sa femme Madeleine, il devait encore soutenir sa famille et payer son appartement à Paris. Bien qu'il eût obtenu dès octobre 1943 un poste dans la *Commission interalliée pour l'étude des activités de l'Allemagne et de ses satellites*, son indemnisation et son statut administratif furent

sujets d'innombrables lettres échangées entre Londres et Alger. Ce ne fut qu'en septembre 1944, donc un an après son arrivée à Londres, que la situation fut finalement réglée, Edmond Vermeil recevant un traitement mensuel de 150 livres à la charge pour moitié du *Commissariat à l'Éducation Nationale* à Alger et la *Délégation auprès des Gouvernements Alliés* à Londres. Mais, pendant un an, Edmond Vermeil s'était retrouvé dans la situation désagréable d'un solliciteur qui devait, à maintes reprises, rappeler aux autorités de rémunérer les services qu'il rendait à sa patrie <sup>439</sup>.

Deuxièmement, l'exil d'Edmond Vermeil à Londres est une période obscure pour les chercheurs qui tentent de retracer l'itinéraire du germaniste. Certes, il est possible de reconstruire quelques éléments de ses activités dans la capitale britannique, mais du fait de l'absence de documents précis (et aussi à cause du chaos qui régnait à l'époque !), l'image perçue demeure incomplète.

Malgré ces conditions peu favorables (pour Edmond Vermeil d'une part, pour les chercheurs de l'autre), la période londonienne représente une étape [203] importante dans la vie du germaniste qui peut nous fournir des renseignements précieux pour mieux comprendre le rôle qu'il joua dans les discussions sur la rééducation du peuple allemand après la Deuxième Guerre mondiale. En fait, son séjour à Londres le rapprochait d'un milieu qu'il avait toujours considéré comme une cible primordiale de ses travaux, à savoir la sphère politique <sup>440</sup>. La situation de l'exil et les nouvelles tâches qu'il assumait le positionnaient plus proche que jamais des cercles politiques et des acteurs qui, plus tard, décideraient de la reconstruction de la France, et bien sûr, de la

<sup>439</sup> Cf. les lettres dans le dossier d'Edmond VERMEIL aux Archives Nationales (AN) Paris, F17 (Instruction publique) 25470. Le germaniste explique sa situation administrative par exemple dans une lettre à René Capitant (Commissaire National à la Justice et à l'Instruction publique) datant du 14 mars 1944 ainsi que dans un message à Marcel Durry (Directeur de l'Enseignement Supérieur de l'Éducation Nationale) du 11 avril 1944. Pour Edmond Vermeil, cette situation était d'autant plus humiliante que même les interventions auprès de René Massigli, qui était le cousin germain de sa femme et le Commissaire aux Affaires Étrangères à Alger, étaient restées sans réponse.

<sup>440</sup> Cf. l'avant-propos programmatique d'Edmond VERMEIL à *La Constitution de Weimar et le principe de la démocratie allemande. Essai d'histoire et de psychologie politiques*, Paris/Strasbourg, Librairie Istra, 1923, p. 9.

politique à envisager envers l'Allemagne vaincue. Pour Edmond Vermeil c'était donc aussi l'occasion de faire preuve de sa compétence en particulier et de l'utilité de la germanistique française en général.

Revenons d'abord brièvement sur les circonstances de la fuite d'Edmond Vermeil en Angleterre. Puis nous analyserons ses activités à Londres, qui jetèrent la base de ses prises de position d'après-guerre, dont il sera question dans la troisième partie.

Pour échapper à la poursuite nationale-socialiste, Vermeil se cachait en novembre 1942 dans un petit village dans le Périgord, où il rédigea ses articles pour les *Cahiers politiques* <sup>441</sup>. Ensuite, sa fuite le mena à Lyon, où il vécut sous le nom de Henri Lambert, prétendument négociant en vin. Apparemment, il ne voulait pas quitter la France, mais avec une bonne dose de persuasion, le jeune Résistant Pierre Piganiol <sup>442</sup> arriva finalement à le convaincre. Dans la nuit du 23 au 24 août 1943, Edmond Vermeil se rendit à un aérodrome clandestin situé au nord-est de Mâcon pour embarquer dans un avion à destination de Londres. L'action ne passa pas inaperçue, puisque, dès le matin du 24, la Gestapo fouilla le terrain à la recherche d'armes éventuellement parachutées. Une fois arrivé [204] à Londres, Edmond Vermeil diffusa

<sup>441</sup> Les *Cahiers politiques*, que l'on surnomma grâce à la qualité de ses contributions aussi la *Revue des Deux Mondes de la Résistance*, était l'organe de publications du *Comité Général d'Études*. Ce comité fut créé en juillet 1942 à l'initiative de Jean Moulin et servait de Conseil d'État clandestin pour réfléchir à la réorganisation juridique et administrative de la France après la guerre. Parmi les « neuf sages de la Résistance » se trouvaient Pierre-Henri Teitgen, René Courtin et François de Menthon. Voir Diane DE BELLESCIZE, *Les neuf sages de la Résistance. Le Comité Général d'Études dans la clandestinité*, Paris, Pion, 1979. Edmond Vermeil rédigea (sous le couvert de l'anonymat) deux articles pour la revue : « Le mythe du national-socialisme », *Cahiers politiques* (avril 1943), n° 1, pp. 13-21 ; « Le Dr Goebbels analyse la psychologie du peuple allemand », *Cahiers politiques* (novembre 1943), n° 4, pp. 26-27. (Le texte est réimprimé dans Marc BLOCH, *L'étrange défaite. Témoignage écrit en 1940*, préface de Stanley Hoffmann, Paris, Gallimard, 1990, p. 322-326).

<sup>442</sup> Le chimiste Pierre Piganiol (1915-2007) travailla après la guerre à la Compagnie Saint-Gobain pour se consacrer ensuite, à la demande de Charles de Gaulle, à la politique de la recherche. Il présida, entre autres, la *Délégation générale à la recherche scientifique et technique* dans les années soixante.

son message d'arrivée via Radio Londres pour faire savoir à sa famille qu'il était en sûreté <sup>443</sup>.

Bien que le Général de Gaulle et les Forces de la France Libre aient déjà quitté la capitale britannique en mai 1943 pour s'installer à Alger, Londres demeurait un carrefour important de services secrets et de délégations diplomatiques. C'est grâce à l'intervention de Pierre Viénot auprès de Maurice Dejean qu'Edmond Vermeil obtint un poste dans la *Mission française auprès des Gouvernements alliés établis à Londres*, où il travailla dans la *Commission interalliée pour l'étude des activités de l'Allemagne et de ses satellites*. <sup>444</sup> Pour justifier l'embauche du germaniste dans sa Mission, Maurice Dejean faisait avancer deux arguments. Premièrement, il voyait en Vermeil un candidat « qui, étant donné son titre de Professeur en Sorbonne et ses remarquables travaux antérieurs sur l'Allemagne assurera à notre Représentation le prestige et l'autorité qui conviennent à la France » <sup>445</sup>. À part sa tâche de représenter la France, Dejean espérait que la présence d'Edmond Vermeil dans les milieux universitaires britanniques aiderait ceux-ci à se faire une image plus réaliste de l'Allemagne parce que « les milieux en question ne sont pas toujours bien orientés au sujet de l'Allemagne » <sup>446</sup>. Comme nous le verrons plus tard, ce seront surtout les questions des origines du national-socialisme et des différents concepts de rééducation qui susciteront des controverses.

<sup>443</sup> Les circonstances de sa fuite ont été décrites par Pierre Piganiol dans le manuscrit *L'envol pour Londres d'Edmond Vermeil en août 1943*. Je remercie le Docteur Guy Vermeil d'avoir eu la gentillesse de me donner accès à ce document (voir annexe IV dans le présent ouvrage). Voir aussi Hugh VERITY, *Nous atterrissons de nuit*, Paris, France-Empire, 1982, p. 176-177.

<sup>444</sup> Pierre Viénot (1897-1944) et le diplomate Maurice Dejean (1899-1982) étaient pour Charles de Gaulle les interlocuteurs les plus importants à Londres. Dejean avait commencé sa carrière comme chef du service de presse à l'ambassade de Berlin (1930-1939). De 1943 à octobre 1944 il était chargé de représenter la France dans les conférences interalliées à Londres. Sur le rôle de Pierre Viénot dans la Résistance gaullienne à Londres, voir Gaby SONNABEND, *Pierre Viénot (1897-1944). Ein Intellektueller in der Politik*, München, Oldenbourg, 2005, pp. 391-406.

<sup>445</sup> Télégramme de Maurice Dejean au *Commissariat aux Affaires Étrangères* à Alger du 9.10.1943, AN AJ16 (Académie de Paris) 6172, pièce 174.

<sup>446</sup> *Ibidem*.

Néanmoins, la représentation de la France dans les discussions interalliées ne constitua qu'une partie du travail quotidien du germaniste. Il passait la plupart de son temps à rédiger des analyses sur l'Allemagne, par exemple sur les Églises dans le Troisième Reich ou sur la propagande hitlérienne. Dans les papiers de Maurice Dejean aux Archives du Ministère des Affaires Étrangères se trouve un grand nombre de rapports faits par Edmond Vermeil dont Dejean se servait régulièrement pour informer le Général de Gaulle à Alger <sup>447</sup>. De Gaulle lui-même pria Edmond Vermeil dans une lettre d'octobre 1943 de lui faire parvenir directement les rapports les plus importants. Bien [205] qu'on ne puisse plus reconstruire quels documents Vermeil envoyait à Alger, une lettre de remerciement de Charles de Gaulle au germaniste, datant d'avril 1944, prouve que ses analyses étaient lues et, surtout, appréciées : « Mon cher maître, je vous remercie de votre lettre et de votre rapport qui m'a vivement intéressé. Je suis tout à fait d'accord avec vous sur les conclusions que vous tirez de votre étude sur la pensée allemande. » <sup>448</sup>

Même si on ne connaît pas en détail toutes les activités d'Edmond Vermeil à Londres, les documents montrent clairement qu'il était en contact étroit avec les futurs dirigeants de la France et que ses analyses ont, plus qu'avant, trouvé un accueil favorable dans les cercles politiques qui, quant à eux, nécessitaient autant d'informations que possible sur l'Allemagne pour se préparer au lendemain de la guerre. Mais quelle place Vermeil accorde-t-il à la rééducation ? Occupe-t-elle une place secondaire ou primordiale dans ses écrits ? Comme on le sait, les différentes stratégies de rééducation élaborées et mises en pratique par les Alliés résultaient avant tout des analyses de la nature et de l'origine du national-socialisme. Une discussion au prestigieux *Royal Institute of International Affairs (Chatham House)* qui eut lieu en janvier 1944 fait ressortir les divergences entre la position française et le point de vue britannique. En commentant un rapport rédigé par quelques membres de la Chatham House, la commission française sous

<sup>447</sup> AMAE Paris, Papiers d'agents /Archives Privées (PAAP), 288 Maurice Dejean, 40.

<sup>448</sup> Lettre du 8.4.1944 de Charles de Gaulle à Edmond Vermeil, in : Charles DE GAULLE, *Lettres, notes et carnets*. Juin 1943-Mai 1945, tome V, Paris, Plon, p. 191.

l'égide d'Edmond Vermeil critique ouvertement leur interprétation du Troisième Reich :

*French criticism of the Report was concentrated mainly upon the diagnosis therein of the problem. Particularly emphatic disagreement was expressed by the whole French group with the description of the ruling caste in Germany as « a ruling group not essentially dissimilar from ambitious groups to be found in several other countries ». This was felt to be an understatement and to reflect misunderstanding of the phenomenon of nazism. The French group submitted that the important fact about the Nazi régime was that it rested upon an alliance between a ruling caste, with a long-established tradition of aggressive nationalism, and the mass of the people.* <sup>449</sup>

Cette citation reflète la position d'Edmond Vermeil qui avait, par exemple dans son *Essai d'explication*, essayé de montrer que le national-socialisme avait ses racines principalement dans l'histoire intellectuelle allemande et que c'était une longue tradition de nationalisme agressif qui avait mené à la catastrophe. Pour arracher les racines profondes de ce problème, il fallait donc penser dans la longue durée et se méfier des mesures qui prétendaient changer le peuple allemand d'un jour à l'autre. À Londres, Edmond Vermeil ne considérait pas la rééducation du voisin comme une tâche primordiale, bien [206] au contraire : selon lui, le rétablissement d'un ordre politique, économique et militaire était beaucoup plus important. Son point de vue fut partagé par la majorité des hommes politiques français qui s'occupaient de la réorganisation de l'Allemagne d'après-guerre. Ce ne fut qu'en août 1944 que l'on prêta plus d'attention à cette question, notamment grâce à une conférence réunissant à Londres cinq ministres de l'éducation des pays alliés. Dans cette conférence deux camps s'opposaient : d'une part, il y avait les délégués des Pays-Bas, de la Belgique et de la Norvège pour qui la rééducation était une tâche prioritaire qui, tout en restant sous le contrôle des Alliés, devait être

<sup>449</sup> T. E. UTLEY, « French views on the German problem », in : *International Affairs* 20 (avril 1944), n° 2, pp. 243-249, citation p. 243.

organisée par les Allemands eux-mêmes. D'autre part, les délégués de la Tchécoslovaquie et de la France (qui était représentée par l'historien Paul Vaucher et Edmond Vermeil) étaient d'avis que la rééducation devait être complètement contrôlée par les Alliés et que celle-ci était, face aux autres problèmes d'après-guerre, le dernier problème à résoudre :

*Professor Vermeil expressed the view that of all German problems reeducation must come last in time. Political, economic and military problems must be settled first. He agreed with the Czechoslovak Minister of Education's view that in the early days German education would be largely a police matter. Pedagogic measures proper could only be applied with success after a long time. [...] He drew special attention to the problem of Germans now between the ages of 14 and 25. He doubted whether this generation could be rescued from its moral degradation or re-educated at all. He suggested the only solution for these German youths would be to employ them as labour forces to make good the devastation they had created in Allied countries.* <sup>450</sup>

Cette prise de position ne peut guère être considérée comme une première ébauche d'une politique de rééducation. Elle fait plutôt preuve de l'amertume et de la perplexité de Vermeil face aux atrocités de la guerre et elle s'inscrit dans la ligne des revendications maximalistes avancées par de Gaulle. En fait, le germaniste lui-même commença à atténuer cette position pessimiste et à faire des propositions plus constructives après la guerre. Une fois arrivé en France, en novembre 1944, il récupéra sa chaire de professeur d'Études Germaniques à la Sorbonne et reprit aussitôt son travail d'expert dans différents cercles de réflexion. Dans l'époque de l'après-guerre, on ne peut pas ne pas surestimer l'influence et la réputation d'Edmond Vermeil. Il avait en

<sup>450</sup> *Meeting on 18<sup>th</sup> of August between representatives of the Conférence of Allied Ministers of Education and representative of the Working Party on the Re-education of Germany, Public Record Office London, FO 371, 39096, JCC 23533. Je remercie Madame Corine Defrance de m'avoir procuré une photocopie de ce document.*

effet des mérites incontestables comme Résistant, ses écrits de l'entre-deux-guerres le qualifiaient plus qu'aucun autre germaniste à prendre position au problème allemand, et à la fin des années 40, son *Essai d'explication* était le [207] livre de référence pour tous ceux qui cherchaient une réponse à la question « Comment cela a-t-il pu arriver ? ».

Voyons maintenant de plus près quels furent les deux organismes au sein desquels Edmond Vermeil déploya ses idées sur la rééducation du peuple allemand. Afin de mieux comprendre comment et pourquoi sa position évolua dès la fin des années 1940, il faut bien tenir compte a) de la date exacte à laquelle ces réflexions eurent lieu, et b) du cadre dans lequel Vermeil les présenta.

Le premier prolongement (assez direct) de son activité londonienne fut celui de Président de la *Commission de rééducation du peuple allemand* en 1945-1946. Cette commission, créée en mars 1945, réunissait des représentants du Ministère des Affaires étrangères, de l'Éducation nationale, de la Mission militaire française en Allemagne ainsi que des universitaires et des parlementaires pour réfléchir à un programme de rééducation. L'existence d'une telle commission d'experts, dont l'historienne Corine Defrance a découvert les traces dans les archives il y a quinze ans <sup>451</sup>, peut être considérée comme une petite sensation dans la communauté des historiens franco-allemands. Pendant longtemps, on a pensé qu'il n'y avait pas de directives officielles préparant l'œuvre de la rééducation et que l'action de la *Direction de l'Éducation Publique* à Baden-Baden avait été improvisée et incohérente. La création de cette commission (ainsi que la conférence à Londres mentionnée en haut) prouve que les responsables français, eux aussi, se préparaient à leur mission en Allemagne et qu'Edmond Vermeil joua un rôle pivot dans ce contexte. L'initiative de créer cette commission revenait à Jacques Fouques-Duparc (qui dirigeait à l'époque le *Secrétariat des Conférences* au Ministère des Affaires Étrangères) et résulta, une fois de plus, du souci de ne pas laisser le champ de la rééducation aux alliés anglo-saxons :

<sup>451</sup> Corine DEFANCE, « Edmond Vermeil et la commission de rééducation du peuple allemand, 1945-1946 », in : *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, 28 (1996), n° 2, pp. 207-221.

Des renseignements parvenus à la connaissance de mon Département, il résulte qu'en Grande-Bretagne et Amérique on se préoccupe activement de la question de la rééducation du peuple allemand. [...]. Il serait regrettable que la France n'apportât pas sa contribution à l'étude de ce problème. Le souci de sa position spirituelle comme celui de ses intérêts politiques nous fait un devoir de ne pas laisser à nos Alliés le soin exclusif d'orienter dans une telle ou telle direction l'éducation de la jeunesse allemande. <sup>452</sup>

Vermeil commença son travail en rédigeant un mémoire de plus de 200 pages, dont la version finale fut soumise aux membres de la commission fin [208] 1945 <sup>453</sup>. Le mémoire contient principalement une description des structures de l'enseignement dans le Troisième Reich, mais à la fin du document, le germaniste présente « l'esquisse d'une solution » avec un certain nombre de mesures concrètes, comme par exemple la création de « camps de rééducation », où les jeunes gens imbus de la doctrine nazie trouveraient la solitude, le temps de la réflexion et le moyen de s'informer pour se refaire moralement et secouer l'emprise du national-socialisme sur leur esprit. Ceci est sans doute la mesure la plus rigide qu'Edmond Vermeil suggère. Le reste de ses propositions porte sur l'épuration du personnel enseignant, la révision des manuels scolaires et l'introduction du français comme langue obligatoire. Comme la rééducation en zone française d'occupation est déjà en plein cours, le rapport donne également un aperçu des œuvres déjà réalisées (Vermeil mentionne parmi les mesures positives en vigueur la réouverture des écoles primaires et secondaires et des Universités de Fribourg et Tubingue) <sup>454</sup>. Ce balancement entre mesures proposées d'une part et bilan des réalisations de l'autre donne au rapport (qui semble être rédigé à la hâte) un caractère un peu confus. Lors de la discussion du mémoire en avril 1946, il est intéressant de constater que les membres du comité se divisent en deux camps. Dans

<sup>452</sup> Lettre de FOUQUES-DUPARC au ministre de l'Éducation nationale du 19.3.1945, AMAE Série Nations Unies et Organisations Internationales (NU/OI), Secrétariat des Conférences 1945-1959, Série 9 Allemagne, art. 81, p. 94 Rééducation du peuple allemand (de mars 1945 à novembre 1947).

<sup>453</sup> Manuscrit *Le problème de la rééducation en Allemagne*, 234 p., AMAE, NU/OI 1945-1959, art. 81, p. 94.

<sup>454</sup> Cf. pour un résumé et une analyse du mémoire Corine DEFRANCE, *loc. cit.*, pp. 210-214.

le premier groupe (que l'on pourra appeler « pessimiste »), il y a ceux qui exigent un maximum de contrôle et de répression dans la politique de rééducation. À ce groupe s'oppose le groupe « optimiste » dans lequel se trouve la majorité des membres du comité, favorisant la reprise des contacts avec l'Allemagne pour l'insérer - sans rejeter le contrôle - aussitôt que possible dans la communauté internationale. Vermeil lui-même est l'avocat d'une voie médiane <sup>455</sup>.

Le deuxième forum de discussion où Vermeil présenta ses idées du traitement de l'Allemagne vaincue était le *Centre de Politique Étrangère* à Paris. Ce Centre, fondé en 1935 par Célestin Bougie et Sébastien Charley comme pendant au *Royal Institute of International Affairs* à Londres, constituait déjà avant la guerre un lieu important de débats universitaires sur la politique internationale. Après la Libération, le *Groupe d'études des questions germaniques* (dont Vermeil faisait déjà partie avant la guerre) reprit immédiatement son travail en organisant de novembre 1944 à mars 1945 six conférences sur le problème allemand <sup>456</sup>. Étant le premier conférencier, Edmond Vermeil profita de l'occasion pour présenter sous le titre *Le problème [209] allemand - vue d'ensemble* un résumé de ses analyses faites à Londres <sup>457</sup>. Bien qu'il avouât que la rééducation fut « le point capital, et le plus difficile de tous » <sup>458</sup> et qu'elle enveloppa « toutes les autres questions à la fois et leur servit de couronnement » <sup>459</sup>, il la relégua au dernier rang de son « ordre des problèmes à résoudre » et la traita en six pages seulement. L'organisation de son exposé nous donne un aperçu assez précis des priorités de la politique de la France envers l'Allemagne dans l'immédiat après-guerre. Les trois premiers points ont

<sup>455</sup> Procès-verbal (21 pages) de la réunion du 21.4.1946 AMAA, NU /OI 1945-1959, art. 81, S 94. Voir pour une analyse de la discussion Corine DEFRANCE, *loc. cit.*, pp. 214-219 et Katja MARMETSCHKE, *Feindbeobachtung und Verständigung. Der Germanist Edmond Vermeil (1878-1964) in den deutsch-französischen Beziehungen*, Cologne, Böhlau, 2008, pp. 467-470.

<sup>456</sup> Cf. Centre de Politique Étrangère, « L'activité du Centre », in : *Politique Étrangère* 10 (1945), n° 1, pp. 112-115.

<sup>457</sup> Edmond VERMEIL, « Le problème allemand - vue d'ensemble », in : Edmond Vermeil *et al*, *Quelques aspects du problème allemand*, Paris, Hartmann, 1945, pp. 17-96.

<sup>458</sup> *Ibidem*, p. 33.

<sup>459</sup> *Ibidem*, p. 34.

tous un caractère plutôt négatif et se réfèrent à la destruction de l'Allemagne hitlérienne : 1) Amputations territoriales et réduction démographique, 2) désarmement militaire, 3) désarmement industriel et financier. Ces trois points sont quasiment les conditions préalables pour s'atteler ensuite à la réédification du pays en instaurant des mesures plus constructives (Vermeil en donne un premier plan dans les chapitres *Le futur statut politique* et *La rééducation*).

Toutefois, ces idées esquissées sur la planche à dessin furent très vite dépassées par la réalité. La rééducation en zone française d'occupation développa bientôt sa propre dynamique, grâce aux multiples activités de la *Direction de l'Éducation publique* sous Raymond Schmittlein, alors que le début de la guerre froide étouffait dans l'œuf toutes les tentatives d'une action coordonnée entre les Alliés. Edmond Vermeil était donc forcé d'adapter ses propositions à la nouvelle réalité. Une communication datant d'octobre 1947 (donc exactement trois ans après son retour en France) nous permet de voir comment il jugeait l'œuvre déjà accomplie et quels étaient, à son avis, les points sensibles dans le travail qui restait encore à faire. Vermeil la présenta lors d'une conférence internationale sur quelques aspects du problème allemand, qui eut lieu en Hollande en octobre 1947 et en avril 1948, et à laquelle il participa comme représentant du *Centre de Politique Étrangère* à Paris.

En lisant l'intervention du germaniste, c'est tout d'abord sa tonalité différente qui saute aux yeux. Le pessimisme, voire l'alarmisme de ses textes de l'immédiat après-guerre a largement disparu et c'est un bilan beaucoup plus nuancé de la situation actuelle en Allemagne qu'il nous livre. Toutefois, il souligne qu'il faut maintenir fermement la rééducation et il énonce sa critique envers les pratiques des Anglo-Saxons (et surtout celles des Américains) qui essaieraient d'organiser la rééducation sur pied d'égalité, pensant qu'après l'épuration et la dénazification nécessaires les Allemands pourraient se rééduquer eux-mêmes <sup>460</sup>. Telle n'est pas l'approche d'Edmond Vermeil : Il ne pense pas que l'on pourrait quitter le nazisme « comme un vêtement démodé, [210] pour se trouver pur de tout blâme ou de tout danger après l'avoir

<sup>460</sup> Cf. Edmond VERMEIL, « Les Alliés et la rééducation », in : Helen Liddell, Edmond Vermeil, Bogdan Suchodolski, *Education in Occupied Germany. L'éducation de l'Allemagne occupée*, Paris, Rivière, 1949, p. 23-69, ici p. 39.

abandonné » <sup>461</sup>. Afin d'extirper le mal à la racine, il faudrait aller plus loin et (c'est le terme qu'il utilise) « dégermaniser » l'Allemagne. C'est la raison pour laquelle la France s'est décidée à concevoir un programme de rééducation qui vise à modifier profondément les traditions pédagogiques d'outre-Rhin <sup>462</sup>. Il n'est pas étonnant de constater que le germaniste met l'accent sur les universités qu'il considère, non sans raison, comme le foyer de l'ancienne Allemagne prussienne et militariste. En soumettant les universités à un certain processus d'épuration et de contrôle et en créant à Mayence une université nouvelle qui pourrait servir de modèle d'un enseignement démocratique, la France a jeté les bases, selon Edmond Vermeil, pour remodeler le paysage universitaire allemand <sup>463</sup>.

Parmi les réformes de l'enseignement primaire et secondaire, Vermeil mentionne en termes élogieux une institution qui était plus ou moins une réalisation directe de l'une de ses propositions d'après-guerre <sup>464</sup>. Pour les jeunes endoctrinés par l'idéologie nationale-socialiste, on avait ouvert en 1947 près d'Offenbach le centre de *Höllhof*, où ils avaient à leur portée un enseignement démocratique et libéral <sup>465</sup>. Bien qu'Edmond Vermeil réitère que le contrôle est un élément indispensable de la rééducation, il ne laisse aucun doute que les mesures rigides servent uniquement au but de l'intégration souhaitée de l'Allemagne dans la communauté internationale. On peut aussi noter qu'Edmond Vermeil a changé d'avis en ce qui concerne la possibilité d'une réorientation des jeunes gens entre 14 et 25 ans. Il n'est plus question de les envoyer à l'étranger pour des travaux de réparations, au contraire : même pour Edmond Vermeil ils sont maintenant un groupe cible de la rééducation.

Si l'on examine rétrospectivement les contributions d'Edmond Vermeil à la discussion sur la rééducation du peuple allemand (soit comme conseiller politique, soit comme expert universitaire), il se pose bien sûr la question de savoir quel a été leur impact sur la rééducation

<sup>461</sup> *Ibidem*, p. 43.

<sup>462</sup> *Ibidem*.

<sup>463</sup> *Ibidem*, pp. 44-47, ici p. 46.

<sup>464</sup> *Ibidem*, p. 44.

<sup>465</sup> Voir pour la genèse de ce centre qui existait de 1947 à 1949 Stefan ZAUNER, *Erziehung und Kulturmission. Frankreichs Bildungspolitik in Deutschland 1945-1949*, München, Oldenbourg, 1994, pp.171-172.

finalement mise en place dans la Zone Française d'Occupation. À première vue, son influence semble limitée. Certes, ses rapports londoniens ont été lus et appréciés par ceux qui étaient, plus tard, responsables de la politique allemande en France. Mais le manuscrit d'Edmond Vermeil pour la *Commission de rééducation du peuple allemand* n'a jamais été publié et la commission elle-même semble avoir été dissoute après la dernière réunion en avril 1946. Pour pouvoir mesurer l'influence du germaniste sur le programme de rééducation, il faut plutôt jeter un coup d'œil [211] sur les voies de transmission indirectes, mais néanmoins importantes, de ses idées.

Premièrement, il n'est pas exagéré de dire qu'Edmond Vermeil a été le maître à penser de quasiment tous les jeunes germanistes qui se mettaient au travail dans la zone d'occupation. Par exemple, les analyses du national-socialisme faites par Raymond Schmittlein, le directeur de l'Éducation publique, ont été largement marquées par l'empreinte de Vermeil, et il en va de même pour Pierre Grappin dans sa brochure *Que faire de l'Allemagne ?*, qu'il avait publiée en avril 1945 <sup>466</sup>. Le fait que Vermeil souligne dans tous ses écrits l'ancrage profond du national-socialisme dans la société allemande amène ses disciples à reconnaître la nécessité d'une politique culturelle et éducative qui ne gratte pas seulement en surface.

Cependant, les jeunes universitaires se montrent clairement plus optimistes quant à la possibilité d'un changement durable et ils considèrent, malgré les hésitations de leur maître, la jeune génération d'outre-Rhin dès le début comme la cible la plus importante des tentatives de rééducation. Cette empreinte de Vermeil sur les jeunes germanistes se trahit non seulement sur le plan intellectuel, mais aussi dans l'attitude générale de ceux-ci envers l'Allemagne vaincue. Au lieu de se distancier de l'objet de son analyse ou de se replier sur les études linguistiques et littéraires, cette jeune génération s'investit avec toute son énergie dans la reconstruction du pays voisin et montre ainsi un sens de responsabilité remarquable. Cette idée de responsabilité mutuelle a toujours été forte dans la pensée de Vermeil qui, malgré son scepticisme, participe aux essais de reprise de contact franco-allemand

<sup>466</sup> Cf. Corine DEFRANCE, « Le rôle des germanistes dans la politique universitaire de la France en Allemagne pendant la période d'occupation (1945-1949) », *Lendemain* 26 (2001), n° 103-104, pp. 56-67.

au niveau de la société civile, par exemple comme un des fondateurs du *Comité français d'échanges avec l'Allemagne nouvelle*. Donc, après la guerre, Edmond Vermeil ne se fait aucune illusion sur la possibilité d'un changement rapide du voisin, mais il ne désespère pas non plus.

Katja Marmetschke

[212]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**

**DEUXIÈME PARTIE**

**7**

---

## REMARQUES D'UN DISCIPLE CRITIQUE

**par Alfred Grosser**

[Retour à la table des matières](#)

Rentrée universitaire de l'automne 1946 : je commence à préparer l'agrégation d'allemand à la Sorbonne. (Mais aussi, je l'avoue, de façon plus efficace au sein d'un petit groupe travaillant au Collège Sévigné sous la direction de J.F. Angelloz). Je demande un rendez-vous au « patron » des germanistes, Edmond Vermeil. Il me l'accorde immédiatement, sans doute parce que je me suis présenté comme réfugié, avec les miens, en 1933. Je ne saurai que plus tard combien il avait été accueillant pour les chassés de l'Allemagne hitlérienne dans les années trente. Plus tard, au cours d'une autre visite, j'assisterai à une petite scène significative de la morale familiale. Le téléphone sonne. On entend Vermeil refuser un rendez-vous. « Edmond, qui était-ce ? », demande sa femme. « Un étudiant ». « J'en étais sûre. Si cela avait été un collègue, tu aurais accepté. Edmond, c'est indigne ! ».

Une excellente relation s'est établie. Avec cependant l'absurde système de notation qui sévit encore aujourd'hui. À peine avais-je été reçu premier au concours que je reçus un appel téléphonique de Vermeil : « Je sais que vous allez entrer à la Fondation Thiers. Aurez-vous le temps d'assurer le cours de thème de licence ? » « Mais, de toute

l'année, vous ne m'avez jamais mis la moyenne en thème ! » « Quelle importance ? ».

À la Fondation Thiers, les quelques pensionnaires devaient préparer leur thèse d'État et leur « thèse complémentaire ». Vermeil accepta d'être mon directeur. Comme il savait mon intérêt pour les sujets religieux (mon mémoire de DES avait porté sur le roman de Gerhart Hauptmann *Le Fou en Christ Emmanuel Quint*), il me proposa de travailler sur Dilthey. Je refusai parce que mes compétences philosophiques étaient vraiment trop limitées. Comme Hauptmann avait beaucoup parlé du piétisme, il fut question du *Stift* de Tübingen, puis, en reculant dans le temps, de Zinzendorf, pour aboutir finalement à Spencer et aux débuts du piétisme. La thèse complémentaire devait porter sur *Les confessions d'une belle âme* de Goethe. Plus tard, j'ai abandonné la thèse parce que j'étais passé de la germanistique à la science politique.

Mon livre *L'Allemagne de l'Occident 1945-1952*, paru en janvier 1953, m'a en effet valu d'avoir un séminaire à Sciences Po sur l'Allemagne contemporaine. Or, Edmond Vermeil assurait rue Saint-Guillaume un cours sur l'Allemagne au XX<sup>e</sup> siècle qui s'arrêtait en 1945. Pour sa dernière année d'enseignement, il me demanda d'assurer la partie portant sur l'après-1945. Sur sa recommandation, Jacques Chapsal, directeur de l'ITEP, me demanda de devenir titulaire du cours - que j'allais assurer jusqu'à mon éméritat en 1992.

En 1948 et en 1952, Edmond Vermeil m'avait déjà apporté deux autres soutiens. Emmanuel Mounier avait créé l'association qui allait s'intituler *Comité français d'échanges avec l'Allemagne nouvelle*. Le Comité directeur [213] devait se composer d'anciens résistants de tous bords. La présidence serait collective, tandis que je serais le secrétaire général, responsable du bimestriel *Allemagne*. Edmond Vermeil accepta d'être l'un des présidents et le demeura jusqu'à sa mort en 1964. Il accepta aussi de préfacer *L'Allemagne de l'Occident*. Avant de rédiger le présent texte, j'ai relu ces pages. Elles étaient beaucoup moins froides que ce dont je croyais me souvenir. Ou, plus exactement, elles étaient très chaleureuses à mon égard, mais très réservées à l'égard de l'Allemagne - du passé et du présent.

On touche ici à ma critique à l'égard de la pensée et des écrits d'un homme dont la bienveillance à mon égard a été inépuisable, ce qui

pourrait aisément me faire taxer d'ingratitude. Sans doute n'ai-je pas toujours tenu suffisamment compte de sa formation et de son vécu. Son protestantisme à lui ne l'avait guère conduit à une pleine admiration pour Martin Luther. À la Sorbonne, son maître avait été Charles Andler, grand initiateur des études sur l'Allemagne contemporaine, face à la philologie et à la littérature, mais aussi obsédé par le pangermanisme et les côtés les plus négatifs de cette Allemagne. Comme un autre de nos présidents, Rémy Roure, il avait fait la guerre de 1914 à 1918. Pendant la seconde, il avait de justesse échappé à la déportation en passant à Londres, alors que Roure allait souffrir à Buchenwald, tandis que sa femme mourait à Ravensbrück. Tous deux ont été marqués par l'échec de la République dite de Weimar, mais Roure, plus que Vermeil, attribuait de lourdes responsabilités à la politique française face à ce régime démocratique. S'il venait au Comité, c'était pour qu'une politique « allemande » toute différente fût faite. Edmond Vermeil, lui, généralisait davantage et, en 1919 comme en 1945, croyait à la nécessité d'une transformation des Allemands en général.

En 1945, il fut nommé président d'une *Commission de rééducation du peuple allemand*. Or, notre Comité s'appelait « d'échanges » parce que nous ne nous voulions pas rééducateurs. Il s'agissait d'ouvrir des portes aux jeunes Allemands et surtout de travailler ensemble avec ceux des Allemands qui, à cause de leur opposition, avaient été des victimes d'Hitler. Le début du Préambule de notre Constitution de 1946 (texte qui sert encore de référence aujourd'hui au Conseil constitutionnel) disait clairement que la victoire avait été remportée « sur les régimes qui avaient tenté d'asservir et de dégrader la personne humaine ». Pas sur les peuples. Les Français n'avaient pas été tous résistants et les premiers déportés français à Dachau et à Buchenwald découvraient que des milliers d'Allemands y souffraient déjà ou y étaient déjà morts. Une partie de la France vichyste aurait mérité d'être « rééduquée », tandis que les jeunes Allemands devaient simplement, par les rencontres et les échanges par delà les frontières, être ouverts aux idées de liberté et de démocratie. Un grand mérite d'Edmond Vermeil fut d'accepter de participer à une action qui ne correspondait pas pleinement à sa vision des choses. Une vision qui reposait sur sa conception de l'histoire allemande.

[214]

En caricaturant un peu sa pensée, il existait une continuité entre Luther, Bismarck et Hitler, ce dernier constituant une sorte d'aboutissement nécessaire, une couronne de l'arbre allemand. Ou encore le terme d'un *Sonderweg*, d'un chemin particulier allemand - conception partagée par nombre d'historiens allemands. J'avoue que j'ai toujours combattu cette thèse à partir de comparaisons avec la France. L'échec de la Révolution de 1848 ? Certes, mais en France, la répression a été beaucoup plus sanglante et a été suivie par le règne fort peu démocratique de Napoléon III. La démocratie née de la défaite en 1919 ? Mais la Troisième République, elle aussi, est née de la défaite de 1870. La République nouvelle frappant à gauche et s'appuyant sur une droite répressive ? On peut déplorer l'assassinat de Rosa Luxembourg et de Karl Liebknecht, mais qu'est-ce que la répression de 1919 par rapport aux dizaines de milliers de massacrés et de déportés de la Commune en 1871 ? La tradition antisémite en Allemagne ? Relisons donc simplement la terrible étude de Pierre Sorlin « *La Croix et les Juifs* » (à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle).

Il est vrai qu'il a existé en Allemagne une plus forte soumission des Églises, surtout les évangéliques, à l'Autorité. À Treysa, en 1945, la jeune EKID (*Evangelische Kirche in Deutschland* et non plus *Deutsche Evangelische Kirche*) avait courageusement proclamé : « C'est un luthéranisme mal compris qui nous a fait croire que nous n'avions envers l'État qu'une responsabilité, celle de lui obéir, celle de prêcher à la Chrétienté l'obéissance... ». Mais quelques semaines plus tard, à Stuttgart, les représentants du protestantisme français proclamaient à leur tour : « Nous nous accusons de n'avoir pas plus courageusement confessé notre foi, plus fidèlement prié, plus joyeusement cru, plus ardemment aimé. »

Mais Edmond Vermeil n'a heureusement pas fait partie de ces germanistes qui, déçus dans leur affection pour la culture d'un pays devenu hitlérien, ont vu dans la République fédérale la continuatrice de l'Allemagne de Hindenburg et, d'après le principe « l'ennemi de mon ennemi est mon ami », vu dans la communiste RDA l'incarnation des vertus démocratiques.

Ma critique à l'égard de la vision globale d'Edmond Vermeil me semble cependant de peu de poids si je la compare à la réserve

fondamentale que m'a inspirée l'œuvre d'un autre de mes maîtres en germanistique. En 1948, lorsque parut le premier volume d'*Allemagne et Allemands* de Robert Minder, de vingt-quatre ans plus jeune qu'Edmond Vermeil, plus tard professeur au Collège de France, j'espérais que le second volume corrigerait un peu le tir méthodologique du premier. C'est peut-être l'immense savoir de Minder qui a empêché l'achèvement du tome II, peut-être aussi le constat que l'explication par les *Stämme* menait à une impasse, surtout à une époque où un énorme brassage de populations, dû aux fuites et aux expulsions, avait profondément changé la composition « ethnique » des populations régionales.

[215]

Or, considérer les *Stämme* comme une permanence, c'était recourir, à la suite de Nadler, à un ethnicisme fort éloigné des rationalités sociologiques, économiques et culturelles.

Disciple critique, sans doute, mais avec une admiration constante - encore plus forte dans la rétrospective - pour la rectitude, la continuité de comportement et le courage de l'homme Edmond Vermeil auquel le présent colloque est si justement consacré !

Alfred Grosser

[216]

Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)

DEUXIÈME PARTIE

8

---

JOSEPH ROVAN (1918-2004)  
DISCIPLE REBELLE  
D'EDMOND VERMEIL

par Christian Amalvi

[Retour à la table des matières](#)

Dans son subtil ouvrage, *Les enfants de Socrate*, Françoise Waquet s'interroge sur l'alchimie mystérieuse qui favorise la naissance de liens étroits entre maîtres et disciples dans la sphère intellectuelle : « Comment la relation entre les uns et les autres s'établit-elle et fonctionne-t-elle ? Quels sont sa place et son rôle dans l'économie du savoir ? Bref que sait-on de cette relation de formation et de transmission des connaissances au plus haut niveau ? »<sup>467</sup>. C'est ce beau livre qui a inspiré ma propre réflexion sur les rapports étroits noués entre Edmond Vermeil et Joseph Rován. Il me semble toujours stimulant d'évaluer l'œuvre d'un grand intellectuel à travers le *miroir* déformant et subjectif que représente le regard d'autrui porté sur elle.

Cependant, dans l'intitulé de ma communication, au terme « disciple », j'ai délibérément rajouté un qualificatif, qui semble restreindre, ou du moins nuancer, la portée de ce lien : « rebelle ».

<sup>467</sup> Françoise WAQUET, *Les enfants de Socrate. Filiation intellectuelle et transmission du savoir : XVII-XXI siècle*, Paris, Albin Michel, 2008, pp. 10-11.

L'influence est ici celle du récit autobiographique sensible, publié en 1981 par le journaliste Olivier Todd, un an après la mort de Jean-Paul Sartre, *Un fils rebelle*, hommage à la fois affectueux et critique à l'égard de celui qui avait tenu, à son égard, le rôle de mentor bienveillant, mais lointain, depuis que le jeune Todd avait épousé la fille de Paul Nizan, l'ami intime de l'École normale supérieure. C'est donc à partir de ces deux ouvrages que je tente d'éclairer la relation singulière qui s'est établie, juste avant la Seconde Guerre mondiale, entre Joseph Rovin et son professeur en Sorbonne, Edmond Vermeil. Après avoir brièvement rappelé le destin hors normes de Joseph Rovin, je citerai les propos élogieux qu'il a tenus sur son « patron » en germanistique, notamment dans son *Histoire de l'Allemagne* ; enfin je me demanderai si cette synthèse ne serait pas précisément une réponse implicite de l'élève au maître, voire même une réfutation, courtoise, mais ferme, de ses principales idées, bien tranchées, sur le passé germanique, dont Edmond Vermeil passait, à juste titre, dans les élites françaises, pour un fin connaisseur.

### ***Joseph Rovin, un historien français, qui se souvient d'avoir été allemand***

Né Rosenthal, en 1918, à Ratisbonne, dans une famille juive convertie à la Réforme, il interrompt, en 1934, des études secondaires commencées à Berlin, pour rejoindre sa famille déjà installée à Paris pour fuir les persécutions nazies. C'est au cours de l'année universitaire 1936-1937, que, pour achever sa licence d'allemand, il devient « un auditeur assidu de l'Institut de la rue [217] de l'École-de-Médecine, suivant avec passion les cours d'Edmond Vermeil, historien des idées et des idéologies, et avec un peu moins de passion ceux, plus littéraires, de Maurice Boucher »<sup>468</sup>. Résistant de la première heure, il est arrêté par la Gestapo et déporté en juillet 1944 à Dachau, où il se lie d'amitié avec Edmond Michelet, qu'il suit après la guerre dans ses différents postes ministériels de la IV<sup>e</sup> et de la V<sup>e</sup> République. Parallèlement, il participe aussi, avec Joffre Dumazedier, à l'aventure de *Peuple et*

<sup>468</sup> Joseph ROVIN, *Mémoires d'un Français qui se souvient d'avoir été allemand*, Paris, Seuil, 1999, pp. 106-107.

*Culture*, puis, après 1968, enseigne la germanistique à l'Université de Vincennes. Il achève sa carrière professionnelle en succédant, à l'Université de Paris-III-Sorbonne nouvelle à Maurice Bertaux, à la chaire d'histoire et de civilisation allemandes jusqu'à sa retraite en 1986. Après la réunification de l'Allemagne, il publie en janvier 1994 son *Histoire d'Allemagne*, dont la traduction, en 1997, eut un vif écho outre-Rhin. En contribuant à faire connaître la France aux Allemands et l'Allemagne aux Français, il mérite assurément le beau titre de *Citoyen d'Europe*, titre d'un livre autobiographique qu'il publia en 1993 avec une préface de Jacques Delors <sup>469</sup>.

***Joseph Rován,  
élève respectueux d'Edmond Vermeil***

Dans ses ouvrages, il a toujours rendu un hommage appuyé à son ancien maître et exprimé sa dette envers ses travaux. Dans la préface de son *Histoire d'Allemagne*, il le cite ainsi avec chaleur :

Parmi mes maîtres de la Sorbonne, celui qui m'a le plus donné et dont j'ai tenté de suivre la voie le plus fidèlement fut assurément Edmond Vermeil, véritable inventeur, dans les traces de Charles Andler, d'une germanistique orientée sur la société et les idées. <sup>470</sup>

Dans le corps du livre, évoquant ses *Doctrinaires de la révolution allemande (1918-1938)*, il souligne la perspicacité qu'il manifeste dans cette étude <sup>471</sup>.

Cependant, cette admiration sincère n'empêche nullement Joseph Rován d'exprimer, en privé, de fortes réserves par rapport aux thèmes

<sup>469</sup> Christian AMALVI, « Notice de Rován, Joseph » du *Dictionnaire biographique des historiens français et francophones, de Grégoire de Tours à Georges Duby*, sous la direction de Christian Amalvi, Paris, la Boutique de l'histoire éditions, 2004, pp. 333-334.

<sup>470</sup> Joseph ROVÁN, *Histoire de l'Allemagne, des origines à nos jours*, nouv. éd., Paris, Seuil, Points Histoire, 1998, p. 9.

<sup>471</sup> *Ibidem*, p. 615.

contenus dans les cours et les ouvrages de Vermeil, et des autres spécialistes français de l'Allemagne. Ayant eu le privilège de le rencontrer, en janvier 2000, à l'*Institut historique allemand* de Paris, à l'occasion d'un colloque que j'organisais pour l'association *Histoire au Présent*, portant sur la *Mémoire du passé germanique* <sup>472</sup> dix ans après la chute du Mur de Berlin, et auquel il [218] nous avait fait l'honneur, ainsi que le professeur Alfred Grosser, de participer, il avait, au cours d'une conversation en petit comité, contesté la thèse de la *continuité de l'histoire allemande*, théorie fort en vogue en France, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, vulgarisée par l'œuvre de Vermeil, et dont il reste probablement des traces encore aujourd'hui dans l'imaginaire national. Il lui reprochait notamment de considérer comme un *invariant* de l'histoire germanique une volonté de puissance permanente, manifestée avec Martin Luther au XVI<sup>e</sup> siècle, et amplifiée ensuite par le grand Frédéric de Prusse, puis par Bismarck, et dont Adolf Hitler aurait été l'aboutissement logique. Dans cette grandiose généalogie déterministe, le caporal autrichien aurait en quelque sorte poussé à son paroxysme une idéologie pangermaniste pathologique, dont les germes mortifères sont à rechercher bien en amont du Troisième Reich. Comme le note Pierre Ayçoberry, analysant finement dans la *Question nazie*, l'œuvre de Vermeil, « l'esprit d'obéissance luthérien s'est combiné avec l'appareil étatique prussien pour aboutir à l'ordre nazi » <sup>473</sup>. En somme la fameuse continuité du passé germanique, plongeant ses racines dans le Saint-Empire romain germanique, aurait constitué la matrice naturelle du Troisième Reich, « l'œuf du serpent » en quelque sorte...

Non seulement, Joseph Rovin n'a pas accepté cette interprétation déterministe du passé allemand, mais, je suis convaincu que son *Histoire de l'Allemagne* en constitue la plus efficace des réfutations implicites.

<sup>472</sup> *Mémoires du passé germanique, Sources - Travaux historiques*, n° 55-56, 2000, 144 p.

<sup>473</sup> Pierre AYÇOBERRY, *La Question nazie. Les interprétations du national-socialisme 1922-1975*, Paris, Seuil, Points-Histoire, 1979, p. 70.

## **L'Histoire de l'Allemagne de Joseph Rován, réponse tacite à son maître Vermeil ?**

Même si le nom d'Edmond Vermeil n'est cité, dans cet ouvrage imposant, qui compte presque mille pages dans l'édition de poche, qu'avec admiration, il n'en reste pas moins que, dès ses Préliminaires, Joseph Rován semble mettre en garde son lecteur contre ses idées, sans toutefois lui en attribuer personnellement la paternité :

Écrivant en France et d'abord pour des Français, nous aurons à nous méfier du mythe de « l'éternelle Allemagne ». Il est aussi tentant et aussi absurde de croire l'Allemagne (ou n'importe quel peuple) immuable, que de la proclamer nouvelle. Nos maîtres ont cherché dans le passé allemand les causes et les explications des convulsions dont ils furent les témoins et parfois les victimes, démarche aussi nécessaire que périlleuse. Les hommes et les peuples sont en même temps produits de leurs antécédents (êtres, situations, idéologies) et libres d'être eux-mêmes. Il y a à la fois continuité d'un caractère, d'une nature, et solutions de continuité. <sup>474</sup>

[219]

Pour ma part, lorsqu'il parle, dans ce passage, de « nos maîtres », je suis à peu près convaincu qu'il pense ici directement à Edmond Vermeil.

C'est surtout la reconstitution de l'évolution de l'Allemagne au XIX<sup>e</sup> siècle, de 1815 à la proclamation de l'unité allemande à la suite de la défaite française de 1870, qui lui permet de prendre ses distances les plus nettes avec l'œuvre de son maître. Certes, il n'ignore nullement qu'en réaction à la Révolution française et à ses prétentions universalistes, le romantisme allemand a sacralisé le passé germanique et qu'en conséquence, « parmi les lignes de force du devenir allemand, un lien puissant et réel - contraire à d'autres, eux aussi puissants - conduit de l'exaltation, de la mystique du *Volk* jusqu'au racisme hitlérien » <sup>475</sup>. Pas plus qu'il ne sous-estime les conséquences tragiques

<sup>474</sup> Joseph ROVAN, *op. cit.*, pp. 25-26.

<sup>475</sup> *Ibidem*, p. 464.

à long terme de la politique d'unité conduite brutalement par le chancelier de fer :

En voulant se servir des passions nationalistes et en donnant à l'État prussien les dimensions d'Allemagne, Bismarck ouvre la voie à des forces nouvelles, à la domination d'une oligarchie autoritaire et impérialiste, servie par des idéologies antilibérales et antihumanistes dont le venin se répand lentement dans la nation par les canaux de l'enseignement officiel. <sup>476</sup>

Mais, dans le même temps, il démontre de manière convaincante que les idées et les pratiques de Bismarck sont aux antipodes de celles d'Hitler, le premier s'imposant par son pragmatisme, le second par son fanatisme. Cette opposition de fond se révèle notamment dans « la défaite totale » voulue par Hitler pour son peuple indigne qui ne lui avait pas donné la victoire totale. Or « rien n'est plus éloigné de Bismarck [...] que cette idée d'une totalité qui débouche sur un brasier total » <sup>477</sup>.

Et Joseph Rovin de créditer Bismarck de vertus de modération envers l'adversaire vaincu afin de ménager l'avenir, sagacité qu'il révèle notamment dans la guerre contre le Danemark et surtout dans la campagne victorieuse de Sadowa contre l'Autriche, en 1866, où, contre la volonté de son monarque, il s'oppose à la marche sur Vienne, attitude ouverte qu'il aurait souhaité renouveler à l'égard de la France vaincue en 1870, mais qu'il dut abandonner sous la pression de l'opinion publique. En définitive, pour Joseph Rovin, le véritable parallèle à dresser n'est pas entre Bismarck et Hitler, mais, aussi paradoxal que cela puisse paraître, entre Bismarck et Charles de Gaulle. Selon lui, tous les deux furent des pragmatiques, des modernes, des visionnaires, capables en permanence à s'adapter aux circonstances, et, pour ces raisons-là, ils furent, tous deux, en butte à la haine des vrais conservateurs, « qui jamais n'ont l'intelligence de l'avenir. » <sup>478</sup>

[220]

<sup>476</sup> *Ibidem*, p. 542.

<sup>477</sup> *Ibidem*, p. 562.

<sup>478</sup> *Ibidem*, p. 559.

Joseph Rován n'est du reste pas le seul historien à s'être nettement démarqué des idées tranchées d'Edmond Vermeil sur la prétendue continuité de l'histoire allemande. Appartenant presque à sa génération, Pierre Ayçoberry (né en 1925), le fait également dans son livre dense et subtil sur la *Question nazie*, tout comme le philosophe André Glucksmann (né en 1937), qui, dans *les Maîtres penseurs*, publié chez Grasset en 1977, prend ironiquement ses distances avec les théories de Vermeil qu'il maîtrise parfaitement. Cependant l'originalité de Joseph Rován est de réagir en historien d'origine allemande, qui déclare en quelque sorte à son vieux maître, tout à la fois avec admiration et fermeté : « L'Allemagne n'est pas ce que vous croyez » <sup>479</sup>...

Christian Amalvi

<sup>479</sup> Je reprends ici le titre d'un ouvrage publié par Joseph Rován, en 1978, au moment des attentats de la bande à Baader, pour réfuter la thèse, répandue alors en France par les médias, d'une dérive autoritaire du gouvernement allemand.

[221]

Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)

DEUXIÈME PARTIE

9

---

EDMOND VERMEIL,  
LA GERMANISTIQUE FRANÇAISE  
ET LES RELATIONS  
FRANCO-ALLEMANDES  
D'APRÈS-GUERRE  
OBSERVATIONS D'UN ACTEUR

par **Rüdiger Stephan**

[Retour à la table des matières](#)

La germanistique française n'a jamais été mon sujet de recherche. Si j'ai accepté l'invitation à ce colloque, et c'est ma justification, c'est que l'ai vécue. J'ai vécu la germanistique française en tant qu'acteur dans les relations franco-allemandes, en tant que « *Mittler* » ou « passeur » comme on aime à dire de nos jours. Mes quelques observations se limiteront à de brèves remarques sur Edmond Vermeil lui-même et s'étendront davantage sur l'évolution des relations franco-allemandes et la place tenue par la germanistique française entre les années 1960 et 1990. Peut-être les organisateurs de ce colloque ont-ils tenu compte, en m'invitant, d'une observation de Katja Marmetschke, qu'elle exprime

dans sa remarquable publication sur Edmond Vermeil <sup>480</sup> : que dans l'ensemble on manque encore de travaux sur les, comme elle les appelle, « acteurs au niveau non gouvernemental » (*Akteure im vorpolitischen Raum*) <sup>481</sup>, études et recherches qui permettraient de comprendre mieux l'évolution si dynamique des rapports entre nos deux pays à partir de 1945, entre Allemands et Français, et dont les débuts ont été fortement marqués par Edmond Vermeil, par sa vision et son action.

L'ouvrage de Katja Marmetschke a servi de référence à la programmation de ce colloque. Il présente non seulement une somme de recherches biographiques, mais aussi l'application réussie d'une méthode de recherche transnationale. La vie, la pensée, l'action et l'influence du germaniste Edmond Vermeil sur les relations entre l'Allemagne et la France sont la matière dont un nouveau traitement scientifique a permis d'éclairer davantage sinon autrement l'évolution des relations franco-allemandes de la première partie du XX<sup>e</sup> siècle, la germanistique française étant - comme nous le savons - une discipline scientifique et pédagogique qui a joué un rôle non négligeable dans la politique extérieure de la France et dans les rapports avec le voisin de l'autre côté du Rhin. Comme le font remarquer Michel Espagne et Michael Werner dans leur publication sur l'histoire des études germaniques en France : « Les études germaniques ne sont pas une discipline comme une autre. [...] Elles sont habitées par le souci d'observer, dans sa globalité culturelle, un pays qui [222] n'est en aucune façon un simple objet d'études. » <sup>482</sup> Et il y a lieu de préciser également que par la suite, au fil des années d'après-guerre, les germanistes seront rejoints par d'autres interprètes de l'Allemagne et des Allemands. Katja Marmetschke ne manque pas non plus de le remarquer, tout en attribuant toujours le rôle majeur, « l'autorité d'interprétation » (*Deutungshoheit*), aux intellectuels et à leurs

<sup>480</sup> Katja MARMETSCHKE, *Feindbeobachtung und Verständigung. Der Germanist Edmond Vermeil (1878-1964) in den deutsch-französischen Beziehungen*, Böhlau Verlag, Köln, Weimar, Wien, 2008.

<sup>481</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>482</sup> Michel ESPAGNE et Michael WERNER (dir.), *Les études germaniques en France (1900-1970)*, CNRS éditions, Paris, 1994, p. 7.

« textes »<sup>483</sup>. En suivant de manière libre la méthode de Katja Marmetschke, j'essaierai de répondre brièvement à trois questions :

- Qui ont été les « *opinion leaders* » que j'ai pu rencontrer, interprètes et acteurs dans les relations franco-allemandes ?
- Quels sont les points de référence historiques et politiques dont j'ai été le témoin qui ont particulièrement influencé la perception de l'Allemagne et orienté l'action transnationale ?
- Quels sont les chemins, les canaux de diffusion et de médiation de l'interprétation tels que je les ai connus ?

\*

***Qui ont été les « opinion leaders »,  
que j'ai pu rencontrer, interprètes et acteurs  
dans les relations franco-allemandes ?***

J'ai constaté assez rapidement, en arrivant à Paris en 1963, que la « germanistique française » ne représentait guère, ne représentait déjà plus un groupe homogène. J'ai compris plus tard que cette érosion de l'homogénéité, d'ailleurs jamais significative, avait commencé bien plus tôt, dans les années cinquante, à l'époque marquée encore par « l'époque Edmond Vermeil ».

Le groupe le plus important des germanistes était alors représenté par les littéraires et les linguistes, qui dans l'ensemble ont été peu engagés dans les rapports avec l'Allemagne nouvelle, évitant la sphère du politique et ne mettant guère en cause la vision traditionnelle du voisin. Les traumatismes causés par la guerre et l'occupation ne disparaissaient que lentement dans une germanistique qui se comprenait et qui était comprise aussi comme discipline d'observation de l'« ennemi héréditaire ».

Cependant, il faut nuancer le constat. Traditionnellement, la littérature pouvait servir de matière à une analyse voire une explication

<sup>483</sup> Katja MARMETSCHKE, *op. cit.*, p. 73.

plus générale de la culture allemande, Edmond Vermeil étant lui-même l'exemple. Plus important pour l'observateur/acteur que j'étais devenu, a été l'accueil de [223] la plupart de ces germanistes « littéraires »<sup>484</sup> et leur volonté, après quelques hésitations de première heure, de participer au renouvellement des relations entre nos deux pays, renouveau dont les voies ont été tracées par d'autres, par de nouveaux « promoteurs de sens », comme je voudrais les appeler.

Ces nouveaux « promoteurs de sens » constituent, à mes yeux le second groupe de germanistes, bien que leurs cursus et leurs carrières soient très différents. Ils résident et enseignent tous à Paris, souvent après avoir fait d'abord leurs preuves dans les universités environnantes ; l'exception à cette règle étant les germanistes de Strasbourg, université reconnue comme berceau de la germanistique française. Ses représentants ont eu cette qualité sinon ce privilège, je tiens à le souligner, d'être bilingues sinon biculturels. On reste d'autant plus admiratif devant la personnalité et la carrière d'un Edmond Vermeil qui n'avait pas connu, comme on sait, ces avantages linguistiques et culturels, avantages des Alsaciens, ne l'oublions pas non plus, durement acquis parfois dans l'adversité.

Qui sont donc ces « nouveaux promoteurs de sens » dont certains se disent élèves d'Edmond Vermeil ? Qui l'ont suivi sur le chemin d'un rapprochement franco-allemand engagé, voulu comme irréversible, dépassant l'ancienne « germanistique de la méfiance » ? Et qui bientôt ont décidé d'aller plus loin que leur maître, lui qui défendait encore une « germanistique de la vigilance » ? Pour ce second groupe de germanistes, le concept d'un rapprochement « sous surveillance » est désormais obsolète.

Edmond Vermeil décède l'année suivant la signature du *Traité franco-allemand*. On pourrait dire que la terre promise d'une paix durable, ce sont ses élèves qui l'ont gagnée, non pas contre lui mais pour lui, pour que ce rapprochement tant voulu par lui ne se fige pas de nouveau dans la distance ou dans la contradiction, mais sur des fondements construits ensemble pour durer.

<sup>484</sup> Parmi eux, je nomme Claude David, Jean Murât, René Girard, Dominique Jehl, André Banuls, de même que les linguistes Paul Valentin, et Jean-Marie Zemb.

Les germanistes du premier comme du second groupe, nés pour la plupart dans les années vingt du siècle dernier, je peux prétendre les avoir connus ou les connaître tous, j'ai dialogué et j'ai travaillé avec eux, presque toujours sur la même longueur d'onde. Dans ces rapports souvent amicaux, le nom d'Edmond Vermeil n'a guère été évoqué. Une petite enquête auprès d'amis des générations plus récentes, des germanistes enseignants/chercheurs qui ont fait leurs études au cours des années cinquante - soixante, n'a pas donné d'autre résultat. La place de « mentor » des relations franco-allemandes laissée par Edmond Vermeil a rapidement été occupée par la génération suivante, ceux du second groupe dont je rappellerai quelques noms.

[224]

Dans son ouvrage cité, Katja Marmetschke a fait le portrait de deux d'entre eux, de Robert Minder, l'Alsacien, plus âgé que les autres, et d'Alfred Grosser toujours présent et actif dans les rapports franco-allemands. De même, il faudrait mentionner les noms de Joseph Rován et de Pierre Bertaux, tous les deux également des « *opinion leaders* » universitaires et en même temps des acteurs influents du rapprochement franco-allemand qui à partir des années soixante ne cesse de s'accélérer.<sup>485</sup>

Mon témoignage se limitera à quelques remarques sur ces quatre personnalités. Qu'ont-ils en commun ? Tous ont gagné leurs galons universitaires au sein de la germanistique. Mais à un moment de leur carrière, au cours des années d'après-guerre, ils ont soit dévié vers d'autres disciplines soit élargi le champ d'études et d'enseignement d'une germanistique en train de se transformer.

En regardant leurs sujets de thèse, on constate que ceux présentés pendant l'entre-deux-guerres, avaient été des sujets littéraires : Robert Minder à Strasbourg en 1936 sur la mystique et le piétisme chez Karl Philipp Moritz et sur l'écrivain romantique Ludwig Tieck, Pierre Bertaux à Paris en 1936 sur Hölderlin. Par contre, les deux autres, Alfred Grosser et Joseph Rován, ont écrit leurs thèses sur des sujets pour le moins inhabituels dans la germanistique : Alfred Grosser en 1970 sur *L'Allemagne depuis 1945*, et Joseph Rován en 1979 sur

<sup>485</sup> Derrière eux se placent, selon mes observations, les germanistes de l'époque Gilbert Krebs, Pierre-Paul Sagave, Pierre Grappin, Gilbert Badia, Roger Bauer, Félix Kreissler.

*Contribution à l'explication réciproque historique et politique de la France et de l'Allemagne.*

Tous les quatre ont quitté l'espace traditionnel de la germanistique, devenu trop étroit pour leurs activités d'enseignants/chercheurs comme pour leur engagement. Beaucoup de jeunes germanistes ont suivi leur exemple, la germanistique française allait s'ouvrir à l'étude de la civilisation de l'Allemagne d'aujourd'hui. Ce ne fut peut-être pas au goût de tout le monde. Je me souviens bien de la soutenance de thèse d'Alfred Grosser dont certains membres du jury semblaient être dans l'embarras pour poser des questions adéquates au candidat, et du sourire de celui-ci.

Ces nouvelles orientations exigeaient des nouvelles compétences. Dans le cas des quatre personnalités, elles s'expliquent pour une large part par leurs biographies.<sup>486</sup> Et, comme le montre la thèse de Joseph Rován citée plus haut, le regard sur l'Autre est un regard croisé, dans les deux sens. L'enseignant/chercheur voit les deux rives du Rhin, c'est à souligner dans les trois cas d'Alfred Grosser, de Joseph Rován et de Pierre Bertaux. Ils se sont donné pour [225] mission d'être les interprètes de la nouvelle Allemagne et des rapports franco-allemands, que ce soit par leurs publications ou par les médias se trouvant souvent associés aux actions et programmes de la coopération franco-allemande. Je me limite à quelques petits souvenirs anecdotiques. C'est ainsi que je me rappelle avoir écouté Alfred Grosser invité à parler devant le personnel d'une entreprise allemande de recyclage et je me souviens de son enthousiasme en me parlant de ses rencontres avec des lycéens allemands. Je me rappelle aussi Joseph Rován évoquer sa vision d'une véritable union franco-allemande<sup>487</sup>, de cette union comme

<sup>486</sup> Leurs biographies sont bien connues. À voir : Pierre BERTAUX, *Mémoires interrompus*, PIA, Paris, 2000 ; Alfred GROSSER, *Une vie de Français. Mémoires*, Flammarion, Paris, 1997 et *La joie et la mort, bilan d'une vie*, Presses de la Renaissance, Paris, 2011 ; Ed. Coll., *Joseph Rován, penseur et acteur du dialogue franco-allemand*, Documents, revue des questions allemandes, 1989.

<sup>487</sup> À voir aussi : Joseph ROVAN, *Zwei Völker - Eine Zukunft, Deutsche und Franzosen an der Schwelle de 21. Jahrhunderts*, R. Piper, München Zurich, 1986, p. 201 : « *Und warum, wenn wir schon Deutschen und Franzosen eine besondere Bedeutung zuerkennen, könnten unsere beiden so eng verwandten*

moteur de l'Europe, en parlant de son amitié avec Helmut Kohl. Et je me rappelle Pierre Bertaux définir son concept de « civilisation allemande » qu'il allait réaliser avec *l'Institut d'allemand* d'Asnières de l'Université Paris Sorbonne Nouvelle où il a pu attirer comme enseignants un Joseph Rovan, un Hansgerd Schulte <sup>488</sup>, le germaniste Gilbert Krebs et autres, tous acquis à la cause de la civilisation allemande et comparée. Afin d'illustrer ces nouvelles orientations, je ne cite ici qu'Alfred Grosser :

Je suis fier d'avoir contribué à la réorientation de la germanistique française. Non pas qu'elle se soit toujours uniquement consacrée à la littérature et à l'art allemands (comme le fait encore, hélas, la romanistique pour la France). Un maître comme Charles Andler analysait et dénonçait déjà le pangermanisme à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais la conception de l'histoire allemande était encore contestable chez mes maîtres à moi. Si la préface qu'Edmond Vermeil a donnée à mon *Allemagne de l'Occident*, en 1952, a été si distanciée c'est qu'il n'avait pas encore surmonté, en bon réformé, la conception d'une continuité Luther-Bismarck-Hitler (beaucoup plus récemment, Michel Tournier, dans *Le Bonheur en Allemagne*, a osé ajouter Konrad Adenauer à cette liste). Quant à Robert Minder, il a absolument voulu étudier *Alleagnes et Allemands* en fonction de la géographie des ethnies qui constituaient encore, au XX<sup>e</sup> siècle, les composantes essentielles de la population allemande. Surtout, les études dites de civilisation ne portaient guère sur l'économie, la politique, les structures sociales. Le changement positif a été accéléré par Pierre Bertaux, notamment par sa création de *l'Institut allemand* de l'université Sorbonne Nouvelle situé à Asnières <sup>489</sup>.

Dans le contexte de ces nouvelles orientations, il y a lieu de mentionner un troisième groupe de germanistes que je considère plutôt comme un [226] sous-groupe du second, parce que ses représentants

*und verknüpften Völker nicht zusammen, aber ohne die anderen europäischen Staaten, die nötige Aufhebung des Nationalstaates vollziehen ? ».*

<sup>488</sup> Voir Ed. coll., *Passerelles et passeurs, Hommages à Gilbert Krebs et Hansgerd Schulte*, PIA, 2002.

<sup>489</sup> Alfred GROSSER, *La joie et la mort, bilan d'une vie*, Presses de la Renaissance, Paris, 2011, p. 298.

ont également adopté un concept de civilisation contemporaine. Ce groupe réagit à sa manière à la situation politique créée par l'existence des deux Allemagnes. Pour ses représentants, l'Allemagne nouvelle, celle qui a rompu avec le passé, c'est l'Allemagne de l'Est, la République démocratique allemande, le berceau d'une nouvelle société socialiste, antifasciste, avant-poste idéologique contre l'autre Allemagne et contre l'Ouest capitaliste. Certains sujets de thèse révèlent l'ambition de relier un certain passé allemand à cette nouvelle Allemagne de la R.D.A. : Gilbert Badia en 1972 sur *Rosa Luxembourg* ; Marita Gilli en 1979 sur *Georg Poster : l'œuvre d'un penseur allemand réaliste et révolutionnaire (1754-1794)* ; Jacques Grandjonc en 1979 sur *Communisme - Kommunismus - Communism. Origine de développement international de la terminologie communautaire prémarxiste des utopistes aux néo-babouvistes (1785-1842)*. Le groupe a trouvé son lieu de rencontre dans l'Association France-Allemagne (présidée par l'historien Georges Castellan) à travers laquelle se sont développées les relations avec la R.D.A. L'arrière-plan intellectuel de ces germanistes est teinté par la mémoire de la Résistance, celle définie par le parti communiste et ses sympathisants, et leur perception de l'Allemagne était plutôt celle d'un rapprochement motivé par la « vigilance », sans que, autant que je sache, il y ait un lien quelconque avec la vision d'un Edmond Vermeil. L'influence de ce groupe de germanistes très actif était plus limitée puisqu'à partir de 1961 la partie Est de l'Allemagne disparut derrière le rideau de fer tandis que les relations avec l'Allemagne de l'Ouest évoluaient rapidement.

\*

Mes observations qui suivent, au premier abord, semblent peut-être sortir du thème de notre colloque. Cependant, si l'on veut comprendre l'évolution dans les relations franco-allemandes au cours des années soixante - quatre-vingt-dix, il est non seulement utile mais nécessaire, à mon avis, de connaître l'entrée en scène d'autres « promoteurs de sens et d'action ». Ce n'est pas sans raison que Michel Espagne et Michael Werner ont placé dans leur ouvrage sur les études germaniques en France un article sur *l'Office allemand d'Echanges universitaires*,

Bureau parisien du DAAD (*Deutscher Akademischer Austauschdienst*) qui a ouvert ses portes en 1963, année du *Traité franco-allemand* <sup>490</sup>.

Je rattache mon commentaire à un vœu de Katja Marmetschke. Selon elle, il serait très souhaitable que « la recherche prenne davantage en considération le rôle des experts et des médiateurs » (« *wenn die Gruppe der Länderexperten und Mittler als Untersuchungsobjekt stärker ins Blickfeld der Forschung [227] rücken würde* ») <sup>491</sup>. Dans une publication récente, Corine Defrance insiste sur la nécessaire prise en compte du rôle « de tous les acteurs des relations entre différents pays et même les représentations mentales des populations. Cette nécessité est particulièrement pressante si l'on veut saisir la *normalité amicale* et la complexité des relations franco-allemandes qui s'est installée progressivement dans l'après-guerre » <sup>492</sup>. Dans son ensemble, cette publication se réfère à la notion de « société civile » introduite dans la recherche depuis les années 1970, considérée comme un facteur important d'explication. Manfred Bock <sup>493</sup> y ajoute le concept de « transnationalisation » qui est « devenu au cours de ces dernières années un terme indispensable de la recherche historique, politique et sociologique »... et il fait remarquer plus loin que

les organisations de médiation entre les deux nations sont d'une part reliées institutionnellement au cadre de la politique culturelle extérieure, d'autre part qu'elles agissent aussi sans relation institutionnelle à ce cadre d'action gouvernementale. Dans les discours de ces acteurs de la société civile (les associations transnationales d'échanges, les sociétés franco-allemandes transnationales, les jumelages franco-allemands de communes) se

<sup>490</sup> Reinhard MEYER-KALKUS, *Le Bureau parisien du DAAD*, in : Michel Espagne et Michael Werner, *op.cit.*, pp. 301-305.

<sup>491</sup> Katia MARMETSCHKE, *op.cit.* p. 53.

<sup>492</sup> Corine DEFRANCE, « Société civile et relations franco-allemandes », in Corine Defrance, Michel Kissener, Pia Nordblom (Hrsg.), *Wege der Verständigung zwischen Deutschen und Franzosen nach 1945* (Chemins de rapprochement entre Allemands et Français après 1945), Narr Verlag, édition *Lendemains*, 7, Tübingen, 2010, p. 25.

<sup>493</sup> Hans Manfred BOCK, « Transnationalisierung als zeitdiagnostisches Kennwort und zeitgeschichtliches Konzept für die deutsch-französischen Beziehungen », in Corine Defrance, Michel Kissener, Pia Nordblom, *op. cit.*, p. 382.

reconnaissent en Allemagne des conceptions de l'action transnationale, visant pour partie la communication des élites, et pour une autre partie la communication des multiplicateurs entre les deux pays et qui, en tous cas, confèrent à ces organisations le caractère primaire d'agences d'interaction et de socialisation. <sup>494</sup>

Ces nouvelles « recettes » de recherche sous les étiquettes de « société civile » et de « transnationalisation » élargissent le champ d'observation à d'autres interprètes et acteurs. J'esquisserai donc *l'environnement personnel et institutionnel* de la germanistique qui favorise et le développement et l'approfondissement des relations.

### *L'environnement personnel*

Celui-ci était constitué par des individualités qui, par leur enseignement et leurs publications, ont été également des « promoteurs de sens » dans les relations franco-allemandes. Je ne voudrais en nommer ici que trois - il y en a d'autres - qu'il m'a été donné de connaître. Ce sont trois lecteurs d'allemand et de philosophie de l'*École Normale Supérieure* de la Rue d'Ulm, le premier [228] de culture juive-allemande et roumaine, devenu citoyen français, les deux autres d'origine allemande, aux biographies bien différentes :

*Paul Celan*, est considéré non seulement comme un des grands poètes de langue allemande du XX<sup>e</sup> siècle mais aussi comme un des meilleurs traducteurs de poésie. Rescapé de deux invasions dans le Sud-Est européen, allemande et soviétique, il était arrivé à Paris en 1948 <sup>495</sup>. Il avait été nommé lecteur d'allemand aux *Écoles Normales Supérieures* de Saint-Cloud (1956-1957) puis de la Rue d'Ulm en 1959. L'*Office allemand d'échanges universitaires* a pu le convaincre d'accepter l'intégration, dans son programme officiel, d'échanges de lecteurs, geste de réconciliation dans le nouvel espace franco-allemand. Paul Celan a donc été lecteur du DAAD jusqu'en 1970 quand il a cherché et trouvé la mort dans la Seine.

<sup>494</sup> *Ibid.*, p. 383.

<sup>495</sup> Paul Celan avait déjà passé deux années d'études en France avant la guerre.

*Heinz Wismann*, né en 1935 à Berlin, a fait ses études avec le philosophe d'origine alsacienne Jean Bollack, professeur à l'Université de Lille et fondateur de l'École de Lille, interprète français principal de Paul Celan. Il a enseigné la philosophie à la Rue d'Ulm, avant d'être nommé directeur d'études à l'*École des Hautes Études en Sciences Sociales* (EHESS). Au cours de sa carrière, il a exercé des fonctions simultanément en France et en Allemagne. De 1986 à 2007, il a dirigé la collection « Passages » aux *Éditions du Cerf*, qui a publié des philosophes allemands. En outre, il a été directeur de l'*Institut protestant de recherches interdisciplinaires* de Heidelberg. Pendant son enseignement à la Rue d'Ulm, il a pu former toute une génération de normaliens spécialistes de la philosophie allemande. Plus récemment, il a participé à la mise en place de l'*Université européenne Viadrina* de Francfort-sur-l'Oder.

*Elmar Tophoven* (1923-1989) a été le premier lecteur d'après-guerre nommé à la Sorbonne. En 1970, il succéda à Paul Celan comme lecteur d'allemand à la Rue d'Ulm. Par ses très nombreuses traductions (Samuel Becket, Nathalie Sarraute, et autres...), Elmar Tophoven a beaucoup contribué à une réhabilitation de cette discipline linguistique, longtemps négligée par les germanistes. Il a été l'initiateur de la création du *Centre de traducteurs littéraires européen* de Straelen, son lieu de naissance.

En France, les traductions étrangères, s'il y en a eu, paraissaient d'habitude avec un grand retard, parfois de plusieurs décennies. Cette situation a changé, et nous observons aujourd'hui une meilleure simultanéité de la production littéraire et même en sciences humaines. Qui par exemple a vraiment connu en France, à part Edmond Vermeil, le philosophe historien et théologien Ernst Troeltsch, qui l'a fortement inspiré ?

La publication importante de Troeltsch *Der Historismus und seine Probleme* parue en 1922 n'a été traduite qu'en 1986 <sup>496</sup>.

<sup>496</sup> Ernst TROELTSCH, *Protestantisme et modernité*, traduction par Marc de Launay, parue en 1991 chez Gallimard. Marc de Launay avait obtenu pour son projet le prix de traduction de la *Fondation DVA*, par laquelle j'avais été chargé de développer son premier programme franco-allemand. Depuis 2005, le prix porte le nom de Raymond Aron. La Fondation a été intégrée dans la *Robert Bosch Stiftung*.

[229]

*L'environnement institutionnel*

Je voudrais en présenter brièvement deux exemples : l'*Office allemand d'échanges universitaires* (Bureau parisien du DAAD), qui rapidement devint la délégation la plus importante du DAAD <sup>497</sup> à l'étranger ; et en second lieu la *Robert Bosch Stiftung* <sup>498</sup>, dont les relations franco-allemandes sont une priorité dans le cadre de sa direction pour le « Rapprochement des peuples » (*Völkerverständigung*).

Présenter des « maisons » dans lesquelles on a vécu et travaillé soi-même est un exercice périlleux parce que l'on s'expose facilement aux reproches de subjectivité ou d'autopromotion. Cependant, il me semble utile d'évoquer rapidement ces deux organisations de la société civile, parce qu'elles ont joué et jouent un rôle majeur dans le développement des relations franco-allemandes.

L'*Office allemand d'échanges universitaires* (Bureau parisien du DAAD) est devenu, au cours de la période des années soixante à quatre-vingt-dix, la plaque tournante entre l'enseignement supérieur et la recherche français et allemands. La *Conférence franco-allemande des recteurs d'université*, créée en 1958, et l'*Office national des universités*, instance publique française, d'un commun accord avaient proposé un

<sup>497</sup> Le DAAD (*Deutscher Akademischer Austauschdienst*) est l'organisation officielle (non gouvernementale) des universités et établissements de l'enseignement supérieur allemands, chargée de promouvoir leur internationalité et de développer les échanges entre étudiants, enseignants et chercheurs du monde entier. Son budget est assuré en majeure partie par les instances du gouvernement fédéral, surtout du ministère des Affaires étrangères.

<sup>498</sup> La *Robert Bosch Stiftung*, institution privée d'intérêt public, doit son existence au testament du fondateur de la firme du même nom. Robert Bosch (1861-1942) y a défini les priorités futures des activités de la Fondation comprenant la « *Völkerverständigung* » (rapprochement des peuples) dont j'ai été responsable entre 1978 et 1994. De son vivant, Robert Bosch s'était lui-même fortement engagé pour le rapprochement entre la France et l'Allemagne, sans qui, comme il n'a cessé de le proclamer, il n'y aurait pas d'Europe.

candidat au poste de premier directeur du bureau parisien du DAAD. Ce candidat correspondait parfaitement au profil « transnational » souhaité : Hansgerd Schulte <sup>499</sup> a été directeur de l'*Office allemand d'échanges universitaires* de 1963 à 1971. En 1968, il a répondu à l'appel de Pierre Bertaux pour devenir professeur à l'*Institut d'allemand* de l'Université Paris Sorbonne Nouvelle. Événement guère imaginable encore aux premières années d'après-guerre, Hansgerd Schulte, professeur d'une université française a été élu président du *Deutscher Akademischer Austauschdienst* (DAAD) par les universités allemandes. Il a exercé cette [230] fonction de 1972 à 1987. J'évoque brièvement sa biographie, parce que je voudrais mettre en lumière le fait que les dirigeants de ces organisations nouvelles de coopération bilatérale ont été choisis, dans la plupart des cas, à cause de leur profil transnational, du moins pendant cette période que je considère comme décisive pour l'approfondissement des rapports franco-allemands. Et qui plus est, loin d'être seulement des techniciens des échanges, ils ont été eux-mêmes des « promoteurs de sens », disposant en même temps des moyens pour leur action.

Dès le commencement en 1963, les interlocuteurs privilégiés de l'*Office allemand d'échanges universitaires* ont été les germanistes, en premier lieu ceux du second groupe que j'ai mentionné plus haut. C'est ainsi que les grands programmes d'échanges d'étudiants germanistes français ont pu être mis en route, suivis de la contrepartie organisée pour les étudiants romanistes allemands. Des centaines d'étudiants des deux pays en ont bénéficié et ont pu passer une année d'études dans le pays voisin. Je ne connais pas les chiffres exacts, mais leur nombre devrait bien dépasser le millier.

En même temps, le nombre de lecteurs d'allemands et de français a progressé rapidement, la sélection n'étant plus organisée nationalement mais par des commissions binationales. À la fin des années soixante-dix, une centaine de lecteurs d'allemand enseignait en France, non seulement dans les universités, mais aussi dans les Grandes Écoles et d'autres institutions telles que la *Fondation Maison des sciences de*

<sup>499</sup> Hansgerd Schulte (né en 1932) avait fait des études secondaires au lycée français de Coblenz et a été accepté ensuite comme un des premiers étudiants allemands à l'*École normale supérieure* de la rue d'Ulm. Parallèlement, il a fait des études à l'Université de Freiburg où il a obtenu son doctorat es lettres françaises.

*l'homme*, tous porteurs d'un message transnational. De même, une cinquantaine de lecteurs français enseignait dans les universités allemandes. Une nouvelle politique transnationale de l'échange a pu être mise en place comprenant des activités et programmes inédits, initiés et lancés pour la plupart par l'Office lui-même, le financement étant assuré principalement par le DAAD et l'*Office Franco-Allemand pour la Jeunesse* (OFAJ) <sup>500</sup>.

[231]

La *Robert Bosch Stiftung*, née en 1964, est devenue, à partir de la fin des années soixante-dix, un important acteur de la société civile dans les relations internationales et en particulier dans le développement des relations franco-allemandes. Trois leitmotifs ont guidé son action : la formation de multiplicateurs, l'acquisition de compétences transnationales et le développement d'une politique culturelle privée. En appliquant ces leitmotifs dans les champs d'action suivants : information, formation et formation continue, relations scientifiques

<sup>500</sup> Je n'en cite qu'en les nommant, les nombreuses autres activités : - Programme d'études et de stages sur mesure organisé à l'ENA pour de jeunes fonctionnaires allemands. - Établissement de séjours d'études (avec bourses, bien entendu) dans des universités allemandes et françaises pour des étudiants de disciplines autres que la germanistique afin de tenir compte de l'élargissement des besoins de compétences : histoire, sciences politiques et sciences économiques. - Cours de langue et de civilisation françaises pour le personnel enseignant et administratif des universités allemandes (recteurs d'université, directeurs des services pour étrangers, etc.). - Voyages d'études pour enseignants/chercheurs en sciences politiques et en histoire à l'occasion d'événements importants tels que des élections dans le pays voisin. - Établissement d'un bureau d'information sur les études et la recherche en Allemagne, et également sur les possibilités d'échanges avec les grandes organisations de recherche telles que la *Fondation Alexander von Humboldt* et la *Deutsche Forschungsgemeinschaft* (Société de la Recherche allemande). - Premières initiatives de définition et d'établissement d'équivalences d'études par la création de commissions binationales. - Coorganisation des réunions du Bureau permanent de liaison entre les Grandes Écoles françaises et les Universités techniques allemandes. - Mise en place du programme *Procopé*, « destiné à favoriser les échanges de personnel et la coopération dans le cadre de projets de recherche en commun ». À voir la publication de référence de Reinhart MEYER-KALKUS « Die akademische Mobilität zwischen Deutschland und Frankreich (1925-1992) », DAAD-Forum 16, *Deutscher Akademischer Austauschdienst*, 1994.

(notamment dans le domaine de la traduction). Je n'en donnerai que quelques exemples afin d'illustrer ces activités :

*Formation de multiplicateurs* : La Fondation a offert aux journalistes de la presse régionale française, des possibilités d'information ou plutôt d'« auto-information » sous forme de séminaires annuels d'une semaine. Des séminaires semblables ont été organisés - à des intervalles plus longs - pour les journalistes allemands. Tous les ans, la Fondation a organisé une rencontre entre les rédacteurs en chef de la presse quotidienne française et allemande, leur offrant ainsi une plateforme d'échange d'idées et de discussion de problèmes d'ordre professionnel. Je cite un journaliste français de l'époque qui a qualifié ces activités organisées par la Fondation comme suit :

Les journalistes sont - pour des raisons professionnelles quand ce n'est pas de nature - des gens méfiants. Lorsqu'ils reçoivent une invitation à un voyage d'études ou un séminaire, ils se demandent presque automatiquement - même s'ils acceptent l'invitation - ce qu'on envisage de leur « vendre ». Et souvent cette méfiance n'est malheureusement que trop justifiée. Considéré de ce point de vue, le travail de la Fondation Bosch est « unique » dans toute l'acception du terme... Pour lutter contre tant de clichés et de préjugés hérités d'une trop longue période de conflits dans le passé - et dont aucun des deux pays ne détient le monopole - la propagande ne me serait sûrement pas d'un grand secours ; elle serait même le service le plus mauvais que l'on puisse rendre à tous ces efforts. Il est évident que la *Robert Bosch Stiftung* a préféré à une telle propagande les atouts de la vérité et de la confiance. Ce n'est pas seulement la voie juste, c'est la seule.

L'efficacité et le succès de ces séminaires et rencontres ressortent des nombreux comptes rendus et articles que les participants ont publiés par la suite dans leur pays. La Fondation les a réunis régulièrement dans une documentation qui a été souvent utilisée comme matériel pédagogique dans les écoles et les universités.

En complément, la Fondation avait créé un programme individuel permettant à des journalistes et stagiaires de la presse régionale d'effectuer des stages dans le pays voisin et de devenir ainsi des « correspondants à terme » [232] de leur propre journal. Dans

l'ensemble, l'information sur l'Allemagne dans la presse française a augmenté, elle s'est améliorée.

D'autres projets de formation de multiplicateurs ont été réalisés en étroite coopération avec l'*Institut franco-allemand* de Ludwigsburg ainsi qu'avec des organisations françaises.

*Acquisition de compétences transnationales* : Dans un souci de lancer des initiatives nouvelles, la Fondation avait identifié deux groupes de personnes auxquelles elle a offert des moyens nouveaux de contact avec le voisin : les élèves des écoles professionnelles et les enseignants de langue allemande et française. Ainsi elle a « inventé » un concours annuel appelé le « *Frankreich Preis* » pour des classes des écoles professionnelles allemandes afin de stimuler l'apprentissage de la langue et de la civilisation du voisin. Plus tard, ce concours a été étendu aux écoles françaises.

En 1980, le ministère de l'Éducation nationale avait accepté l'organisation de séminaires annuels de formation continue s'adressant à la fois aux enseignants allemands de langue française et aux enseignants français de langue allemande, et en leur proposant des séminaires de formation mutuelle <sup>501</sup>.

*Développement d'une politique culturelle privée* <sup>502</sup> : Ici je voudrais mentionner l'effort de la Fondation pour améliorer l'information

<sup>501</sup> Ces séminaires ont bien fonctionné. Par contre, une formation continue pour des enseignants d'histoire français et allemands, dirigée par une équipe composée d'universitaires des deux pays, a dû être abandonnée après deux expériences (« La France et la Prusse » et « L'époque de 1871 à 1914 »), suite au refus du ministère de l'Éducation nationale. Mais cette première tentative a eu une suite. Aujourd'hui, nous avons un manuel d'histoire franco-allemand.

<sup>502</sup> Il s'agit là d'une définition générale des activités de la Fondation qui d'ailleurs est encore reprise aujourd'hui, comme on me l'a laissé entendre récemment, par d'autres dirigeants de fondations. Cela veut dire qu'une institution privée comme la Fondation peut concevoir et agir là où l'État, le secteur public ou les instances gouvernementales ne peuvent ou ne veulent rien faire, pour des raisons politiques ou financières, ou alors cherchent des partenaires dans le privé ; le contraire étant possible également, le privé cherchant l'appui du public pour réaliser sa politique. Cette notion de la « politique culturelle privée » a eu toute sa pertinence dans les efforts de la Fondation pour développer des projets et programmes concernant le rapprochement franco-allemand et *a fortiori* la réconciliation germano-polonaise.

réciproque sur la recherche ainsi que sur les possibilités de la traduction notamment en sciences humaines en citant trois exemples : - L'organisation de séminaires pour des chercheurs allemands en collaboration avec le CNRS ; - La création en accord avec le ministère de l'Éducation Nationale et suite à une suggestion d'Alfred Grosser d'assurer une présence allemande à l'*Institut des Sciences Politiques* de Paris, d'une chaire de professeur associé pour des historiens, sociologues et économistes allemands (cette chaire porte de nom d'Alfred Grosser) ; - Le cofinancement avec l'état de Rhénanie-Westphalie du Nord, de [233] la création du *Collège Européen des Traducteurs* de Straelen, enfant d'Elmar Tophoven cité plus haut <sup>503</sup>.

Par ces quelques exemples de l'environnement personnel et institutionnel, j'ai essayé de montrer que la germanistique française s'est vue entourée progressivement par d'autres acteurs et « promoteurs de sens », qui l'ont soit soutenue dans son interprétation de l'Allemagne et des Allemands, soit contribué eux-mêmes, en mettant en pratique leurs propres conceptions, à une meilleure connaissance et à l'approfondissement des rapports entre nos deux pays.

\*

***Quels sont les points de référence historiques et politiques dont j'ai été le témoin, qui ont particulièrement influencé la perception de l'Autre et orienté l'action transnationale ?***

Présenter un rétrospectif historique des années d'après-guerre ne serait certainement pas approprié. Je ne voudrais porter ici, en tant que témoin, qu'un éclairage ponctuel sur les moments les plus importants

<sup>503</sup> À mentionner un autre projet de traduction : la *Robert Bosch Stiftung* a initié et financé la première anthologie bilingue de la poésie française élaborée avec une équipe des meilleurs traducteurs allemands (C.H. Beck'sche Verlagsbuchandlung, München, 1990). Elle a eu pour effet de provoquer une initiative similaire en France où une anthologie bilingue de la poésie allemande a été publiée en 1991 chez Gallimard.

par lesquels la germanistique française et son environnement ont été touchés particulièrement.

*Le premier point de référence* n'est pas une date mais une période, celle de l'après-guerre allant jusqu'au *Traité franco-allemand* et même au-delà. Un phénomène alors inconnu est apparu, que j'appellerai « l'institutionnalisation » des relations, au niveau gouvernemental comme de la société civile, et avec elle leur pérennisation <sup>504</sup>. J'entendais Joseph Rovin dire souvent que pour faire durer, il fallait transformer le succès en institution. Le *Traité franco-allemand* a apporté de nouvelles institutions publiques : la fonction du coordinateur de la coopération franco-allemande, des ministres plénipotentiaires pour la coopération culturelle et surtout l'*Office franco-allemand pour la jeunesse*. Dans le sillage du *Traité*, d'autres institutions sont apparues telles l'*Office allemand d'échanges universitaires* (Bureau parisien du DAAD) que j'ai mentionné ou l'*Institut historique allemand* de Paris (1964). Les organisations officielles de la coopération culturelle, les Instituts Goethe et les Instituts Français, se sont multipliées. Deux organisations ont été créées plus tard : le *Centre d'information et de recherche sur l'Allemagne contemporaine* [234] (CIRAC) en 1982, dirigé par un élève d'Alfred Grosser, le politologue René Lasserre ; et le Service allemand/relation franco-allemandes (*Arbeitsstelle Frankreich/deutsch-französische Beziehungen*) de la Société allemande de politique extérieure (*Deutsche Gesellschaft für Auswärtige Politik*) dont la Robert Bosch Stiftung a financé la mise en place en 1989 <sup>505</sup>.

Dans un contexte historique et politique nouveau, ces nouvelles organisations n'ont jamais été et ne sont pas de simples instruments techniques ou financiers. Par l'intermédiaire de leurs représentants et par l'invention de nouveaux concepts de programmation de l'échange, ils participaient à la « promotion de sens dans la relation avec l'Autre », souvent d'ailleurs en étroite collaboration avec les germanistes en

<sup>504</sup> Voir en particulier Corine DEFRANCE, « Société civile et relations franco-allemandes », in : Corine Défiance, Michael Kißener, Pia Nordblom (dir.), *op. cit.*, p. 17 à 31.

<sup>505</sup> La *Robert Bosch Stiftung* continue le financement du projet de la DGAP « Dialogue d'avenir franco-allemand » (*deutsch-französischer Zukunftsdialog*) qui réunit de jeunes professionnels, des thésards et des diplômés d'universités.

s'inspirant de leurs interprétations et leurs perceptions, notamment avec ceux du second groupe dont j'ai parlé.

*Le deuxième point de référence* est sans doute 1968. Rappelons-nous que les événements de 1968 ont ébranlé tout l'enseignement. De nouvelles structures d'études et de recherche ont vu le jour. La civilisation allemande contemporaine a fait son entrée dans la germanistique. *L'Institut d'allemand* de l'Université Paris 3 Sorbonne d'Asnières nouvellement créé avait pour mission première de former des germanistes experts de l'Allemagne contemporaine <sup>506</sup>. L'intérêt accru pour l'Allemagne apparaît aussi dans l'augmentation du nombre de thèses soutenues au cours des années quatre-vingt, portant sur un thème de civilisation.

*Le troisième point de référence* est, comment pourrait-il en être autrement, le moment historique de 1989/1990 et la réunification de l'Allemagne. Si la destruction, sans effusion de sang, du mur de Berlin, symbole du rideau de fer, a émerveillé le monde, le processus de réunification a suscité à la fois fascination et inquiétude, particulièrement en France. Je rappelle le voyage du président François Mitterrand en R.D.A. les 20 à 22 décembre 1989 accompagné de l'interprète d'allemand du Quai d'Orsay, Brigitte Sauzay (1947-2003) <sup>507</sup>. Signe de changement de perception et de politique, Brigitte Sauzay a été appelée [235] en 1998 à la Chancellerie allemande comme conseillère pour les relations franco-allemandes auprès du chancelier Gerhard Schröder et du coordinateur franco-allemand de l'époque, Rudolf von Thadden <sup>508</sup>. C'est ce dernier qui en 1993 a fondé, avec

<sup>506</sup> D'autre part, les événements de mai 1968 ont eu pour conséquence un regain d'intérêt pour le système universitaire allemand, en particulier pour ses réformes. Le Bureau parisien du DAAD a été consulté par le ministre de l'Éducation de l'époque, Edgar Faure ; j'ai pu l'accompagner à son premier voyage en Allemagne, ainsi que l'année suivante le premier groupe de présidents d'universités élus selon la nouvelle législation qui se sont surtout intéressés aux nouvelles universités créées en Allemagne.

<sup>507</sup> Brigitte Sauzay a été l'interprète d'allemand de trois présidents français : Georges Pompidou, Valéry Giscard d'Estaing et François Mitterrand. Ses livres *Die rätselhaften Deutschen* de 1986 et *Retour à Berlin, Ein deutsches Tagebuch* de 1999 montrent l'évolution de sa perception de l'Allemagne.

<sup>508</sup> Rudolf von Thadden (né en 1932) a fait des études d'histoire, de théologie et de langues et littératures romanes à Tübingen, à la Sorbonne et à Göttingen où il a occupé une chaire d'histoire. Il peut être considéré comme un des

Brigitte Sauzay, l'Institut de Berlin-Brandebourg pour les relations franco-allemandes en Europe (*Berlin-Brandenburgisches Institut für deutsch-französische Beziehungen in Europa*) à Genshagen près de Berlin.

Au cours du processus de la réunification, les interprètes « producteurs de sens », ceux du deuxième groupe de germanistes, les Grosser et Rován, ont joué pleinement leurs rôles de conseillers, critiquant et rassurant à la fois. Rôle qu'Alfred Grosser ne cesse de jouer aujourd'hui. Dernier exemple : sa critique de l'exposition sur *Hitler et les Allemands* au Musée de l'histoire de Berlin qui selon lui présentait le peuple allemand comme collectivement coupable <sup>509</sup>.

Si dans sa volonté d'un rapprochement franco-allemand, Edmond Vermeil a été un « Warner » (qui met en garde) national, son disciple Alfred Grosser a été et est un « Mahner » (qui rappelle à l'ordre) transnational, reconnu des deux cotés du Rhin. Je rappelle un événement qui a valeur de symbole : Alfred Grosser a reçu en 1994 le prix Wartburg à Eisenach dans l'ancienne Allemagne de l'Est, prix annuel décerné à des personnes ayant rendu service à l'unification de l'Europe et à la réunification de l'Allemagne.

\*

### *Quels sont les chemins, les canaux de diffusion, de médiation ?*

Mes quelques observations m'ont fait comprendre bientôt que ceux qui se sont engagés pour un renouveau des rapports franco-allemands ont eu tôt le souci de porter le message de la réconciliation à un large public. Leur intention de communiquer et de diffuser leurs

grands médiateurs entre nos deux pays. Son fort engagement pour la coopération franco-allemande se traduit par des fonctions multiples : il a été président de l'*Institut franco-allemand* de Ludwigsburg entre 1985 et 1994 et a enseigné à l'*École des hautes études sociales* entre 1989 et 1992. En 1993 il a fondé (avec Brigitte Sauzay) le dernier *Institut franco-allemand* en date à Genshagen près de Berlin, symbole de la réunification sous le signe du rapprochement avec la France.

<sup>509</sup> Voir Alfred GROSSER, *op. cit.*, pp. 299-300.

interprétations et leurs propositions simultanément dans les deux pays, à une dimension, je dirais, révolutionnaire. Je ne cite ici que celles dont l'existence et le développement sont liés aux noms de germanistes : la revue *Documents* fondée en même temps que sa sœur jumelle allemande *Dokumente* en 1945 par le Père du Rivau, et dont Joseph Rovan a été le rédacteur en chef à partir de 1985 ; le bulletin *Allemagne* du *Comité français d'échanges avec l'Allemagne nouvelle*, publié de 1949 [236] à 1967 par Alfred Grosser et sa mère Lily Grosser ; la revue *Allemagne d'Aujourd'hui*, publiée en France et en Allemagne de l'Ouest entre 1952 et 1957 et éditée de nouveau à partir de 1985 par Félix Lusset, ancien chef de la mission culturelle en Allemagne, et le germaniste lillois Jérôme Vaillant, dans l'intention d'intégrer l'Allemagne de l'Est dans le dialogue franco-allemand ; la *Revue d'Allemagne et des Pays de langue allemande* de la *Société d'études allemandes* de Strasbourg qui, en 2004, a célébré ses quarante ans d'existence.

Revenant aux deux premiers organes, j'ai cru déceler souvent un accord tacite entre Alfred Grosser et Joseph Rovan, que chacun avait son champ d'expression médiatique, à côté d'une activité intense de journaliste et d'écrivain. Bien entendu, les moyens de communication d'autres institutions franco-allemandes, telles que de l'*Institut franco-allemand* de Ludwigsburg leur étaient largement ouverts. C'est également vrai pour une revue telle que *Lendemain*, fondée en 1968 par des romanistes berlinois. Dans son approche littéraire « civilisationniste », cette revue fait figure d'exception dans le champ de la romanistique allemande.

Avec l'avènement des *mass médias*, les affaires franco-allemandes deviennent un sujet quotidien d'information<sup>510</sup>. Les organes d'information franco-allemands cités ont vu se réduire leur influence et leur auditoire, mais ils se sont maintenus, souvent subventionnés, offrant une plateforme aux experts et aux observateurs avertis.

Au cours de la période 1960 - 1990, la germanistique française a perdu, c'est mon constat, sa position plus ou moins exclusive

<sup>510</sup> Voir les deux publications *L'image du Voisin à la Télévision*, par Henri MENUQUIER et *La République Fédérale d'Allemagne à travers la Presse Régionale Française*, par Frédéric HARTWEG et Rüdiger STEPHAN, publiées par la *Robert Bosch Stiftung* en 1983.

d'interprétation de l'Allemagne, si l'on fait exception des germanistes « promoteurs de sens » mentionnés dans ma trop brève description du second groupe de germanistes. L'espace de « production de sens » s'élargit et les actions concrètes de rapprochement qui en sont la conséquence, se multiplient. La situation évolue encore davantage à partir des années 1990 lorsque l'Allemagne unifiée fera partie du nouvel ordre européen de paix, de coopération et de prospérité et disparaissent progressivement les anciennes inquiétudes de ses voisins.

Cet apaisement dans les relations internationales a eu des conséquences que l'on pourrait qualifier de « normalisation ». Dans le contexte européen, en face de la mondialisation, la coopération franco-allemande reste au centre des occupations voire préoccupations des uns et des autres. Mais sur un plan plus strictement bilatéral des relations entre notamment les sociétés civiles, cette « normalisation » semble produire des effets négatifs. Si la littérature sur « *Qui sont les Allemands ?* »<sup>511</sup> ne diminue pas, par contre l'intérêt des pouvoirs publics et d'organes officiels pour soutenir projets et programmes n'a cessé [237] de diminuer au cours de la dernière décennie. Nombre & *Instituts français* en Allemagne et d'*Instituts Goethe* en France, organes officiels de la coopération culturelle et supports importants de l'étude de la langue du Voisin, surtout en France, ont disparu<sup>512</sup>. Les effectifs d'étudiants germanistes dans les universités ont baissé, me dit-on, de façon dramatique. Bien que les programmes d'études, de stages et de recherches se soient multipliés et diversifiés<sup>513</sup>, l'*Office allemand d'échanges universitaires* (Bureau parisien du DAAD) a perdu son rayonnement ancien de plaque tournante entre les universités des deux pays, en raison de la réorientation des priorités géopolitiques par son siège central. Dernièrement, le DAAD a décidé de cesser le financement de son dernier programme spécifiquement bilatéral, la licence franco-allemande de l'Institut d'Asnières qui depuis sa mise en place en 1981 avait été une pépinière d'experts dans le journalisme, l'enseignement supérieur et la recherche, dans les organisations

<sup>511</sup> Titre d'une publication de Jean-Louis DE LA VAISSIERE, préface de Volker Schlöndorff, Paris, Max Milo éd., 2011.

<sup>512</sup> Certains *Instituts français* ont pu être maintenus parce que leur financement a été assuré par des administrations locales.

<sup>513</sup> Cependant, nombre de programmes spécifiques avec un encadrement bilatéral ont disparu au profit de programmes européens non structurés.

binationales et internationales. Les revues spécialisées dont j'ai cité les plus connues, survivent difficilement faute de moyens. La revue *Documents* par exemple a vu sa subvention supprimée.

Si l'on compare les relations franco-allemandes avec celles entretenues par la France ou l'Allemagne avec d'autres voisins, on ne peut que constater leur avance considérable, sur le plan politique, gouvernemental comme au niveau des sociétés civiles ; une avance qui se justifie pleinement par l'histoire ainsi que par le rôle que les deux pays sont appelés sans cesse à jouer en Europe et au-delà. Mais il est vrai aussi que l'élan et l'engagement pour la cause franco-allemande aujourd'hui ne montrent plus la même intensité. Y a-t-il lieu de s'inquiéter de cette « normalisation » ?

\*

Jetons pour conclure un regard sur l'*Agenda franco-allemand 2020*, établi en 2010 lors du premier Conseil des ministres franco-allemand après l'entrée en vigueur du *Traité de Lisbonne*. Que nous promet la politique pour la décennie à venir ? Je n'en citerai que quelques extraits.

Parmi les 14 points du chapitre 3 - Croissance, innovation, recherche, éducation et enseignement supérieur - il y en a cinq qui me semblent ici particulièrement intéressants :

- *D'ici 2020, le nombre des cursus bilingues dans l'enseignement supérieur doit doubler ;*
- *D'ici 2020, le nombre d'étudiants en doctorat et de jeunes chercheurs participant à des programmes financés par l'Université franco-allemande doit doubler ;*

[238]

- *L'apprentissage de la langue du partenaire doit être encouragé et soutenu et le rapprochement des systèmes éducatifs poursuivi (manuels scolaires, programmes, certification, échanges d'enseignants et de cadres) ;*
- *D'ici 2020, au moins 200 écoles maternelles bilingues franco-allemandes devront être créées ;*

- *Encouragées par l'introduction du manuel d'histoire franco-allemand, la France et l'Allemagne ont l'intention de préparer un manuel scolaire sur l'Europe et l'histoire de la construction européenne, ouvert à la participation d'autres partenaires européens.*

Le chapitre 5 de l'Agenda est consacré au « Rapprochement de nos citoyens ». Dans l'introduction, le conseil des ministres salue le rôle essentiel et précieux joué par les institutions établies de la coopération franco-allemande, notamment l'*Office franco-allemand pour la jeunesse* (OFAJ), dans la promotion d'un resserrement constant des liens entre nos citoyens. Parmi les 14 propositions, je ne cite qu'une seule :

- *Être à l'avant-garde des efforts visant à créer en Europe un espace culturel commun préservant et promouvant la diversité et la richesse culturelles de notre continent.*

La question que j'ajouterai est celle-ci : L'engagement pour l'Europe remplace-t-il celui pour le rapprochement franco-allemand ? Le bilatéral devient-il obsolète ? La réponse doit être, évidemment, je le pense, que l'un ne va pas sans l'autre.

L'Europe ne progresse pas sans que l'Allemagne et la France ne se rapprochent encore davantage. Les crises de l'Europe qui se suivent le montrent à l'évidence. La vision de Joseph Rovin, disciple rebelle d'Edmond Vermeil, à mon avis, reste valable aujourd'hui et demain : La France et l'Allemagne - un avenir, une Union.

L'*Agenda franco-allemand* indique des chemins qui vont dans cette direction. Ce sont des déclarations d'intention. À nous, les engagés de la société civile, de veiller à ce qu'elles ne restent pas lettre morte et de contribuer à leur réalisation. Cette tâche, Edmond Vermeil et ses successeurs nous l'ont confiée.

Rüdiger Stephan

[239]

Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)

DEUXIÈME PARTIE

10

---

*LES DOCTRINAIRES DE  
LA RÉVOLUTION ALLEMANDE :*  
LA PENSÉE D'ALFRED ROSENBERG  
VUE PAR EDMOND VERMEIL

par Robert Debant

[Retour à la table des matières](#)

Alfred Rosenberg est assurément beaucoup moins connu, surtout de nos jours, que les grands chefs nazis universellement notoires comme Hermann Göring, Goebbels ou Heinrich Himmler. Bien qu'il ait exercé pendant une bonne partie de sa vie une forte influence au sein du mouvement national-socialiste, il reste notamment très oublié en France en dehors de quelques connaisseurs de l'ésotérisme et des souvenirs de la mythologie germanique. Du reste ne possédons-nous que depuis 2007 une étude exhaustive et approfondie du personnage grâce au travail d'Ernst Piper, aujourd'hui *Privatdozent* à l'université de Potsdam. <sup>514</sup>

Rappelons brièvement la carrière de notre héros. C'est un Allemand des pays baltes, né en 1893 dans une famille bourgeoise à Reval, aujourd'hui Tallinn, à l'époque très brillant centre commercial et

<sup>514</sup> Ernst PIPER, *Alfred Rosenberg. Hitlerschefideologe*, Panthéon Verlag, Munich, 2007.

capitale du gouvernement russe d'Estland, et du côté de sa mère, Elfriede Caroline Siré, descendant d'une lignée huguenote, par conséquent un homme pourvu dès sa tendre jeunesse d'une haine méfiante et méprisante à l'égard des tsars, puis tout naturellement du bolchévisme. Après avoir fait des études d'architecture et de génie civil au *Polytechnikum* de Riga, puis à l'université de Moscou, où il lui fut donné d'assister à la révolution bolchevique, il s'établit à Munich au lendemain de la guerre et, en vigoureux adhérent de la contre-révolution, participa activement à la *Ligue pour le combat allemand*, qui recueillait l'adhésion de tous les cercles culturels nationalistes et publiait *Die Bildkunst*, puis se lança dans la publication de brochures polémiques sur le judaïsme ou la franc-maçonnerie<sup>515</sup>, tout en collaborant à des journaux politiques ou scientifiques comme la *Frankfurter Zeitung* ou la *Fränkische Zeitung*. De très bonne heure il fait la connaissance amicale d'Hitler chez Dietrich Eckart (1868-1923), journaliste et homme de lettres philonazi, riche directeur de la revue raciste *Auf gut deutsch*, qui l'introduit en 1920 au *Völkischer Beobachter*, organe officiel des nationaux-socialistes, dont il deviendra vite le rédacteur en chef. Il se voit également confier par le Führer la surveillance intellectuelle et morale du mouvement, tout en militant, comme Dietrich Eckart lui-même ou Rudolf Hess, au sein de l'énigmatique Société de Thulé, à Munich, *Thule-Gesellschaft*, très zélée pour son pangermanisme et son antisémitisme, qui tiendra une place notable dans les origines du parti. Il contribuera ainsi à accentuer encore l'inclination d'Hitler pour le second de ces courants.

[240]

En 1930, après avoir jugé que la qualité de *Mein Kampf*, dont il était pourtant l'un des inspirateurs, s'avérait trop légère et superficielle, Rosenberg, au terme d'une décennie de réflexion, crut pouvoir livrer une somme doctrinale de son parti sous le titre de *Mythe du XX<sup>e</sup> siècle*. Nous reviendrons sur son œuvre majeure. Le doctrinaire nazi, qui s'éloignera en partie de l'étroite pensée, ou plutôt de la frémissante sensibilité d'Hitler, s'effacera pendant quelques années du devant de la scène, cédant à Ribbentrop, en 1938, la succession de Konstantin von Neurath à la tête de la diplomatie, mais nous le verrons encore, le 28

<sup>515</sup> Ainsi *Unmoral im Talmud* (L'amoralité du Talmud), 1920 ; ou *Die Protokolle der Weisen von Zion* (Les protocoles des sages de Sion), 1923.

novembre 1940, prononcer à la Chambre parisienne des députés qu'il tient pour le haut lieu symbolique de la démocratie occidentale, un important *Discours sur les Idées de 1789*, qu'il enveloppe de sa haine. La même année, il sera chargé de la collecte des œuvres d'art et des biens culturels des pays conquis, surtout en vue d'en meubler le futur musée de Linz <sup>516</sup>, et en 1941, lors de l'attaque de l'Union soviétique par l'Allemagne, Hitler le nommera *Reichsminister* chargé d'administrer les territoires occupés par la Wehrmacht, ce qui lui permit de déployer sa cruauté officielle envers les Juifs locaux, non sans heurter ses ambitions à celles de Hans Frank, gouverneur de la Pologne, surnommé le *Polenschlächter* <sup>517</sup>, ou à celles de Himmler ou de Heydrich.

Edmond Vermeil consacra à Rosenberg une part notable de sa copieuse bibliographie. Nous citerons en premier lieu le remarquable *Doctrinaires de la Révolution allemande, 1918-1938* <sup>518</sup>, étude très approfondie d'une quinzaine d'écrivains ou de publicistes, d'orateurs ou d'hommes d'action, de Walter Rathenau ou Hermann Keyserling à Robert Ley ou à Goebbels, dont certains, sans être nazis le moins du monde, ont inspiré tel ou tel trait à l'élaboration de la doctrine hitlérienne. L'auteur précise que « parmi les ouvrages prétendant fixer, au lendemain de la défaite, les destins du Reich et dire quelle mission lui incombe dans le monde actuel, [il a] choisi les îlots de pensée les mieux définis pour conduire à l'explication du national-socialisme » <sup>519</sup>. Avant qu'il ne se livre à une claire synthèse du sujet dans son *Hitler et le christianisme* <sup>520</sup>, un excellent chapitre du livre précédent, intitulé *Hitler et Rosenberg*, traite des similitudes de doctrines des deux personnages et, dans un style très pénétrant, de leurs divergences, en partant des vingt-cinq points du catéchisme nazi de 1920 revu par Hitler en 1928 à l'intention première de la classe

<sup>516</sup> Hitler rêvait de faire de Linz la plus belle ville de l'Europe, avec le concours d'Albert Speer.

<sup>517</sup> Le bouclier de la Pologne.

<sup>518</sup> Edmond VERMEIL, *Doctrinaires de la Révolution allemande (1918-1938) : W. Rathenau - Keyserling - Th. Mann - O. Spengler - Moeller Van den Bruck - le groupe de la « Tat » - Hitler - A. Rosenberg - Gunther - Darré - G. Feder - R. Ley - Gæbbels*, F. Sorlot, Paris, 1938.

<sup>519</sup> *Ibid.*, Avant-propos, p. 9.

<sup>520</sup> Edmond VERMEIL, *Hitler et le Christianisme*. Gallimard, Paris, 1939.

moyenne, ou de cette « héroïne du national-socialisme » selon Rosenberg, qui de concert avec le prolétariat, devait en former l'ossature, surtout de 1930 à 1932.

[241]

Il ne nous paraît pas utile de rappeler en détail les principes fondamentaux du nazisme, sa métaphysique et sa morale - si l'on peut s'exprimer ainsi - et ses dogmes politiques et sociaux, le culte du sang, du sol et de la race qui tend à donner une âme commune à tous les Allemands, la *Rassenseele* qui, l'écrivait Moeller van den Bruck (1876-1925) « se réglera sur le rythme de l'Univers et le sens profond des choses pour permettre à l'Allemand nazi, refusant l'universalité aux Internationales, de se l'attribuer à lui-même » <sup>521</sup>. L'Internationale la plus redoutable pour les Germains et d'ailleurs pour tous les peuples est évidemment le judaïsme, renforcé par le marxisme, bien que les nationaux-socialistes n'aient pas été les premiers à faire ressortir leur nocivité. « Tout juif, répète volontiers Rosenberg, est un bolcheviste né » <sup>522</sup>.

Hitler et Rosenberg conçoivent assurément de la même manière l'« âme raciale », mais des divergences assez nettes viennent à les opposer. Tout d'abord dans les moyens car, nous dit Vermeil, « là où Hitler affirme quelque chose avec la brutalité qui lui est naturelle <sup>523</sup>, Rosenberg se donne des airs de théoricien dont l'esprit est farci de multiples lectures » et fait sans cesse étalage d'un pédantisme livresque clinquant, émaillant le *Mythe* de citations antiques, orientales et de philosophes allemands.

« La nouveauté du racisme hitlérien, écrit Vermeil, consiste en ceci que sa doctrine applique au Reich l'Idée corporelle que les chrétiens appliquent à l'Église quand ils parlent du corps mystique du Christ ». Mais Rosenberg en compare la découverte à celle de Copernic : ce n'est

<sup>521</sup> Edmond VERMEIL, *Doctrinaires.*, *op. cit.*, p. 248-252. Moeller publiera un ouvrage appelé *Le troisième Reich*, dont Hitler reprendra le titre pour nommer le régime qu'il venait de fonder.

<sup>522</sup> Edmond VERMEIL, *L'Allemagne, Essai d'explication*, Paris, Gallimard, rééd. 1945, p. 316.

<sup>523</sup> Le journaliste américain Timothy W. RYBACK jugera cependant utile de publier en 2008 *Dans la bibliothèque privée d'Hitler Les livres qui ont modelé sa vie* (trad. en 2009, Paris, le Cherche Midi).

pas l'État qui tourne autour des individus, ce sont les individus qui gravitent autour du *Volk*. Du moment où il est composite, le *Volkstum* doit pour s'élever à l'unité, se mouvoir autour d'une dominante raciale <sup>524</sup>. « L'Allemand sera ainsi ramené à un type défini : l'Aryen normal », tandis que Rosenberg, plus mystique qu'Hitler, se préoccupe des individus avant les groupes, définit le sang comme « cette région de la vie inconsciente et spontanée qui nous apporte les déterminations de la Race » et pense « qu'être aryen, c'est sentir passer en soi le courant galvanisateur qui traverse tout le Corps national » <sup>525</sup>.

Hitler, tout au moins dans les débuts de son gouvernement, semble se montrer relativement modéré envers les confessions chrétiennes. Il souhaite la refondation d'une Église, puisque la foi religieuse est le seul fondement solide de la morale, mais d'une communauté nationale, la nation devant subsister [242] en face de l'Église prétendument universelle, mais Rosenberg est beaucoup plus agressif : pour lui, le catholicisme s'est laissé détourner de ses origines, surtout de l'hellénisme nordique, par le sémitisme qui l'a abâtardi ; le Christ était un authentique Aryen, mais saint Paul, qui était Juif, a compromis sa doctrine en y introduisant des éléments délétères. Plus tard, les deux chefs nazis rêveront d'une destruction de toute institution chrétienne. Le Führer et surtout Rosenberg envisagent certes de favoriser les derniers élans, d'ailleurs plus vivaces que d'autres, de la renaissance de la mythologie germanique et d'une religion néo païenne, mais comme l'écrit Robert d'Harcourt, le grand germaniste contemporain d'Edmond Vermeil : « On n'arrivera pratiquement pas à substituer au Calvaire le chêne de Donar ni à remplacer *le Christ de souffrance* par l'être qui fond de chagrin (*Entkümmerer*) » <sup>526</sup>, et si le doctrinaire nazi persiste jusqu'au bout à vouloir faire du Parti une nouvelle Église, emplissant le *Mythe* de références à Zoroastre ou de remarques aryosophistes, Vermeil nous dit : « En fait c'est à Hitler que l'on va, non aux dieux de la vieille Germanie » <sup>527</sup>. Le livre est mis à l'Index par Pie XI, mais,

<sup>524</sup> Le terme de *Volkstum*, intraduisible en français, désigne, dans la pensée de Rosenberg, l'État nouveau.

<sup>525</sup> Cité dans *Doctrinaires*, op. cit., p. 250.

<sup>526</sup> Robert d'HARCOURT, *Catholiques d'Allemagne*, Paris, 1938, pp. 47-48.

<sup>527</sup> Voir Jean CHAUNU, *Esquisse d'un jugement chrétien du nazisme*, Ed. F.-X. de Guibert, Paris, 2008, p. 77. Inversement, Hitler s'affirme plus dur que Rosenberg envers le libéralisme.

avec *Mein Kampf* le bréviaire national-socialiste, bien que terriblement confus, est amplement diffusé dans les établissements d'enseignement et les centres de formation des cadres <sup>528</sup> comme un manuel *ad usum delphini* ; des protestations s'élèvent au sein des Églises, dont la plus énergique émane sans doute de Mgr von Galen, le très courageux évêque de Munster.

Vermeil écrit : « Hitler n'avait ni système politique ni convictions. Il n'avait que faire d'une doctrine rationnelle et bien échafaudée. Ce qu'il lui fallait, c'était le coup de poing brutal et l'inculture massive » <sup>529</sup>. Rosenberg, esprit au demeurant médiocre, ne possédait guère de pensée originale <sup>530</sup>, mais son *Mythe*, outre son rayonnement idéologique, pouvait être tenu non seulement comme une efficace machine de guerre contre le christianisme mais comme une bible pour fonder une *Weltanschauung* nazie <sup>531</sup>.

Robert Debant

<sup>528</sup> Voir René de NAUROIS, *Aumônier de la France libre*, Perrin éd., Paris, 2004, p.60-61. *Mein Kampf* ne fut pas mis à l'Index.

<sup>529</sup> Cité dans *L'Allemagne, Essai d'explication*, *op. cit.*, p. 330.

<sup>530</sup> Rosenberg s'était notamment inspiré de Houston Stewart Chamberlain, étrange Anglais germanisé, et de Paul de Lagarde.

<sup>531</sup> Edmond Vermeil était d'autant plus hostile à l'antisémitisme nazi qu'il avait été en 1936 l'un des fondateurs du groupe *Races et racisme*, lequel publiait un bulletin du même nom.

[243]

Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)

DEUXIÈME PARTIE

11

---

L'INFLUENCE DE LA PENSÉE  
D'EDMOND VERMEIL  
SUR LA CONSTITUTION  
DU TANDEM  
FRANCO-ALLEMAND

par **Pascale Gruson**

[Retour à la table des matières](#)

Au lendemain de la catastrophe de la Seconde Guerre mondiale, la réconciliation de la France avec l'Allemagne, n'avait, *a priori*, rien d'évident. C'est peu de le dire. Pourtant la dynamique européenne qui a permis, en 1958, le pacte d'amitié franco-allemand signé par le Général de Gaulle et le Chancelier Konrad Adenauer, puis les accords de 1963 (Traité de l'Élysée), s'est très vite amorcée : dès 1950, c'est la mise en place de la CECA (*Communauté européenne du Charbon et de l'Acier*), suivie de la *Communauté européenne à l'Énergie atomique*. Puis, certes après le refus de la *Communauté européenne de Défense* (CED) et les nombreux débats que l'hypothèse de ce possible réarmement de l'Allemagne fédérale avait provoqués, c'est la signature, non sans quelques hésitations, en 1957 du Traité de Rome, ouvrant à la construction d'un marché commun.

Dans le processus qui a rendu possible la constitution de ce couple franco-allemand, longtemps improbable, mais plutôt assez réussi dans la durée, deux éléments ont joué un rôle majeur :

D'une part, il y a eu la mise en œuvre concrète du Plan Marshall et les diverses initiatives et médiations américaines qui en ont indiqué les règles d'usage : elles furent parfois jugées, en France, un peu contraignantes, voire un peu trop indulgentes à l'endroit de l'Allemagne ; elles ont eu un effet très positif sur la croissance économique.

D'autre part, il y a eu les ressources de connaissance constituées par la germanistique universitaire française, la germanistique dont Edmond Vermeil est, après la guerre, le représentant le plus respecté (même si ce respect, dû à sa clairvoyance sur les dangers du nazisme dès le début des années trente et à son rôle de résistant, n'a pas manqué de créer de l'aigreur chez certains de ses collègues plus attentistes, quant à eux, au moment de la montée du nazisme). Les analyses d'Edmond Vermeil et des disciples qu'il a formés dans l'après-guerre prennent en charge une forte vigilance éthique.

Cependant il ne faudrait pas oublier le poids des compétences pragmatiques dans la consolidation du « couple ». La germanistique s'en était plus significativement dotée après le traité de l'Élysée grâce à Pierre Bertaux qui en fut l'un des principaux artisans. Mais ceci est intervenu après la mort d'Edmond Vermeil. Après 1964, le disciple le plus proche de Vermeil, par ses exigences et par son originalité, Alfred Grosser<sup>532</sup>, fut incontestablement [244] l'homme d'une synthèse originale et fructueuse entre ces deux dimensions, grâce à sa formation en sciences politiques façonnée aux exigences du maître. Mais pour comprendre les particularités de ce processus, il faut revenir en arrière, aux premiers temps de la germanistique universitaire française, et à des caractéristiques singulières<sup>533</sup> qui l'ont durablement structurée, quitte

<sup>532</sup> Alfred GROSSER, *L'Allemagne de l'Occident 1945-1952*. Paris, Gallimard, 1953 (avec une préface d'Edmond Vermeil) ; Alfred GROSSER, *L'Allemagne de notre temps*. Paris, Fayard, 1970.

<sup>533</sup> On ne trouvera pas d'équivalent à ce type de formation, ni en Angleterre, ni au Royaume Uni, et, en Allemagne, les départements de romanistique n'ont pas adopté cette « ardeur » civilisationniste.

à réintroduire les thèmes (avec quelques variations) de précédents exposés.

***La vocation de la germanistique moderne  
à former l'entendement des élites politiques,  
une tradition andlerienne***

Il semble évident, naturel, que, après la Seconde Guerre mondiale et dans un temps de reconstruction, les ressources de connaissance engrangées par la germanistique universitaire française aient eu du poids dans l'appréciation des relations franco-allemandes, dans des prises de décision relatives à l'orientation de ces relations, dans la manière d'analyser les possibles que recèle ce difficile présent et d'en donner des figurations. Mais ceci n'est pas du tout un fait nouveau.

Le propos même de ce champ pluridisciplinaire, tel que mis en œuvre au début du XX<sup>e</sup> siècle par Charles Andler était d'assumer cette responsabilité, cette vigilance. Avec Charles Andler, la germanistique ne se limitait plus à la formation des professeurs de lycée préparant des élèves à l'École Polytechnique ou à Saint Cyr (écoles pour lesquelles l'allemand était une épreuve obligatoire du concours d'entrée), elle devenait recherche linguistique, philosophique, historique, littéraire ; elle prenait en charge des problèmes relevant des *Sciences politiques*, de sorte que, très vite, des liens étroits et durables se sont créés avec l'École fondée par Émile Boutmy en 1871, après la défaite de Sedan : Henri Lichtenberger<sup>534</sup>, Edmond Vermeil, y ont eu, avant la Première Guerre mondiale, des charges de cours. Dès ses débuts, elle a assumé cette responsabilité forte, non seulement de former des enseignants et des universitaires, mais aussi une élite ayant des responsabilités dans la sphère publique élargie (journalistes, diplomates, hommes politiques. On est parfois étonné du nombre d'agrégés d'allemand que l'on peut compter dans leurs rangs). Son ambition était de mettre en relief les principaux traits d'une civilisation particulière qui, par certains côtés, était riche de culture fascinante (la littérature médiévale, la littérature

<sup>534</sup> Le livre d'Henri LICHTENBERGER, *L'Allemagne moderne*, F. Alcan, Paris, 1909, a par exemple été longtemps une référence dans l'enseignement professé à Science Po.

romantique, la musique), et par d'autres était radicalement différente de la civilisation française. Cette configuration a fait de l'immaturité politique allemande, le problème de fond dont les études allemandes devaient traiter. Après Sadowa, au détriment de l'Autriche, après [245] Sedan, au détriment de la France, une civilisation politiquement immature avait pris une stature inquiétante et pouvait faire courir de grands risques à l'Europe et à ses idéaux. Autrement dit, si un partage des valeurs à l'échelle européenne était souhaitable en soi, il n'était pas possible de l'envisager dans les termes du particularisme allemand et plus particulièrement prussien. La pluridisciplinarité définie par Charles Andler, selon des lignes de force significatives de toute culture, permettait d'étayer cette thèse selon les apparences d'un raisonnement acceptable.

Entre 1900 et 1930, placés sous l'autorité d'Andler, de brillants universitaires, dont Edmond Vermeil, ont exploré les particularités de la religion en Allemagne (Luther), et donc les particularités de la langue allemande, celle-ci s'étant largement modernisée au moment de la traduction de la Bible en langue vernaculaire qu'avait entreprise Luther <sup>535</sup> ; ils ont exploré aussi, en lisant avec attention les travaux de cet opposant farouche, tant au luthéranisme qu'au régime prussien, qu'était Nietzsche, les particularités de la philosophie allemande (Hegel). Un certain nombre de leurs travaux ont étayé la réflexion des responsables publics, pendant la Première Guerre mondiale, au moment de l'Occupation de la Ruhr, après le Plan Dawes (1924), ainsi qu'au moment de la détente inaugurée par les accords Briand/Stresemann.

On pense par exemple, au moment de la guerre de 1914, aux travaux de Charles Andler sur le pangermanisme menaçant, ainsi qu'aux efforts de celui-ci pour convaincre les USA d'entrer en guerre du côté des alliés, au moment de l'Exposition universelle de Chicago, en 1916.

On trouve nombre de références à Henri Lichtenberger dans les notes préparatoires à l'Occupation de la Ruhr qu'a rédigées le Secrétaire

<sup>535</sup> Sur Luther traducteur de la Bible, il est rare en France de trouver des commentaires et lorsqu'ils existent, ils sont étrangement défavorables, par exemple ceux du germaniste Ernest Tonnelat, un ami et un rival d'Edmond Vermeil.

aux Affaires commerciales du Quai d'Orsay, Jacques Seydoux <sup>536</sup>, lequel a présidé aux modalités concrètes de l'Occupation dirigée militairement par le Général Desgouttes et civilement par l'Ingénieur du Corps des Mines, Emile Coste.

Pendant la République de Weimar, et à ses différentes étapes, les travaux des germanistes, notamment ceux de Strasbourg qui avaient sans conteste une mission particulière, abordent tous les thèmes qui montrent une modernité allemande en crise et en désignent les raisons (selon des arguments plus ou moins clairement élaborés). Edmond Vermeil fut l'un des plus féconds, notamment par son étude remarquablement attentive de la Constitution de Weimar, et par ses travaux sur la religion en Allemagne, notamment, son [246] livre sur Ernst Troeltsch <sup>537</sup>. Vermeil était un lecteur particulièrement attentif et ouvert à la complexité des analyses. Il n'hésitait jamais à rendre compte de possibles contradictions ou d'hésitations nées de cette complexité, de sorte qu'il ne se sentait pas toujours habilité à proposer des conclusions synthétiques, sauf quand il lui paraissait certain que le poids des problèmes religieux et politiques était prépondérant <sup>538</sup>. Outre des livres de synthèse, il a publié nombre d'articles, certains étant essentiellement scientifiques dans des revues spécialisées, d'autres étant destinés au grand public, articles dans des revues généralistes (*La Revue des Deux Mondes* et autres) comme dans la presse alsacienne quotidienne. Beaucoup mettent en évidence la grande culture musicale et littéraire de Vermeil.

Le choix de Charles Andler et les développements qu'il lui donna, ainsi que tous les disciples qu'il avait formés et reconnus était-il le plus

<sup>536</sup> Jacques SEYDOUX, *De Versailles au Plan Young*, recueil d'articles publiés à titre posthume par Jacques Arnavon et Étienne de Felcourt, avec une préface de François Charles-Roux. Paris, Plon 1932.

<sup>537</sup> Edmond VERMEIL, *La pensée religieuse de Troeltsch*, Strasbourg/Paris, Istra, 1922. Réédité avec une longue préface de Hartmut Ruddies, Labor et Fides, 1990.

<sup>538</sup> Ainsi lui est-il difficile de rendre compte de Hegel sans une grille de lecture politique et religieuse : Edmond VERMEIL, « La pensée politique de Hegel », in : *Revue de Métaphysique et de Morale*, juillet/sept 1931. Il profite du 400<sup>e</sup> anniversaire de l'affichage des thèses de Luther pour montrer que, du côté allemand, la guerre est d'abord une guerre de religion : « Les aspects religieux de la guerre », in : *Revue de Métaphysique et de Morale*, mai/août 1918.

opérationnel ? Fallait-il concentrer l'essentiel des recherches sur l'opposition de deux civilisations <sup>539</sup> ? Jusqu'à quel point était-il possible que la civilisation française fût prédisposée à des choix embrassant des causes et des valeurs universelles, tandis que la civilisation allemande s'engageait plutôt dans des chemins particuliers incertains, voire dangereux ? Aucune démonstration n'évitait l'argument des faiblesses de la Réforme luthérienne. Luther était coupable d'avoir pris comme étendard le chapitre XIII de l'Épître aux Romains et d'avoir ainsi rendu possible une autorité étatique prétendant au droit divin, ainsi qu'une multiplicité d'interprétations de ce droit divin liées à des intérêts particuliers. Aucune n'évitait l'argument d'une absurdité de l'Unité allemande par la Prusse (supposée être féodale, supposée être luthérienne, peu capable de comprendre la modernité selon des exigences, même élémentaires, de démocratie).

De tels arguments n'ont jamais été développés sur des bases raisonnables : ce qui est dit de Luther est une assertion extrapolée, non pas tant à partir du contenu de l'*Adresse à la Noblesse allemande* <sup>540</sup> qu'à partir de ce que l'on a su du comportement du réformateur pendant la Guerre des paysans. Ce qui est [247] dit de la Prusse est relativement inexact <sup>541</sup>, puisque les Hohenzollern avaient choisi la Réforme de Calvin, réputée en France être l'antithèse de celle de Luther. De plus, si la Prusse avait eu de fâcheuses initiatives belliqueuses pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, celles-ci n'étaient pas dues à une vision féodale du monde, mais à une dynamique économique relativement importante. Cela supposait un territoire de taille optimale dont elle fut satisfaite après 1870, d'autant plus qu'elle bénéficia alors des importantes réparations payées par la France vaincue. Ses responsables politiques avaient-ils alors ressenti la nécessité de se doter d'institutions élaborées ? Il semble que les effets redistributifs provisoires que rendait possible leur dynamique industrielle, ne les rendaient guère attentifs à

<sup>539</sup> Ce choix est assez fréquent dans les milieux universitaires préoccupés de relations internationales. On peut par exemple citer le livre de Samuel HUNTINGTON, *Le choc des civilisations*, Paris, Odile Jacob, 1997, lequel a connu un grand succès après le « 11 septembre 2001 ».

<sup>540</sup> Martin LUTHER, « À la noblesse chrétienne de la nation allemande » : sur l'amendement de l'État chrétien (1520), in : *Les grands Écrits Réformateurs*. Paris, Flammarion, 1992.

<sup>541</sup> Rudolf von THADDEN, *La Prusse en question*, Actes Sud, 1985.

cette exigence politique, encore moins à la diversité de ses composantes.

Mais ce qu'il faut considérer aussi est que le point de vue inquiet et critique des germanistes français se rapporte à de lourds traumatismes. Andler avait quitté, avec sa famille, l'Alsace occupée, devenue terre d'Empire et il avait durement éprouvé cette humiliation. Pendant l'interminable Guerre de 14, c'est la France qui a été le principal champ de bataille ; il suffit d'évoquer les lettres et carnets de Lucien Febvre d'un côté ou ceux de Frantz Rozenzweig de l'autre, et tant d'autres, pour comprendre qu'un point de vue parfaitement objectif n'est, ni possible, ni sans doute souhaitable. Mais il aurait probablement fallu trouver des lignes de force plus concentrées sur les problèmes du développement économique. Peu de germanistes y étaient utilement sensibles, sauf peut-être ce remarquable lecteur, attentif aux arguments des autres, qu'a été Edmond Vermeil. Ses observations sur Walter Rathenau (qui restent encore très peu connues) sont très fines et très rares à cette époque <sup>542</sup>.

Les accords Briand/Stresemann, intervenus après le plan Dawes ont paru permettre un ordre européen plus acceptable, car plus ouvertement occidentalisé. Pour les germanistes civilisationnistes, le vieux fonds d'immaturité politique de l'Allemagne n'avait sans doute pas disparu, mais il était mieux contrôlé. Dans les années trente, la vigilance civilisationniste baisse un peu. Et s'il paraît à beaucoup qu'Hitler pourrait se placer dans la généalogie de Luther (hypothèse bien étrange), ce n'était pas nécessairement inquiétant, car relevant de terrain connu et facile à contrôler. Peu de recherches s'en sont inquiété. Et si, aux environs de 1930, Jean-Édouard Spenlé et Edmond Vermeil ont, chacun, rédigé un livre de synthèse sur l'Allemagne dans lequel figurait un chapitre rappelant la généalogie menant de Luther à [248] Hitler en passant par Bismarck <sup>543</sup> (le thème devait faire partie du programme de l'agrégation d'allemand), l'hypothèse était posée en relative tranquillité.

<sup>542</sup> Sauf bien sûr le portrait qu'en a fait Robert MUSIL dans *L'homme sans qualités*, sous les traits d'Arnheim.

Les divers articles de VERMEIL sur Rathenau seront repris dans un des chapitres de son livre *Doctrinaires de la révolution allemande*, F. Sorlot, Paris, 1938.

<sup>543</sup> Edmond VERMEIL, *L'Allemagne du Congrès de Vienne à la Révolution hitlérienne*. Paris 1934 ; Jean-Edouard SPENLÉ, *La pensée allemande de Luther à Nietzsche*, Paris, 1934.

Spénlé ne s'en inquiéta plus par la suite, ni d'autres. Mais Vermeil, lui, fut très vite alerté en raison des faits concrets dont il fut le témoin vraiment attentif lors d'un voyage qu'il fit en Allemagne à l'initiative de la Fondation Rockefeller entre le 1<sup>er</sup> janvier et le 1<sup>er</sup> avril 1933, c'est à dire au moment de la prise de pouvoir par Hitler.

### *Après la Seconde Guerre mondiale. L'influence d'Edmond Vermeil.*

Pendant la Seconde Guerre mondiale, beaucoup de germanistes universitaires, Jean-Édouard Spénlé, Maurice Boucher, et d'autres, furent beaucoup moins engagés dans l'antigermanisme qu'ils ne l'avaient été pendant la Première. Les exceptions notables sont, d'une part Geneviève Bianquis, la disciple favorite et très discrète de Charles Andler, traductrice, entre mille qualités, de Thomas Mann, une germaniste par ailleurs moins préoccupée des méfaits de Luther sur la civilisation allemande que d'autres <sup>544</sup> ; d'autre part, bien évidemment, Edmond Vermeil <sup>545</sup>.

Après 1945, c'est grâce à Edmond Vermeil, à son autorité incontestable dans l'Université, que la germanistique a pu reprendre son identité et son rôle de sentinelle vis-à-vis de l'Allemagne. Il s'était inquiété de la montée du nazisme et de ses dangers. Il est immédiatement entré en résistance, alertant beaucoup d'étudiants grâce à ses relations et ses réseaux fédératifs <sup>546</sup>. Ceci lui valut d'être aussitôt interdit de cours à la Sorbonne par le Régime de Vichy. Il a rejoint le

<sup>544</sup> Geneviève Bianquis, 1887-1972, appartenait à une famille protestante d'origine vaudoise (Pierre Valdo) fort engagée ; l'un des ancêtres avait créé une librairie à Nîmes. Son père, le pasteur Jean Bianquis a joué un rôle important dans les œuvres missionnaires. Elle fut l'élève puis la collaboratrice de Charles Andler qu'elle a beaucoup aidé dans ses travaux sur Nietzsche.

<sup>545</sup> Parmi les germanistes résistants au nazisme, il ne faut pas bien sûr oublier Henri Brunschwig et il faut évidemment citer Pierre Bertaux. Mais celui-ci était beaucoup plus jeune que les précédents, étant encore enfant pendant la guerre de 1914. Par ailleurs, il appartenait à une famille de germanistes, celle de Félix Piquet, et de Félix Bertaux, qui avait des positions assez différentes de celles d'Andler.

<sup>546</sup> *Fédération française des associations chrétiennes d'étudiants.*

Général de Gaulle à Londres : quoi qu'il en fût de ses nombreuses relations universitaires aux États-Unis, le *Carnegie Endowment for Peace*, la Fondation Rockefeller, il n'était en rien giraudiste.

Bien que, en 1945, Vermeil ait été administrativement en situation de retraite, il était le seul qui pouvait assurer la réorganisation des Etudes allemandes sur des bases incontestables. Il a donc eu un rôle public (dans la *Commission de rééducation du peuple allemand* avec toutes les instances [249] corollaires <sup>547</sup>). Il a réorganisé la discipline, séparant plus clairement ce qui relève de la littérature et ce qui relève de l'histoire et de la civilisation ; il a renouvelé les relations entre la Sorbonne et l'École des Sciences politiques. Il a formé de nombreux disciples à ses fortes exigences, parmi lesquels, Alfred Grosser, Joseph Rovin, François-Georges Dreyfus, Robert Minder, Pierre Ayçoberry, Rita Thalmann, chacun revendiquant son attachement au maître, d'autant plus qu'il avait respecté et même favorisé leur indépendance. Il faut aussi noter l'écho de certaines de ses thèses civilisationnistes aux États-Unis <sup>548</sup>. L'hypothèse du *Sonderweg* luthérien et politique se retrouve, certes avec de multiples nuances et variations, dans les travaux de Fritz Stern, de Gordon Craig, de James Sheehan et beaucoup d'autres, y compris, mais là avec une prise de position extrême, Daniel Goldhagen <sup>549</sup>. Les nombreux travaux publiés dans cette mouvance ont été lus et travaillés par ceux qui ont exercé des responsabilités dans la réconciliation de la France avec l'Allemagne et dans la construction européenne à laquelle cette réconciliation a largement contribué. Le poids d'Edmond Vermeil dans cette construction, dans son orientation, dans sa consolidation a été déterminant. Il suffit de considérer la logistique universitaire qu'il a mise en œuvre, laquelle a immédiatement imposé une vigilance éthique très exigeante et ciblée. Il faut se reporter ici aux lignes conclusives de son dernier grand livre <sup>550</sup>, lequel reprend tous les thèmes civilisationnistes connus pour envisager les conditions, cette fois solides, de leur dépassement :

<sup>547</sup> Cf. les travaux de Corinne DEFRANCE.

<sup>548</sup> À la bibliothèque de *Columbia University*, on trouve beaucoup de ses travaux et l'un des maîtres des *German studies* de ce lieu, Fritz Stern, le cite relativement souvent (plus que d'autres).

<sup>549</sup> Daniel J. GOLDHAGEN, *Les bourreaux volontaires d'Hitler*, Paris, Seuil, 1997.

<sup>550</sup> Edmond VERMEIL, *L'Allemagne contemporaine*. Paris, Aubier 1953.

[Les liaisons que la République fédérale maintient avec l'Allemagne de l'Est] nous permettent de penser que survivant à deux immenses catastrophes, la nation allemande suit ses voies propres mettant toujours son esprit d'implacable discipline technique au service des visions d'avenir qu'engendre son éternel romantisme. Si cette alliance singulière savait se maintenir en de justes limites, on pourrait ne pas désespérer de l'Europe. L'irrédentisme allemand ne doit à aucun prix devenir l'irrédentisme européen.

On pourrait comparer, toutes choses égales d'ailleurs <sup>551</sup>, son rôle à celui du pasteur Visser't'Hooft, au moment de la création du Conseil œcuménique des Églises, en 1947 à Genève. Pour y accueillir l'Église évangélique allemande (EKD), ce dernier avait demandé, avec d'autres responsables d'Églises, que [250] celle-ci réfléchisse sur son rôle pendant le nazisme, ce qui avait abouti à la Confession (déclaration de culpabilité) de Stuttgart en 1945.

C'est pourquoi, dans l'héritage de Vermeil, on peut proposer de placer aussi :

D'une part la construction commencée en 1959 et achevée en 1961 grâce à de jeunes Allemands de l'Église de la réconciliation à Taizé <sup>552</sup> ;

D'autre part, la rédaction du *Manuel franco-allemand* d'histoire de l'Europe et du monde <sup>553</sup>.

Pascale Gruson

<sup>551</sup> L'idée de l'œcuménisme s'impose assez facilement concernant l'homme très attentif et très libéral qu'était Edmond Vermeil, confronté dans son enfance à l'exemplarité œcuménique de son village de Congénies.

<sup>552</sup> Ce programme de réconciliation avait d'abord permis de reconstruire, à côté de ses ruines, la Cathédrale de Coventry.

<sup>553</sup> *Manuel d'histoire franco-allemand*. Paris, Nathan et, en Allemagne, Editions Klett. Trois tomes sont parus : *L'Europe et le monde de l'Antiquité à 1815*, (2011) ; *L'Europe et le monde du congrès de Vienne à 1945* (2008) ; *L'Europe et le monde depuis 1945* (2006).

[251]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**

**DEUXIÈME PARTIE**

**12**

---

## L'AVENIR DES RELATIONS FRANCO-ALLEMANDES

**par Rudolf von Thadden**

[Traduit de l'allemand par *Rainer Riemenschneider.*]

[Retour à la table des matières](#)

Il y a une génération, une commémoration pour Edmond Vermeil aurait évoqué avant tout les difficultés de l'entente franco-allemande après la Seconde Guerre mondiale, et l'on y aurait apprécié à leur juste valeur les efforts faits par le grand germaniste pour les améliorer. Aujourd'hui, il nous faut envisager le sujet dans un contexte plus large puisque le « couple franco-allemand » n'occupe plus le même rang que pendant les années d'après-guerre. Pascale Gruson dans son intervention, analyse l'influence de la pensée d'Edmond Vermeil sur la construction du tandem franco-allemand. Mais cette influence existe-t-elle encore à l'heure où, dans une Europe élargie, le tandem est mis en concurrence avec d'autres partenariats, et qu'une communauté d'intérêts englobante ne l'accepte plus sans rechigner ?

Quand on s'interroge sur l'importance de la germanistique pour le dialogue politique entre la France et l'Allemagne, on s'aperçoit aisément que d'autres disciplines sont aujourd'hui au premier plan. Politologues et économistes ont la cote : c'est eux qui sont consultés sur les possibilités et les limites de mener une politique concrète entre partenaires. Et même des lieux de rencontre ayant la politique culturelle

pour objet, tel que l'Institut franco-allemand de Ludwigsburg, ne pratiquent plus guère l'échange d'idées par-delà le Rhin sur une base philologique ou littéraire.

Par contre, depuis le tournant de 1989, la germanistique est en hausse dans un espace longtemps négligé par le regard occidental, à savoir l'espace de l'Europe centrale et de l'Est. En Pologne, en République tchèque, en Hongrie et aussi en Russie, on redécouvre les vieilles racines de la culture allemande, et on favorise l'usage de la langue allemande. Par conséquent, les chaires de germanistique, dans ces pays, ne s'étiolent pas.

Aussi conviendrait-il de se demander si l'étude et la mémoire de grands germanistes comme Edmond Vermeil ne devraient pas être élargies au-delà des frontières franco-allemandes. C'est que, à des époques importantes de l'histoire de la pensée, les cultures française et allemande ont agi de concert en Europe. Il suffit de lire Tolstoï pour s'apercevoir à quel point la Russie a été sensibilisée à l'interaction de traditions allemandes et françaises dans le domaine de l'esprit. Et en Pologne, l'élite du pays pratiquait les deux langues en général.

Il serait par conséquent plausible d'impliquer davantage le travail mémoriel franco-allemand à consolider une coopération qui ne cesse de gagner en importance politique de nos jours : je veux parler du *Triangle de Weimar*. C'est dans ce cadre que les trois grands États du continent européen - la France, l'Allemagne, la Pologne - se sont liés en une communauté de responsabilité particulière qui comporte une substance tant politique que culturelle.

[252]

Et ce n'est pas un hasard que cette communauté se constitue aussi comme une société civile transnationale. Même si les États continuent de poursuivre leurs intérêts propres, les citoyens qui les habitent se considèrent de plus en plus comme les membres d'une société qui ne fait qu'une. Ils communiquent entre eux en partageant des valeurs communes.

Néanmoins, la condition du citoyen n'est pas la même dans les trois pays. Ainsi, le citoyen français est fortement conscient de son statut, si bien que, pour régler son comportement, il ne prend pas en compte que

les seuls intérêts politiques de son État. En contrepartie, cet État-Nation dispose d'instruments de puissance qui affaiblissent la société en entier.

En Pologne par contre, l'État est plus instable à cause de la longue période de partage du pays, qui fit de la société et de l'Église catholique les vecteurs de l'espérance des Polonais. Il s'y ajoute le fait que l'économie dirigiste imposée par des décennies du régime communiste ait causé une perte considérable de confiance dans l'État.

En Allemagne, enfin, la société civile avait beaucoup de mal à s'affirmer face à un État militariste démesuré, pour finir par laisser à l'économie le rôle dominant après la Seconde Guerre mondiale. Ici, la conscience que le citoyen n'est pas qu'un sujet économique, a encore beaucoup de chemin à faire.

Pour le Triangle de Weimar, il résulte de ce qui précède que les trois pays peuvent être complémentaires dans des domaines essentiels. En effet, les Polonais nous enseignent que la solidarité des citoyens ne résulte pas forcément de l'organisation économique. En France on peut voir que le vivre ensemble tire des énergies de la culture sociétale. Et l'Allemagne montre qu'à l'intersection de l'État et de la société, à savoir dans les communes, des forces œuvrent en faveur de multiples partenariats entre citoyens de l'Europe. C'est très précieux, surtout en temps de crise.

Le Triangle de Weimar peut donc servir de forum international d'échanges des expériences nationales. Les thèmes d'enrichissement mutuel ne manquent pas. Et il en est d'urgents ; par exemple la question de savoir comment les États et les sociétés se comportent avec leurs immigrés ou leurs minorités respectifs.

À ces trois types d'expériences citoyennes, la germanistique peut apporter des réponses. On peut imaginer de questionner Edmond Vermeil de nouveau et de transposer ses suggestions concernant le dialogue franco-allemand à un champ plus étendu. Il aurait sûrement une place productive dans le Triangle de Weimar.

Rudolf von Thadden  
(traduit de l'allemand par Rainer Riemenschneider)

[253]

Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)

DEUXIÈME PARTIE

13

---

## SYNTHÈSE DE LA DEUXIÈME PARTIE

par Rainer Riemenschneider

[Retour à la table des matières](#)

Ma synthèse peut s'organiser autour de la triade : cheminement - engagement - rayonnement.

### *1•) Cheminement*

*Le cheminement d'Edmond Vermeil vers la germanistique française* est le titre de la communication de Jacques Meine. Ce dernier rappelle la trajectoire insolite d'Edmond Vermeil, qui lui confère une place particulière parmi les germanistes français : il n'est pas d'origine alsacienne, comme bon nombre de ses collègues ; il ne « baigne » pas dans le milieu culturel bilingue qui caractérise la société alsacienne. En revanche, c'est la rencontre de trois personnalités hors du commun qui a orienté le jeune Edmond vers les études germaniques :

Au village de Congénies, le pasteur Pierre Farel, qui avait étudié à Tübingen, a communiqué à son pupille sa passion de l'Allemagne (Meine) ; hier Pierre-Yves Kirschleger a évoqué le rôle formateur du pasteur et son empreinte sur la jeunesse du village. Notre excursion sur le lieu de l'école de plein air, délimitée par l'hémicycle des superbes

« pins » au milieu de la garrigue, nous a permis d'imaginer l'ambiance studieuse qui a pu régner dans cette imposante nature.

Au lycée de Nîmes, le jeune professeur d'allemand Isaac Julien Rouge a orienté Edmond dans les études germaniques. Mme Michèle Pallier nous a décrit la carrière de Julien Rouge qui commence ses études à la Sorbonne et qui terminera sa carrière à la Sorbonne, où il aura comme collègue en devenir son ancien élève Edmond Vermeil.

Charles Andler, professeur de langue et littérature allemandes à la Sorbonne, fera d'Edmond Vermeil un de ses disciples. Andler est ce novateur des études germaniques par l'ouverture pluridisciplinaire visant à une véritable « science de l'Allemagne ». C'est cette germanistique avec ses « ressources de connaissances constituées » qui a été consultée pendant un certain temps par les décideurs politiques ayant en charge les relations franco-allemandes (Pascale Gruson).

La germanistique, mise en œuvre par son maître Charles Andler, a fourni le cadre adéquat pour la formation de la pensée d'Edmond Vermeil. Le concept de la « civilisation » permet cette approche globale et pluridisciplinaire de l'Allemagne, avec un accent mis sur l'étude du système politique et de l'économie. Cette discipline est ambitieuse : elle vise à « expliquer » le voisin d'outre-Rhin.

À côté de l'enseignement scolaire et universitaire, dont la qualité est évidente, il convient de mentionner une autre source de formation qui a [254] façonné le jeune Vermeil : les nombreux séjours en Allemagne. Jacques Meine a rappelé qu'étudiant, Vermeil effectue deux séjours de plusieurs mois chacun à Fribourg-en-Brisgau et à Munich, puis, après son agrégation, trois ans comme lecteur d'allemand à l'université de Göttingen (1904-1907) ; d'autres séjours en Allemagne suivront plus tard.

Rien de plus fécond, quand on étudie un pays, un peuple et sa culture, que de faire l'expérience personnelle, directe et prolongée de ce pays. Je peux en témoigner. J'ai un point commun avec Vermeil, si j'ose me comparer au grand germaniste : si lui était lecteur de français à Göttingen, j'étais, plus d'un demi-siècle plus tard, jeune diplômé de l'université de Göttingen, lecteur d'allemand à l'université de Caen pendant 5 ans. Vivre avec les gens, partager avec eux le quotidien, le travail et le loisir, est la meilleure école que l'on puisse imaginer. Vermeil en a tiré le plus grand profit, d'autant plus qu'il a connu aussi

bien l'Allemagne du sud, ce qui était le cas de la plupart des Français qui vont en Allemagne, mais également l'Allemagne du nord ; ainsi il a pu faire l'expérience du contraste, encore très accentué dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, entre le Nord en majorité protestant et le Sud en majorité catholique : Jacques Meine parle de « fracture entre les deux Allemagnes ». Il serait intéressant de savoir si le séjour à Göttingen a laissé une trace écrite dans les papiers de Vermeil.

## **2\*) Engagement**

Par son engagement aussi, Vermeil se distingue de la plupart de ses collègues germanistes. Homme de gauche, son engagement est multiforme : militantisme politique, volonté de peser sur l'opinion par des publications, secours actif aux persécutés du nazisme, membre actif de la Résistance, conseiller du prince, action dans des organisations de la société civile aussi bien après la Première que de la Seconde Guerre mondiale.

Jeune étudiant à Montpellier, il s'exprime publiquement en faveur des dreyfusards, action qui annonce un trait de caractère permanent, souligné par Jacques Meine : « son hostilité viscérale à toute forme de racisme. [...] Vermeil restera sa vie durant un adversaire résolu et engagé de l'antisémitisme ambiant, portant plus tard aide aux juifs parfois au péril de sa vie ». De la même manière, Vermeil viendra en aide aux réfugiés allemands, comme le rappelle Alfred Grosser. Et Michaël Iancu a évoqué le rôle du résistant replié à Montpellier, après avoir perdu sa chaire de la Sorbonne parce que l'occupant allemand l'avait eu dans son collimateur dès la publication de ses analyses perspicaces sur l'Allemagne au cours des années 30.

C'est que, pour Vermeil, le rôle d'universitaire était inséparable d'une mission politique. Thierry Feral met même le politique au-dessus du scientifique quant aux finalités du travail de l'intellectuel. C'est que les études devaient se [255] prolonger par une application pratique dans le champ social ; inversement, l'action politique devait être guidée par une solide réflexion théorique.

En effet, à l'entre-deux-guerres, Vermeil n'hésite pas à exposer ses analyses percutantes et ses prises de position tranchantes sur

l'Allemagne. Il met en garde contre les dérives droitières de la République de Weimar finissante en analysant les écrits des principaux agents de la soi-disant « Révolution nationale », dont Alfred Rosenberg, étudié par Robert Debant. Dès cette époque, Vermeil se situe sans équivoque « en pourfendeur du mouvement national-socialiste » (Thierry Feral). Vision clairvoyante, puisque Rosenberg ne se contenta pas de ses élucubrations fumeuses ; investi d'un pouvoir quasi absolu par Hitler, il a sévi en véritable boucher dans les territoires envahis de l'Europe de l'Est.

Durant un long séjour en Allemagne au début de l'année 1933, Vermeil devient témoin de la prise de pouvoir par Hitler et de la mise en place brutale du régime nazi. Le spectacle que donne la dictature naissante est probablement l'événement le plus marquant pour Vermeil, du moins aussi important que la Première Guerre mondiale souligné par Jacques Meine, car son livre majeur, *L'Allemagne, Essai d'explication*, semble être conçu sous l'impression du désastre de 1933 et des années suivantes. Ses analyses du nouveau régime sont parmi les premières à l'époque en France ; elles sont destinées à mettre les Français en garde contre les dangers que ce régime représente (Pascale Gruson).

Ayant rejoint pendant la guerre le général de Gaulle à Londres, le souci d'application pratique de ses études conduit Vermeil à mettre ses connaissances de l'Allemagne au service de la *Commission interalliée pour l'étude des activités en Allemagne et de ses satellites*. Katja Marmetschke a suivi l'évolution de la pensée de Vermeil vers la question de la rééducation du peuple allemand, qui est en fait une position médiane entre une politique stricte, imposée et contrôlée par les Alliés d'une part, et une politique souple accordant aux Allemands la liberté de réorganiser eux-mêmes la vie publique. Katja Marmetschke et Alfred Grosser soulignent qu'Edmond Vermeil ne s'est pas fait d'illusion sur l'efficacité d'une rééducation rapide du peuple allemand pour la démocratie ; tous les deux n'en apprécient que davantage l'effort fait par Vermeil en s'engageant après 1945 activement dans le rapprochement franco-allemand, comme il l'avait fait d'ailleurs après la Première Guerre mondiale.

C'est surtout dans ce contexte qu'il nous faut sans doute apprécier le titre général de cette 2<sup>ème</sup> journée de notre colloque, Edmond Vermeil « artisan du dialogue franco-allemand ».

[256]

### **3\*) *Le rayonnement de la pensée d'Edmond Vermeil***

C'est évidemment le rayonnement du professeur, par son enseignement universitaire, qu'il convient de mentionner en premier lieu. Après la défaite de l'Allemagne en 1918, Vermeil est nommé à l'université de Strasbourg, « vitrine » de la culture française, dont le professeur Stahl a rappelé l'histoire mouvante et cahotante, au rythme de l'histoire de l'Alsace continuellement tiraillée entre l'Allemagne et la France.

À la Sorbonne ensuite : nous avons ici la contribution d'Alfred Grosser. Cette contribution a une valeur spéciale, car elle est à la fois témoignage d'un ancien disciple, ayant connu Vermeil de près, et réflexion critique sur l'œuvre de cet homme éminent que fut Vermeil.

Rayonnement donc d'un grand professeur. Comme le note Pascale Gruson : Vermeil « a formé des disciples dont certains, Alfred Grosser, Joseph Rovin, François-Georges Dreyfus, ont joué un rôle essentiel dans la construction du tandem franco-allemand, après le *Traité de Rome* ». Grosser, Rovin, Dreyfus : je les connais tous les trois, pour les avoir approchés à plusieurs reprises dans des colloques ou à d'autres occasions. Monsieur Dreyfus vient de décéder il y a quelques jours. Ils ont en commun une grande admiration pour leur maître, une gratitude aussi : Grosser le dit lui-même, et Christian Amalvi le rappelle pour Joseph Rovin.

Cependant, malgré l'estime qu'ils portent à leur maître, ils n'en partagent pas pour autant toutes ses opinions sur l'Allemagne. Alfred Grosser a pris ses distances sur deux aspects : d'abord, sur la politique à pratiquer en direction du vaincu allemand. Alors que Vermeil s'engage dans la commission de *rééducation*, Grosser milite pour les *échanges*, beaucoup moins directifs. La différence d'attitude des deux hommes à adopter face à l'ennemi de la veille est sans doute due à la différence de génération ; mais il faut aussi chercher la raison dans ce que Grosser appelle la « conception de l'histoire allemande » de Vermeil. Et là, nous touchons à l'autre aspect du désaccord entre

Grosser et Vermeil. Grosser ne le suit pas dans l'idée-force qui trouve son expression définitive dans le livre phare du maître, à savoir *L'Allemagne. Essai d'explication*<sup>554</sup>, tiré et vendu à 9 900 exemplaires en 1945-46<sup>555</sup>. Cette idée-force, qui établit une nécessaire continuité de l'histoire allemande de Luther à Hitler en passant par Frédéric II de Prusse et Bismarck, Grosser ne la partage pas, et il apporte des arguments solides pour réfuter le fameux concept du *Sonderweg* allemand.

[257]

Joseph Rován, autre brillant disciple de Vermeil, réfugié allemand et victime du nazisme comme Grosser, adopte une position similaire, comme le rappelle Christian Amalvi. Ce dernier, analysant « l'alchimie » entre le maître et le disciple, qualifie *L'Histoire de l'Allemagne des origines à nos jours* que Rován publie en 1994 de « réplique implicite » aux thèses de Vermeil. Car Rován rejette, comme Grosser, la vision déterministe de l'histoire allemande et met en garde contre le mythe de l'Allemagne éternelle.

Nous voyons donc que le débat est lancé dès la génération des disciples, car les positions de Vermeil sont loin de faire l'unanimité, hier comme aujourd'hui. Thierry Feral, tout en admettant la fragilité de la « psychologie intemporelle » que Vermeil applique à l'analyse du caractère allemand, constate néanmoins un « atavisme [...] d'imprégnation culturelle et éducationnelle » qui a produit l'exaltation de « la mythologie de l'*homo teutonicus* » à travers les siècles, et d'aligner une liste accablante de titres de livres publiés du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Un renfort pour les thèses d'Edmond Vermeil, qui, poursuit Thierry Feral, seront confirmées grosso modo par les recherches ultérieures d'un grand nombre d'historiens, dont des historiens allemands de renom.

Ainsi est posée à nouveau la grande et lancinante question du sens de l'histoire allemande et des causes de l'avènement du nazisme. Notre

<sup>554</sup> Edmond VERMEIL, *L'Allemagne, Essai d'explication*. Gallimard, Paris, 1940, 1<sup>ère</sup> édition confisquée, rééd. 1945.

<sup>555</sup> Voir Marcel TAMBARIN : « L'Allemagne d'Edmond Vermeil. Une tentative d'explication totale », in : *Culture et humanité. Hommage à Elisabeth Genton*, textes réunis par Philippe Alexandre, Nancy (Presses Universitaires de Nancy) 2008, pp. 321-337.

colloque montre que la pensée d'Edmond Vermeil est au cœur de ce débat majeur, elle l'a même provoqué en son temps. Dans ce sens, Vermeil mérite pleinement le titre de cette journée : *Artisan du dialogue franco-allemand*.

### ***Pour terminer***

Je terminerai par un mot sur les communications de Rüdiger Stephan et Rudolf von Thadden. Jusqu'à présent, il a été question de Vermeil *artisan* du dialogue franco-allemand. Rüdiger Stephan, par contre, nous a montré les *ateliers* de ce dialogue, si je puis dire ainsi ; ateliers où il a lui-même œuvré en tant qu'acteur dans les échanges universitaires et culturels. Partant de critères d'analyses élaborés par Katja Marmetschke, il a d'abord décrit les différents groupes de germanistes français qui, à partir des années 60-70, voient émerger d'autres acteurs, qui sont à la fois producteurs de sens et de changement. Il a ensuite précisé les points de référence politiques, historiques et culturels qui influencent l'évolution de la germanistique, ainsi que celle des nouveaux acteurs culturels. Il a indiqué les conséquences des événements politiques sur les relations culturelles franco-allemandes, qui ont abouti à la définition de nouveaux concepts de coopération. Enfin, Rüdiger Stephan a exploré les voies par lesquelles circulent les interprétations de l'autre. Dans sa conclusion sur la situation actuelle des relations franco-allemandes, il se rapproche de la thématique esquissée par Rudolf von Thadden qui, à la demande des organisateurs du colloque, ouvre l'horizon sur l'avenir des relations franco-allemandes.

[258]

Partant du double constat que le couple franco-allemand, si indispensable pour le devenir de l'Europe au cours des décennies d'après-guerre, n'a plus le même statut depuis la fin de la guerre froide dans l'Europe élargie et unie, et que parallèlement, la germanistique a dû céder du terrain à d'autres disciplines dans l'explication du voisin, von Thadden propose d'élargir les assises institutionnelles du dialogue transnational et d'ouvrir le franco-allemand vers d'autres partenaires - ceux de l'Est, où la demande pour les langues et civilisations

occidentales, allemandes et françaises en particulier, est grande. Cette demande n'est pas conjoncturelle, elle est traditionnelle ; et sa satisfaction est devenue tangible depuis la chute du Mur de Berlin. La demande émane essentiellement de la société civile chère à Rudolf von Thadden ; pour la canaliser, il propose de partir de l'existant et de se servir du « Triangle de Weimar » qui a déjà fait preuve de son efficacité depuis bon nombre d'années. Cette structure pourrait devenir le lieu d'échange d'un type nouveau, où les interlocuteurs pourraient débattre de leurs perceptions de l'Autre, et où les importants travaux d'Edmond Vermeil sur l'Allemagne auraient une place productive.

Rainer Riemenschneider

[259]

Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)

DEUXIÈME PARTIE

14

---

CONCLUSION GÉNÉRALE  
DU COLLOQUE.  
UN REGARD CRITIQUE  
SUR UNE VIE EXEMPLAIRE

par **Katja Marmetschke**

[Traduit de l'allemand par *Jacques Meine.*]

[Retour à la table des matières](#)

« *Une vie exemplaire : Edmond Vermeil* », tel est le titre de la nécrologie qu'Alfred Grosser consacra à son ancien maître en 1964 <sup>556</sup>. Les textes rassemblés dans le présent volume confirment de manière éloquente combien cette affirmation est, à plusieurs égards, justifiée : Edmond Vermeil, écolier de la province rurale, parvint à surmonter tous les écueils de l'accès aux institutions élitaires de la Troisième République ; germaniste et intellectuel engagé, il fut l'auteur d'ouvrages importants, qui influencèrent considérablement la perception française de l'Allemagne durant l'entre-deux-guerres et l'immédiat après-guerre ; chantre de la médiation, il se fit déjà au cours de la première moitié des années vingt le défenseur du rapprochement franco-allemand, ne renonçant pas, dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, à une toujours

<sup>556</sup> Cf. Pascale GRUSON, « Edmond Vermeil (1878-1964) », in : Michel Espagne, Michael Werner (dir.), *Les études germaniques en France (1900-1970)*, Paris, CNRS éd., 1994, pp. 171-193, ici pp. 171-172.

possible réconciliation. Résistant de la première heure, il ne recula devant aucun risque pour dénoncer sans relâche les dangers du « Troisième Reich ». Les différentes étapes de sa vie recouvrent exactement cette tranche des relations franco-allemandes du XX<sup>e</sup> siècle qui, plus qu'aucune autre, fut empreinte de brèves et abruptes successions d'amitié et d'hostilité. Témoin attentif - aussi sensible que pourrait l'être un sismographe - de ces bouleversements, il ne se contenta pas du rôle de commentateur, mais tenta inlassablement d'influer sur le cours des événements. L'engagement qu'il déploya alors au service du rapprochement franco-allemand dépassa largement le cadre élitiste des milieux universitaires, comprenant également une importante activité journalistique et d'expert politique.

Si Edmond Vermeil est aujourd'hui tombé dans l'oubli, cela ne peut pas être en rapport avec son engagement exemplaire d'intellectuel et de chercheur. Ce sont plutôt ses interprétations du pays voisin qui, après la Seconde Guerre mondiale, suscitèrent, et continuent de susciter jusqu'à nos jours, les critiques et une attitude contradictoire à son encontre <sup>557</sup>. Certes, son nom continue à inspirer considération et respect pour avoir été un grand Résistant, et surtout pour avoir été le seul germaniste réputé de l'entre-deux-guerres qui, exempt de tout soupçon de collaboration à l'issue de la guerre, put se charger de la difficile reconstruction de sa discipline. Mais d'un autre côté, se multiplièrent, justement après 1945, les voix critiquant son interprétation du « Troisième Reich » : la thèse selon laquelle une chaîne de continuité historique, débutant [260] avec Luther, aurait permis l'accession au pouvoir d'Hitler, parut simpliste, hasardeuse et peu crédible. Cette critique a été particulièrement formulée par la génération des jeunes germanistes d'après-guerre, pour la plupart des élèves de Vermeil, qui peinaient à s'acquitter de leur tâche d'experts de l'Allemagne à l'ombre d'*Essai d'explication*, qui continuera, jusque tardivement dans les années cinquante, à être l'ouvrage de référence.

Ni Alfred Grosser, ni Joseph Rovin ou Robert Minder ne cherchèrent la discussion ouverte, leur ancien maître servant plutôt de référence négative dont ils refusaient d'assumer l'héritage intellectuel.

<sup>557</sup> Alfred GROSSER, « Une vie exemplaire : Edmond Vermeil », *Allemagne. Bulletin bimestriel d'information du Comité Français d'Échanges avec l'Allemagne nouvelle*, 1964, n° 84-85, p. 1-2.

Le livre d'Alfred Grosser *L'Allemagne de l'Occident*, en 1953, n'était pas destiné à être une suite, mais bien plutôt un contrepoint à l'*Essai d'explication* de Vermeil <sup>558</sup>. Au lieu d'analyser la genèse de la République fédérale dans la perspective de l'histoire des idées, Grosser se préoccupe, dans cet ouvrage, uniquement de l'Allemagne du présent, qu'il décrit avec une évidente bienveillance. On y cherchera en vain d'hypothétiques lignes de continuité et de grandes synthèses. Grosser qui, en tant que Secrétaire général du *Comité Français d'Échanges avec l'Allemagne nouvelle*, a accompli une véritable œuvre de pionnier pour la reprise du dialogue des sociétés civiles entre jeunes Français et Allemands, avance des arguments politiques pédagogiques et scientifiques pour réfuter l'interprétation de l'Allemagne de Vermeil <sup>559</sup>. Pour Grosser, l'idée d'une « Allemagne éternelle » était un corset de fer qu'il fallait faire sauter si l'on voulait ouvrir la voie à des échanges sur un pied d'égalité entre jeunes Allemands et Français sur qui il ne convenait pas de rejeter la responsabilité du comportement de la génération de leurs parents. Sous l'épée de Damoclès d'une fatalité de l'histoire, la forme de rencontre, pratiquée avec grand succès au sein du *Comité Français d'Échanges avec l'Allemagne nouvelle*, eût été inimaginable. Le « Troisième Reich » n'était pas, pour Grosser, le produit d'une suite logique, mais bien plutôt le résultat d'une dérive extrémiste, fasciste et antidémocratique de l'histoire allemande qui existait à côté d'autres lignes historiques et devait être comparée avec l'évolution de la France.

Cette vision comparative franco-allemande se retrouve également dans l'œuvre de Robert Minder, un autre élève de Vermeil. Dans son livre *Allemandes et Allemands* (1948), il invite le lecteur à découvrir, sous l'amas des décombres du « Troisième Reich », l'Allemagne des régions, presque ensevelie elle aussi <sup>560</sup>. Il analyse minutieusement les contextes de la genèse et de la diffusion des mythes identitaires, les comparant toujours avec les images identitaires existant en France. Dans cette perspective critique relativisant les nationalismes, il réfute aussi - bien que sous une forme plus discrète que [261] celle d'Alfred

<sup>558</sup> Alfred GROSSER, *L'Allemagne de l'Occident 1945-1952*, Paris, Gallimard, 1953.

<sup>559</sup> Cf. Alfred GROSSER, *Mein Deutschland*, 2<sup>ème</sup> éd., Hamburg, Hoffmann und Campe, p. 84-85.

<sup>560</sup> Robert MINDER, *Allemandes et Allemands*, Paris, Seuil, 1948.

Grosser - l'explication de l'Allemagne basée sur la logique des causes exprimée par Edmond Vermeil <sup>561</sup>.

En dépit de cette rupture avec leur maître, on trouve toutefois chez Grosser et Minder des éléments de continuité par rapport à la germanistique de l'entre-deux-guerres. Ni l'un ni l'autre n'ont dispensé une science du haut d'une tour d'ivoire, se montrant plutôt comme des passeurs et des médiateurs entre les sociétés civiles, exerçant leur influence sur les opinions française et allemande par leurs écrits et leur engagement extra-universitaire. Outre cela, tous deux ont fait preuve d'une ouverture remarquable sur des questions interdisciplinaires. Sur les terrains de la politique de rapprochement et de la méthodologie de recherche, il faut bien reconnaître une poursuite évidente des idées directrices de l'ère Vermeil.

Singulièrement éloquent fut le silence de la germanistique française sur Edmond Vermeil. Dans le premier numéro de la revue *Études germaniques*, fondée en 1946, on a bien rendu hommage à Charles Andler comme père fondateur de la germanistique <sup>562</sup>, mais on cherchera en vain dans la table des matières des traces de la branche *civilisation* de la discipline, si chère à Andler, alors que dominant les contributions philologiques et linguistiques. En fait, après le choc de la Seconde Guerre mondiale, la germanistique française de l'après-guerre s'était concentrée sur des thèmes littéraires et linguistiques, se retirant ainsi sur un terrain présumé moins risqué, puisqu'apolitique. Dans le cadre de la spécialisation, de la professionnalisation et de la différenciation survenues dès 1945, les compétences réunies autrefois au sein d'une seule discipline se sont aujourd'hui transposées sur plusieurs autres domaines (notamment de la philosophie, de l'histoire et des sciences politiques), affinant la recherche menée sur l'Allemagne grâce à un arsenal scientifique éprouvé. Il n'est donc pas étonnant qu'Alfred Grosser et Robert Minder aient cherché et trouvé, pour leurs recherches sur l'Allemagne, des espaces de liberté hors de la germanistique universitaire, les sciences politiques pour l'un, et la

<sup>561</sup> « Il faut donc être d'une prudence extrême dans les imputations et les déductions pour ne pas aboutir à des *séries* et à des *chaînes* dont la cohérence logique est aussi parfaite que la valeur historique contestable. » *Ibid.*, p. 98.

<sup>562</sup> Geneviève BIANQUIS, « Quelques souvenirs sur Charles Andler », in : *Études Germaniques* 1, 1946, n° 1, pp. 3-17.

chaire au *Collège de France* pour l'autre. Ce n'est qu'en 1968 que la germanistique universitaire, stimulée par le programme de réformes de Pierre Bertaux et la création de l'*Institut d'Allemand d'Asnières*, s'est à nouveau plus intensément tournée vers des questions de sciences sociales et d'actualité <sup>563</sup>. À partir du milieu des années 1980, la germanistique française s'est tournée de nouveau vers un champ de recherche dépassant le cadre des études purement philologiques et [262] linguistiques. Les approches méthodologiques réunies sous les appellations de « transferts culturels » et de « l'histoire croisée » examinent le passage des éléments de la culture allemande dans la culture française et vice-versa. Elles démontrent à quel degré les vecteurs et les structures d'accueil impliqués dans ce processus d'importation jouent un rôle crucial dans la construction d'une aire culturelle franco-allemande, en mettant en évidence les multiples imbrications et métissages des espaces culturels français et allemands <sup>564</sup>.

Le repli opéré par la discipline à l'issue de la Seconde Guerre mondiale sur ses domaines réputés fondamentaux, la philologie et les lettres, peut s'expliquer par la difficile phase de reconstruction de l'après-1945. Ce qui est moins évident, c'est que, ni les tentatives de réforme de la fin des années 1960, ni la nouvelle orientation de la germanistique vers l'étude des transferts culturels, au milieu des années 1980, n'ont mené à une discussion critique et systématique de la branche « civilisation » de la discipline durant l'entre-deux-guerres <sup>565</sup>. Il y a bien ici ou là des références en hommage à la génération des « pères fondateurs », mais justement, dans le cas d'Edmond Vermeil, règne un silence qui confine à la mise à l'écart délibérée. Le germaniste est compté parmi les représentants d'une ancienne ligne traditionnelle

<sup>563</sup> Cf. Hans Manfred BOCK, « Universitätsrevolte und Reform des französischen Germanistikstudiums. Erinnerung und Dokumentation zur Gründung des Institut d'Allemand d'Asnières 1968-1972 », in : Hans Manfred Bock, *Topographie deutscher Kulturvertretung im Paris de 20. Jahrhunderts*, Tübingen, Narr, 2010, pp. 339-364.

<sup>564</sup> Cf. par exemple Michel ESPAGNE, *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, 1999.

<sup>565</sup> Le livre de Michael WERNER, Michel ESPAGNE (dir.), *Les études germaniques en France (1900-1970)*, Paris, CNRS éd., 1994, demeure jusqu'à présent le seul ouvrage de référence sur l'histoire de la germanistique française.

des Études germaniques françaises, dont les prémisses méthodologiques et épistémologiques sont considérées comme dépassées et dont on préfère se tenir à distance aujourd'hui. En effet, au lieu de mener en France des recherches sur l'Allemagne et vice-versa, on travaille désormais ensemble, dans le contexte franco-allemand, main dans la main sur l'histoire commune ; à la place d'une concentration des compétences englobant tout au sein d'une seule discipline, on favorise l'échange interdisciplinaire dans des domaines voisins, et au lieu de comparer et de souligner les différences, on met l'accent sur les nombreuses imbrications franco-allemandes en faisant ressortir les liaisons étroites et les similitudes entre les deux nations.

Dans quelle mesure l'analyse de l'œuvre et de la vie du germaniste peut-elle donc nous fournir des découvertes nouvelles et originales ? Il faut premièrement corriger l'image unilatérale et réductrice que l'ombre de l'*Essai d'explication* a projetée sur toute l'œuvre de Vermeil, car celui-ci avait publié auparavant, durant l'entre-deux-guerres, des ouvrages tout à fait originaux et engagés en faveur du rapprochement franco-allemand. Un exemple en est fourni par son étude bienveillante sur la *Constitution de Weimar*, en 1923, qui contient une analyse, encore digne d'être lue, de la première constitution démocratique allemande et de sa genèse. Ses cours donnés à la chaire *Carnegie* au début des années 1930 en sont un autre exemple. Certes, il souligne que la [263] France et l'Allemagne ont poursuivi, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, des voies de développement de leur État national différentes, mais il n'en établit pas moins sans équivoque qu'on ne saurait parler d'une supériorité du modèle français de civilisation par rapport à l'allemand et vice-versa et ne saurait prétendre que la voie une fois suivie fût irréversible. Ernst Troeltsch, dont il loua à de nombreuses reprises l'ouvrage *Naturrecht und Humanität in der Weltpolitik* comme l'une des meilleures et plus objectives analyses de la relation franco-allemande <sup>566</sup>, était sa référence principale pour souligner l'équivalence, la malléabilité et la compatibilité de chacun des modèles français et allemand de civilisation.

<sup>566</sup> Cf. Edmond VERMEIL, *Les conditions générales des relations franco-allemandes*, Paris, Dotation Carnegie pour la paix internationale (Bulletin de la Conciliation internationale, n° 1), 1931, p. 54.

Deuxièmement, dans le cadre d'une réflexion critique sur la tradition des recherches germaniques en France, Edmond Vermeil peut nous servir d'exemple pour faire ressortir les éléments décisifs qui influèrent sur l'interprétation du pays voisin à tel ou tel moment de l'histoire. Il ne s'agit pas de porter un jugement sur la question de savoir si le germaniste a communiqué une vision « juste » ou « fausse », mais bien plutôt d'analyser les contextes spécifiques de la genèse et de la diffusion de son interprétation de l'Allemagne dans l'entre-deux-guerres et l'après-guerre. Si l'on aborde l'œuvre de Vermeil sous cet angle, alors ressort nettement le poids énorme des contraintes historiques et politiques, sans oublier tous les facteurs spécifiques, liés à l'histoire de sa discipline, à son milieu et à l'environnement socialiste de son parcours qui ont influencé sa perception de l'Allemagne. On peut le voir particulièrement avec l'exemple de son engagement dans le cadre de la *germanistique de la méfiance* de l'école strasbourgeoise : l'observation de l'Allemagne était alors intimement liée à la mission politique-patriotique qui était de déceler à temps une possible renaissance du nationalisme d'Outre-Rhin et donc de dénoncer la menace qui pourrait en découler pour la France. Mieux que quiconque, le germaniste s'est acquitté de cette tâche d'observation à la fois politique et scientifique : dans d'innombrables publications, allant de la revue de presse et d'articles scientifiques jusqu'à de grandes synthèses, il a tenté d'informer au mieux l'opinion publique et les hommes politiques, en les sensibilisant sur les défis que rencontrait la toute jeune République allemande. Ses efforts pour expliquer à ses concitoyens les développements politiques et sociaux en Allemagne, étaient guidés par une conception scientifique positiviste. Edmond Vermeil considérait comme primordiale sa tâche de rassembler des faits sur le pays voisin et de les classer afin d'en retirer des conclusions objectives. Dès lors, l'Allemagne n'était plus le pays de l'irrationnel et du mystique, qui se dérobaient à une interprétation raisonnée, mais plutôt une nation dont le cours historique obéissait à des lois spécifiques qu'un observateur venant de l'extérieur pouvait identifier.

[264]

À cette approche méthodique s'ajoutait, sur le plan normatif, l'hypothèse alors très répandue selon laquelle il existait une différence de fond entre la France et l'Allemagne, et que les deux pays représentaient deux modèles différents de civilisation. La Première

Guerre mondiale, au cours de laquelle prit forme cette opposition sous la formule « civilisation vs culture », apparut à de nombreux germanistes comme la confirmation douloureuse de leurs réflexions qui continuaient aussi après 1918, à leur servir de schéma d'interprétation pour mieux comprendre l'Allemagne. De surcroît, cette formule favorisait l'approche interdisciplinaire de la germanistique, puisqu'ils pouvaient dès lors élargir la recherche d'éléments « typiques » de la civilisation allemande tant dans le domaine de la philosophie que dans celui de la religion ou encore de la littérature. Même si Edmond Vermeil tendait aussi parfois à juger l'Allemagne selon des critères émanant de l'horizon culturel et politique français, il ne contesta toutefois jamais à l'Allemagne - toujours en se référant à Troeltsch - le droit à se donner un système parlementaire et démocratique compte tenu des particularismes de sa culture politique et de son histoire. Il y avait bien, à ses yeux, des différences entre l'Allemagne et la France qui s'étaient développées et aggravées au fil de l'histoire, mais celles-ci n'étaient pour lui ni irréversibles ni immuables. C'est justement pour cette raison qu'il tenta d'attirer l'attention de ses concitoyens sur ces penseurs de la République de Weimar, dont il espérait des impulsions pour le renforcement de la démocratie et la construction des relations franco-allemandes. Mais c'est au plus tard après la prise de pouvoir d'Hitler que se brisèrent pour lui les espoirs suscités par « l'ère de Locarno ». L'Allemagne ne fut plus alors l'objet d'une réflexion scientifique, mais la source d'une menace immédiate. Désormais, ses écrits avaient uniquement pour but d'alarmer les Français du péril énorme qui se dessinait à l'horizon.

Face à cette situation désespérée, son interprétation du pays voisin se réduisit à un modèle d'explication axé sur la continuité de l'histoire, seule base valable à ses yeux pour comprendre les événements inexplicables qui se déroulaient outre-Rhin. Mais ce modèle fut aussi le résultat d'une simplification extrême des prémisses normatives et méthodologiques de l'approche de son analyse.

Vu sous cet angle, il n'en demeure pas moins que la vie d'Edmond Vermeil est aujourd'hui encore « exemplaire ». « Exemplaire » dans le sens où elle nous fournit un modèle démontrant combien le regard porté

sur une autre nation est inséparablement lié aux contextes sociohistoriques de sa genèse et de sa diffusion. Si l'on tient compte des circonstances et des contraintes exceptionnelles sous lesquelles Edmond Vermeil a rédigé ses analyses, il faut - en dépit de la critique justifiée - reconnaître la clairvoyance et le sens de responsabilité vis-à-vis des deux pays dont fait preuve son œuvre.

Katja Marmetschke  
(traduit de l'allemand par Jacques Meine)

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**

*Du Languedocien à l'Européen*

# ANNEXES

[Retour à la table des matières](#)

[265]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**

## **ANNEXE I**

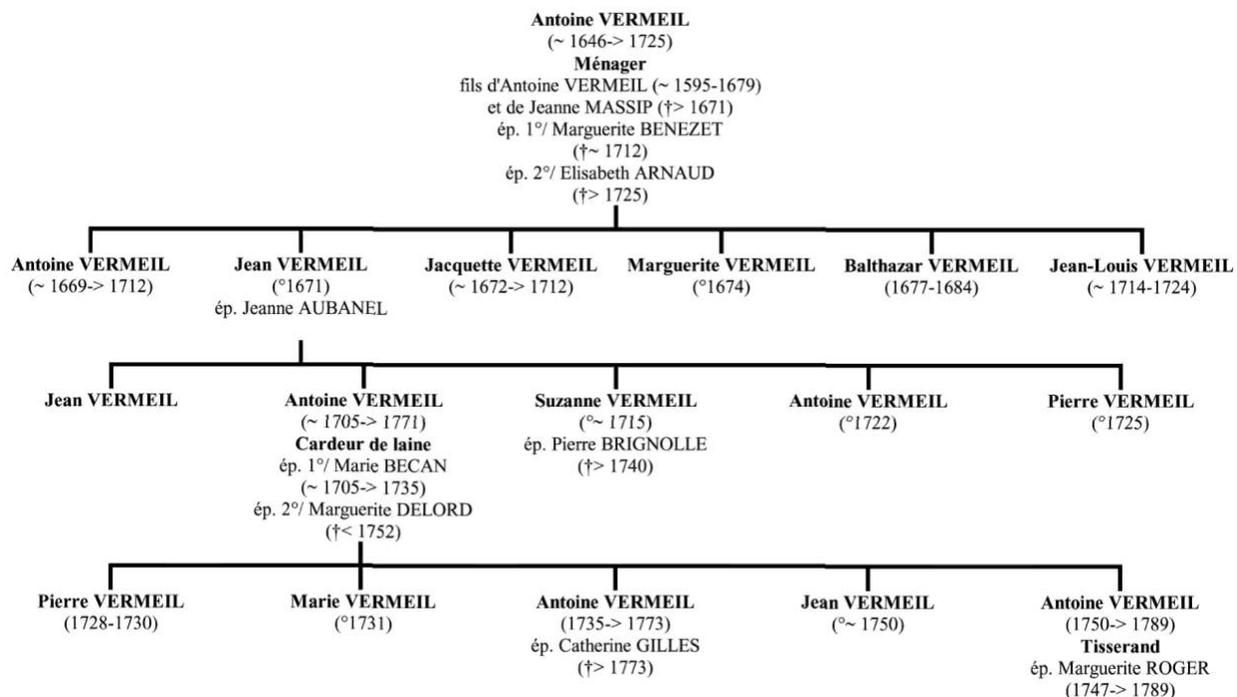
---

# **GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE VERMEIL**

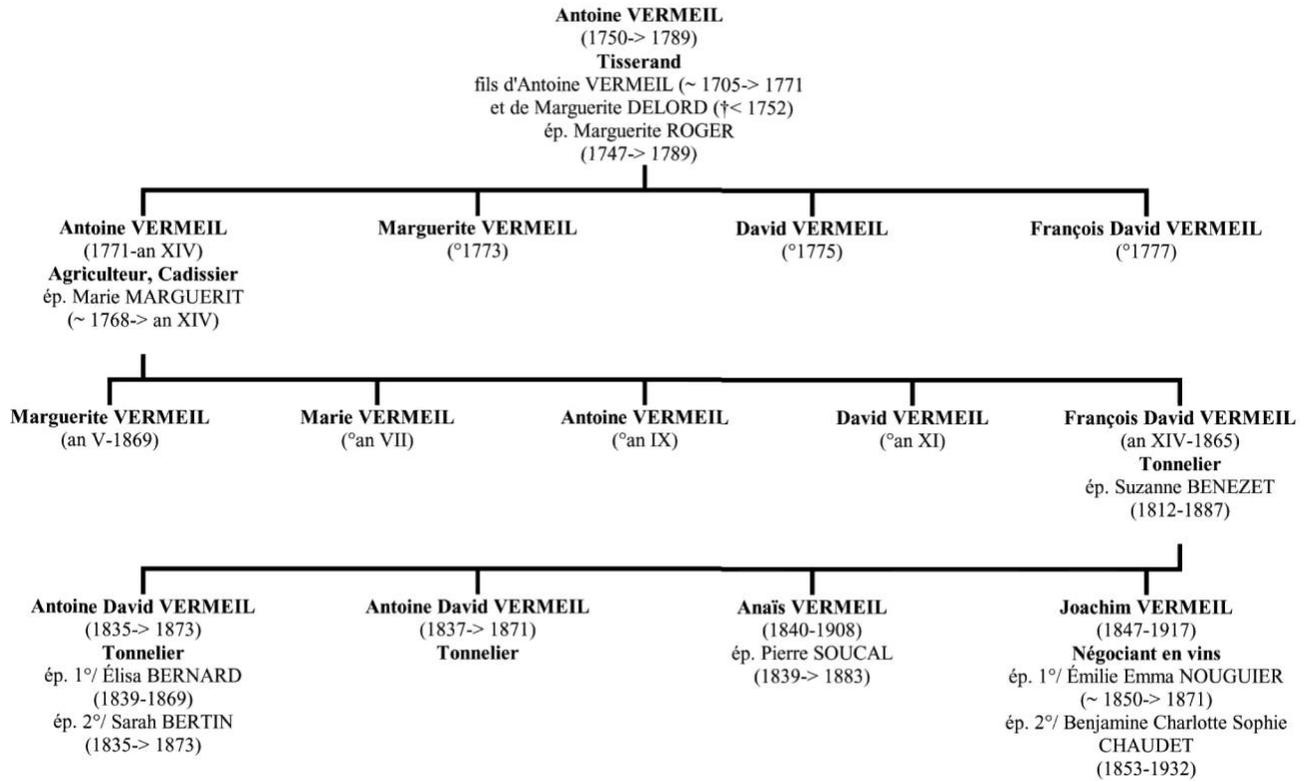
[Retour à la table des matières](#)

*Arbre généalogique établi par Daniel WIART  
sur la base de l'étude du patronyme VERMEIL  
de Jean Michel VANTET.*

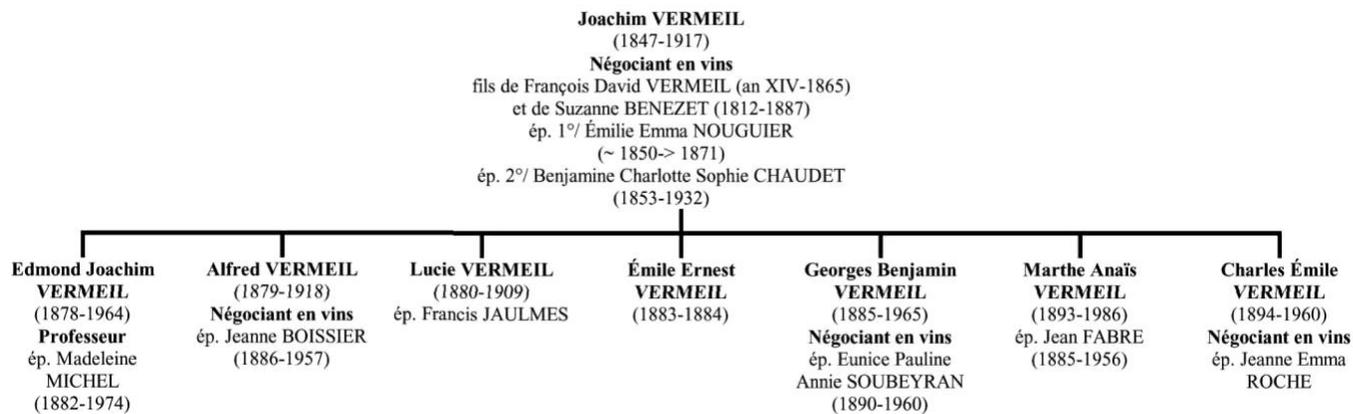
[266]



[267]



[268]



[269]



La famille Vermeil à Congénies vers 1900. Joachim et Sophie Vermeil, entourés de leurs enfants. Edmond est debout à droite.

[270]

Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)

## ANNEXE II

---

### VISITE DES LIEUX DE MÉMOIRE <sup>567</sup>

par Loïc Vannson

[Retour à la table des matières](#)



Congéniès - Maison Vermeil - Carte postale du début du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>567</sup> Nous remercions M. Jacques Vermeil et sa famille de nous avoir autorisé l'accès à la maison de Congéniès où Edmond Vermeil passa son enfance.

***La maison de Joachim Vermeil,  
symbole de sa réussite économique et sociale :***

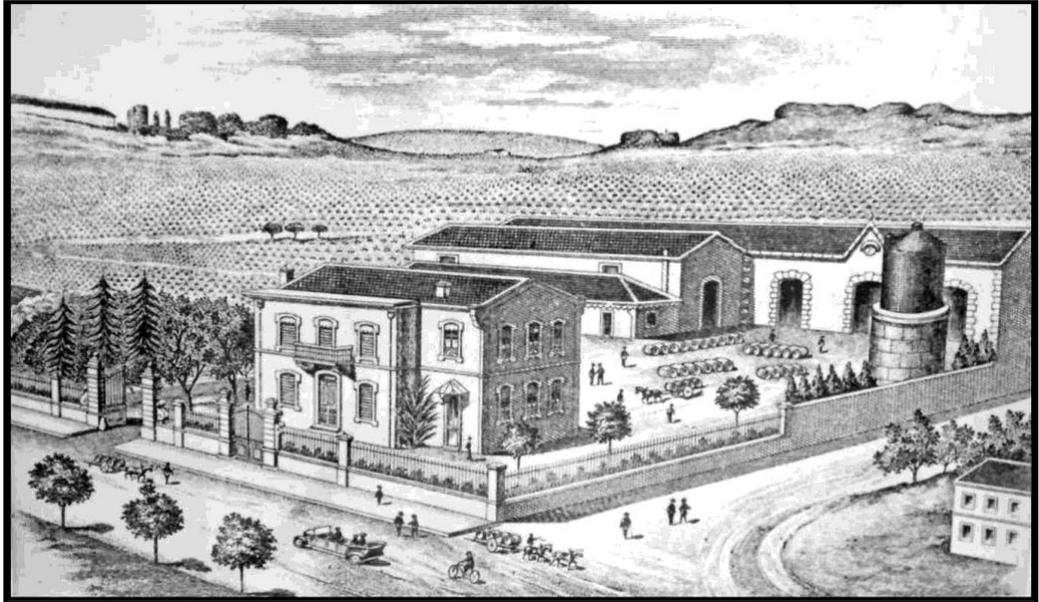
*« Mon père avait, en revenant de Suisse, acheté à son frère aîné la maison que ce dernier avait fait bâtir à l'extrémité ouest du village en bordure de la route qui conduisait à Sommières, au Vigan et, de là, dans les Cévennes. Ce frère aîné s'appelait David. Mon père, lui s'appelait Joachim. »* <sup>568</sup>

Visiblement, le propriétaire n'a pas désiré voir son nom figurer sur la carte postale.

L'orthographe *Congéniès*, totalement inusitée par la population locale, date vraisemblablement des premiers horaires de chemin de fer et figurait sur le panneau de la gare.

<sup>568</sup> Edmond VERMEIL, *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, dans le présent volume, p. 94.

[271]



Congénies - Maison Vermeil - Gravure publicitaire vers 1920.

***La maison et l'enclos Vermeil,  
une maison de négociants en vins typique  
de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle :***

*« À quelque temps de là, mon père se mit en tête de faire repeindre l'intérieur de la maison, de faire creuser la cour qui l'entourait, de manière à installer, devant la cave où trônaient les foudres, un quai permettant aux charrettes de se poser à l'arrière, ce qui faciliterait la manutention des barriques pleines de vin quittant la cave ou y revenant. » <sup>569</sup>.*

On voit parfaitement sur cette gravure publicitaire des années 1920 que la vaste maison d'habitation donne sur la route de Sommières à la sortie ouest du village de Congénies. La grande cour à l'arrière propose un espace et une distribution particulièrement rationalisés où sont disposés, autour d'un puits servant de rond-point, les hangars de la cave,

<sup>569</sup> *Ibid.*, p. 123.

le magasin, la tour et sa citerne qui alimente en eau la maison, des abreuvoirs et aussi des lavoirs. Le parc privatif est séparé de l'enclos par une grille et un portillon.

À Congénies, il s'agit de l'exemple le plus complet et représentatif de ces « maisons mas » vigneronnes construites dans tout le Bas-Languedoc entre 1880 et la Première Guerre mondiale. Des matériaux extérieurs à la région, telle la brique rouge, sont utilisés en alternance avec la pierre, notamment pour les encadrements de portes des caves et de divers bâtiments, ce qui est alors très fréquent à cette époque de « normalisation architecturale ». Les toitures sont recouvertes de tuiles mécaniques. On notera que les charpentes des divers bâtiments sont recouvertes de voliges en bois et non pas de parefeuilles en terre cuite comme cela se faisait encore quelques années auparavant.

[272]



Congénies - Mairie-école - Carte postale du début du XX<sup>e</sup> siècle.

### *La mairie-école de Congénies :*

*« Cette école communale, avec son escalier qui partait de la route et de son trottoir, encadré par deux cours légèrement surélevées par rapport à la route, l'une pour les filles et l'autre pour les garçons, elle existe encore ; et, toutes les fois que le sort m'a permis dépasser devant elle, je n'ai jamais manqué de jeter sur elle un regard aussi ému que familier. Les deux beaux marronniers qui s'y dressaient sont toujours là. »* <sup>570</sup>.

Le bâtiment de la « mairie-école » de Congénies a été construit de 1866 à 1867 par Henri Antoine Révoil <sup>571</sup>.

Il présente une longue et imposante façade surplombant l'avenue de Sommières, étagée sur deux niveaux dans un style que l'on peut qualifier de « néo-Louis XIII » en ce sens que la brique rouge alterne avec la pierre de taille de Mus aux reflets blonds dorés. [273] Comme le mentionne Edmond Vermeil le corps principal était occupé par la mairie.

La salle du conseil municipal, située au second niveau, donne sur le balcon d'honneur soutenu par des consoles de pierre et une rambarde en fonte de fer richement ouvragées, typiques de l'architecture sous le Second Empire.

Les deux légers avant-corps qui l'encadrent, abritaient, au premier niveau, l'un l'école de garçons, l'autre l'école de filles ; au second niveau se trouvaient les appartements des instituteurs.

<sup>570</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>571</sup> Henri Antoine Révoil, né en 1822 à Aix en Provence, mort à Mouriès (Bouches du Rhône) en 1900, est l'un des architectes majeurs français de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle pour le sud de la France. Architecte diocésain, départemental, il officie dans les secteurs d'Aix-en-Provence, Fréjus, Montpellier, Nîmes où il restaure les cathédrales, édifie de nombreuses églises, des temples, et construit des mairies, écoles, bâtiments publics, etc. Il travaille aussi à la finition des décors de la cathédrale de la Major de Marseille et de Notre-Dame de la Garde dans cette même ville. Il se voit également confier par la Commission des bâtiments historiques la restauration de nombreux monuments antiques de Provence (Théâtre d'Arles, Amphithéâtre de Nîmes, etc.). À ce titre, il est fait chevalier de la Légion d'honneur en 1865 et officier en 1878.

C'est donc dans ce bâtiment que le jeune Edmond Vermeil reçut les premiers enseignements de Julien Bonfils, son instituteur, et du pasteur Pierre Farel.

### « *Les Pins de Farel* » :

*« Le pasteur Farel possédait, dans la garrigue la plus proche, une pinède charmante et qui a toujours fait nos délices. C'est là qu'on célébrait, quand il faisait beau en été, le culte d'alliance évangélique en plein air. On y accédait par un chemin péniblement pierreux... C'est là aussi qu'avec quelques camarades, j'ai recueilli de la bouche du pasteur Farel mes premières notions d'allemand, de grec et de latin... Le paysage méridional ajoutait son charme à celui de cette première initiation... Un groupe de pins rassemblés en rond, une grosse pierre au milieu figurait la chaire. »* <sup>572</sup>

On notera qu'il s'agit aujourd'hui non pas de pins, mais de neuf cyprès disposés en rond autour des pierres toujours présentes.

Ce lieu a sans aucun doute été aménagé au sein de sa pinède par le pasteur Farel en souvenir de la période du Désert, où les pasteurs réunissaient clandestinement des assemblées de fidèles en pleine nature.

Le lieu n'a pas été non plus choisi au hasard. Surplombant une ancienne oliveraie en terrasse, il est installé au sein d'une petite combe arrondie qui collecte les eaux de pluie au moyen de deux anciennes citernes construites en pierre.

L'endroit est facilement repérable par le grand tilleul qui ombrageait l'un de ces bassins car il faut bien s'imaginer à l'époque un paysage radicalement différent. Il n'y avait alors que très peu de végétation sur les collines contrairement aux forêts de pins d'Alep qui recouvrent aujourd'hui une grande partie des massifs environnants.

Les « Pins de Farel » constituaient donc une sorte de théâtre de verdure au milieu de collines bien désertiques. En quelque sorte, un véritable havre de paix propice à la méditation.

<sup>572</sup> Edmond VERMEIL, *op. cit.*, p. 111.

[274]

N'oublions pas aussi que Pierre Farel est le frère de Gédéon Farel, le docteur de la Vaunage, qui s'est tant impliqué dans l'aménagement du Roc de Gachone à Calvisson. En ce XIX<sup>e</sup> siècle finissant, la mode était à l'hygiénisme favorisé par les premières pratiques sportives, les sorties au grand air, etc. Il ne fait guère de doutes que Pierre Farel, en conduisant ses fidèles et jeunes paroissiens au milieu de la nature, a marché dans les pas de son frère dont il était très proche.



Pour terminer, on mentionnera que c'est également depuis cet endroit que l'on transportait un pin faisant office de sapin à l'occasion du culte et de la veillée de Noël qui avait lieu chaque année au temple réformé.

Loïc Vannson

[275]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**

## **ANNEXE III**

---

# **REPÈRES CHRONOLOGIQUES**

[Retour à la table des matières](#)

### **1847**

Le 23 septembre, naissance de Joachim Vermeil, le futur père d'Edmond, issu d'une lignée depuis longtemps établie dans le village de Congénies (Gard). Jeune veuf, Joachim s'expatriera autour des années 1870 - peut-être suite à la crise du phylloxéra - à Vevey (Canton de Vaud, Suisse), important centre viticole et vinicole sur les bords du Léman, où il fondera un commerce de vins. Il fréquentera les milieux méthodistes et y rencontrera celle qui va devenir son épouse, Sophie Chaudet.

### **1853**

Le 13 août, naissance de Benjamine Charlotte Sophie Chaudet, issue d'une famille de Corsier-sur-Vevey.

### **1877**

Le 31 mai, mariage de Joachim Vermeil avec Sophie Chaudet, à Vevey.

### **1878**

Le 29 mai, naissance d'Edmond Vermeil à Vevey. Il sera bientôt suivi d'un frère, Alfred en 1879, et d'une sœur, Lucie, en 1880.

## **1882**

Joachim Vermeil regagne son village natal de Congénies avec Sophie son épouse, et leurs trois enfants nés à Vevey. Edmond avait donc quatre ans, lorsqu'il quitta les rives du Léman. Joachim poursuit son négoce de vins à Congénies. Trois autres enfants naîtront à Congénies : Georges en 1885, Marthe en 1893, et Charles en 1894.

## **1884**

Début de la scolarité d'Edmond à l'école communale de Congénies, qu'il fréquente jusqu'au certificat d'études à l'âge de onze ans. Il bénéficie de l'enseignement de l'instituteur Julien Bonfils, qui décèle les aptitudes exceptionnelles de son élève. Dans cette école intervenait aussi le pasteur réformé Pierre Farel pour y donner des cours de musique.

## **1889**

Après le certificat d'études, l'instituteur Bonfils et le pasteur Farel encouragent les parents d'Edmond à envoyer leur fils au lycée de Nîmes. Pour se préparer à cette école, le garçon reçoit l'enseignement privé du pasteur réformé qui lui donne ses premières notions d'allemand, de latin et de grec. Pierre Farel, qui avait étudié la théologie à Tübingen, communique à son pupille son goût pour la langue allemande et la musique.

## **1891**

Au lycée de Nîmes, qu'il fréquente jusqu'en 1897, Edmond bénéficie de l'enseignement de Julien Rouge, un jeune maître fraîchement agrégé

[276]

d'allemand, qui le secondera toute sa vie durant comme son mentor. Isaac Julien Rouge (1866-1952), lui-même aussi d'origine vaudoise et futur titulaire de la chaire d'études germaniques à la Sorbonne, improvise pour son élève une khâgne qui lui permettra d'accéder à l'université de Montpellier.

## **1898**

Edmond Vermeil obtient une licence es lettres (mention allemand) à la faculté des lettres de Montpellier. Sa formation professionnelle se déroulera désormais en étroite concertation avec Julien Rouge.

### **1898-1899**

Premier séjour de six mois en Allemagne, à Fribourg-en-Brisgau.

### **1899-1900**

De novembre à septembre de l'année suivante, service militaire à Nîmes.

### **1900-1901**

Deuxième séjour de neuf mois en Allemagne, à Munich.

### **1901-1904**

Études à la Sorbonne : Edmond Vermeil trouve en Charles Andler (1866-1933) le grand maître qui exercera sur lui et sur toute une génération de germanistes une influence déterminante.

### **1904**

Edmond Vermeil obtient l'agrégation d'allemand. La même année, il épouse Madeleine Michel, fille de l'historien de l'art et conservateur du Louvre André Michel, qui avait fait de l'agrégation la condition au mariage.

### **1904-1907**

Séjour à l'université de Göttingen, avec la position de lecteur au séminaire de philologie romane.

### **1907-1911**

Poste de professeur d'allemand à l'*École Alsacienne* de Paris.

### **1913**

Sa thèse de doctorat, présentée à la Sorbonne en 1913 et intitulée *Jean-Adam Möhler et l'école catholique de Tubingue (1815-1840). Étude sur la théologie romantique en Wurtemberg et les origines germaniques du modernisme* lui ouvre les portes des Etudes germaniques universitaires. En Allemagne, cette thèse est accueillie comme un message de paix.

### **1914**

Edmond Vermeil est mobilisé le 3 août avec le grade de lieutenant. Dès 1915, il est capitaine d'une division de mitrailleurs et reçoit la même année la Croix de guerre à l'ordre de la Division.

[277]

### **1917**

En septembre, il est muté au Grand quartier Général, où il est employé au Deuxième Bureau.

### **1919**

Charles Andler dirige une mission temporaire pour la réorganisation de l'université de Strasbourg et sa réouverture. Edmond Vermeil est appelé à Strasbourg comme maître de conférences.

### **1920-1934**

Edmond Vermeil est professeur titulaire d'*histoire de la civilisation allemande* à l'université de Strasbourg. Parallèlement, il enseigne au *Centre d'Études Germaniques* de Mayence, (qui sera transféré en 1930 à Strasbourg), et collabore au *Bulletin de la presse allemande*, qui se fait l'écho de son analyse de l'Allemagne contemporaine.

### **1922**

Il publie *La pensée religieuse de Troeltsch*. Le théologien allemand Ernst Troeltsch occupe une place particulière parmi les inspireurs de Vermeil en ce qui concerne la problématique du rapprochement franco-allemand.

### **1922**

Il adhère, avec son épouse Madeleine, au mouvement du *Christianisme social*, association protestante d'inspiration socialiste dont l'un des leaders était l'économiste Charles Gide, lui-même théoricien de l'*École de Nîmes*.

### **1927-1931**

Grâce à l'appui de la *Dotation Carnegie pour la Paix Internationale*, Edmond Vermeil bénéficie d'une chaire double à Paris et Berlin, s'activant à établir les bases du rapprochement.

### **1933**

Ses voyages à travers l'Allemagne de janvier à avril, financés par une bourse de la *Fondation Rockefeller* à vocation de recherche sociale, lui révèlent la dangerosité du système qui se met en place, avec notamment la manipulation de la jeunesse et des médias. À Berlin, il

est témoin de l'incendie du Reichstag et de la chape de plomb qui s'abat sur le pays.

### **1934**

Dès lors, Vermeil publie de nombreux articles dénonçant la montée du fascisme en Europe, notamment dans l'hebdomadaire *Vendredi*, dont l'un des cofondateurs fut André Chamson. Il milite, en compagnie de son épouse, au sein du *Comité de vigilance des intellectuels antifascistes*, fondé en 1934, et est cofondateur, en 1936, du groupe *Race et Racisme*.

### **Été 1940**

Vermeil, déclaré « professeur indésirable » par les autorités allemandes d'occupation, doit fuir la capitale. Le 10 juin, il se trouve dans le train qui quittait Paris, emmenant les membres du *Commissariat général à [278] l'Information*, en passant par Tours, Moulins, Cahors. Il passa le mois de juillet en Cévennes, et en août il se trouvait dans un petit village près du Puy-en-Velay. Toutes ses bases de travail sont confisquées, et ses ouvrages, figurant sur les listes *Bernhard* et *Otto*, notamment son *Allemagne. Essai d'explication*, sont bannis des librairies.

### **1941-1942**

Sur recommandation du doyen de la faculté des lettres de Paris, il obtient du Ministère de l'Éducation, sa mutation officielle à l'université de Montpellier, où il enseigna comme « professeur à la Sorbonne replié », son salaire restant à la charge de la Sorbonne.

### **1942-1943**

Dès la fin 1942, Vermeil entre en Résistance dans le groupe *Liberté*, au sein duquel agissaient également René Courtin, Pierre-Henri Teitgen et Marc Bloch.

### **1943**

En novembre, les deux professeurs d'université, Vermeil et Teitgen, sont mis à la retraite par les autorités de Vichy.

### **1943**

En août, après un long périple dans la clandestinité, Vermeil est emmené par un petit avion de la *Royal Air Force* à Londres, où il est

appelé à un poste au sein de la *Commission Interalliée pour l'étude des activités de l'Allemagne et de ses satellites*.

### **1944**

Dès le 1<sup>er</sup> octobre, il réintègre la Sorbonne comme directeur de l'*Institut d'Études Germaniques*.

### **1945-1946**

Vermeil préside la *Commission de rééducation du peuple allemand*, où il se profile, comme déjà à Londres, comme partisan d'une politique de rééducation sévèrement contrôlée.

### **1948**

Vermeil appartient au directoire de fondation du *Comité français d'échanges avec l'Allemagne nouvelle*, avec Alfred Grosser comme secrétaire général.

### **1964**

Décès d'Edmond Vermeil le 14 avril, à Paris. Alfred Grosser lui consacre un article nécrologique dans le Bulletin bimestriel d'information du *Comité français d'échanges avec l'Allemagne nouvelle* (n° 84-85) : *Une vie exemplaire : Edmond Vermeil*.

[279]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**

## **ANNEXE IV**

---

# L'ENVOL POUR LONDRES D'EDMOND VERMEIL EN AOÛT 1943

[Retour à la table des matières](#)

Après deux essais de départ infructueux en raison des conditions météorologiques et de la présence de passagers prioritaires, le départ est fixé au 22 août. Je descends donc à Lyon pour en prévenir le professeur Vermeil qui vivait clandestinement rue Créqui, mais qui sortait quand même dans une ville où il comptait de nombreuses connaissances, anciens élèves ou autres. Son départ était urgent : il courait de sérieux dangers.

Je lui donne les instructions pour son voyage. Mais il m'a fallu une bonne dose de persuasion car il ne voulait plus partir. Il finit par accepter et je l'emmène dans un petit restaurant très sûr, non sans lui avoir demandé sous quelle identité il vivait : Henri Lambert, négociant en vins (carte fournie par son gendre, préfet à Montpellier). Ce fut donc à lui de choisir le vin : il n'en avait jamais bu et ignorait tout des vignobles français ! J'ai alors conçu un certain soupçon : « *Qu'avez-vous fait de votre vraie carte d'identité ?* ». Il l'avait aussi sur lui ! Je la fais aussitôt disparaître. Ouf ! Le repas est sympathique et je le vois avec plaisir se détendre et finir par considérer ce voyage comme la chose la plus naturelle du monde.

Ce qui suit provient des archives qui ont été remarquablement rassemblées dans le livre de Hugh Verity *Nous atterrissions de nuit*. Le vol a eu lieu la nuit du 23 au 24 août, au départ d'un aérodrome clandestin dénommé Marguerite, situé au N/NE de Maçon, à 2.5 km de Feillens (01). L'avion était un Hudson (plus de 10 tonnes). Son équipage était composé du Wg Cdr Hodges et des Fit Lt Reed (radio mitrailleur) et Broadley (navigateur). Le nom de code de l'opération était TROJAN HORSE. La préparation de l'opération au sol était organisée par R Rivière. L'avion avait amené en France Louis Franzini. Edmond Vermeil se trouvait en compagnie des passagers Maurice Graff, François Maurin, Armand Khodja, auxquels s'était joint un pilote de la RAF qui avait survécu à l'accident de son Halifax et que l'on rapatriait, le sergent Patteson.

Il semble qu'il ait fallu deux essais pour que l'avion atterrisse. L'envol fut sans histoire. Pourtant cette équipée nocturne n'avait pas dû passer inaperçue, puisque dès le matin du 24 (à 3 heures) la Gestapo cernait le village de Feillens et fouillait caves et recoins à la recherche d'armes éventuellement parachutées, allant jusqu'à vider une mare ! Le terrain était donc désormais « brûlé ». Heureusement les habitants de Feillens ignoraient tout, car P. Rivière avait pris la précaution de recruter l'équipe de réception de l'autre côté de la Saône.

[280]

Le 24 au soir, nous écoutions en famille la radio. Vous imaginerez sans peine la joie et le soulagement de nous tous et en particulier de ma femme, amis et camarade de classe de Violette Vermeil, quand nous captâmes le message d'arrivée d'Edmond Vermeil : « Casimir a entendu le quintette de Frank ».

NDLR :

Ce texte de Pierre PIGANIOL (voir la contribution de Katja MARMETSCHKE, *Edmond Vermeil à Londres*, notes 4 et 5, dans le présent ouvrage) nous a été remis par Madame Catherine Blanchet, petite-fille d'Edmond Vermeil. D'après le dernier paragraphe, on peut comprendre que son auteur, qui est donc intervenu dans l'organisation du départ, était le mari d'une amie de sa mère, Violette Blanchet-Vermeil (elle-même fille cadette d'Edmond). L'abstinence de Vermeil

et son ignorance des vignobles français peut certes étonner de la part du fils d'un négociant en vin. Mais, comme se souvient Madame Blanchet, il n'était pas amateur de vin, alors qu'il aimait la bonne chère. Et, comme il avait quitté la maison familiale, âgé de treize ans à son entrée au lycée de Nîmes, son père n'a sans doute pas pu lui transmettre un certain nombre de connaissances sur son métier. Il est possible aussi que l'auteur de ces lignes ait fait un raccourci un peu rapide ! La référence au vol proprement dit est extraite du livre de Hugh VERITY, *We Landed by Moonlight*, dont la 4<sup>e</sup> édition française, sous le titre *Nous atterrissions de nuit*, aux éditions VARIO, date de 1999. Son auteur, officier et pilote de la RAF, commanda en 1943 l'escadrille du groupe 161, chargée du ramassage d'agents secrets travaillant dans la France occupée.

[281]

**Edmond Vermeil, le germaniste  
(1878-1964)**

## ANNEXE V

---

### EXTRAIT DE LA BIBLIOGRAPHIE D'EDMOND VERMEIL <sup>573</sup>

#### *Ouvrages d'Edmond Vermeil cités dans le présent volume*

[Retour à la table des matières](#)

*Jean-Adam Möhler et l'École catholique de Tubingue (1815-1840), étude sur la théologie romantique en Wurtemberg et les origines germaniques du modernisme*, thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, Paris, Armand Colin, 1913.

« Les aspects religieux de la guerre », *Revue de métaphysique et de morale*, 25 (1918), n° 5-6, pp. 893-921.

*La pensée religieuse de Troeltsch*, préface de Hartmut Ruddies, Strasbourg/ Paris, Istra, 1922. Rééd. Genève, Labor et Fides, 1990.

*La Constitution de Weimar et le principe de la démocratie allemande, essai d'histoire et de psychologie politiques*, Strasbourg/Paris, Istra, 1923.

<sup>573</sup> Une bibliographie complète de toutes les publications d'Edmond Vermeil ainsi que la bibliographie secondaire à son sujet se trouvent dans l'ouvrage cité de Katja Marmetschke.

*L'Allemagne contemporaine (1919-1924, sa structure et son évolution politiques, économiques et sociales*, Paris, Félix Alcan, 1925.

*L'Empire allemand 1871-1900*, Paris, E. de Brocard, 1926.

*Les origines de la guerre et la politique extérieure de l'Allemagne au début du XX<sup>e</sup> siècle, d'après les documents diplomatiques publiés par le ministère allemand des Affaires étrangères*, Paris, Payot, 1926.

*Beethoven*. Paris, Rieder, 1929, collection « Maîtres de la musique ancienne et moderne ».

« Inauguration de l'Institut d'Études Germaniques. Discours prononcé par M. le professeur Edmond Vermeil de l'Université de Strasbourg », *Annales de l'Université de Paris* 6, (1931), n° 2, pp. 154-173.

« L'Allemagne et les démocraties occidentales », Dotation Carnegie pour la Paix internationale, *Bulletin de la conciliation internationale*, n° 1, Paris, 1931.

[282]

« Demokratie und Partei in Deutschland », in Peter Richard Rohden, Hg., *Demokratie und Partei*, Wien 8, Seidel, 1932, pp. 165-207.

« Causes et aspects de la crise d'outre-Rhin », *Revue hebdomadaire*, n° 9, (27.2.1932), p. 458.

*L'Allemagne du Congrès de Vienne à la Révolution hitlérienne, grandeur et décadence du II<sup>e</sup> Reich*, Paris, Éditions de Cluny, 1934.

*Doctrinaires de la Révolution allemande (1918-1938): W. Rathenau - Keyserling - Th. Mann - O. Spengler - Moeller Van den Bruck - le groupe de la « Tat » - Hitler - A. Rosenberg - Gunther - Darré - G. Feder - R. Ley - Gæbbels*, Paris, F. Sorlot, 1938.

*Henri Heine, ses vues sur l'Allemagne et les révolutions européennes*, suivi de textes choisis d'Henri Heine, Paris, Éditions sociales internationales, 1939.

*Hitler et le Christianisme*. Paris, Gallimard, 1939.

« Le racisme allemand », *Cahiers Rationalistes* (janvier 1939), n° 73, pp. 3-40.

*L'Allemagne, Essai d'explication.* Paris, Gallimard, 1940, 1<sup>ère</sup> édition confisquée, (« liste Otto »), rééd. 1945.

*Hitler et le Christianisme.* London, Penguin, 1944 (= version de l'édition de 1939 augmentée d'un chapitre).

*L'Allemagne contemporaine, sociale, politique et culturelle, 1890-1950,* 2 vol., Paris, Aubier, 1952-1953.

### ***Extrait de bibliographie secondaire***

Robert DEBANT

« L'apport des Vaunageols aux sciences humaines », in Jean-Marc Roger, (dir.), *La Vaunage au XX<sup>e</sup> siècle*, tome III, Nages-et-Solorgues, Association Maurice Aliger éd., 2001, pp. 243-282.

Alfred GROSSER

*L'Allemagne de l'Occident 1945-1952*, préface d'Edmond Vermeil, Paris, Gallimard, 1953.

[283]

Alfred GROSSER

« Une vie exemplaire : Edmond Vermeil », *Allemagne. Bulletin bimestriel d'information du Comité Français d'Échanges avec l'Allemagne nouvelle*, (1964), n° 84-85, pp. 1-2.

Pascale GRUSON

« Un aspect du développement de la germanistique française dans l'entre-deux-guerres. Les travaux d'Edmond Vermeil », in Michel Parisse (dir.), *Les échanges universitaires franco-allemands du Moyen-âge au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions de la Recherche sur les civilisations, 1991, pp. 203-238.

Pascale GRUSON

« Edmond Vermeil (1878-1964) », in : Michel Espagne et Michael Werner (dir.), *Histoire des Études germaniques en France (1900-1970)*, Paris, CNRS Éditions, 1995, pp. 171-194.

Fadiey LOVSKY

« Edmond Vermeil et l'antisémitisme », plaquette manuscrite dans : *Les protestants français et l'antisémitisme*, juin 1992, Bibliothèque de l'Académie de Nîmes. Le même texte dans : « Les protestants français pendant la Seconde Guerre mondiale », *Actes du Colloque de Paris, Palais du Luxembourg, 19-21 novembre 1992*, réunis par André Encrevé et Jacques Poujol, Supplément au Bulletin de la SHPF, n° 3, juin-septembre 1994, pp. 125-131.

Katja MARMETSCHKE

*Feindbeobachtung und Verständigung, Der Germanist Edmond Vermeil (1878-1964) in den deutsch-französischen Beziehungen*, Köln, Weimar, Wien, Böhlau Verlag, 2008.

Katja MARMETSCHKE

« Zwischen Feindbeobachtung und Verständigungsarbeit : Edmond Vermeil und die französische Germanistik in der Zwischenkriegszeit » [Entre observation de l'ennemi et œuvre de rapprochement, le germaniste Edmond Vermeil dans les relations franco-allemandes], in François Beilecke und Katja Marmetschke, Hrsg., *Der Intellektuelle und der Mandarin*, Kassel, University Press, 2005, pp. 503-526.

[285]

## TABLE DES MATIÈRES

*Jacques Meine*, Avant-propos [5]

*Alfred Grosser*, Préface [7]

*Peter Theiner*, Message de la *Robert Bosch Stiftung* [11]

Les auteurs [13]

### Première partie UNE PERSONNALITÉ EN GESTATION

1. *Jean-Marc Roger et Jacques Meine*, “Problématique.” [19]
2. *Jacques Paira*, “Edmond Vermeil, notre grand-père.” [25]
3. *Danielle Bertrand-Fabre*, “Julien Bonfils, l’instituteur gardois du germaniste Edmond Vermeil.” [27]
4. *Pierre-Yves Kirschleger*, “Le rôle du pasteur dans la vie et la sociabilité villageoises : Pierre Farel à Congénies.” [44]
5. *Anny Herrmann*, “Les communautés religieuses à Congénies au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.” [60]
6. *Evelyne Brandts*, “Le luthéranisme, l’une des clés, selon Edmond Vermeil, de la compréhension de l’Allemagne.” [67]
7. *André Gounelle*, “Troeltsch vu par Vermeil.” [77]
8. *Jean-Marc Roger et Jacques Meine*, “Présentation de « Souvenirs d’enfance et de jeunesse », d’Edmond Vermeil.” [84]
9. *Edmond Vermeil*, “Souvenirs d’enfance et de jeunesse.” [89]
10. Synthèse de la première partie. *Robert Chamboredon*, “Edmond Vermeil, un « étranger dans la cité ».” [166]

[286]

Deuxième partie

UN ARTISAN DU DIALOGUE FRANCO-ALLEMAND

1. *Jacques Meine*, “Le cheminement d'Edmond Vermeil vers la germanistique française.” [171]
2. *Michèle Pallier*, “Julien Rouge, le premier maître au Lycée de Nîmes et le mentor.” [178]
3. *Thierry Feral*, “Edmond Vermeil ou la germanistique comme acte politique.” [183]
4. *André Stahl*, “L'université de Strasbourg au fil des guerres.” [188]
5. *Michaël Iancu*, “Edmond Vermeil, Marc Bloch et la Résistance à Montpellier.” [192]
6. *Katja Marmetschke*, “Vermeil à Londres et ses propositions de rééducation du peuple allemand.” [202]
7. *Alfred Grosser*, “Remarques d'un disciple critique.” [212]
8. *Christian Amalvi*, “Joseph Rovin, disciple rebelle d'Edmond Vermeil.” [216]
9. *Rüdiger Stephan*, “Edmond Vermeil, la germanistique française et les relations franco-allemandes d'après-guerre. Observations d'un acteur.” [221]
10. *Robert Debant*, “Les « Doctrinaires de la Révolution allemande ». La pensée d'Alfred Rosenberg vue par Edmond Vermeil.” [239]
11. *Pascale Gruson*, “L'influence de la pensée d'Edmond Vermeil sur la constitution du tandem franco-allemand.” [243]
12. *Rudolf von Thadden*, “L'avenir des relations franco-allemandes.” [251]
13. *Rainer Riemenschneider*, “Synthèse de la deuxième partie.” [253]
14. Conclusion générale du colloque.  
*Katja Marmetschke*, “Un regard critique sur une vie exemplaire.” [259]

[287]

## ANNEXES

Annexe I. Généalogie de la famille Vermeil [265]

Annexe II. Visite des lieux de mémoire [270]

Annexe III. Repères chronologiques [275]

Annexe IV. L'envol pour Londres d'Edmond Vermeil en août 1943  
[279]

Annexe V. Extrait de la bibliographie d'Edmond Vermeil [281]

[288]

[289]

L'HARMATTAN, ITALIA

Via Degli Artisti 15 ;  
10124 Torino

L'HARMATTAN HONGRIE

Könyvesbolt ; Kossuth L. u. 14-16  
1053 Budapest

ESPACE L'HARMATTAN

KINSHASA

Faculté des Sciences sociales,  
politiques et administratives  
BP243, KIN XI  
Université de Kinshasa

L'HARMATTAN CONGO

67, av. E. P. Lumumba  
Bât. — Congo Pharmacie (Bib. Nat.)  
BP2874 Brazzaville  
harmattan.congo@yahoo.fr

L'HARMATTAN GUINÉE

Almamy Rue KA 028, en face du restaurant Le Cèdre OKB agency BP 3470  
Conakry  
(00224) 60 20 85 08  
[harmattanguinee@yahoo.fr](mailto:harmattanguinee@yahoo.fr)

L'HARMATTAN CAMEROUN

BP 11486  
Face à la SNI, immeuble Don Bosco  
Yaoundé  
(00237) 99 76 61 66  
harmattancam@yafioo.fr

L'HARMATTAN CÔTE D'IVOIRE

Résidence Karl / cité des arts Abidjan-Cocody 03 BP 1588 Abidjan 03  
(00225) 05 77 87 31  
etien\_nda@yahoo.fr

L'HARMATTAN MAURITANIE

Espace El Kettab du livre francophone  
N° 472 avenue du Palais des Congrès  
BP 316 Nouakchott  
(00222) 63 25 980

L'HARMATTAN SÉNÉGAL  
« Villa Rose », rue de Diourbel X G, Point E  
BP 45034 Dakar FANN  
(00221) 33 825 98 58 / 77 242 25 08  
senharmattan@gmail.com

L'HARMATTAN TOGO  
1771, Bd du 13 janvier  
BP 414 Lomé  
Tel : 00 228 2201792  
gerry@taama.net

[290]

Achévé d'imprimer par Corlet Numérique -14110 Condé-sur-  
Noireau N° d'Imprimeur : 87718 - Dépôt légal : mai 2012 - *Imprimé en  
France*

*FIN*